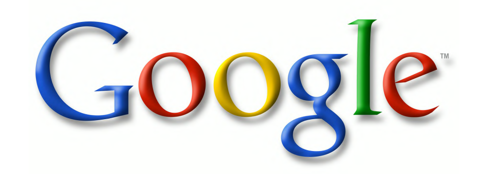
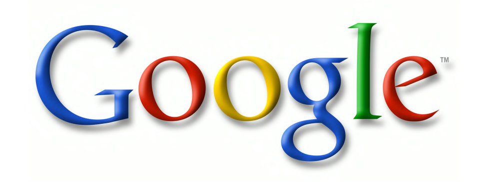






ABBRÉGÉ
DE L'HISTOIRE
ET DE LA MORALE
DE L'ANCIEN
TESTAMENT.

Mesenguy, François Philip

ABBRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE L'ANCIEN TESTAMENT,

OÙ L'ON A CONSERVÉ, *autant qu'il a été possible, les propres paroles de l'Ecriture sainte; avec des Eclaircissements & des Réfléxions.*

TOME NEUVIÉME.



A PARIS,
Chez DESAINT & SAILANT, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le College.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



ABBRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE L'ANCIEN TESTAMENT.

LIVRE XI.

Où ſont les hiſtoires particulieres de Job, de Jonas, de Tobie, de Judith, & d'Eſther.

HISTOIRE DE JOB.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus de Job. Dieu permet à Satan de l'affliger par la perte de ſes biens, & de ſes enfants. Patience de Job. Il eſt frappé dans ſa chair d'une plaie horrible. Abandonné de tous, & inſulté par ſa femme, il conſerve la patience.



IL y avoit au pays de Hus un Job I.
homme appellé Job. Cet homme étoit très-riche en troupeaux, & avoit un grand nom-
bre de domeſtiques. Dieu beniſſoit l'œuvre v. 10.
de ſes mains, & tout ce qu'il poſſédoit ſe

multiplioit sur la terre ; de sorte qu'il
B. étoit devenu le plus riche & le plus puis-
A P. sant des Orientaux. Il avoit le cœur sim-
5. 11. ple & droit : il craignoit Dieu, & mar-
choit fidellement dans la voie de ses com-
31. 24. mandements, sans s'en détourner. Il ne
mit jamais sa confiance dans ses richesses.
Il étoit plein de compassion pour tous
19. 25. ceux qui souffroient : il consoloit les affli-
31. 17. gez, & assistoit de ses biens tous ceux qui
étoient dans l'indigence. Il avoit sept enfants, quatre fils, & trois filles, qui vivoient tous ensemble dans une grande union. Ils alloient manger les uns chez les autres, se traitant chacun à leur tour : & les freres invitoient leurs trois sœurs à venir manger & boire avec eux. Et lorsque le cercle des jours de festin étoit achevé, Job envoyoit chez ses enfants : il les purifioit ; & se levant de grand matin, il offroit autant d'holocaustes qu'il avoit d'enfants. Car il disoit en lui-même : Peut-être que mes enfants auront commis quelque péché, & qu'ils auront offensé Dieu dans leur cœur. C'est ainsi que Job se conduisoit tous les jours de sa vie.

Un jour que les enfants de Dieu se présentoient devant le Seigneur, Satan se trouva aussi parmi eux. Le Seigneur lui dit : D'où viens-tu ? Je viens, répondit-il, de faire le tour de la terre. Le Sei-

gneur ajouta : N'as-tu point confidéré mon ferviteur Job ? car il n'a point d'égal fur la terre : c'eft un homme d'un cœur fimple & droit, qui craint Dieu, & qui fuit le mal. Satan lui répondit : Eft-ce fans intérêt que Job craint Dieu ? N'avez-vous pas ramparé de toutes parts fa perfonne, fa maifon, & tous fes biens ? Vous avez beni les œuvres de fes mains, & multiplié tout ce qu'il poffède. Mais étendez un peu votre main, & touchez tout ce qui eft à lui : & vous verrez s'il ne vous maudira * pas en face. Le Seigneur répondit à Satan : Va, tout ce qu'il a eft en ton pouvoir : feulement n'étends point la main fur lui. Et Satan fortit de devant le Seigneur.

Un jour donc que les fils & les filles de Job mangeoient & buvoient dans la maifon de leur frere aîné, un homme vint dire à Job : Lorfque vos bœufs labouroient, & que vos âneffes paiffoient auprès ; les Sabéens font venus tout d'un coup fondre fur nous : ils ont tout enlevé, & ont paffé vos gens au fil de l'épée : je me fuis fauvé feul, pour vous en apporter la nouvelle.

---

* A la lettre, *benira*. Les Hebreux avoient une telle horreur du blafphême, qu'ils n'ofoient en proférer le nom. Ils difoient *benir* Dieu, pour fignifier *maudire*.

JOB. CHAP. I.

Il parloit encore, lorſqu'un ſecond vint dire à Job : Le feu du ciel eſt tombé ſur vos brebis, & ſur ceux qui les gardoient, & il a tout réduit en cendres : je ſuis le ſeul qui en ſoit échappé pour vous en apporter la nouvelle.

Dans le moment qu'il achevoit de parler, un troiſiéme arriva, qui dit à Job : Les Chaldéens partagez en trois bandes ſe ſont jettés ſur vos chameaux, & les ont enlevez : ils ont tué tous vos gens, & je me ſuis ſauvé ſeul pour venir vous en dire la nouvelle.

Comme il parloit encore, un quatriéme ſe préſenta, & dit à Job : Lorſque vos fils & vos filles étoient à manger chez leur frere aîné, un vent furieux s'étant levé tout d'un coup, a fait tomber la maiſon; & tous vos enfants ont été écraſez : je me ſuis échappé ſeul pour venir vous l'apprendre.

A ces nouvelles, Job ſe leva, déchira ſon manteau, & s'étant raſé la tête, il ſe jetta par terre, & adora Dieu, en diſant : Je ſuis ſorti nud du ventre de ma mere ; & j'y retournerai nud. Le Seigneur m'avoit tout donné : le Seigneur m'a tout ôté : il n'eſt arrivé que ce qu'il lui a plû : que le Nom du Seigneur ſoit beni. En tout cela, Job ne pécha point par ſes paroles, & il n'attribua rien à Dieu, qui fût indigne de ſa ſageſſe.

JOB. CHAP. I.

Un autre jour les enfants de Dieu s'étant présentez devant le Seigneur, Satan vint aussi parmi eux, pour comparoître devant lui. Le Seigneur lui dit : D'où viens-tu ? Je viens, répondit-il, de faire le tour de la terre. Le Seigneur lui dit encore : N'as-tu point considéré Job mon serviteur ? Car il n'a point d'égal sur la terre : c'est un homme simple & droit, qui craint Dieu, qui fuit le mal, & qui demeure ferme dans son innocence, quoique tu m'aies porté sans sujet à le dépouiller de tout. Satan répondit : L'homme donnera toujours peau pour peau ; & il abandonnera tout ce qu'il a, pour sauver sa vie. Mais étendez votre main : touchez ses os & sa chair ; & vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. Le Seigneur dit à Satan : Va, il est en ton pouvoir : mais ne touche point à sa vie. Satan étant sorti de devant le Seigneur, frappa Job d'une plaie horrible depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. En cet état, Job assis sur la cendre racloit avec un test de pot de terre la pourriture qui sortoit de ses ulceres. Ses proches, ses domestiques, & tous ceux de sa connoissance l'abandonnerent alors : & sa femme lui disoit : Quoi ! vous demeurez encore dans votre simplicité ? Maudissez Dieu, & mourez. Mais Job lui répondit : Vous

Ch. 2.

Ch. 19. 13. 14. 15.

JOB. CHAP. I.

parlez comme une femme dépourvûe de sens. Si nous avons reçû les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? En tout cela Job ne pécha point par ses paroles.

¶ ON n'a rien de certain sur le temps où vivoit Job. L'opinion la plus commune le fait plus ancien que l'entrée des Israëlites dans la terre promise. On croit même que Moïse est auteur du livre de Job. C'est pour cela que l'on a mis cette histoire la premiere entre les histoires particulieres.

ÉCLAIRCISSEMENS ET REFLEXIONS.

[*Il y avoit au pays de Hus un homme appellé Job.*] Quelques-uns, suivant l'opinion de plusieurs Interpretes Juifs, croient que le Livre de Job n'est point une histoire véritable, mais une simple parabole, composée, disent-ils, par Moïse, pour adoucir le chagrin & l'ennui des Israëlites pendant leur long séjour dans le desert. Ce sentiment est contredit par l'Ecriture. Dieu
Ezech. 14. 14. lui-même dans Ezéchiel parle de Job comme d'un homme très-véritable, qu'il joint à Noé & à Daniel dans les œuvres de la justice. Dans le
Tob. 2. 12. Livre de Tobie, la patience de Job est proposée, avec celle de Tobie, comme un exemple à
Jac. 5. 10. toute la postérité: & l'Apôtre S. Jacque, après avoir recommandé aux fidelles de prendre pour exemple de patience dans les afflictions les Prophétes qui ont parlé au nom du Seigneur, les
v. 11. fait souvenir de Job, & de *la fin du Seigneur*, c'est-à-dire, de la maniere dont Dieu couronna sa patience après l'épreuve où il l'avoit mise. D'ailleurs, comment peut-on croire que Dieu

voulant présenter aux hommes un modéle de patience à toute épreuve dans un juste qui devoit être la figure de Jesus-Christ, ait emprunté pour cela une histoire feinte ? Etoit-il digne de sa sagesse de nous exhorter à souffrir avec persévérance, en nous proposant l'exemple d'un homme qui ne fut jamais ? De quelle utilité peuvent être les plus belles leçons de vertu, quand ceux à qui on les donne n'ont qu'à répondre que ce sont des idées de perfection forgées à plaisir, qui n'ont jamais passé dans la pratique ?

JOB. CHAP. I.

Le Livre de Job est donc une véritable histoire : les faits en sont réels ; & les discours dont elle est remplie, représentent dans l'exacte vérité les pensées & les sentimens de ceux qui parlent. Mais il a plû au Saint-Esprit, qui a conduit la plume de l'Ecrivain sacré, d'exprimer ces pensées & ces sentimens d'une maniere figurée, & fort élevée au-dessus du langage ordinaire. Comme Job a été un Prophéte, & sa vie toute prophétique, Dieu a voulu que son Livre fût écrit dans le style des Prophétes, qui racontent les faits très-simplement, mais qui changent tout à fait de style, lorsqu'il s'agit de parler de Dieu, de publier ses merveilles, de reprendre, d'exhorter, de consoler, de prédire les mysteres de la nouvelle Alliance. Cette différence de style est sensible dans Isaïe & dans Jérémie, comme dans le Livre de Job.

[*Cet homme étoit très-riche*, &c. *Il avoit le cœur simple & droit : il craignoit Dieu, & marchoit fidellement dans la voie de ses commandemens, sans s'en détourner. Il ne mit jamais sa confiance dans ses richesses. Il étoit plein de compassion pour tous ceux qui souffroient, &c.*] De grandes richesses, & une prospérité constante, avec la plus éminente & la plus solide vertu, voilà ce

JOB. CHAP. I.

que la ſeule grace de Dieu peut unir, parce qu'elle ſeule peut préſerver le cœur de l'homme de l'orgueil, de la molleſſe, & de l'oubli de Dieu, qui ſont les ſuites naturelles des richeſſes.

[*Ses enfants alloient manger les uns chez les autres, &c.* jusqu'à ces mots, *tous les jours de ſa vie.*] L'Ecriture ne dit point s'ils étoient mariés, quoiqu'elle ſemble le ſuppoſer, au moins des quatre fils de Job, puiſqu'ils ne demeuroient pas chez leur pere. Elle ne dit pas non plus ſi les feſtins qu'ils ſe faiſoient l'un à l'autre, & où ils invitoient leurs ſœurs, ſe ſuivoient de près ou non; ſi c'étoit tous les jours, ou toutes les ſemaines, ou tous les mois, ou ſeulement le jour de la naiſſance de chacun. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'on gardoit dans ces repas de famille les regles de la ſobriété & de la modeſtie. Un pere auſſi vertueux que Job n'auroit pas ſouffert que ce qui ne devoit être que le ſigne de l'union fraternelle, & le moyen de l'entretenir, eût dégénéré en excès & en débauche. Néanmoins, comme dans les actions les plus innocentes il ſe gliſſe preſque toujours quelques vûes ou quelques deſirs qui déplaiſent à Dieu; ce ſaint homme avoit des jours réglés, où il aſſembloit ſes enfans, pour les purifier par des ſacrifices offerts dans la foi, de toutes les fautes ſecrettes qu'ils pouvoient avoir commiſes.

[*Un jour que les enfants de Dieu ſe préſentoient devant le Seigneur, Satan ſe trouva auſſi parmi eux, &c.* juſqu'à ces mots, *Satan ſortit de devant le Seigneur.*] En liſant cet endroit, on ſe ſouvient de ce qui eſt rapporté dans l'hiſtoire d'Achab, roi d'Iſrael. Quatre cens Prophétes promettoient à ce Roi de la part de Dieu l'heureux ſuccès d'une entrepriſe qu'il méditoit ſur Ramoth ville de Galaad. Le Prophéte Michée

JOB. CHAP. I.

consulté après les autres, fit entendre à ce Roi qu'il y périroit. Puis il ajouta : » Ecoutez la parole du Seigneur : J'ai vû le Seigneur assis sur son thrône, & toute l'armée du ciel autour de lui. Et le Seigneur a dit : Qui séduira Achab roi d'Israel, afin qu'il marche au siége de Ramoth, & qu'il y périsse ? Un esprit s'est présenté, qui a dit : Ce sera moi qui le séduirai. Et comment ? a dit le Seigneur. L'esprit a répondu : J'irai, & je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses Prophétes. Et le Seigneur lui a dit : Tu le séduiras, & tu en viendras à bout : va, & fai ce que tu dis. » Du premier coup d'œil ce spectacle paroît fort semblable à celui que présente le Livre de Job. Mais si on les regarde tous deux un peu de près, on ne pourra les comparer ensemble, pour expliquer l'un par l'autre. Ce que rapporte Michée est une simple vision, comme celles d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Daniel, de S. Jean dans l'Apocalypse : au lieu que dans Job, l'Historien sacré parle comme racontant une chose qui s'est passée réellement.

3. Rois 22. 19. To. IV. Liv. 6. Ch. 14.

Il n'est donc pas permis de douter de la vérité de ce récit : mais on doit l'entendre de la même maniere que plusieurs autres endroits, où l'Ecriture, pour s'abbaisser au langage humain, a coutume de montrer les objets spirituels sous des images sensibles. Elle représente Dieu assis sur son thrône, & environné des esprits bienheureux, comme un Roi de toute sa Cour. Elle parle des yeux, des oreilles, de la bouche, & de la main droite de Dieu. Elle lui fait dire, comme en délibérant : *Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.* Et encore : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui.* Elle lui fait considerer les êtres qu'il a créés, & approuver son ouvrage

Isa. 6. 1. Dan. 7. 10. Gen. 1. 26. Gen. 2. 18. Gen. 1. 31.

JOB. CHAP. I.

comme bon & parfait. Après que les eaux du déluge ont inondé la terre pendant cent cinquante jours, Dieu *se souvient de Noé*,* & de tout ce qui étoit dans l'arche. Pendant que les hommes travailloient à élever une tour jusqu'au ciel, *le Seigneur*, dit l'Ecriture, *descendit pour voir la ville & la tour que les enfans des hommes bâtissoient. Ils ne sont maintenant qu'un peuple*, *dit le Seigneur : ils ont tous le même langage ; & ayant commencé à faire cet ouvrage, ils ne quitteront point leur dessein, qu'ils ne l'aient entierement achevé. Venez donc, descendons ; & confondons tellement leur langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.* Toutes ces images & ces expressions, pour être bien entendues, demandent d'être rappellées à la simplicité de l'opération de celui qui est Esprit & Tout-puissant. Suivons ici la même regle ; & sans craindre de nous éloigner du vrai sens de l'Ecriture, ou plutôt, pour nous attacher à ce sens, réduisons à quelque chose de simple & de proportionné à la nature de Dieu & des esprits, ce qui est rapporté dans l'endroit que nous expliquons, & dans un autre qui va suivre.

* Gen. 8. 1. Gen. 11. 5.

Les enfants de Dieu, dans le style du Livre de Job, sont les Saints Anges. Ils jouissent éternellement de la vûe de leur Créateur, & sont toujours présents devant lui, pour exécuter ses volontés. Quand donc l'Ecriture dit qu'ils *se présenterent un certain jour devant le Seigneur*, on ne doit pas entendre qu'ils n'aient point été présents les autres jours ; mais qu'en un certain moment la lumiere divine leur fit connoître quelque chose dont l'Ecriture va parler : & ces mêmes expressions sont pour nous comme un signal, qui nous avertit d'être attentifs à ce qui va suivre.

Satan, ou le Démon, qui est privé pour toujours du bonheur de voir Dieu, est continuel-

1. Pier. 5. 8.

lement occupé à roder ſur la terre autour des hommes, cherchant comme un lion rugiſſant qui il pourra dévorer. Car il regarde tout le genre humain comme ſa proie ; & il ne voudroit pas qu'un ſeul homme lui échapât. Mais il eſt toujours & partout ſous la main de Dieu, étant comme lié & enchaîné par ſa volonté toute-puiſſante, pour ne faire que ce qu'il lui permet ſuivant ſes deſſeins adorables. Il eſt même dans un ſens très-véritable, quoique bien différent des Saints Anges, le miniſtre des volontés de Dieu ; parce que les obſtacles mêmes qu'il forme aux juſtes deſſeins de Dieu, & les efforts que ſa malice lui fait faire pour anéantir l'œuvre du ſalut des hommes, contribuent malgré lui à avancer cette œuvre.

Un certain jour, & lorſque le moment fut venu, où Dieu avoit réſolu de faire éclater la patience de Job, *Satan ſe trouva parmi les enfants de Dieu*, c'eſt-à-dire que les Anges fidelles connurent par la révélation divine les penſées de cet eſprit de ténebres, & l'uſage que Dieu alloit faire de ſa malice à l'égard de Job. Dieu tourna donc l'attention du Démon vers ce ſaint homme, & lui fit conſidérer la ſimplicité, la droiture, & la crainte religieuſe avec leſquelles il le ſervoit. Le Démon ne l'ignoroit pas : mais il étoit perſuadé qu'elle ne ſe ſoutenoit que par la jouiſſance paiſible & tranquille des biens dont Dieu le combloit depuis long-tems ; à peu près comme les Juifs charnels, qui ſervoient Dieu par intérêt, & qui faiſoient ſervir à leur cupidité la puiſſance & la libéralité de leur Seigneur. *Eſt-ce ſans intérêt que Job craint Dieu ? N'avez-vous pas ramparé de toutes parts ſa perſonne, ſa maiſon, & tous ſes biens ?* Il ne doutoit pas que cette vertu ne fît bientôt nau-

JOB. CHAP. I. frage, s'il arrivoit que Job fût mis à quelque grande épreuve. *Mais étendez un peu votre main, & touchez tout ce qui est à lui : & vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.* Dieu qui le voit prévenu de cette pensée, & brûlant du desir de faire tomber Job dans l'impatience la plus criminelle, lui donne le pouvoir de lui enlever tout ce qu'il a, mais sans toucher à sa personne. Aussitôt l'esprit malin *sort de devant le Seigneur*, c'est-à-dire, qu'il va dans le pays de Hus & aux environs, préparer toutes choses pour attaquer celui qu'il se flatte de pouvoir renverser.

Mais de quelque maniere qu'on explique cet endroit, il nous présente de grandes véritez, ausquelles le pere du mensonge lui-même est forcé de rendre témoignage. Ce n'est point à l'industrie, à la vigilance, à l'application de l'homme, mais à la protection & à la bénédiction de Dieu, qu'on doit attribuer les richesses, le succès des affaires, & le bonheur des familles. C'est lui seul aussi qui conserve aux hommes la possession des biens qu'il leur a donnez : & quoique le démon se vante, en parlant à Jesus-Christ,
. 4. 6. que tous les royaumes du monde sont à sa disposition, & qu'il les donne à qui il lui plaît ; il est vrai néanmoins qu'il ne dispose de rien que selon la volonté & les desseins de Dieu. Il le reconnoît ici par ces paroles : *Mais étendez un peu votre main, & touchez tout ce qui est à lui.* Il ne dit pas, *souffrez que j'étende ma main sur ses biens :* ou simplement, cessez de protéger Job & sa maison : mais, *étendez votre main, & frappez ;* parce que de lui-même il ne peut rien, non plus que les autres créatures, ni pour ôter, ni pour donner. Il n'a que le desir de nuire ; & ce desir seroit toujours impuissant, si Dieu, sans prendre part à son injustice, n'en régloit les effets

ſelon les vûes de juſtice & de miſéricorde qu'il a ſur les hommes. La haine & l'envie du démon contre les ſerviteurs de Dieu, n'ont point de bornes: mais Dieu met telles bornes que bon lui ſemble au pouvoir qu'il lui accorde ſur eux. En lui abandonnant tout ce que Job poſſéde, il lui *deffend d'étendre ſa main ſur ſa perſonne* ; & cette déſenſe n'eſt pas comme celle qu'il avoit faite à Adam, de toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, & qui laiſſoit à l'homme le pouvoir d'y toucher s'il le vouloit. C'eſt une deffenſe qui ôte abſolument au démon tout pouvoir ſur la perſonne de Job.

C'eſt donc Dieu ſeul qu'il faut craindre: c'eſt lui ſeul que nous devons reconnoître pour l'auteur, ſoit des biens, ſoit des maux qui nous arrivent dans le cours de notre vie. Recevons de ſa main les biens avec une ſincere reconnoiſſance, & les maux avec une humble ſoumiſſion. Adorons en tout les ordres de ſa providence: ſervons-le ſans interêt & par amour; & prions-le de ne permettre jamais que nous ſoyons ni enflez par la proſperité, ni abbatus par l'adverſité, ni renverſez ou ébranlez par aucune tentation; mais d'accomplir en nous cette parole de ſon Apôtre: *Nous ſçavons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui ſont appellez ſelon ſon decret pour être ſaints.* Rom. 8. 28.

[*Un homme vint dire à Job: Lorſque vos bœufs labouroient, & que vos âneſſes paiſſoient auprès, les Sabéens ſont venus tout d'un coup fondre ſur nous, &c.*] Les Sabéens étoient des peuples d'Arabie. Il y avoit des Sabéens qui habitoient vers l'extrémité de l'Arabie du côté de l'Océan; & d'autres étoient à l'Orient de la Paleſtine, & voiſins du pays de Job. Les Chaldéens, dont il eſt parlé après,

JOB. CHAP. I.

étoient éloignez de plusieurs journées. Je croi que ces Sabéens & ces Chaldéens, dont parle l'Ecriture, pouvoient être des bandes de voleurs, qui se répandoient en différents pays, pour enlever tout ce qu'ils trouvoient sur leur passage. C'est à peu près ce que font encore aujourd'hui certains Arabes qui n'ont aucune demeure fixe, & qui voltigent de tous côtez, pour faire du butin ou des prisonniers : ce qui fait que dans ces pays-là on ne sçauroit voyager surement que par caravannes, ou troupes nombreuses.

[*Il parloit encore, lorsqu'un second vint dire à Job : Le feu du ciel est tombé sur vos brebis &c.*] Le démon réunit contre Job tout ce que sa profonde malice peut imaginer de plus capable de le renverser.

1. Tous les fleaux dont il l'afflige, arrivent dans un seul jour, & presque dans le même moment : & ceux qui lui apportent ces tristes nouvelles, se succédent de si près, que l'un entre avant que l'autre soit sorti. Quelle épreuve pour un homme qui n'est averti de rien, & dont l'ame frappée subitement & coup sur coup, n'a pas le temps de rappeller ses forces, ni de rentrer en elle-même, ou pour se consoler des maux présents, ou pour se preparer à d'autres !

2. Il fait tomber le feu du ciel sur les brebis & les pasteurs de Job, afin qu'il ne puisse douter que Dieu ne soit en colere contre lui, & que cette pensée le jette dans l'accablement & le désespoir.

[3. *Un quatriéme se présenta, & dit à Job : Lorsque vos fils & vos filles étoient à manger chez leur frere aîné, un vent furieux ... a fait tomber la maison, & tous vos enfants ont été écrasez.*] Si le démon eût commencé par faire périr les enfants de Job, cette nouvelle auroit ôté à ce

faint homme le fentiment de fes autres pertes. Mais la mort tragique de tous fes enfants placée à la fuite des accidents déplorables qui le réduifent à l'extremité de l'indigence, eft un dernier coup dont l'ennemi fe tient affûré que fon ame affoiblie & abbatue ne pourra fe relever. Le voilà donc réduit à la plus affreufe folitude; & ce qu'il y a de plus accablant pour un homme plein de religion, c'eft que les circonftances de cet accident, dont aucune ne peut être rejettée fur la malice des hommes, peuvent lui faire penfer que ce font fes péchez & ceux de fes enfants, qui ont armé la main de Dieu contre lui & eux.

JOB. CHAP. I.

[*A ces nouvelles Job fe leva, déchira fon manteau, & s'étant rafé la tête, il fe jetta par terre, & adora Dieu, en difant: Je fuis forti nud du ventre de ma mere, & j'y retournerai nud.*] Le nom de *mere* eft pris ici en deux fens. Il s'entend d'abord de la femme qui l'a mis au monde; & enfuite de la mere commune de tous les hommes, qui eft la terre, & dans le fein de laquelle il doit retourner nud après fa mort, comme il eft né. *Nous n'avons*, dit faint Paul, *rien apporté en ce monde: & il eft fans doute que nous n'en pouvons rien emporter*. C'eft le fort de tous les hommes. Job ne differe de la plûpart des autres, qu'en ce que fes biens le quittent un peu plutôt. Mais cette différence, qui n'eft que de quelques mois, ou tout au plus de quelques années, mérite-t-elle qu'on s'y arrête?

1. Tim. 6. 7.

[*Le Seigneur m'avoit tout donné: le Seigneur m'a tout ôté: il n'eft arrivé que ce qu'il lui a plû: que le Nom du Seigneur foit beni.*] Admirons les fentiments de ce grand homme, & inftruifons-nous par fon exemple. La vertu n'éteint pas en lui la fenfibilité naturelle. Il laiffe voir des marques de la profonde douleur dont il eft pénétré,

JOB. CHAP. I.

Mais sa foi, & une humble soumission à la volonté de Dieu l'élevent au-dessus de ses malheurs. Il ne dit point, Le Seigneur m'avoit tout donné; & les hommes, ou des accidents imprévûs me l'ont ôté. Il ne voit dans tout ce qui lui est arrivé, que Dieu qui reprend, quand il lui plaît, ce qu'il a donné, sans que personne ait droit de se plaindre; parce que tout est à lui, qu'il ne doit rien à personne, & que les hommes ne tiennent rien de lui qu'à titre de prêt.

Quel spectacle pour la piété, de voir ce Juste dans le plus fort de son affliction, prosterné devant la Majesté divine, accepter avec tant de courage les privations les plus douloureuses, baiser avec reconnoissance la main qui lui porte de si rudes coups, & faire par la grandeur de sa foi une matiere de bénédictions & de louanges, de ce qui seroit pour les autres un sujet d'impatience & de désespoir! Dépouillé de tout, il n'en est que plus riche & plus heureux, parce qu'il est plus étroitement que jamais uni à Dieu par la charité. L'épreuve, loin d'ébranler sa vertu, l'a rendue plus ferme & plus solide. Que votre grace, ô mon Dieu, nous fasse entendre la grande leçon que vous nous donnez par cet exemple. Qu'est-ce que nos afflictions, comparées à celle de Job? Et néanmoins nous perdons courage, souvent jusqu'à nous abandonner à l'impatience & au murmure. Soutenez-nous, Seigneur; par la foi de cette vérité, dont le cœur de votre serviteur étoit rempli: Qu'il n'arrive rien que ce qu'il vous plaît; & que tout ce qui arrive est ordonné & conduit par une sagesse infinie, qu'il est de notre devoir d'adorer avec une soumission sans réserve, lors même que nous n'en pouvons pénétrer les vûes. Qu'à chaque événement de la vie, favorable ou contraire à nos

inclinations, nous n'ayons autre choſe ſur les lévres & dans le fond du cœur, que ces paroles : *Il n'eſt arrivé que ce qu'il a plû au Seigneur : que ſon Nom ſoit beni.* JOB. CHAP. I.

[*Un autre jour les enfants de Dieu s'étant préſentez devant le Seigneur, &c.* juſqu'à ces mots, *la pourriture qui ſortoit de ſes ulceres.*] Satan eſt confondu : mais il ne ſe croit pas encore vaincu ; & lorſque Dieu lui fait remarquer la conſtante vertu de Job au milieu de toutes ſes pertes, il répond qu'il n'y a rien là de ſi étonnant, puiſque, malgré toutes ſes diſgraces, il jouit encore du plaiſir de vivre, & d'être en ſanté. *L'homme,* dit-il, *donnera toujours peau pour peau :* il ſe laiſſera enlever la peau de deſſus, pourvû qu'on lui laiſſe la peau de deſſous * : il conſentira ſans peine que tout ce qui eſt hors de lui périſſe, pourvû que lui-même ſoit épargné. Le tentateur demande donc que la main de Dieu afflige Job dans ſa propre chair : & il l'aſſure que la violence de la douleur lui arrachera enfin quelque parole d'impatience & de blaſphême contre ſon Créateur. Dieu, pour achever de confondre l'eſprit malin, lui abandonne la perſonne de Job, avec défenſe néanmoins de lui ôter la vie. Auſſitôt il eſt frappé d'une plaie horrible depuis la plante des pieds juſqu'au ſommet de la tête. Son corps tout couvert dulceres eſt ſi hideux, que ſes proches, ſes amis & ſes domeſtiques l'abandonnent. Job privé de tout ſecours, aſſis ſur la cendre comme un pécheur pénitent humilié ſous la main de Dieu qui le châtie, n'a qu'un morceau de pot de terre, pour nettoyer le pus

* Le corps eſt couvert d'une double peau ; celle de deſſus, qu'on appelle la *ſurpeau* ou *l'épiderme* ; & celle de deſſous, qui eſt la peau proprement dite.

JOB. CHAP. I.

qui sort de ses ulceres : &, ce qu'il y a d'admirable, il souffre une plaie si douloureuse & si honteuse, sans faire la moindre plainte, sans pousser le moindre gémissement, sans même proférer une seule parole qui marque au moins sa soumission & son obéissance, comme il a fait à la nouvelle de la perte de tous ses biens. Qu'un tel silence est admirable ! & qu'on apperçoit aisément ici la conformité qui est entre
Isaïe 53. 2. & 3. Job, & celui dont un Prophéte a dit : *Nous l'avons vû, & il n'avoit rien qui attirât l'œil ; & nous l'avons méconnu. Il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleurs, & qui sçait ce que c'est que souffrir. Nous nous détournions pour ne le pas voir : nous l'avons méprisé : nous n'en avons fait aucun cas .... nous l'avons regardé comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu, & humilié* pour ses péchez ....
ỹ. 7. *mais il n'a point ouvert la bouche.*

Le Démon, en livrant au corps de ce saint homme les plus rudes attaques, se flattoit de lui faire perdre le précieux trésor de la patience & de la justice. Mais ce trésor étoit en la garde de Dieu même ; & la fragilité du vase où il étoit renfermé, n'a servi qu'à faire éclatter
2. Cor. 4. 7. davantage la puissance divine. *Nous portons*, dit S. Paul, *ce trésor dans des vases de terre, afin que ce qu'il y a de sublime en nous, soit attribué à la puissance de Dieu, & non pas à nous. Nous sommes pressez par toutes sortes d'afflictions : mais nous n'en sommes point accablez .... & quoiqu'en nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'intérieur se renouvelle de jour en jour.*

ỹ. 16. [*Sa femme lui disoit : Quoi ! vous demeurez encore dans votre simplicité ? Maudissez Dieu, & mourez.*] De tout ce qui étoit à Job, le Démon ne lui a laissé que sa femme, non pour le con-

soler dans l'excès de ses maux, mais pour augmenter sa douleur, & tendre un piége à sa vertu. Cette femme outrée d'avoir tout perdu, & ne pouvant souffrir l'humble résignation de son mari aux ordres d'une providence appliquée selon elle à le rendre malheureux, éclatte tout d'un coup contre lui : elle traite sa patience de *simplicité*, c'est-à-dire, de petitesse d'esprit, d'imbécillité ; & laissant voir le fond d'impiété caché dans son cœur : *Maudissez Dieu*, lui dit-elle, *& mourez*. Que vous sert d'avoir donné tant de bénédictions à Dieu, puisqu'il vous traite si cruellement ? Maudissez-le *en face* : reprochez-lui hautement son injustice ; & délivrez-vous après cela d'une vie qui ne sert qu'à prolonger vos maux. Dans une aussi grande misere que la vôtre, une prompte mort est un bien pour vous.

[*Mais Job lui répondit : Vous parlez comme une femme dépourvûe de sens. Si nous avons reçû les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?*] Job a gardé le silence sur ses propres maux : mais il le rompt pour deffendre les intérêts de Dieu, & justifier sa providence. Il repousse avec toute la force qui convient à la vérité, l'injure faite à Dieu par des paroles impies. *Vous parlez comme une femme dépourvûe de sens.* Telle est l'idée que cet ancien juste nous donne de tout ce qui s'écarte des sentiments que la Religion inspire. Le langage & les maximes du monde, & à plus forte raison les discours qui attaquent la Religion, & qui tendent à faire mépriser la piété, sont de vraies folies ; & ceux qui les proferent sont des hommes dépourvûs de sens, quelque spirituels & éclairez qu'ils paroissent. Il n'y a de vraie sagesse que dans celui qui voit Dieu

JOB. CHAP. I.

& qui l'adore dans tous les événements; qui respecte en tout sa volonté & sa conduite; & qui met toute sa grandeur à lui être soumis, & sa gloire à lui demeurer fidelle.

Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? Par ces admirables paroles Job couvre de confusion, & sa femme, & le Démon qui l'a suscitée contre lui. Le changement total & subit, arrivé dans son état & dans sa personne, n'a rien changé dans les sentiments & les dispositions de son cœur. Il a beni Dieu dans la prospérité : il le benit dans l'adversité. *Il a reçû les biens* avec reconnoissance : *il reçoit les maux* avec patience. Il trouve dans les uns & dans les autres Dieu toujours juste, toujours sage, toujours adorable : & c'est pourquoi le saint Esprit lui rend ce témoignage, que dans ce dernier malheur, comme dans ceux qui l'ont précédé, *Job ne pécha point par ses paroles* : à la lettre, *par ses lévres*; ce qui peut signifier, selon le sentiment de S. Gregoire, que, comme l'on péche en deux manieres par ses lévres, soit en parlant contre la vérité & la justice, soit en manquant de parler pour elles; Job ne pécha en aucune de ces deux manieres. L'orgueil ne lui fit rien dire contre la justice de celui qui le frappoit si rudement & à coups redoublés; & sa complaisance ne l'empécha point de reprendre comme il le devoit, celle qui lui donnoit un conseil pernicieux.

CHAP. II.

JOB. CHAP. II.

CHAPITRE II.

Job visité par trois de ses amis, prend la parole, & se plaint des maux qu'il souffre. Eliphaz l'accuse, & Job deffend son innocence. Il adresse la parole à Dieu même, & s'humilie devant lui.

TRois des amis de Job, dont le premier s'appelloit Eliphaz, & les deux autres Baldad & Sophar, ayant appris tous les maux qui lui étoient arrivés, partirent chacun de leur pays, au jour dont ils étoient convenus, pour venir le consoler. A peine purent-ils le reconnoître. Ils jetterent un grand cri, en le voyant, & commencerent à pleurer : ils déchirerent leurs vêtements, & se couvrirent la tête de poussiere ; & ils demeurerent long-tems assis auprès de lui sur la terre, sans qu'aucun d'eux lui dît une seule parole : car ils voyoient que sa douleur étoit extrême. Chap. 2. 1

Enfin Job prit la parole, & maudissant le jour de sa naissance, il dit : Périsse le jour auquel je suis né, & la nuit où l'on a dit, Un homme est conçû. Pourquoi ne suis-je point mort dans le sein de ma Ch. 3. 1 v. 11.

JOB. mere ? Pourquoi n'ai-je point cessé de vi-
CHAP. vre aussi-tôt que j'en suis sorti ? Pourquoi
II. la vie a-t-elle été donnée à un homme qui
v. 23-26. marche dans une route inconnue, & que
Dieu a environné de ténebres ? Je sou-
pire avant que de manger ; & les cris que
je pousse sont comme le bruit d'un débor-
dement de grandes eaux, parce que ce
qui faisoit le sujet de ma crainte m'est
arrivé, & que les maux que j'appréhen-
dois sont tombés sur moi. N'ai-je pas tou-
jours conservé la retenue & la patience ?
N'ai-je pas gardé le silence ? Ne me suis-
je pas tenu dans le repos ? Et cependant
la colere de Dieu est tombée sur moi.
c. 4. 3-19. Alors Eliphaz dit à Job : Vous en
avez autrefois instruit plusieurs : vous
avez soutenu les mains lasses & affoiblies :
vos paroles ont affermi ceux qui étoient
ébranlez : vous avez fortifié les genoux
tremblans. Et maintenant, à peine la
plaie est-elle venue sur vous, que vous
perdez courage. Elle n'a fait que vous
toucher, & vous êtes dans le trouble. Où
est cette crainte de Dieu ? où est cette
force, cette patience, & cette perfection,
qui a paru dans toutes vos voies ? Consi-
dérez, je vous prie, si jamais un innocent
est péri, ou si ceux qui avoient le cœur
droit ont été exterminés. J'ai [toujours]
vû au contraire que ceux qui ont labouré

& ſemé l'iniquité, ne moiſſonnent que la miſere. Ils ſont renverſés [tout d'un coup] par le ſouffle de Dieu, & ils ſont emportés par le tourbillon de ſa colere. Une parole m'a été dite dans une viſion nocturne ; & j'ai entendu une voix qui m'a parlé ainſi : L'homme oſera-t-il ſe juſtifier, en ſe comparant à Dieu? & ſera-t-il plus pur que celui qui l'a créé? Ceux mêmes qui ſervoient Dieu n'ont pas été ſtables, & il a trouvé du déréglement juſques dans ſes Anges. Comment donc ceux qui habitent dans des maiſons de boue, & qui n'ont qu'un fondement de terre, [ne voient-ils pas ce qu'ils ſont,] eux qui éprouvent la corruption, avant même que les vers les rongent?

JOB. CHAP. II.

Pour moi, [ſi j'étois à votre place,] je prierois le Seigneur, & je parlerois à Dieu, qui fait des choſes grandes & impénétrables ; qui éléve ceux qui étoient abbaiſſés ; qui releve & qui ſauve ceux qui étoient dans les larmes ; qui diſſipe les penſées des hommes les plus artificieux ; qui ſurprend les ſages par leur propre ſageſſe, & qui renverſe les deſſeins des injuſtes. Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même. Ne rejettez donc point le châtiment du Seigneur. Car il cauſe la douleur, & il donne le remede : ſa main bleſſe, & elle guérit. Après vous avoir Ch. 5. 8-26

JOB. CHAP. II.

affligé six fois, il vous délivrera; & à la septiéme, il ne permettra pas même que le mal vous touche. Il vous sauvera de la mort pendant la famine, & de l'épée pendant la guerre. Vous verrez la paix régner dans votre maison, votre race se multiplier, & votre postérité croître comme l'herbe de la terre. Vous entrerez dans le tombeau dans une grande vieillesse, comme un monceau de gerbes mûres est serré en son temps.

Ch. 6. 1-4. Job répondit en ces termes : Plût à Dieu qu'on mît dans la balance mes plaintes, * & les maux que je souffre. Ceux-ci surpasseroient les autres de toute la pesanteur du sable de la mer : c'est pourquoi la parole me manque. Car les flêches du Tout-puissant me pénétrent : leur ardeur brûlante épuise mon esprit; & les terreurs qu'il me donne, m'assiégent de
ỳ. 8-13. toutes parts. Qui me donnera que ce que je demande m'arrive, & que Dieu m'accorde ce que j'attends ? Que celui qui a commencé, acheve de me réduire en poudre ; & que laissant aller sa main il me retranche de ce monde. Ma consolation dans mes maux sera de le prier qu'il ne m'épargne point, [& que je meure,]

* C'est le sens de l'Hebreu : à la lettre *ma colere*, mes plaintes. La Vulgate dit, *les péchés par lesquels j'ai mérité la colere* de Dieu.

ſans avoir contredit les ordres du Saint. JOB. CHAP. II.
Car quelle eſt ma force pour attendre plus long-tems? Et comment conſerverois-je la patience juſqu'à la fin? Ma force n'eſt pas celle des pierres, & ma chair n'eſt pas de bronze. N'eſt-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun ſecours, & que je ſuis ſans conſeil & ſans lumiere? Un ami doit avoir pitié de ſon ami qui ſouffre. S'il n'en a point, il renonce à la crainte du Seigneur.

Mes freres ont manqué de fidélité à v. 14-15. 21-30.
mon égard : & vous, en voyant la plaie dont j'ai été frappé, vous êtes devenus timides. Vous ai-je dit, Donnez-moi quelque choſe, & faites-moi part de vos biens? ou, delivrez-moi de la main de mon ennemi, & tirez moi de la puiſſance des forts? [Au reſte] enſeignez-moi, & je me tairai : ſi j'ai péché par ignorance, inſtruiſez moi. Pourquoi mépriſez-vous les paroles de la vérité? Que peut reprendre en moi celui qui s'eſt déclaré mon accuſateur? Vous ne penſez qu'à m'accabler de reproches; & vous ne faites que parler en l'air. Vous vous uniſſez pour accabler un orphelin : vous creuſez ſous les pieds de votre ami, pour le faire tomber. Daignez jetter les yeux ſur moi : prêtez l'oreille, & voyez ſi je ments. Examinez de nouveau, mais ſans mali-

JOB. CHAP. II. Chap. 7.

gnité : jugez des choses selon la justice ; & vous ne trouverez point d'iniquité sur ma langue, ni de folie dans ma bouche.

[Job continuant de parler, dit :] La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une guerre continuelle, & ses jours comme ceux d'un mercénaire ? Je suis comme un esclave qui soupire après l'ombre [pour se reposer,] & comme un mercénaire qui attend la fin de son travail. Je n'ai pour tout partage que des mois vuides & sans fruit, & des nuits pleines de douleur. Mes jours ont passé plus vîte que la navette du tisserand : ils se sont écoulés sans me laisser aucune espérance. Souvenez-vous, Seigneur, que ma vie n'est qu'un souffle, & que mes yeux ne reverront plus les biens [de ce monde.] C'est pourquoi je ne retiendrai pas ma langue plus long-temps : je parlerai dans l'affliction de mon esprit ; & je m'entretiendrai dans l'amertume de mon cœur. La vie m'est à charge : épargnez-moi, Seigneur ; car mes jours ne sont qu'un néant. Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand, & que vous daigniez penser à lui ? Vous le visitez chaque jour dès le matin, & à chaque moment vous le mettez à l'épreuve. Jusqu'à quand refusez-vous de m'épargner, & de me donner

quelque relâche, afin que je respire ? J'ai péché : que ferai-je pour vous appaiser, ô Sauveur des hommes ? Pourquoi m'avez-vous mis en butte à vos traits, en sorte que je suis à charge à moi-même ? Pourquoi n'ôtez-vous point mon péché, & n'effacez-vous point mon iniquité ? Je vais m'endormir dans la poussiere [du tombeau ;] & quand vous viendrez me chercher le matin, je ne serai plus.

JOB. CHAP. II.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

VOICI un nouveau spectacle que l'Esprit de Dieu nous présente. Job plongé dans un excès d'amertume, a été jusqu'ici sans consolation. Sa femme ne lui a parlé que pour insulter à sa patience, & le porter au désespoir. Maintenant, trois de ses amis, qui ont appris le triste état où il est, viennent le trouver dans le dessein de le consoler ; & ils paroissent d'abord pénétrez de douleur en le voyant. Mais ils deviennent pour Job, comme il le dit lui-même, *des consolateurs onéreux & importuns*, dont il a à Job. 16. 2. essuyer les reproches & les accusations injustes ; afin qu'il ne manque rien à ce saint homme de tout ce qui peut humilier & affliger la nature ; & qu'assis sur la cendre comme sur le lit de sa douleur, il porte la ressemblance du Saint & du Juste, dépouillé de tout sur la croix, souffrant par la malice du démon le plus cruel & le plus honteux supplice, privé en cet état de toute consolation, & exposé à la contradiction & aux railleries des méchans,

JOB. CHAP. II.

[Ils demeurerent long-tems assis auprès de lui sur la terre, sans qu'aucun d'eux lui dît une seule parole : car ils voyoient que sa douleur étoit extrême.] Le profond silence de Job, & l'abbattement qui paroissoit sur son visage, leur faisoient croire qu'en vain ils essaieroient de le consoler. Ils craignoient plutôt d'aigrir ses maux par leurs paroles, qu'ils n'espéroient d'en modérer le sentiment. Mais ce qui se passoit au dedans de lui, étoit bien différent de ce qu'ils imaginoient. Job portoit dans son cœur une douleur profonde, & une plaie bien plus sensible que toutes celles qui couvroient son corps. Plus il réfléchissoit sur son état, plus il se sentoit porté à croire que c'étoit un châtiment de la justice divine. Mais il ne sçavoit par où il l'avoit mérité. Il craignoit, comme le plus grand malheur pour lui, d'avoir déplû à Dieu ; & il ignoroit en quoi il lui avoit déplû. Sa conscience ne lui reprochoit rien : mais il ne se croyoit pas pour cela justifié aux yeux de celui qui est la Sainteté même, & qui voit dans le cœur de l'homme des déréglements, que l'homme aveuglé par l'amour propre n'apperçoit pas. Ces pensées qui l'occupoient tout entier, le jettoient dans une perplexité & une agitation intérieure, qui mettoit son cœur à une cruelle épreuve, mais qui ne permettoit point encore à sa langue de s'expliquer.

A la fin, ne doutant plus que Dieu ne fût en colere contre lui, & qu'il ne le punît pour quelque crime secret, il rompit le silence par un discours, qui donna lieu à la longue conversation qu'il eut avec ses amis au sujet de ses souffrances.

[Job prit la parole, & maudissant le jour de sa naissance, il dit : Périsse le jour auquel je suis né, & la nuit où l'on a dit, Un homme est conçû.

Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mére ? Pourquoi n'ai-je point cessé de vivre aussi-tôt que j'en suis sorti ? &c.] S'attendoit-on à un tel discours après tout ce qu'on a vû dans le chapitre précédent ? Et n'est-on pas surpris de ce que la même bouche qui a beni le nom de Dieu dans les plus grands maux, profere des paroles de malédiction qui semblent retomber sur Dieu même, & qui ne différent guère du langage de l'impatience & du désespoir ? Mais à Dieu ne plaise que nous osions soupçonner cet homme admirable d'avoir dégénéré le moins du monde de ses premiers sentiments, ni dans l'endroit que nous expliquons, ni dans toute la suite. On ne trouvera point un Pere de l'Eglise qui ait eu de lui cette pensée. Tous au contraire, fondez sur l'autorité de l'Ecriture, l'ont proposé sans restriction comme un modéle de patience : & Dieu lui-même parlant aux amis de Job à la fin du livre, a déclaré expressément que Job son serviteur avoit toujours *parlé devant lui selon la justice & la vérité.* Job. 3. 12. Jac. 5. 11. Job 42. 7.

Quand nous n'aurions pas de telles autoritez, la réfléxion de S. Gregoire le grand suffiroit seule pour fixer nos jugements. Ce saint Pape remarque que dans ce qui se passe à l'égard de Job, il y a un combat entre Dieu & le démon, dont Job n'est que la matiere & le sujet. C'est Dieu qui parle le premier de Job au démon. Il l'appelle *son serviteur* : il en fait l'éloge comme d'un homme qui avoit le cœur *simple & droit*, qui *s'éloignoit du mal*, qui *craignoit Dieu*, & qui *n'avoit point d'égal sur la terre.* Le démon conteste à Dieu cette vérité. Il soutient que c'étoit par intérêt, & non par amour, que Job le servoit. Là-dessus Dieu lui fait une espéce de deffi, & lui donne pouvoir d'attaquer Job, Greg. Préf. sur Job. c. 3.

JOB. CHAP. II.
d'abord dans ses biens, & ensuite dans sa chair. Si donc Job a succombé aux attaques du démon; s'il s'est laissé aller à l'impatience & au murmure; Dieu est vaincu; & le pere du mensonge a l'avantage sur la Vérité même, qui s'est trompée dans le jugement qu'elle a porté de la solide vertu de son serviteur.

Loin donc toute interprétation, qui supposeroit dans cet homme si saint la moindre parole d'impatience. Ce qu'il dit ici est une suite de la persuasion où il est qu'il a eu le malheur d'encourir la disgrace de Dieu par quelqu'un de ces péchés spirituels, dont l'homme est peu frappé, mais qui sont en horreur à Dieu, & qui exposent le coupable aux traits de sa colere. Et comme Jesus-Christ a dit depuis, en parlant de celui de ses disciples, qui devoit le livrer par
Mat. 26. 24. trahison, *Il eût mieux valu pour lui, qu'il ne fût jamais né*; Job dans le même sens déplore le malheur qu'il a eu de naître, & de vivre après sa naissance, pour devenir l'objet de la juste colere de Dieu, sans néanmoins pouvoir discerner au milieu des épaisses ténébres où Dieu le tient, ce qui l'a rendu coupable. *Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue, & que Dieu a environné de ténébres!* Ce que je craignois le plus, étoit de déplaire à mon Dieu, & d'en être abandonné: mais toutes mes craintes & toutes mes précautions n'ont pû me garantir de ce malheur. Il me semble, quand j'examine ma vie passée, que je me suis toujours conduit avec retenue, avec patience, & dans un esprit de paix envers tout le monde. Mais il faut bien que je sois coupable par quelque autre endroit, puisque, par un jugement dont j'adore la justice sans en pouvoir pénétrer la profondeur, Dieu me fait sentir de plus en plus les effets de son indignation.

Pourquoi donc, dira-t-on, Dieu laisse-t-il son fidelle serviteur dans une si affligeante perpléxité? C'est qu'il falloit, par une suite des desseins de la sagesse de Dieu, que ce saint homme, qui étoit puni comme s'il eût été réellement criminel, souffrît aussi une espece d'agonie; qu'il fût accablé d'ennui, & percé de douleur pour des péchez qu'il n'avoit point commis, comme s'ils lui eussent été propres; afin qu'il portât ce nouveau trait de ressemblance avec Jesus-Christ, le bien-aimé du Pere céleste, livré par la justice divine à la fureur du démon; inondé d'amertumes, & accablé du poids de la colere de Dieu comme s'il étoit le plus grand des pécheurs, *lui qui n'avoit point commis de péché, & de la bouche duquel il n'étoit jamais sorti aucune parole de tromperie.* 1. Pier. 2. 22

JOB. CHAP. II.

Mais Job ne sçavoit pas encore l'honneur qu'il avoit d'être choisi de Dieu pour représenter son Fils humilié & brisé pour les péchez du genre humain. Il ignoroit aussi ce qui s'étoit passé dans le conseil de Dieu à son sujet, & le pouvoir accordé à Satan de mettre sa patience aux plus rudes épreuves. Il ne sentoit que la main de Dieu appesantie sur lui, sans pouvoir ni en deviner la cause, ni douter néanmoins qu'il n'eût mérité un si sévere châtiment.

D'un autre côté, ses amis qui ne voient que les maux extrémes dont il est affligé, & qui lui entendent faire les plaintes les plus ameres, dont ils ne peuvent pénétrer les motifs, s'en scandalizent, comme d'un discours injurieux à la Providence, & d'une révolte ouverte contre les jugements équitables du Créateur. Le mystere de la conduite de Dieu demeure caché pour eux jusqu'à la fin de cette espéce de tragédie; & c'est ce qui produit ces longs discours, où ils

JOB. CHAP. II.

condamnent Job ſans aucun ménagement. Il n'en ſera pas de même de Job. Le myſtere và lui être révélé par degrez. C'eſt pourquoi, après l'avoir vû touché d'une vive douleur, dans la perſuaſion où il étoit d'avoir mérité la colere de Dieu par ſes péchez, nous le verrons ſoutenir avec fermeté ſon innocence contre les fauſſes accuſations de ſes amis, parce qu'il parlera alors comme repréſentant Jeſus-Chriſt calomnié par les Juifs.

[*Alors Eliphaz dit à Job : Vous en avez autrefois inſtruit pluſieurs, &c.* juſquà ces mots, *par le tourbillon de ſa colere.*] Eliphaz prenant le premier la parole, reproche à Job le découragement, l'impatience & le trouble où il croit qu'il eſt tombé, lui qui juſque-là avoit été la conſolation, la lumiere & l'appui de toutes les perſonnes affligées. Il paroît perſuadé que la vertu qu'on avoit admirée en lui, n'étoit qu'un maſque, qui couvroit des crimes réels connus de Dieu ſeul : & c'eſt l'état où il le voit réduit, qui lui fait porter ce jugement. Là-deſſus il prétend que jamais un innocent n'eſt péri; qu'il n'y a point d'exemple que des hommes juſtes aïent été exterminez; & qu'au contraire la miſere a toujours été le partage de ceux qui commettent l'injuſtice.

Cette propoſition d'Eliphaz, entendue dans un certain ſens, enferme une vérité inconteſtable. Il ne peut arriver qu'un juſte, qui perſévére dans ſa juſtice, périſſe devant Dieu; comme il eſt impoſſible qu'un méchant homme ne tombe enfin dans le malheur éternel, s'il ne fait pénitence. Mais dans un autre ſens, qui eſt celui de cet ami de Job, elle eſt fauſſe : car il eſt faux qu'un homme juſte ne puiſſe être éprouvé dans la vie préſente par divers accidents fâcheux, ou

même être exposé à mourir misérablement : il est très-faux que les miseres & les calamitez de la vie soient toujours le partage des méchants. Ce que nous disons se justifie par plusieurs exemples rapportez dans les volumes précédents. JOB. CHAP. II.

L'erreur d'Eliphaz dans la regle générale qu'il établit, vient de ce qu'il ne distingue pas les différentes vûes de Dieu dans les maux temporels qu'il envoie aux hommes.

Quelquefois, dit S. Gregoire, il décharge ses fléaux sur le pécheur, pour le punir sans retour, selon ces paroles qu'il adresse à la Judée par la bouche de son Prophete : *Je vous ai châtiée cruellement, à cause de la multitude de vos iniquitez, & de votre endurcissement dans le péché. Pourquoi criez-vous de vous voir brisée de coups ? votre mal est sans reméde.* Pref. sur Job, ch. 9. Jer. 30.14.15.

D'autres fois Dieu frappe le pécheur pour le corriger, comme il arriva à cet homme de l'Evangile, malade depuis trente-huit ans, à qui Jesus-Christ dit : *Vous voilà guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis.* C'étoient donc ses péchez passez qui avoient attiré sur lui cette longue maladie, afin qu'il s'en corrigeât. Jean 5. 14.

Quelquefois il étend sa main sur nous, non pas tant pour guérir les péchez commis, que pour nous préserver d'en commettre, selon ce que S. Paul dit de lui-même : *De peur que je ne m'élève de la grandeur de mes révélations, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange & le ministre de Satan, pour me donner des soufflets.* 2. Cor. 12.7.

Enfin il y a des personnes qu'il frappe, dans le dessein seulement de faire éclatter en eux sa vertu toute-puissante qui les guérit. Cela paroît dans la réponse que fit le Seigneur à ceux qui

JOB. CHAP. II.

disoient, parlant de l'aveugle-né : *Est-ce le péché de cet homme, ou celui de son pére & de sa mére, qui est cause qu'il est né aveugle ? Ce n'est*, leur dit-il, *ni pour ses péchez, ni pour ceux de son pére & de sa mére*, qu'il est né aveugle; *mais c'est afin que les œuvres de* la puissance de *Dieu éclattent en lui.* Or qu'arrive-t-il, ajoûte S. Grégoire, par cette manifestation de la souveraine puissance de Dieu, sinon que l'épreuve dont il exerce ses Elûs, sert à accroître les mérites de leur vertu; & que n'y ayant point en eux de crimes à expier, elle les remplit de nouvelles forces par la patience ?

Jean 9. 2. 3.

C'est selon cette derniere vûe, & encore pour lui faire porter la ressemblance de son Fils, que Dieu frappe Job de plusieurs plaies, afin que dans cet homme si saint, & châtié si sévérement, nous reconnoissions le Saint & le Juste par excellence, traité par son propre Pére comme le plus grand des pécheurs.

[*Une parole m'a été dite dans une vision nocturne . . . , l'homme osera-t-il se justifier, en se comparant à Dieu, &c.* jusqu'à ces mots, *que les vers les rongent ?*] Eliphaz toujours prévenu de cette fausse idée, que Job étoit puni pour ses péchez, & qu'il osoit néanmoins s'élever contre la justice divine qui le châtioit, rapporte ce qui lui a été dit dans une vision. Quoiqu'il en soit de la nature de cette vision, elle n'a rien qui nous oblige de la rejetter comme ne venant pas de Dieu. Car ce qui y est révélé à Eliphaz, sont autant de véritez qui ne peuvent être contestées. Ce qu'il y a de faux vient de lui, & consiste dans l'application qu'il prétend faire de ces véritez à son ami. *L'homme osera-t-il se justifier, en se comparant à Dieu ? & sera-t-il plus pur que celui qui l'a créé ?* Seroit-il possible que l'homme

Explic. de Job. ch. 4. v. 17.

eût jamais un juste sujet de se plaindre de Dieu; & qu'en examinant la conduite du Créateur sur le mérite de l'homme, qui est sa créature & son ouvrage, la sagesse & la justice du Créateur pûssent être moins exactes que la vertu & la probité de l'homme? *Ceux-mêmes qui servoient Dieu n'ont pas été stables, & il a trouvé du déréglement jusque dans ses anges. Comment donc ceux qui habitent dans des maisons de boue....* ne voient-ils pas ce qu'ils sont, *eux qui éprouvent la corruption, avant même que les vers les rongent?* Si plusieurs de ces esprits si purs, que Dieu a créez pour être les ministres de ses volontez, sont déchûs de cet état heureux par le péché; comment un homme foible environné de ce corps de boue, & de cette masse pesante & corruptible qui courbe son ame vers la terre, refuse-t-il de reconnoître sa fragilité? comment ose-t-il se croire irrépréhensible?

Voilà de grandes véritez, mais dont on ne peut rien conclurre contre Job. Il ne se plaint pas de la justice divine: il ne murmure pas contre elle: il est au contraire soumis sans réserve à la conduite de Dieu sur lui. Bien loin de se croire impeccable, il ne craint rien tant que d'offenser Dieu: & ce qui a tiré de sa bouche les paroles dont Eliphaz est choqué, c'est uniquement la crainte d'avoir mérité la colere de Dieu par ses péchez.

[*Pour moi*, si j'étois à votre place, *je prierois le Seigneur, &c.* jusqu'à ces mots, *est serré en son temps.*] Eliphaz, dans cette derniere partie de son discours, exhorte Job à profiter des châtiments du Seigneur, & à recourir à lui par la pénitence & la priere. Il lui répond que la même main qui l'a blessé, le guérira. Mais tout ce qu'il dit, se termine à des promesses de biens tempo-

JOB. CHAP. II.

rels, d'une longue vie, & d'une mort tranquille & paiſible : foibles motifs de conſolation pour un homme qui vit de la foi, comme Job, & qui compte pour rien tout ce qui finit.

Explic. de Job, p. 2.

Au reſte, ce diſcours, quoique défectueux ſur tout par cet endroit, ne laiſſe pas d'être admirable, dit un excellent interpréte, « pour établir le reſpect envers la divine Providence, » & pour faire voir ce qu'on en penſoit dans » cette premiere antiquité. Ces maximes qui » n'ont d'autre deffaut que d'être trop limitées... » doivent couvrir de honte beaucoup de Chré» tiens de ces derniers ſiécles, devenus Epicu» riens après le baptême, qui n'atttibuent preſ» que rien aux volontez particulieres de Dieu, » & qui conſiderent preſque tous les événe» ments, comme une ſuite de je ne ſçai quelles » combinaiſons, où Dieu ne préſide plus, s'é» tant contenté dès le commencement d'en » poſer les principes.

[*Job répondit en ces termes : Plût à Dieu qu'on mit dans la balance &c.* juſqu'à ces mots, *ſans conſeil & ſans lumiere.*] Vous trouvez, dit-il à Eliphaz, de l'excès dans mes plaintes : mais c'eſt par ce que vous ne voyez pas tout ce qui en fait le ſujet. Si mes peines intérieures vous étoient connues, vous avoueriez que *les maux que je ſouffre, mis dans la balance avec mes plaintes & mes gémiſſements, les ſurpaſſent de toute la péſanteur du ſable de la mer. C'eſt ce qui fait que la parole me manque. Les flêches du Tout-puiſſant percent* mon cœur: *leur ardeur brûlante épuiſe* la force de *mon eſprit*, & *les frayeurs* que me donne la vûe d'un Dieu irrité contre moi, *m'aſſiégent de toutes parts.* S'il ne peut être appaiſé que par ma mort, je la lui demande comme une grace ; car je ne puis vivre, ſçachant que j'ai le

malheur de lui déplaire. *Qu'il acheve* donc *de me* briſer, & de me *réduire en poudre ; & que laiſſant aller ſa main , il me retranche* de ce monde. Je m'y ſoumets, je le deſire. *Je me conſolerai dans mes maux ,* s'il veut bien me ſacrifier à ſa juſtice ; & je regarderai comme un bonheur pour moi, *qu'il ne m'épargne point.* Ce que je ſouhaitte, c'eſt de mourir dans ſa grace , & de perſévérer juſqu'à la fin dans une parfaite réſignation aux *ordres* de ſa Providence , ſans y former la moindre *contradiction. Car* que me ſerviroit de vivre plus long-temps dans les ſouffrances ? Ce ſeroit à moi une témérité de le deſirer. *Ma force n'eſt pas celle des pierres , & ma chair n'eſt pas de bronze.* Je ne ſuis par moi-même que foibleſſe : *comment* oſerois-je me flatter de *conſerver la patience juſqu'à la fin ? N'eſt-il pas évident que je ne puis trouver dans moi-même aucune reſſource , & que je n'ai* de mon propre fond *ni lumiere ni conſeil ?* Je ſçai que Dieu eſt tout-puiſſant pour m'éclairer & me ſoutenir. Mais ſi j'ai le malheur d'être coupable à ſes yeux , ne dois-je pas craindre que ſa juſtice ne me laiſſe à mes ténébres & à ma foibleſſe ? Il eſt donc plus sûr pour moi qu'il tranche dès ce moment le fil de mes jours , pourvû que ſa miſéricorde daigne accepter ma mort comme un ſacrifice d'expiation pour mes péchez.

JOB. CHAP. II.

J'ai crû devoir paraphraſer les paroles de ce ſaint homme , pour en faire mieux appercevoir le ſens. Elles nous apprennent qu'il peut être permis à un malade qui ſouffre de grandes douleurs , ou à des perſonnes accablées d'afflictions, de deſirer la mort , pourvû que ce deſir ne naiſſe pas d'impatience , mais de la vûe de leur foibleſſe , & de la crainte de ſuccomber enfin à de ſi rudes épreuves. Car quoique nous puiſ-

JOB. CHAP. II.

sions tout par le secours de celui qui nous fortifie ; néanmoins nous avons toujours sujet de craindre qu'il ne retire de nous ce puissant secours, que nous ne méritons point, & dont nos péchez nous rendent indignes. Le desir de la mort devient légitime par de telles vûes, quand d'ailleurs il est soumis à la volonté divine, sanctifié par l'esprit de pénitence & de sacrifice, & animé d'une douce espérance en la miséricorde de Dieu. *Voyez* ce qui a été dit de Moyse, liv. 2. ch. 24. & d'Elie, liv. 6. ch. 10.

[*Un ami doit avoir pitié de son ami qui souffre, &c.* jusqu'à ces mots, *pour le faire tomber.*] Il semble que j'avois lieu d'attendre quelque consolation de mes proches & de mes amis. Car où est la crainte de Dieu, si l'on n'a pas pitié de son prochain lorsqu'il est dans l'affliction ? Mais mes plus proches parents m'ont abandonné : & vous qui, en qualité d'amis, deviez prendre leur place, vous êtes devenus foibles & timides à la vûe de mes maux. Comme si je vous avois sollicitez de me secourir dans ma pauvreté, ou de prendre ma défense contre les ennemis qui m'ont enlevé une partie de mes biens, vous avez cherché des prétextes pour justifier votre dureté envers un ami malheureux. Au reste je suis prêt à écouter vos avis, & à avouer mes fautes, si vous me les faites connoître. Mais pourquoi, au lieu de me parler selon la vérité, me tenez-vous des discours en l'air, qui n'aboutissent à rien ? *Que peut reprendre en moi celui qui vient de se déclarer mon accusateur ?* Et néanmoins *vous vous unissez pour accabler un* homme plus abandonné qu'un *orphelin ;* & vous n'avez point d'autre parole de consolation pour votre ami, que des reproches capables de jetter le trouble dans son ame, & de lui faire perdre l'espérance en Dieu.

Eliphaz.

[*Daignez jetter les yeux ſur moi : prêtez l'oreille, & voyez ſi je ments. Examinez de nouveau, mais ſans malignité : jugez des choſes ſelon la juſtice ; & vous ne trouverez point d'iniquité ſur ma langue, ni de folie dans ma bouche.*] On s'apperçoit que Job, qui a d'abord paru conſterné, dans la penſée qu'il avoit attiré ſur lui la vengeance divine par quelque grand péché, commence à entrevoir le myſtere que ſes ſouffrances repréſentent, je veux dire Jeſus-Chriſt, l'Innocent & le Juſte, frappé par la main de Dieu, abandonné de ſes freres, & inſulté au milieu des plus cruelles douleurs par les railleries de ſes ennemis. C'eſt ce qui lui fait dire que ſon accuſateur ne peut rien trouver à reprendre en lui ; & que, ſi ſes amis *jugent des choſes ſelon la juſtice, ils ne trouveront point d'iniquité ſur ſa langue, ni de folie dans ſa bouche.* Il eſt vrai que dans la ſuite, en ſoutenant à ſes amis qu'il eſt innocent des crimes & des injuſtices dont ils l'accuſent, il ne laiſſera pas de ſe reconnoître pécheur devant Dieu. Mais nous ferons voir qu'en cela même il eſt une figure très reſſemblante du Meſſie, & qu'il a parlé le même langage que David.

JOB. CHAP. II.

[Job continuant de parler, dit : *La vie de l'homme ſur la terre n'eſt-elle pas une guerre continuelle, &c ?*] Ce que Job dit ici, regarde les dernieres paroles d'Eliphaz, qui lui avoit promis que, s'il profitoit du châtiment de Dieu, il ſeroit rendu à ſon premier état, & que la paix & la proſpérité l'accompagneroient juſqu'au tombeau. On me parle, dit ce ſaint homme, des biens & des douceurs de la vie préſente, & l'on veut me faire eſpérer que j'en jouirai de nouveau. Mais ce n'eſt point-là ce que je cherche, ni ce que je dois attendre. *La vie de l'homme ſur la terre n'eſt* point *une vie* de repos & de dé-

JOB. CHAP. II.

lices, mais de travail, de souffrance, *de guerre & de combat. Ses jours sont comme les jours d'un homme qui s'est loué pour travailler à la journée :* il doit tout son temps à celui qui l'a loué ; & il ne lui est permis de se reposer qu'à la fin du jour. Ce sera alors, & non plutôt, qu'on lui payera son salaire. Je me regarde donc ici-bas, *comme un homme de journée, qui attend la fin de son travail ;* & *comme un esclave,* qui étant appliqué au travail par son maître pendant la plus grande ardeur du soleil, *soupire après l'ombre* & le frais, sans oser néanmoins quitter son poste avant l'heure marquée. C'est ainsi que ma vie se passe dans des soupirs & des desirs continuels, parce que je regarde tous *les jours* comme *vuides & sans fruit :* & que les nuits sont pour moi des nuits d'affliction & de douleur, tant que je me voi privé de ce que je souhaitte si ardemment, qui est le prix éternel de tant de peines & de souffrances, qui ne me laissent aucun repos. J'ai été long-temps dans la prosperité : mais que me reste-t-il de cette prétendue félicité, dont les *jours ont passé plus rapidement qu'une navette de tisserand, & se sont écoulez* comme l'eau ? Je n'en ai plus qu'un stérile souvenir ; & si j'avois été assez malheureux pour m'y attacher comme à mon bien, je serois maintenant inconsolable de cette perte, puisqu'elle *ne me* laisse aucune espérance d'être jamais rendu à mon premier état. O mon Dieu, ô mon Créateur, *souvenez-vous que la vie que je tiens* de vous *n'est qu'un souffle,* que le moindre accident peut dissiper. Souvenez-vous que mon cœur ne tient ni à la vie, ni *aux biens* de ce monde, qu'il faut quitter tôt ou tard pour *ne les plus revoir.* C'est ce détachement de tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu, qui me donne la confiance *de vous adresser la pa-*

role dans l'affliction de mon esprit, & de m'entretenir avec vous dans l'amertume dont *mon cœur* est inondé. Car ce qui m'afflige, & qui fait que *la vie m'est à charge*, n'est pas tant le sentiment de mes pertes, ni la violence de mes douleurs, que les craintes & les anxiétez où il vous plaît de me laisser. *Epargnez-moi* ces cruelles peines, & laissez-moi sortir en paix de cette vie. Je la quitterai sans regret, parce qu'elle *n'est rien*, & que je ne l'estime rien. Je sçai que tout ce que je souffre, est un effet & une preuve de votre attention sur moi. Eh *qu'est-ce qu'un homme* foible & pécheur, *pour* mériter *que vous daigniez penser à lui, & que vous le regardiez comme quelque chose de grand? Vous le visitez chaque jour dès le matin, & à chaque moment vous le mettez à l'épreuve.* Loin de l'oublier, comme il le mérite, vous avez une continuelle attention à le rappeller à vous par de salutaires épreuves, & par des afflictions qui l'humilient, & le font rentrer en lui-même. Mais ces épreuves, ô mon Dieu, sont bien rudes pour ma foiblesse; & je crains d'y succomber, si *vous ne m'épargnez* un peu, & si *vous ne me donnez quelque relâche*, qui me permette de *respirer*. Faites-moi entendre au fond du cœur quelque parole de consolation, qui me donne la confiance que je mourrai dans votre grace. Il est vrai, mon Dieu, que je suis pécheur, & comme tel, digne de votre colere. Mais *que puis-je faire pour vous appaiser?* C'est de vous seul, *ô Sauveur des hommes*, c'est de votre miséricorde infinie, que j'attends ma réconciliation. *Pourquoi* donc, vous qui pénétrez le fond de mon cœur, & qui voyez le desir que j'ai de rentrer en grace avec vous, continuez-vous d'être inéxorable? Je suis *en butte à vos traits* les plus perçants, jusques-là

JOB. CHAP. II.

qu'accablé du poids de votre colere, *je deviens à charge à moi-même*, ne pouvant recevoir de consolation que de vous, & ne sçachant encore, dans l'obscurité qui m'environne, ce que je dois attendre. Que tardez-vous, Seigneur, à rendre le calme à mon ame, & à me dire que *mon péché* est *détruit*, *&* *mon iniquité effacée?* Il est temps que vous m'accordiez cette grace. Car je suis près de ma fin, *& je vais m'endormir dans la poussiere* du tombeau. La nuit me verra expirer; & *quand vous viendrez me chercher le matin, je ne serai plus.*

Ces dernieres paroles de Job sont prises du langage humain. Il parle à Dieu, comme un malade au lit de la mort parleroit à un homme qu'il a offensé, & avec qui il desire d'être réconcilié avant que de mourir. Ne differez pas, diroit-il, de m'accorder le pardon que je vous demande. Ma derniere heure approche, & je mourrai peut-être cette nuit. Si vous attendez à demain matin, vous ne me retrouverez plus.

Tout ce que les trois amis de Job, & Eliu, diront dans la suite, tend au même but que le discours d'Eliphaz, dont on vient de voir l'abbrégé. Ils prétendent prouver à Job que les maux qu'il souffre, sont la juste peine de ses crimes: que c'est faire injure à Dieu de penser qu'il traite ainsi un innocent: que les biens de la vie présente sont le partage des bons; qu'au contraire les grandes afflictions sont réservées aux méchants; & que la prospérité de ceux-ci est toujours suivie de quelque funeste catastrophe, qui justifie la Providence, & qui montre enfin que Dieu n'a permis leur élévation, que pour rendre leur chûte plus éclatante.

Les discours que les amis de Job font là-dessu

l'un après l'autre, renferment plusieurs vérités générales, qu'ils appliquent faussement à la personne de Job, & à la conduite que Dieu tenoit sur lui. Nous allons rapporter de suite les principales de ces vérités. De-là nous passerons aux sentimens & aux discours de Job; en nous attachant dans ces extraits, plutôt à l'ordre des matieres qu'à celui des chapitres, pour la commodité des Lecteurs.

CHAPITRE III.

Paroles des trois amis de Job, & d'Eliu, sur la grandeur de Dieu, son éternité, sa toute-puissance, & sa justice; sur la courte durée de la prosperité des méchants, & sur les supplices qui leur sont réservez.

C'Est Dieu seul, dit Eliu, qui par sa puissance éléve qui il lui plaît : & qui est le Souverain qui lui ressemble? Qui peut lui faire rendre compte de sa conduite? Qui oseroit lui dire, Vous avez fait une chose injuste? Ne pensez qu'à célébrer ses œuvres, que les autres ont publiées dans leurs Cantiques. Tous les hommes le considérent : mais un foible mortel ne peut le voir que de loin. Certes, Dieu est grand, & bien au-dessus de nos connoissances : ses années sont innombrables. C'est lui qui tantôt arrête les eaux de la Ch. 36. 21.-32.

JOB. CHAP. III. pluye, & tantôt les répand comme des torrents. Elles coulent des nuées, & arrosent abondamment les terres des hommes. Qui comprend comment Dieu étend les nuages, & d'où vient le bruit qui retentit autour de son pavillon? Il fait briller la lumiere au-dessus des nuées [d'où partent les éclairs,] & cache en même temps l'origine du jour. Il se sert des nuées soit pour punir les peuples, soit pour leur donner une nourriture abondante. Il cache avec ses mains la lumiere; & il lui commande de se montrer de nouveau. Le bruit éclattant de son tonnerre annonce quel trésor de colère est réservé à l'impie.
Ch. 37. 1-6. C'est pour cela que mon cœur est saisi d'effroi, & que mon ame est hors d'elle-même. Ecoutez avec attention le son terrible de sa voix, & le rugissement qui sort de sa bouche. Il fait entendre le tonnerre à tout ce qui est sous le ciel, & briller l'éclair jusqu'aux extrémitez de la terre. Après l'éclair, vient le rugissement de sa voix: il tonne d'une voix majestueuse: il tonne d'une voix qui imprime le respect: il fait de grandes choses que nous ne pouvons comprendre. Il dit à la neige, Couvre la terre: il donne ses ordres aux pluies continuelles, qui sont l'effet de sa puis-
v. 17. sance. La glace est formée par son souffle:
v. 12. 13. il resserre les eaux qui étoient répandues:

les

les nuées sont portées de toutes parts,* selon qu'il les gouverne ; & elles exécutent sur la face de l'Univers tout ce qu'il leur ordonne, soit qu'il veuille punir les hom- * v. 11. 13.
mes, ou leur faire sentir ses bienfaits, en quelque lieu de la terre que ce soit, où il commande aux nuées de se trouver. Si v. 18.
quelqu'un entreprend de parler de sa gloire, n'en sera-t-il pas accablé ? Nous ne v. 23.
pouvons comprendre le Tout-puissant. Il est également grand en puissance & en équité : il excelle en justice. C'est pourquoi le devoir des hommes est de le craindre. Pour lui, il ne daignera point re- v. 24.
garder ceux qui sont sages à leurs propres yeux.

Prétendez-vous, dit Sophar, sonder les Ch. 11. 7-15.
secrets de Dieu, & connoître parfaitement le Tout-puissant ? Il est plus élevé que le ciel : comment atteindriez-vous jusqu'à lui ? Il est plus profond que l'enfer: comment pénétreriez-vous cet abîme ? Il n'est borné ni par la vaste étendue de la terre, ni par celle de la mer. S'il renverse tout, s'il confond toutes choses ensemble, qui pourra s'opposer à lui ? Car il connoît le néant des hommes ; & leur iniquité est présente à ses yeux. Mais pour vous, si vous vous appliquez à rendre votre cœur droit & juste, & si vous étendez vos mains vers le Seigneur : si

JOB. CHAP. III. v. 20. vous purifiez vos mains de toute iniquité; alors vous ferez ſtable, & vous n'aurez rien à craindre. Mais les yeux des impies ſécheront : ils n'auront aucun moyen d'échapper; & les choſes où ils avoient mis leur eſpérance, deviendront l'horreur de leur ame.

ch. 34. 10-15. L'injuſtice, dit Eliu, eſt infiniment éloignée du Tout-puiſſant. Car il rendra à l'homme ſelon ſes œuvres; & il traitera chacun ſelon le mérite de ſa vie. Non certainement, Dieu ne fait rien contre l'équité, & le Tout-puiſſant ne renverſera point la juſtice. Quel autre que lui a établi l'Univers? S'il l'examinoit à la rigueur; s'il retiroit à ſoi ſon eſprit, & ſon ſouffle qui donne la vie; dans l'inſtant toute chair expireroit, & l'homme re-
v. 17-30. tourneroit dans la pouſſiere. Comment oſeriez-vous le condamner, lui qui eſt ſouverainement juſte? C'eſt lui qui dit à un Roi, Vous êtes un rebelle; & aux Princes, Vous êtes des impies. Il n'a point d'égard à la dignité des princes; & il ne favoriſe point le riche contre le pauvre, parce qu'ils ſont également l'ouvrage de ſes mains. Les yeux du Seigneur ſont attentifs ſur les voies des hommes, & il conſidere toutes leurs démarches. Il n'y a ni ténébres, ni ombre de la mort, où ſe puiſſent cacher ceux qui commettent

l'iniquité. Il n'eſt point au pouvoir de l'homme de revenir contre le jugement de Dieu. Il frappe les impies à cauſe de leur impiété, parce qu'ils ſe ſont éloignez de lui, & qu'ils n'ont pas voulu s'inſtruire de toutes ſes voies; qu'ils ont fait monter juſqu'à lui les cris de l'indigent, & qu'il a entendu les gémiſſemens des pauvres. S'il donne la paix, qui pourra la troubler? S'il cache ſon viſage, qui pourra le découvrir? Il punit les peuples comme les particuliers. C'eſt lui qui fait régner l'homme hypocrite, à cauſe des péchez du peuple.

Dieu, dit Baldad, eſt-il injuſte dans ſes jugements? & le Tout-puiſſant renverſe-t-il la juſtice? Quoique vos enfans aient péché contre lui, & qu'il les ait livrez à leur iniquité; ſi néanmoins vous vous empreſſez d'aller à Dieu, & d'adreſſer vos prieres au Tout-puiſſant, ſi vous marchez [en ſa préſence] avec un cœur pur & droit; il ſe levera auſſi-tôt pour vous ſecourir. Tous ceux qui oublient Dieu, ſécheront comme l'herbe des prairies: l'eſpérance de l'hypocrite périra: il condamnera lui-même ſa folie; & ce qui fait ſa confiance ne ſera que comme une toile d'araignée. Dieu ne rejettera point l'innocent, comme il ne tendra point la main aux méchants.

Ch. 8. 3-6.
v. 13. 14.
v. 20.

JOB. CHAP. III.

*Ch. 20. 4--21. Je sçai, * dit Sophar, & il a toujours été vrai depuis que l'homme a été sur la terre, Que la prospérité des impies passe bien vîte, & que la joie de l'hypocrite ne dure qu'un moment. Quand son orgueil s'éleveroit jusqu'au ciel, & que sa tête toucheroit les nuës; il périra à la fin, & sera rejetté comme du fumier ; & ceux qui l'avoient vû diront : Où est-il ? Il s'évanouira comme un songe ; & il disparoîtra comme un phantôme que l'on voit durant la nuit. Les déréglemens de sa jeunesse pénétreront jusques dans ses os, & se reposeront avec lui dans la poussiere [du

v. 15--21. tombeau.] Il vomira les richesses qu'il avoit dévorées ; & Dieu les arrachera de ses entrailles. Il sucera le venin des aspics, & la langue de la vipere le tuera. Il ne verra point couler en sa faveur les eaux des fleuves, ni les torrents de miel & de lait. L'excès de ses tourmens égalera celui de ses injustices. Car il a opprimé les pauvres, ou il ne les a point assistés : il a pillé les maisons, bien loin de contribuer à les relever. Son cœur a été insatiable ; & après avoir obtenu ce qu'il avoit tant desiré, il n'en a pû jouir. De tout ce qu'on servoit sur sa table, il ne restoit rien pour les pauvres : C'est pour cela qu'il ne lui demeurera rien de tous ses biens. Lorsqu'il sera dans l'abondance, il tombera dans la

nécessité, & toutes sortes de maux fon- JOB.
dront sur lui. Un feu que les hommes CHAP.
n'ont point allumé, le dévorera. Le ciel III.
révélera son iniquité : & la terre s'élevera
contre lui. Tel est le partage que Dieu v. 26. 27-29.
réserve à l'impie, & l'héritage qu'il recevra du Seigneur pour ses crimes.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

Il est bon de reprendre en abbrégé les véritez qui resultent de tous ces discours.

I. Dieu est de toute éternité, par ce qu'il est par lui-même. Tout ce qui n'est pas Dieu, n'a qu'un être emprunté, qu'il a reçû de lui dans un certain moment, & dont Dieu peut le priver quand il lui plaît, en cessant de le lui conserver. *Quel autre que lui a formé l'Univers ? S'il retiroit à soi son esprit, & son souffle qui donne la vie, dans l'instant toute chair expireroit.*

II. Sa puissance est infinie ; & les amis de Job sont si pleins de cette idée, & Dieu leur paroît si grand par cet endroit, qu'ils ne le nomment pas autrement que *le Tout-puissant.*

III. Il est incompréhensible, & en lui-même, & dans ses opérations. En vain *prétendrions-nous sonder les secrets de Dieu, & connoître parfaitement le Tout-puissant.* Il est *au-dessus de* toutes *nos connoissances. Un foible mortel ne peut le voir que* d'une maniere imparfaite & confuse, comme on voit les objets apperçûs *de* fort *loin. Il est plus élevé que le ciel : comment atteindrions-nous jusqu'à lui ? Il est plus profond que l'enfer : comment pénétrerions-nous cet abîme ? Il n'est borné, ni par la vaste étendue de la terre, ni par celle de*

JOB. CHAP. III.

la mer. Si quelqu'un entreprend de parler de sa gloire, n'en sera-t-il pas accablé ?

IV. Tout l'Univers est soumis à ses loix : & *qui est le souverain qui lui ressemble*, & qui gouverne son royaume avec une autorité aussi absolue, & une aussi profonde sagesse, que Dieu gouverne le monde par sa providence ? Rien n'arrive dans le monde sans son ordre, ou sans sa permission. C'est lui qui répand les pluies salutaires, qui excite les orages & les tempêtes, qui fait briller les éclairs & gronder le tonnerre, qui commande à la neige de couvrir la terre, qui forme la glace, qui conduit les nuées par tout où il lui plaît, afin qu'elles exécutent sur la face de la terre tout ce qu'il leur ordonne, soit pour punir les hommes par des débordemens & des inondations ; soit pour leur faire sentir ses bienfaits par des pluies qui fertilisent les terres. C'est lui seul qui par sa puissance éleve & abaisse qui il lui plaît. S'il donne la paix, qui pourra la troubler ? S'il cache son visage, qui pourra le découvrir ? s'il renverse tout, s'il confond toutes choses ensemble, qui pourra s'opposer à lui ?

V. Ses yeux sont attentifs sur les voies des hommes : il considere toutes leurs démarches : leur iniquité est présente à ses yeux. Il n'y a ni ténebres, ni ombre de la mort, où se puissent cacher ceux qui commettent l'injustice.

VI. Comme il voit tout, aussi il juge tout avec une exacte justice. Il rendra à l'homme selon ses œuvres, & il traitera chacun selon le mérite de sa vie, sans avoir égard à la qualité des personnes ; & sans favoriser le riche contre le pauvre, parce qu'ils sont également l'ouvrage de ses mains. Il punit les peuples comme les particuliers ; & c'est lui qui, pour punir les cri-

mes d'une nation, éleve ſur le thrône un roi injuſte & hypocrite. JOB. CHAP. III.

VII. La proſpérité des méchans ne doit pas nous ſcandaliſer. Elle n'eſt que d'un moment; & Dieu ne tardera point à les punir enfin comme ils le méritent. Il a toujours été vrai, depuis que l'homme a été créé ſur la terre, que la proſpérité des impies paſſe bien vîte, & que la joie de l'hypocrite ne dure qu'un moment. Quand ſon orgueil s'éleveroit juſqu'au ciel, & que ſa tête toucheroit les nuës; il périra à la fin, & s'évanouira comme un ſonge; & ceux qui l'avoient vû, diront, Où eſt-il? L'excès de ſes tourmens égalera celui de ſes injuſtices. Un feu que les hommes n'ont point allumé, le dévorera.

Voilà ce qu'ont à craindre de la juſtice de Dieu les pécheurs impénitens. Mais ce même Dieu, ſi redoutable aux impies, eſt toujours prêt à recevoir & à ſecourir avec bonté celui qui s'empreſſe d'aller à lui, & de lui adreſſer ſes prieres; qui s'applique à rendre ſon cœur droit & juſte; & qui purifie ſes mains de toute iniquité.

VIII. Il eſt très-remarquable que ces amis de Job regardent l'injuſtice & la dureté envers les pauvres, comme des péchés énormes, qui attirent principalement la colere de Dieu ſur les hommes. Les cris de l'indigent montent juſqu'à lui; & il entend les gémiſſemens des pauvres. Celui qui les opprime, ou qui ne les aſſiſte point, tombera dans la néceſſité, & toutes ſortes de maux fondront ſur lui.

IX. Je remarque encore qu'ils appliquent ſpécialement à la juſtice de Dieu cette vérité générale, que Dieu eſt infiniment élevé au-deſſus de nos penſées. Ils diſent que c'eſt à nous d'adorer ſes jugemens, ſans prétendre en ſonder

JOB. CHAP. III.

la profondeur ; & qu'il nous suffit de sçavoir que sa justice est égale à sa puissance. » Il n'est » point au pouvoir de l'homme de revenir » contre le jugement de Dieu. Qui peut lui » faire rendre compte de sa conduite ? Qui » oseroit lui dire, Vous avez fait une chose » injuste ? » Il y auroit donc de l'impiété à taxer d'injustice celui qui est souverainement juste, & la justice même. Mais n'y a-t-il pas au moins de la témérité à dire, comme plusieurs font aujourd'hui, Si Dieu faisoit telle & telle chose, il seroit injuste & cruel ; & à rejetter sous ce prétexte, des vérités qui ont toujours été enseignées dans l'Église, & ausquelles les Ecritures rendent témoignage ? Apprenons des amis de Job qu'il n'appartient pas à des hommes environnés de ténèbres de s'ériger en juges de la conduite de Dieu. Bientôt nous apprendrons de Job lui-même que notre partage est de nous humilier sous sa main, & de trembler saintement à la vûe de sa justice, sans cesser d'espérer en sa miséricorde.

Il est vrai que notre foible raison ne voit pas comment concilier les jugemens de Dieu sur les enfans des hommes, avec l'idée que nous avons des régles de la justice humaine. Mais est-il étonnant que nous ne puissions comprendre les raisons de la conduite d'un Dieu, qui est essentiellement incompréhensible ! Est-il étonnant que les secrets de sa justice & de sa miséricorde soient impénétrables à nos lumieres, puisque nous ne pouvons le plus souvent expliquer ses œuvres les plus communes, ni rendre raison des effets de sa puissance, qui sont sous nos yeux, & que nous touchons ? Qui sçait par quelles voies secretes tantôt Dieu arrête les eaux de la pluie, & tantôt les répand en abondance ? Qui peut

dire avec certitude comment ſe forment les éclairs, les tonnerres, & les vents ? Que toute bouche donc ſe taiſe devant Dieu, ſi ce n'eſt pour *celébrer ſes œuvres. Notre devoir eſt de le craindre*, & de ſoumettre humblement nos eſprits à l'autorité de ſa parole, & nos volontés à la juſtice de ſa Loi. C'eſt-là notre partage, & le ſeul moyen de lui plaire. Car *il ne daignera point regarder ceux qui ſont ſages à leurs propres yeux*, & qui oſent lui preſcrire des regles de conduite ſelon leurs idées & leurs préjugés.

X. Enfin je remarque que toutes ces vérités ſont les mêmes auſquelles Job rend témoignage dans la ſuite de ſon entretien ; avec cette différence que, connoiſſant plus diſtinctement que ſes amis la nature de l'Etre ſuprême, & celle de l'homme, il ne borne point à la vie préſente, ni la punition du vice, ni la récompenſe de la vertu. Pour eux, ils ne diſent rien qui faſſe entendre qu'ils connoiſſent une autre vie. Car ce *feu*, dont parle un d'eux, *que les hommes n'ont point allumé*, & qui *dévorera l'impie*, ſemble n'être autre choſe dans ſa penſée, que le feu du ciel, tel que celui qui avoit conſumé les troupeaux de Job.

Une autre erreur dans laquelle ils tombent encore, comme on l'a déja obſervé, c'eſt qu'ils ſuppoſent ſans aucun doute que les fléaux de Dieu ne tombent jamais ſur l'innocent & le juſte : d'où ils concluent que Job eſt coupable, puiſqu'il eſt affligé. C'eſt ainſi que les Juifs charnels, qui parloient de Dieu en termes magnifiques, mais qui ne prenoient pas le vrai ſens des Ecritures dont ils empruntoient le langage, voyant Jeſus-Chriſt attaché à la croix, ſans ſecours, ſans conſolation, frappé de Dieu, & réduit à la derniere humiliation, ne pouvoient

croire qu'il fût le Juste, & le fils bien-aimé de Dieu.

JOB. CHAP. IV.

Au reste, il est beau de voir dans des hommes qui n'appartenoient point au peuple d'Israel, des idées si grandes & si nobles de la nature de Dieu, de sa justice, de sa providence, & des devoirs de l'homme envers lui. C'étoient de précieux restes de la religion primitive du genre humain, que Noé avoit transmise à ses descendans, après l'avoir apprise de ceux qui avoient vécu avec le premier homme.



CHAPITRE IV.

Paroles de Job sur divers sujets. De la sagesse & de la toute-puissance de Dieu. Combien ses jugements sont redoutables.

Ch. 12. 7. 10. I. INTERROGEZ les animaux, & ils vous enseigneront. Consultez les oiseaux du ciel, & ils vous instruiront. Parlez à la terre, & elle vous répondra; & les poissons de la mer vous donneront des leçons. Car qui ne reconnoît à la vûe de toutes ces choses, que c'est Dieu qui les a faites, lui qui tient dans sa main l'ame de tout ce qui a vie, & tous les esprits qui animent la chair des hommes?
26. 6. 13. L'enfer même, [& tout ce qu'il y a de plus profond,] paroît à nud devant lui. Il étend le ciel comme un pavillon, sans

aucun appui : il tient la terre suspendue, JOB.
sans qu'elle pose sur rien. Il lie les eaux CHAP.
dans les nuées, afin qu'elles ne fondent IV.
pas sur la terre tout à la fois. Il ôte la vûe de son thrône, [qui est le ciel,] en l'environnant de ses nuages. Il a borné les eaux, leur marquant des limites comme par un cercle fait au compas; & il les y tiendra renfermées aussi long-temps que durera la succession du jour & de la nuit. Les colonnes du ciel tremblent devant lui, & s'ébranlent à la moindre menace. Sa puissance a séparé les mers de la terre; & sa sagesse a noyé le [monde] orgueilleux. Son esprit a orné les cieux; & sa main a formé le serpent à plusieurs replis.

La sagesse est dans les vieillards, & la Ch. 12.
prudence est le fruit de la longue vie : 12. 25.
mais la sagesse & la puissance [souveraine] sont en Dieu : c'est lui qui posséde le conseil & l'intelligence. S'il détruit, nul ne pourra édifier : s'il tient un homme enfermé, nul ne lui pourra ouvrir. S'il retient les eaux, tout deviendra sec : & s'il les lâche, elles changeront toute la face de la terre. La force & la sagesse résident en lui : celui qui trompe & celui qui est trompé sont en sa main. Il ôte la lumiere à ceux qui donnent conseil : & il frappe d'étourdissement les

JOB. CHAP. IV.

juges les plus éclairez. Il ôte le baudrier aux rois, & il ceint leurs reins d'une corde. Il dépouille les pontifes de leur gloire, & renverse les grands par terre. Il ôte la parole de la vérité à ceux qui l'annonçoient, & la sagesse aux vieillards. Il fait tomber les princes dans le mépris; & affoiblit la puissance des forts. Il découvre ce qui étoit caché dans de profondes ténébres, & produit au grand jour l'ombre même de la mort. Il multiplie les nations, & les perd ensuite: il les disperse, & les ramene. Il ôte la sagesse aux chefs des peuples de la terre, & les fait égarer par des lieux deserts, où il n'y a point de route. Ils iront à tâtons dans les ténébres; & la lumiere ne se levera point sur eux: il les fera chanceler à chaque pas, comme un homme qui est yvre.

Ch. 9. 1. 2. 3. II. Comment l'homme pourroit-il se justifier par rapport à Dieu? s'il prétend entrer en discussion avec lui, de mille articles il n'y en aura pas un, sur quoi il puisse lui répondre. Dieu est sage: il est tout-puissant. Qui lui a jamais résisté,
Ch. 23. 13. & est demeuré en paix? Il est seul immuable: & qui pourra traverser l'exé-
Ch. 9. 5-21. cution de ses decrets? Tout ce qu'il desire, il l'accomplira. Il transporte les montagnes, sans que ceux qu'il renverse

dans sa fureur s'en apperçoivent. Il remue la terre de sa place, & en ébranle les fondements. Il commande au soleil, & le soleil ne se leve point : il tient les étoiles enfermées comme sous le sceau. C'est lui qui a formé seul la vaste étendue des cieux, & qui marche sur les flots de la mer. C'est lui qui est le créateur des étoiles. C'est lui qui fait des choses grandes & incomprehensibles, & des merveilles innombrables. S'il vient à moi, je ne le verrai point ; & s'il se retire, je ne m'en appercevrai point. S'il lui plaît d'enlever [ce qu'il avoit donné,] qui l'obligera à le rendre ? ou qui lui dira, Qu'avez-vous fait ? Nul ne peut résister à sa colere, parce qu'il est Dieu : & ceux qui ont soutenu le parti de l'orgueilleux, sont abbatus sous sa puissance. Qui suis-je donc, pour lui répondre, & pour espérer de le persuader par des discours étudiez ? Quand même je serois juste, je ne répondrois point : mais je conjurerois mon juge de me pardonner : & lors même qu'il auroit exaucé ma priere, je n'oserois m'assurer qu'il eût entendu ma voix. Car il peut m'écraser, [quand il lui plaira,] comme d'un coup de foudre, & multiplier mes plaies, sans [que je lui en donne] aucun nouveau sujet. Il ne me laisse pas seulement respirer ; & il me

JOB. CHAP. IV. raſſaſie d'amertumes. S'il s'agit de force ; il eſt tout-puiſſant : s'il s'agit de juſtice, qui le citera pour moi à comparoître en jugement ? Si je prétends me juſtifier, ma propre bouche me condamnera. Si je veux montrer que je ſuis droit & ſimple, il me convaincra de perverſité. Quand même je ſerois pur, cela demeure caché pour moi : c'eſt pourquoi la vie m'eſt à
v. 28. charge. Je tremblois à chaque action que je faiſois, ſçachant, Seigneur, que vous ne pardonnez pas à celui qui péche.
v. 30-35. [Mais] quand j'aurois été lavé dans de l'eau de neige, & que la pureté de mes mains éclateroit ; vous me plongeriez alors dans une foſſe bourbeuſe, & mes vêtements me rendroient horrible à voir. Car je n'ai point à faire à un homme ſemblable à moi, à qui je puiſſe dire, allons enſemble devant le juge. Il n'y a perſonne qui puiſſe être arbitre entre lui & moi, ou ſe faire médiateur entre les parties. Qu'il retire donc ſa verge de deſſus moi, & que ſa terreur ne m'épouvante plus. Alors je parlerai ſans crainte : car dans l'état où je ſuis, je ne ſuis pas à moi.

ÉCLAIRCISSEMEMTS ET RÉFLEXIONS.

I. [*Interrogez les animaux, &c.* jusqu'à l'article II.] Le premier ſens de tout ce diſcours ſe préſente de lui méme. Tout ce qui eſt ſous nos yeux, nous parle de Dieu. Tous les êtres nous diſent que c'eſt lui qui les a faits, qui les conſerve, & qui a établi entre toutes les parties de l'univers cet ordre & cette harmonie qui en fait le principal ornement. La ſageſſe eſt dans les hommes le fruit du travail, de l'étude, de la réflexion, de l'âge, & de l'expérience. Encore cette ſageſſe eſt-elle très-imparfaite & très-bornée, parce que l'homme n'en eſt pas le principe. Mais la ſageſſe & la puiſſance ſont en Dieu, comme dans leur ſource. Elles ſont éternelles & infinies comme lui, parce qu'elles ſont lui-même. C'eſt par elles qu'il gouverne tout cet univers avec une ſupréme autorité, à laquelle rien ne peut ſe ſouſtraire. Tout ce qui arrive dans le monde n'eſt que l'exécution de ſes decrets. Les revers de fortune des particuliers, les bouleverſements des états & des royaumes, les rois déthronez & chargez de chaines, les grands renverſez par terre; les plus ſages & les plus éclairez d'entre les hommes, privez de la lumiere de la ſageſſe, & abandonnez à leurs ténébres; les nations diſperſées, & puis rétablies; tous ces événements ſont l'ouvrage d'une providence, qui dirige toutes choſes à ſes fins, & qui les fait ſervir à ſa gloire.

Mais ſi Job bornoit là ſes vûes; ſi tout ſon diſcours ſe terminoit à dire que Dieu eſt le créatêur, le conſervateur, & le modérateur de toutes choſes, il ne feroit que répéter ce que

JOB. CHAP. IV.

ses trois amis & Eliu viennent de dire en termes magnifiques sur la grandeur de Dieu, & sur sa providence. En même tems donc que, selon le sens immédiat, il confirme ces véritez par son témoignage; il s'éleve, & nous devons nous élever avec lui, à des objets plus grands, plus spirituels, plus dignes d'un prophete tel qu'il est, & plus liez avec l'œuvre & les mysteres de Jesus-Christ. Ceux qui l'écoutoient, ne voyoient point ce sens caché sous un langage figuré & énigmatique. Mais aussi c'étoit moins à eux qu'à nous qu'il parloit, en qualité de prophete du Très-haut.

[*La sagesse est dans les vieillards, & la prudence est le fruit de la longue vie : mais la sagesse & la puissance souveraine sont en Dieu. C'est lui qui possede le conseil & l'intelligence. S'il détruit, nul ne pourra édifier : s'il tient un homme enfermé, nul ne pourra lui ouvrir. S'il retient les eaux, tout deviendra sec : & s'il les lâche, elles changeront toute la face de la terre.*] La sagesse que l'homme acquiert par l'étude & par l'expérience, peut bien l'éclairer dans les choses temporels, & qui regardent la vie présente. Mais que peut-elle lui apprendre des desseins éternels de Dieu, & des secrets de sa conduite sur les enfants des hommes, si Dieu, qui est la source de la sagesse, & qui possede seul le conseil & l'intelligence, ne révele lui-même à sa créature ces profonds mysteres? L'homme n'est que foiblesse, comme il n'est que ténébres. Tous ceux que Dieu n'éclaire pas de la lumiere de sa vérité, sont dans l'aveuglement, dans l'esclavage, & dans la misere. Tous ceux qui ne mettent point leur gloire à le servir, seront confondus, leurs projets anéantis, & les ouvrages de leurs mains détruits. Et qui pourra relever ce que Dieu abbat?

Quel autre que lui peut affranchir ceux qui sont dans les liens de l'erreur & du peché? Tant qu'il ne laissera point tomber sur la terre la pluie abondante & salutaire de sa grace, elle ne sera qu'un desert sec & sterile : mais quand il lui plaira de répandre sur elle sa misericorde par l'avenement du Sauveur promis ; toute la face de la terre sera changée. *Cette terre qui etoit desséchée, deviendra un étang : elle brûloit de soif ; & elle sera remplie de sources d'eaux*, qui l'arroseront, & la rendront fertile. JOB. CHAP. IV. Isa. 35. 7.

[*La force & la sagesse résident en lui : celui qui trompe, & celui qui est trompé, sont en sa main.*] Il ne faut pas demander comment un changement si peu vraisemblable, & si universel, arrivera. Sa misericorde est toute-puissante, & sa lumiere est capable de dissiper en un moment toutes les ténébres qui couvrent l'univers. Il est le maître, quand il voudra, d'arrêter l'erreur. Il mettra des bornes à la séduction, en convertissant & ceux qui sont trompez, & ceux qui les trompent. Les uns & les autres sont dans sa main ; & un seul regard peut les changer. Expl. de Job. tom. [illegible] pag. 4[illegible].

[*Il ôte la lumiere à ceux qui donnent conseil, & il frappe d'étourdissement les juges les plus éclairez. Il ôte le baudrier aux rois, &c.*] Ces paroles se rapportent à ce qui arriva, lorsque la lumiere de l'Evangile commença à paroître. Les sages du siécle, les juges & les magistrats, les hommes d'état, s'unirent ensemble pour ruiner l'œuvre de Jesus-Christ. Mais que peuvent contre Dieu la politique & la sagesse humaine? Il frappa d'étourdissement ces hommes si éclairez : tous leurs efforts devinrent dans sa main autant de moyens pour l'accomplissement de ses volontez ; & leur sagesse fut convaincue de folie par la docilité avec laquelle l'univers embrassa une doc-

JOB. CHAP. IV.

trine qu'ils méprisoient comme une folie. *La force & la sagesse* de Dieu se signalerent sur tout envers les puissances armées contre l'Evangile. A la fin de la plus cruelle de toutes les persécutions, qui fut celle de Diocletien & de Maximien-Hercule, lorsque la Religion chrétienne sembloit être proche de sa ruine, Dieu ôta tout d'un coup l'épée & le baudrier à ces deux princes : il les fit descendre du thrône, & les réduisit à une vie privée & obscure. Le christianisme se releva alors avec éclat; & les victoires de l'Empereur Constantin, que Dieu avoit choisi pour en être l'appui, acheverent de briser l'idolatrie & ses deffenseurs.

[*Il dépouille les Pontifes de leur gloire, & renverse les grands par terre, &c.*] C'est ici une prédiction de ce qui devoit arriver au peuple Juif. Dans le même temps que la vérité commencera à luire, les ombres disparoîtront : la gloire du sacerdoce Lévitique ne sera plus : le culte figuratif de la Loi cessera par la ruine de Jerusalem & du Temple; & tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la nation Juive, périra, ou tombera dans l'avilissement. *Il ôte la parole de la vérité à ceux qui l'annonçoient, & la sagesse aux vieillards.* Jusque-là c'étoit des Juifs qu'on apprenoit la vérité. Ils étoient les dépositaires & les interprêtes de la parole divine. Mais alors ils seront livrez à l'erreur & à la séduction; & les maîtres les plus éclairez parmi eux ne débiteront plus que des fables & des rêveries. *Il fait tomber les princes dans le mépris, & affoiblit la puissance des forts.* Ce peuple, auparavant le bien-aimé de Dieu, & distingué de toutes les nations du monde par le privilege de connoître & d'adorer le seul vrai Dieu, perdra tous les avantages extérieurs dont il se glorifioit. Pour

n'avoir pas connu ſa foibleſſe, & pour avoir attendu la juſtice, non de la bonté divine, mais de ſes propres forces ; il deviendra l'objet du mépris de tous les autres peuples, auſquels il ſe préféroit.

[*Il découvre ce qui étoit caché dans de profondes ténébres, & produit au grand jour l'ombre même de la mort.*] Les myſteres de l'élection éternelle ſeront alors révélez. L'économie admirable du ſalut ſera rendue évidente. Ce que Dieu avoit *caché aux ſiécles paſſez*, & que les hommes n'auroient pû ni deſirer, ni penſer, deviendra public. Les nations qui n'avoient aucune part aux promeſſes, y ſeront aſſociées. Ceux qui vivoient *dans les ténébres, & dans l'ombre de la mort, verront une* grande lumiere : & le Sauveur, qui n'en étoit ni connu ni eſpéré, touché de compaſſion pour leurs maux, diſſipera la nuit profonde où ils ſont maintenant enſevelis.

Expl. de Job, tom. 1. p. 2. pag. 473.
Eph. 3. 9.
Iſa. 9.
Luc 1. 78. 79.

[*Il multiplie les nations, & les perd enſuite : il les diſperſe & les raméne.*] Les peuples du monde entreront en foule dans l'Egliſe. Mais à meſure que l'orgueil & l'ingratitude leur feront oublier la miſéricorde infinie qui les a appellez à la lumiere, la juſtice divine en livrera pluſieurs à un eſprit d'erreur & de ſchiſme, qui cauſera leur *perte :* car ils ſeront retranchés de la ſociété des Saints, hors de laquelle il n'y a point de vie, point de ſalut. Dieu néanmoins n'abandonnera pas pour cela ſon Egliſe. Il y *aménera* de nouveaux peuples, qui prendront la place de ceux qu'il aura *diſperſez* dans ſa colere.

[*Il ôte la ſageſſe aux chefs des peuples de la terre, & les fait égarer par des lieux deſerts, où il n'y a point de route. Ils iront à tâtons dans les ténébres ; & la lumiere ne ſe levera point ſur eux. Il les fera chanceler à chaque pas, comme un*

JOB. CHAP. IV.
homme qui est yvre. Le Prophete vient de faire passer devant nos yeux, sous des expressions figurées, les œuvres de la sagesse, de la puissance, de la miséricorde, & de la justice de Dieu, dans l'établissement & la conservation de son Eglise. Ni la fureur obstinée du peuple Juif, ni les persécutions des Payens, n'ont pû la faire périr, ou en arrêter les progrès : les hérésies ni les schismes ne lui ôteront jamais la possession de la vérité, parce qu'il y aura toujours dans cette Eglise de saints Pasteurs, & des *chefs* éclairez & fidelles, qui conduiront *les peuples de la terre* dans la voie de Dieu. Mais elle aura aussi dans tous les siécles de mauvais pasteurs, animez du même esprit que les pasteurs d'Israël, dont Dieu parle dans le prophete Ezechiel. Et comme les jugements de Dieu ont éclatté sur les Juifs & les Payens persécuteurs du christianisme, aussi bien que sur les peuples, qui ayant embrassé la foi, n'ont point marché constamment selon la vérité de l'Evangile; notre saint Prophete annonce que Dieu jugera de même dans sa colere ceux d'entre *les chefs & les conducteurs de* son *peuple*, qui seront sages à leurs propres yeux, & qui préféreront les fausses lueurs d'une sagesse & d'une science humaine à la lumiere sure & infaillible de la parole divine. Ils tomberont dans un déplorable aveuglement, qui leur ôtera la vûe de cette lumiere qu'ils ont rejettée, ou dont ils n'ont point fait usage. Plus ils se croiront clairvoyants, & plus ils s'égareront dans les ténébres, selon cette parole de la Vérité éternelle : *Je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement; afin que ceux qui ne voient point, voient; & que ceux qui voient, deviennent aveugles.*

Ezech. 34. Joan 9 39.

II. Tout le second article tend à nous faire

entendre combien les jugements de Dieu ſont étonnants, & redoutables; & combien néanmoins ils ſont juſtes. L'eſprit humain ne peut en ſonder la profondeur : mais il ne lui eſt pas permis, ni d'y trouver à redire, ni d'en demander les raiſons. Notre partage eſt de les adorer, & notre devoir de nous y ſoumettre.

[*Comment l'homme pourroit-il ſe juſtifier par rapport à Dieu ? s'il prétend entrer en diſcuſſion avec lui, de mille articles il n'y en aura pas un, ſur quoi il puiſſe lui répondre.* Job commence par établir cette vérité capitale, atteſtée par pluſieurs endroits de l'Ecriture, que tout homme eſt pécheur; & que, s'il prétend *ſe juſtifier devant Dieu*, & *entrer avec lui en diſcuſſion*, il ſuccombera infailliblement ſous le poids de ſes péchez, & de la juſtice de ſon juge. *De mille articles il n'y en aura pas un ſur quoi il puiſſe répondre*, ni faire preuve de ſon innocence.

Dieu eſt ſage : en vain le pécheur ſe flatteroit de le tromper, en cherchant de vaines excuſes à ſon iniquité. *Il eſt* ſeul *tout-puiſſant*, *ſeul immuable. Qui lui a jamais réſiſté, & eſt demeuré en paix ? Qui peut traverſer l'exécution de ſes décrets*, & empêcher que *ce qu'il veut* ne *s'accompliſſe ?* Il diſperſe, quand il lui plaît, & humilie les ſuperbes : il les renverſe tout à coup dans ſa fureur, lorſqu'ils s'y attendent le moins. Il lui eſt aiſé, s'il veut, d'ébranler les fondements de la terre, de ſouſtraire aux hommes la lumiere du ſoleil & des étoiles, & de laiſſer tout le genre humain dans les ténébres. Car tous les êtres ſont ſoumis à ſes loix, parce que c'eſt lui qui les a créez. *C'eſt lui qui opere* dans le ciel & dans la terre *des merveilles innombrables & incomprehenſibles.* Ses voies ſont impénétrables; & ſon action, auſſi bien que ſa préſence, eſt inviſible. Soit

JOB. CHAP. IV.

qu'*il vienne à moi*, & qu'il me tienne par la main; soit qu'*il s'éloigne*, & qu'il me laisse à moi-même; mes sens *n'en apperçoivent rien*. Il est si élevé, que je ne puis atteindre jusqu'à lui; & néanmoins si présent, qu'il voit les plus secrets replis de mon ame.

Il dispose de tout avec une souveraine liberté, & une souveraine indépendance. *S'il lui plaît d'enlever* à sa créature les biens qu'il lui a donnez, *qui pourra l'obliger à les rendre; & qui osera lui demander compte de ce qu'il a fait?* Nul ne peut se garantir des effets de sa colere, *parce qu'il est* le *Dieu* tout-puissant: tous *les enfants d'orgueil seront terrassez par la force* invincible de son bras. *Qui suis-je donc*, moi foible mortel, *pour* oser *me deffendre contre lui*, & *pour espérer de lui persuader par mes discours* qu'il révoque les arrêts qu'il a prononcez sur moi? *Quand même je serois juste*, loin d'oser soutenir mon innocence contre mon juge, j'implorerois humblement sa miséricorde, & *je le conjurerois de me pardonner*: car je sçai que la vie la plus louable & la plus sainte aux yeux des hommes, ne peut soutenir l'examen de celui qui est la justice & la sainteté même. *Et lors même qu'il auroit exaucé ma priere*, je ne cesserois pas de craindre & de trembler, *n'osant m'assurer d'avoir obtenu* le pardon, parce qu'il ne veut pas que j'en aie une pleine & entiere certitude. Il me commande de l'espérer: mais cette espérance ne me met pas à couvert de toute crainte. Car il ne me doit rien; & sa justice peut m'ôter tout ce que sa bonté m'a donné. Après m'avoir réduit dans le triste état où je suis, sans que je sçache encore ce qui m'a attiré ce châtiment; *il peut multiplier mes plaies*, *sans* qu'il paroisse que je lui en ai donné aucun nouveau *sujet*: *il peut*, quand il lui plaira, *m'é-*

craser comme d'un coup de foudre, parce qu'il eſt l'arbitre ſouverain de mon ſort, & que je ſuis dans ſa main comme un vaſe d'argile, qu'on briſe d'un ſeul coup. Maintenant qu'*il ne me laiſſe pas ſeulement reſpirer, & qu'il me raſſaſie d'amertumes*; je dois le ſouffrir ſans murmure, & m'humilier ſous ſa main qui me frappe : & s'il lui plaît de m'affliger de nouvelles plaies, je dois me ſoumettre à ſa volonté; puiſque je ne puis ni empêcher le *Tout-puiſſant* de faire de moi ce qu'il veut; ni me plaindre, où appeller des jugements de celui qui eſt la ſouveraine juſtice. Car *s'il s'agit de force, il eſt tout-puiſſant : s'il s'agit de juſtice, qui le citera pour moi à comparoître en jugement ?*

Si je prétends me juſtifier, ma propre bouche me condamnera. Si je veux montrer que je ſuis droit & ſimple, il me convaincra de perverſité. Quand même je ſerois pur, je ne puis le ſçavoir certainement : car qui ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine ? Et cette incertitude, ajoûtée à une complication de maux qui me met entre la vie & la mort, me jette dans des perpléxités qui me conſternent, & qui me rendent *la vie ennuyeuſe.* Il eſt vrai, & vous le ſçavez, Seigneur, que pénétré de la crainte des *jugemens que vous exercez ſur les pécheurs*, j'obſervois toutes mes démarches, & qu'*à chaque action je tremblois* de peur de vous offenſer. Mais ſuis-je pour cela exempt de faute ? Et parce que ma conſcience ne me reproche rien, ſuis-je juſtifié ? Hélas! ſi votre miſéricorde ne tempere la rigueur de votre juſtice : ſi vous meſurez la vertu de l'homme ſur votre ſainteté, & ſur cette pureté inaltérable qui n'appartient qu'à vous ſeul, que deviendrai-je ? *Quand j'aurois été lavé dans de l'eau de neige, & que la pureté de mes mains éclatteroit ;*

JOB. CHAP. IV.

vous me plongeriez alors dans une fosse bourbeuse ; & mes vêtemens me rendroient horrible à voir. Dans le temps que je croirai mes péchés effacés, mon ame lavée dans l'eau de la pénitence, & mes œuvres pures & sans tache ; vous porterez dans le fond de ma conscience le flambeau de votre vérité, qui me montrera à moi-même aussi impur, & aussi horrible à voir, qu'un homme qui a été plongé dans une fosse bourbeuse. Eh ! que pourrai-je alors alléguer pour ma deffense ? Devant quel juge plaiderai-je ma cause ? Qui sera l'arbitre ou le médiateur entre les parties ? Toute ma ressource, ô mon Dieu, est dans votre grande miséricorde. Cessez de m'effrayer par la terreur de vos jugemens. Que cette miséricorde me rende le calme, & me donne la confiance de vous parler comme à un pere plein de bonté. Car tant que vous ne vous montrerez à moi que comme un juge sévére & inexorable, rien ne pourra dissiper mes frayeurs.

Recueillons les principales vérités renfermées dans ce discours de Job. Elles sont humiliantes : mais tout ce qui humilie l'homme, lui est salutaire. Nous sommes tous infectés d'un secret orgueil, qui ose juger Dieu même, lui prescrire des regles de conduite, & condamner, ou refuser de croire tout ce qui ne paroît pas s'accorder avec notre foible raison ; sans être retenus par ces paroles de S. Paul, qui nous rapellent à notre néant, & au souverain pouvoir de Dieu sur nous : *O homme, qui êtes-vous, pour entrer en contestation avec Dieu ? Un vase de terre, dit-il au potier qui l'a formé, Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ?*

Rom. 9. 19.

Si l'homme prétend entrer en discussion avec Dieu, de mille articles il n'y en aura pas un sur quoi il puisse répondre. Voilà ce qu'est l'homme

dans

dans l'état présent, & sans rapport au Médiateur. Sa cause est désespérée, si Dieu le juge dans toute la sévérité de sa justice. *De mille articles* sur lesquels il sera interrogé, *il n'y en aura pas un sur quoi il puisse répondre :* de mille chefs d'accusations qu'on produira contre lui, il ne pourra se deffendre sur un seul. Ainsi l'homme pécheur succombe sous le poids de la justice divine, qui a sur lui des droits, contre lesquels il ne peut rien alléguer. Dieu peut le traiter comme il lui plaît, & lui ôter les biens, la santé, & la vie, sans qu'il ait droit de s'en plaindre. Depuis même que le pécheur a reçû le fruit de la rédemption du Sauveur par le don précieux de la justice, il demeure assujetti, comme auparavant, par le jugement de Dieu, à tous les maux de la vie présente, & à la mort ; & ces maux sont le partage des Saints aussi bien que des méchants. Souvent même, quoi qu'en disent les amis de Job, les plus saints sont dans l'affliction & dans la misere, tandis que les méchants sont dans la prospérité & dans la joie. Il ne s'agit point ici d'en rechercher les raisons, que l'Ecriture rapporte ailleurs. Il nous suffit, par rapport à l'endroit que nous expliquons, que Dieu le veuille ainsi, & qu'il ne puisse le vouloir injustement.

JOB. CHAP. IV.

Si je prétends me justifier, ma propre bouche me condamnera. Si je veux montrer que je suis droit & simple, il me convaincra de perversité. Ces paroles ne signifient pas qu'il n'y ait dans l'homme aucune justice intérieure & réelle aux yeux de Dieu ; mais que sa justice pendant la vie présente est très-défectueuse ; & que, dans le temps même que son cœur est pur, simple & droit, & sa vie conforme à la Loi divine, il a à se reprocher devant Dieu beaucoup de fautes d'ignorance,

de ſurpriſe & de négligence, qui déplaiſent à
JOB. CHAP. IV. Dieu, & dont le juſte demande pardon tous les jours dans l'Oraiſon Dominicale. C'eſt pour cela que le Prophéte dit : *Seigneur, ſi vous obſer-*
Pſ. 129. *vez de près nos iniquités, qui pourra ſubſiſter de-vant vous, & ſoutenir un tel examen?* Il dit
Pſ. 142. encore : *N'entrez point en jugement avec votre ſerviteur : car il n'y a pas un ſeul homme vivant, qui puiſſe ſe juſtifier devant vous.* Tels ſont les ſentimens des Saints : & c'eſt principalement par l'humble aveu des infidélités dont ils ſont coupables envers Dieu, qu'ils s'affermiſſent dans la juſtice. Au contraire, celui qui prétend ſe juſtifier devant Dieu, ſoit en s'appuyant ſur l'idée préſomptueuſe de ſa vertu, ſoit en cherchant à couvrir ſes fautes par de vaines excuſes, eſt dès-là convaincu de perverſité par ſa propre bouche.

D'ailleurs le juſte lui-même ne ſçait rien de certain ſur l'état de ſon ame. *Quand même je ſe-rois pur*, dit Job, *cela demeure caché pour moi.* La juſtice qui eſt dans l'homme, ne vient pas de lui. Il n'en eſt pas le principe. Elle eſt l'effet de la préſence & de l'opération de l'Eſprit Saint
Jean 3. 8. dans ſon ame. Mais cet Eſprit ſouffle où il veut; & nous ne ſçavons ni d'où il vient, ni où il va. *S'il vient à moi, je ne le verrai point; & s'il ſe retire, je ne m'en appercevrai point.* Ce qu'il opere en nous, ſont des merveilles de ſa toute-puiſſance : mais ces merveilles ſont ſi ſecrettes & ſi ſpirituelles, que l'ame même ſur laquelle ſa vertu agit, ne peut s'en aſſurer, & qu'elle n'a aucune regle abſolument certaine pour en
Expl. de Job. faire le diſcernement. On connoît ſi on a le don de prophétie, ou ſi l'on a celui de faire des miracles. Mais le don de la juſtice eſt toujours couvert de myſtérieuſes ténebres, toujours ſcellé & cache-

té, toujours inconnu au juste même qui l'a reçû. Ainsi il *tremble à chaque action* qu'il fait, par la crainte d'offenser un Dieu, qui est un feu dévorant, & qui ne laisse aucun péché impuni : & lors même qu'il a lieu de croire qu'il est agréable à Dieu ; loin de s'en élever, ou de se reposer dans cette pensée, la vûe de ses fautes, & le sentiment de ses foiblesses l'avertit que son unique ressource est dans la grande miséricorde de Dieu, & sa force dans la priere. *Quand même je serois juste*, dit Job, *je ne me deffendrois point : mais je conjurerois mon Juge de me pardonner : & lors même qu'il auroit exaucé ma priere, je n'oserois m'assurer qu'il eût entendu ma voix.* Nous marchons pendant la vie présente dans l'obscurité. Dieu donne à ses serviteurs assez de lumiere sur leur état intérieur, pour les encourager par la confiance à s'avancer dans la voie de ses commandemens : mais cette lumiere est toujours sombre ; & le témoignage que l'Esprit Saint rend à leur esprit, qu'ils sont enfans de Dieu, que leurs prieres sont montées jusqu'à son thrône, & qu'elles ont été exaucées ; ce témoignage, dis-je, n'est pas une révélation, qui dissipe tous les doutes, & qui bannisse entierement la crainte. Leur sureté est dans l'humilité ; & rien n'est plus efficace pour la leur inspirer & les y affermir, que l'incertitude où il plaît à Dieu de les laisser.

Cette incertitude n'est pas seulement par rapport à leur état présent. Elle regarde encore plus l'avenir. Celui qui est juste aujourd'hui, peut ne l'être pas demain. La persévérance dans la charité n'est pas moins un don de Dieu, ni moins gratuit, que la charité même. Elle est une grace, & non une dette. Dieu est le maître de ses dons : & comme il accorde à qui il

JOB. CHAP. IV.

lui plaît la grace de la justice ; il la conserve aussi à qui il lui plaît, & autant de tems qu'il lui plaît ; sans que ceux à qui il fait ce grand don, puissent se préférer aux autres ; ni que ceux qui ne le reçoivent pas, ayent sujet de se plaindre. *S'il lui plaît d'enlever* ce qu'il avoit donné, *qui l'obligera à le rendre ? ou qui lui dira, Qu'avez-vous fait ?*

Il en est de même à cet égard des biens spirituels & invisibles, que des biens présens, tels que la santé, & ce qu'on appelle biens de fortune. Dieu peut nous les ôter sans injustice, dès-là qu'il ne nous les doit pas. Pourquoi ne seroit-il pas en droit de reprendre les dons spirituels qu'il nous a accordés par une grace encore plus libre & plus gratuite ?

Il est vrai que Dieu n'ôte les biens spirituels & intérieurs qu'aux ingrats ; & que, comme nous l'avons dit ailleurs après S. Augustin & le Concile de Trente, *Dieu n'abandonne point ceux qu'il a une fois justifiés par sa grace, s'ils ne l'abandonnent les premiers.* Mais qui est celui à qui la reconnoissance, la fidélité & l'humilité soient dûes, ou qui les ait de son propre fonds ? Tout est promis à la vigilance & à la priere : mais la vigilance & la priere sont elles-mêmes des dons de la bonté de Dieu, » qui nous fait prier » avec autant de pouvoir qu'il nous fait agir & » veiller ; & qui nous donne tout ensemble, avec » le desir de prier, l'effet d'un si pieux desir. Nous portons dans le sein le principe de l'infidélité & de l'apostasie. Si Dieu cesse un moment de protéger ses dons, nous les dissipons par l'ingratitude. S'il ne s'oppose point par sa grace à la pente continuelle de nous soustraire à sa conduite & à sa lumiere, nous nous égarons. Il ne nous quitte point le premier, mais

Instr. past. de M. l'Arch. de Paris. 1796.

nous le quittons infailliblement, dès qu'il cesse d'opposer sa miséricorde au funeste desir que nous avons de le quitter.

C'est donc nous qui sommes la cause de nos égaremens & de notre perte. Mais c'est par un jugement impénétrable, que Dieu, qui dans sa miséricorde, préserve les uns du malheur de l'abandonner, permet dans sa justice que les autres y tombent. *O profondeur des trésors de la sagesse & de la science de Dieu! que ses jugemens sont incompréhensibles, & ses voies impénétrables!* Je les adore, ô mon Dieu, & je tremble quand je pense à ce que méritent mon ingratitude & mes infidélités envers vous : mais j'espere, & je ne cesserai d'espérer en votre miséricorde, puisque vous me le commandez, & que mon salut est attaché à l'immobilité de mon espérance.

JOB CHAP. V.

Rom. 11

CHAPITRE V.

De la misere de l'homme pendant la vie présente, & de ses espérances pour la vie future.

L'HOMME né de la femme vit très-peu de tems, & il est rempli d'une infinité de miseres. Il ressemble à une fleur, qui n'est pas plutôt éclose, qu'on la coupe: il fuit comme l'ombre, & n'a point de stabilité. Et vous croyez, Seigneur, qu'il est digne de vous d'avoir les yeux ouverts

Ch. 14.

JOB. CHAP. V. selon les 70. ſur lui, & de le faire venir en jugement avec vous ? Y a-t-il un ſeul homme exempt de toute ſouillure ? Non, il n'y en a pas un ſeul ſur la terre, pas même celui dont la vie n'eſt que d'un ſeul jour. Quel autre que vous peut lui rendre ſa pureté ? Les jours de l'homme ſont abbrégés : le nombre de ſes mois eſt entre vos mains : vous avez marqué les bornes de ſa vie ; & il ne peut les paſſer. Retirez-vous donc un peu de lui, afin qu'il reſpire, juſqu'à ce qu'il arrive, comme le mercenaire, au jour deſiré de ſon repos.

v. 7-12. Un arbre n'eſt point ſans eſpérance. Si on le coupe, il ſe renouvellera ; & ſon rejetton ne périt point. Quand ſa racine ſeroit vieillie dans la terre, & ſon tronc deſſéché ; il ne laiſſera pas de pouſſer lorſqu'il aura ſenti l'eau, & il ſe couvrira de branches, comme lorſqu'il a été planté. Mais l'homme meurt : après être tombé dans une langueur qui le mine, il expire : & alors où eſt-il ? Il eſt comme un étang d'où les eaux ſe ſeroient retirées, & comme un fleuve dont le lit ſeroit à ſec. Ainſi l'homme s'endort, & il ne ſe releve point : juſqu'à ce que le ciel ſoit conſumé & détruit, il ne ſe réveillera point, & il ne ſortira point de ſon ſommeil.

v. 13-22. Qui me procurera ce bonheur, que

vous me mettiez à couvert dans l'enfer, & que vous m'y teniez caché jusqu'à ce que votre fureur soit passée, & que vous me marquiez le temps auquel vous vous souviendrez de moi ? Si l'homme meurt, n'est-ce pas alors qu'il vit ? Dans cette guerre où je me trouve tous les jours de ma vie, j'attends que mon jugement arrive. Vous m'appellerez, & je vous répondrai : vous recueillerez avec tendresse l'ouvrage de vos mains. Vous comptez à présent tous mes pas : mais vous me pardonnerez mes péchés. Vous avez mis mes offenses en réserve comme dans un sac cacheté : mais vous guérirez mon iniquité. Une montagne se mine insensiblement, & se détruit. Les eaux cavent les pierres ; & l'inondation des torrens gâte les terrains les mieux cultivés. Est ce ainsi, [ô mon Dieu,] que vous perdrez l'homme ? [Non,] vous le ferez subsister à jamais : il s'en ira [seulement :] il changera d'extérieur, & vous ne ferez que le congédier. [Après cela,] que ses enfans soient dans l'éclat ou dans l'ignominie, il n'en sçaura rien, & ne s'en mettra point en peine. Mais tant qu'il vivra, sa chair sera sujette à la douleur, & son ame à l'affliction.

JOB. CHAP. V.

JOB. CHAP. V.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*L'homme né de la femme vit très-peu de temps, & il est rempli d'une infinité de miseres*, ou *de beaucoup d'inquiétudes, & de soins tumultueux & chagrinans*, &c. jusqu'à ces mots, *au jour desiré de son repos.*] Job dans cette partie de son discours représente la courte durée de la vie de l'homme, les miseres sans nombre ausquelles il est assujetti, & la cause de ces miseres, qui est le péché.

Rien de plus triste que la condition de l'homme considéré d'une premiere vûe. Il *naît* pour ne *vivre* que *très-peu de temps* : & cette vie, où *rien n'est stable*, qui *passe comme une ombre*, & qui ressemble à une fleur qu'on coupe aussitôt qu'elle est éclose ; cette vie, dis-je, *est remplie* depuis le premier instant jusqu'au dernier, d'une infinité de miseres, de soins, d'agitations, d'inquiétudes, & de chagrins : car le mot Hebreu dit tout cela. En effet, de combien de peines, de dangers, de craintes, d'accidens fâcheux la vie humaine est-elle traversée ! A combien d'infidélités, de fraudes, de trahisons n'est-on point exposé, souvent de la part de ceux dont on se deffie le moins ! Mais qu'est-ce que ces miseres, si on les compare avec les ténébres dont l'esprit de l'homme est couvert, & qui lui dérobent la vûe de la vérité & de ses devoirs ; avec les passions qui l'agitent & le transportent ; avec les vices & les perverses inclinations qui le corrompent ; avec ce vuide de tout bien solide où le péché l'a réduit ? L'homme sent qu'il est quelque chose de grand : il ne voit rien dans tout ce qui l'environne, qui ne soit au-dessous

de lui : & néanmoins il se trouve si misérable, que rien ne peut le réjouir, ni le consoler, dès qu'on le laisse avec lui-même : c'est pour lui une peine insupportable de vivre avec soi. JOB CHAP. V.
» L'homme qui n'aime que soi, dit M. Pascal, » ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il » ne cherche rien que pour soi, & ne fuit rien » tant que soi ; parce que, quand il se voit, » il ne se voit pas tel qu'il se desire, & qu'il » trouve en soi-même un amas de miseres iné» vitables, & un vuide de biens réels & soli» des, qu'il est incapable de remplir. » C'est pour écarter une vûe si affligeante, que les hommes se livrent à une multitude d'occupations, d'amusemens, d'exercices violens, de jeux & de divertissemens, qui s'emparent de toute leur ame, & l'enlevent à elle-même. Et n'est-ce pas là le comble de la misere, de ne sçavoir point d'autre remede à nos maux, que ce qui nous en dérobe la vûe sans les guérir, & qui par une espece d'yvresse nous en ôte le sentiment, sans nous en délivrer ?

Et vous croyez, Seigneur, qu'il est digne de vous d'avoir les yeux ouverts sur lui, & de le faire venir en jugement avec vous ? C'est la même pensée que celle que nous avons vûe vers la fin du Chapitre II. où Job dit à Dieu : *Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand, & que vous daigniez penser à lui ? Vous le visitez chaque jour dès le matin, & à chaque moment vous le mettez à l'épreuve.* David est dans le même étonnement : *Qu'est-ce que l'homme*, dit-il, *pour que vous pensiez à lui, & le fils de l'homme pour être l'objet de votre souvenir ? L'homme est devenu semblable à la vanité : les jours de sa vie passent comme l'ombre.* Cette considération du néant de l'homme, & de la Ps. 14.

D v

JOB. CHAP. V.

grandeur de Dieu qui daigne s'abbaisser jusqu'à lui, produit dans David des sentimens d'une humble reconnoissance, & pénetre Job d'une vive crainte. *Et vous croyez, Seigneur, qu'il est digne de vous d'avoir les yeux ouverts sur lui, &c.* L'homme n'est que misere : & néanmoins vous ne croyez pas qu'il soit indigne de vous d'arrêter votre attention sur un si vil objet, d'examiner toutes ses démarches, de lui en demander compte, & d'entrer en jugement avec lui, pour le convaincre de son injustice, & de votre équité. Mais si vous le traitez selon ce qu'il mérite, que deviendra-t-il ? *En est-il un seul,* dans toute l'espece humaine, *qui soit exempt de la souillure* du péché ? *Non, il n'y en a pas un seul sur la terre, pas même l'enfant qui n'a qu'un jour de vie.*

Nous suivons ici la version Grecque des Septante, qui est fort claire. Le texte Hebreu dit : *Qui est pur de toute souillure ? Il n'y en a pas un seul.* Autrement, *Qui peut rendre pur celui qui est impur ? il n'y a personne* qui le puisse. Notre Vulgate porte : *Qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur ? n'est-ce pas vous seul qui le pouvez ?* Ces trois textes se prêtent la lumiere l'un à l'autre, pour établir contre les Pélagiens le péché originel : & les Saints Peres ont soutenu entre autres par l'autorité de ce passage, la tradition ancienne & universelle de l'Eglise, qui enseigne que tous les hommes naissent pécheurs, & qu'ils ne peuvent être purifiés de la souillure du péché que par la misericorde de Dieu.

Quel autre que vous peut lui rendre sa pureté ? Notre premier pere a bien pû se souiller & se rendre malheureux, lui & toute sa postérité, en vous désobéissant : mais ni lui ni ses descendans ne se

rendront jamais à eux-mêmes leur premiere pureté. La main ſeule qui les a formés peut rétablir ſon ouvrage, que le péché a défiguré. JOB. CHA V.

Les jours de l'homme ſont abbrégés, &c. Vous avez marqué à ſa carriere *des bornes* ſi étroites, qu'il meurt, après avoir à peine commencé de vivre : & quoique le terme de ſa courſe ſoit arrêté par un decret éternel & immuable, vous le laiſſez néanmoins durant tout le tems de ſa vie dans une triſte incertitude ſur ſon dernier jour. C'eſt l'état où je me trouve. Mes maux ſont ſi grands, que je puis bien penſer que ma mort eſt proche : mais j'en ignore le moment. *Retirez-vous donc un peu de* cet homme de douleurs, *afin qu'il reſpire, juſqu'à ce qu'il arrive, comme le mercenaire, au jour de ſon repos.* Que votre main ceſſe d'être appeſantie ſur moi, & qu'elle me donne quelque peu de relâche : adouciſſez mes peines intérieures : dites à mon ame que vous êtes ſon ſalut : après cela j'attendrai en paix le moment où il vous plaira de m'appeller à vous : je le verrai même venir avec la joie d'un homme fatigué des travaux de la journée, qui voit arriver l'heure de ſon repos & de ſa récompenſe.

[*Un arbre n'eſt point ſans eſpérance, &c.* juſqu'à ces mots, *il ne ſortira point de ſon ſommeil.*] Après que Job a repréſenté l'homme environné de miſeres durant le peu de temps qu'il vit ſur la terre ; il le releve, en lui montrant qu'il eſt réſervé pour une autre vie, où la vertu ſera récompenſée par une félicité inaltérable. Ses amis ne voient rien à eſpérer au-delà de la mort. Mais ſi cela eſt ainſi, l'homme eſt de pire condition que les créatures inanimées. *Un arbre*, par exemple, *n'eſt pas ſans eſpérance.* Après qu'on en a *coupé* toutes les branches, il ſe re-

JOB. CHAP. V.

nouvelle. *Quand même ſa racine ſeroit vieillie dans la terre, & que ſon tronc* paroîtroit *deſſéché; ſi on* vient à l'arroſer, il prend une nouvelle vigueur, & *ſe couvre de branches, comme lorſqu'il a été planté.* Mais quand une fois l'homme a rendu l'eſprit, il n'eſt plus poſſible de le ranimer. Tant que Dieu ſuivra les loix de la nature, que lui-même a établies, les cieux périroient plutôt que cet homme qui vient d'expirer ne ſe réveilleroit, & ne ſortiroit de ſon ſommeil. Il devient un cadavre affreux, qu'il faut dérober à la vûe des hommes vivans, en le cachant dans la terre, où il pourrit, & devient un peu de pouſſiere. *Et alors où eſt-il ?*

L'homme s'endort, & il ne ſe releve point : juſqu'à ce que le ciel ſoit conſumé & détruit, il ne ſe reveillera point, & ne ſortira point de ſon ſommeil. Remarquons les expreſſions de Job. Il dit qu'après la mort de l'homme il n'y a point pour lui de retour à la vie, parce qu'en effet la réſurrection eſt impoſſible, tant que Dieu ſuivra le cours ordinaire de la nature. Mais il appelle néanmoins la mort un *ſommeil*, & la réſurrection un *réveil*; & en ajoutant que l'homme *ne ſe réveillera point juſqu'à ce que le ciel ſoit conſumé & détruit*, il donne à entendre que les morts ſortiront enfin du tombeau, lorſque les cieux ſeront conſumés, ou, comme parle S. Pierre, lorſque *les cieux & la terre d'à préſent ſeront brûlés par le feu au jour du jugement, & de la ruine des impies.* Mais alors Dieu n'agira point ſelon les loix des mouvemens qu'il a établies au temps de la création ; & la réſurrection des morts ſera un effet extraordinaire de ſa toute-puiſſance.

2. Pier. 3. 7.

Et alors où eſt-il ? Ce n'eſt que par rapport à ce qu'il y a de matériel & de viſible dans l'hom-

me, que Job demande *où il est*, comme voulant dire que ce qu'on voit après qu'il a expiré, n'est pas tout l'homme. En effet, les paroles que nous allons rapporter, supposent evidemment qu'il y a dans l'homme quelque autre chose que le corps, qui subsiste indépendamment de ce corps, & par où l'homme est capable de bonheur & de malheur dans une autre vie, comme il est capable de vertu & de vice dans celle-ci. C'est ce qui soutient l'espérance de ce saint homme, & qui lui donne un grand avantage sur ses amis, qui bornoient leurs vûes & leurs espérances à la vie présente. Car s'il n'y a point d'autre récompense de la vertu, que les biens de cette vie qui n'est que d'un moment; & si les méchants en sont quittes pour souffrir ici quelques peines qui finissent par la mort; en quoi consiste la différence de l'homme de bien, & de l'impie? Tout deux, après avoir mené une vie fort courte, & mêlée de biens & de maux, subissent le même sort; & l'on dit également du plus juste, & du plus impie, *Où est-il?*

[*Qui me procurera ce bonheur, que vous me mettiez à couvert dans l'enfer, & que vous m'y teniez caché, jusqu'à ce que votre fureur soit passée, & que vous me marquiez un temps où vous vous souviendrez de moi? Si l'homme meurt, n'est-ce pas alors qu'il vit, &c?*] Ce ne sont ni les biens ni les maux de cette vie si courte, qui sont le sujet des inquiétudes de Job. Il n'est occupé que de son sort éternel. *Qui me procurera ce bonheur, que vous me mettiez à couvert dans l'enfer, &c?* L'enfer dont il parle, n'est pas le lieu du supplice des réprouvez, mais celui où reposoient les ames des Justes avant l'avénement de Jesus-Christ, & dont il est fait men-

JOB. CHAP. V.

tion dans le Symbole des Apôtres. Tout ce que je desire, ô mon Dieu, c'est que, lorsqu'il vous plaira de me délivrer de la vie, vous me fassiez la grace de mettre mon ame en dépôt dans ces paisibles retraites, où les Justes attendent que la mort du souverain Pontife leur rende la liberté. J'attendrois là avec eux que *le temps de votre colère fût passé*, & que le sacrifice de l'Agneau sans tache eût réconcilié les hommes avec vous. Je vivrois dans une espérance ferme & tranquille de l'heureux moment *où vous vous souviendriez de moi*, pour me faire entrer dans les demeures éternelles. C'est-là où tendent tous mes desirs. Pour le séjour de l'homme sur la terre, il ne mérite pas le nom de vie. *Si l'homme meurt, n'est-ce pas alors qu'il vit ?* Il ne commence à vivre que lorsqu'il meurt, parce que l'état où il entre par la mort, est fixe & immuable.

Aussi, *dans cette guerre*, & au milieu des tentations & des combats *que j'ai à soutenir tous les jours de ma vie*, & qui ne me laissent point de repos, je soupire *dans l'attente* de la paix dont vous me ferez jouir dans votre sein, lorsque ce corps mortel & corruptible sera *changé*, & revêtu de l'immortalité. Car un jour viendra, où *vous m'appellerez* de cette voix puissante, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. La poussiere de mon corps reconnoîtra la voix de son Créateur, & *répondra* à votre commandement par une prompte obéissance. Et vous, Seigneur, vous reconnoîtrez *l'ouvrage de vos mains, & vous le recueillerez avec* un soin empressé, & une *tendresse* paternelle, pour le faire jouir de la félicité que vous lui avez destinée.

Il est vrai que ce desir & cette espérance, qui font ma consolation, ne sont pas sans crainte,

lorſque je penſe à la ſévérité de vos jugements. Je ſçai, mon Dieu, que *vous tenez un compte exact de toutes mes démarches.* Mes offenſes, dont pluſieurs échappent à mon attention, vivent toutes dans votre ſouvenir : elles vous ſont préſentes ; & vous les tenez comme *en reſerve ſous le ſceau*, pour les produire contre moi dans ce jour terrible, ſi je ne préviens la rigueur de votre jugement ; & ſi votre miſéricorde touchée de mes larmes & de mon repentir, n'efface tout ce qui eſt écrit, avant que je paroiſſe devant vous. Les maux que je ſouffre, & ma ſoumiſſion à la conduite de votre Providence, ſollicitent cette miſéricorde en ma faveur. J'eſpere, ô mon Dieu, que *vous me pardonnerez* enfin *mes péchez*, & que *vous guérirez mon iniquité.*

Une montagne ſe mine inſenſiblement, & ſe détruit. Toutes choſes ſur la terre prennent fin : tout tend à ſa deſtruction. *Les* plus hautes *montagnes ſe minent inſenſiblement*, & perdent quelque choſe de leur élévation par les pluyes qui en entraînent toujours quelques parties. *Les eaux cavent les pierres* les plus dures ; & *les débordements* des rivieres & *des torrents gâtent les terrains les mieux cultivez*, en les couvrant de ſable & de cailloux, qui les rendent ſtériles. *Eſt-ce ainſi*, mon Dieu, *que vous perdrez l'homme ?* L'avez-vous deſtiné à périr ſans reſſource ? Non, *vous le ferez ſubſiſter à jamais :* vous l'avez créé pour vivre éternellement. Il eſt vrai qu'en punition de ſon péché il eſt devenu ſujet à la mort : mais ſa mort n'eſt qu'un *changement* dans ce qu'il a *d'extérieur : vous le congédiez, & il s'en va* pour un temps ſeulement ; & vous le rappellerez dans un autre. Or quand une fois il eſt diſparu, les choſes de ce monde, & même celles qui le touchoient de plus près durant ſa vie,

JOB. CHAP. VI.

comme l'établissement & la prospérité de ses enfants, lui sont ou inconnues, ou indifférentes. *Que ses enfants soient dans l'éclat, ou dans l'ignominie, il n'en sçaura rien, & ne s'en mettra point en peine.* Car il n'apperçoit plus rien par les sens; & son ame, heureuse ou malheureuse, est occupée d'autres objets dont rien ne peut la distraire. *Mais* jusque-là, & *tant qu'il vivra, sa chair sera sujette à la douleur, & son ame à l'affliction*, à l'inquiétude & à la peine. Quel sujet aurois-je donc de desirer la vie? La mort qui mettra fin à toutes ces miseres, ne lui est-elle pas préférable?

CHAPITRE VI.

De la félicité passagere des méchants, & de leur effroyable chûte, lorsque Dieu entrera en jugement avec eux.

Ch. 21. 7. D'Où vient que les impies vivent jusqu'à la derniere vieillesse? Et comment sont-ils riches & puissants? On en voit qui passent les limites de leurs terres,
Ch. 24. 2. 3. [& qui usurpent le bien de leurs voisins:] ils ravissent & emmenent des troupeaux: ils saisissent l'âne de l'orphelin, & retiennent pour gage le bœuf de la veuve: ils
v. 6. moissonnent le champ qui n'est point à eux, & ils vendangent la vigne de celui
9. qu'ils ont opprimé par violence: ils enle-

vent par force le bien des pupilles, & JOB. CHAP. VI.
prennent en gage le vêtement des pau-
vres. Ils font gémir les habitants des villes :
le sang de ceux qu'ils font mourir crie v. 12.
vengeance ; & cependant Dieu ne les
punit point. Leur postérité est bien éta- Ch. 21. 8-16.
blie à leurs yeux, & avec eux : ils voient
jusqu'à leurs petits fils, & arriere-petits
fils. Leurs maisons jouissent d'une pro-
fonde paix, & la verge de Dieu ne les
touche point. Leurs vaches conçoivent
& conservent leur fruit : elles s'en déchar-
gent sans avorter jamais. On voit sortir
par bandes leurs enfants de leur maison,
qui dansent & qui sautent en se jouant. Ils
battent le tambour, & jouent de la harpe :
ils se divertissent au son des instruments
de musique. Ils passent leurs jours dans
les plaisirs ; & en un moment ils descen-
dent dans le tombeau, [sans avoir senti
les douleurs d'une longue maladie.] Ils
disent à Dieu, Retirez-vous de nous :
nous ne voulons point connoître vos voies.
Qui est le Tout-puissant, pour nous obli-
ger à le servir ? Et quel bien nous revien-
dra-t-il, quand nous le prierons ? Mais
leur bien [véritable] n'est pas celui dont
ils jouissent : loin de moi les pensées de ces
impies.

Avec quelle facilité la lampe des im- v. 17-26.
pies s'éteint-elle ? Une subite calamité

JOB. CHAP. VI.

fondra sur eux ; & Dieu dans sa colère leur distribuera des tourments. Ils seront comme la paille que le vent dissipe, & comme la poussiere qu'un tourbillon enleve. Dieu réservera aux enfants le châtiment dû à leur pere : il punira le pere lui-même ; & ce malheureux comprendra alors [l'énormité de ses crimes.] Il verra de ses propres yeux sa ruine entiere : il boira le vin de la fureur du Tout puissant. Car [autrement] que lui importeroit ce que devient sa famille après lui, ou que sa vie eût été abbrégée de la moitié ?

Qui entreprendra d'enseigner à Dieu ce qu'il doit faire, lui qui juge ce qu'il y a de plus élevé ? Tel homme meurt, étant fort de corps, sain, riche & heureux. Un autre meurt dans l'amertume de son ame, sans avoir goûté aucun bien. Et néanmoins ils dormiront tout deux dans la poussiere, & ils seront également mangez
v. 30. des vers. Mais ... le méchant est reservé pour le jour où il doit périr : & Dieu le conduira jusqu'au temps où il doit répandre sur lui sa fureur.

Ch. 24. 19-25. Les méchants auront l'enfer pour partage. La miséricorde les oubliera : ce qui avoit fait leurs délices, sera pour eux un ver [rongeur :] on ne se souviendra plus d'eux : l'iniquité sera mise en piéces comme un bois inutile. [L'injuste] ne

fait aucun bien à la veuve. Il a fait tomber les forts par sa puissance : mais en s'établissant sur leurs ruines, il n'en est pas pour cela plus assuré de vivre. Dieu lui a donné des biens dans lesquels il met sa confiance, & sur lesquels il s'appuye : mais les yeux du Seigneur sont attentifs sur les voies des méchants. Ils sont élevez pour un peu de temps ; & ensuite ils disparoissent : ils sont rabbaissez, & passent comme tout ce qu'ils aiment : ils sont brisez comme les petites pointes qui sont au sommet des épis. Ce que je dis est certain : & qui pourra me convaincre de mensonge, & anéantir mes paroles ?

ÉCLAIRCISSEMENS ET REFLEXIONS.

[*D'où vient que les impies vivent jusqu'à la derniere vieillesse ? Et comment sont-ils riches & puissants ? &c.* Jusqu'à ces mots, *que sa vie eût été abbrégée de la moitié.*] Cette premiere partie du chapitre est une peinture des injustices & de l'impiété des méchants, de leur faux bonheur, & du châtiment qui leur est réservé. Ils ne se contentent pas d'opprimer les foibles, & d'usurper le bien de leur prochain, sans être arrêtez par la crainte de Dieu. Ils osent le braver lui-même par des discours insolents. *Retirez-vous de nous*, lui disent-ils ; *nous ne voulons point connoître vos voies. Qui est le Tout-puissant, pour nous obliger à le servir ? Et quel bien nous reviendra-t-il, quand nous le prierons?* Tout crie vengeance contre eux ; & *néanmoins Dieu ne les punit point ;*

JOB. CHAP. VI.

la verge de sa colère *ne les touche point :* l'abondance regne dans leurs maisons : tout y est en paix, & dans la joie : & après avoir passé leurs jours dans les plaisirs, *ils sont conduits au tombeau* par une mort paisible, qui paroît digne d'envie. Voilà ce que le monde appelle des hommes heureux. *Mais leur* véritable *bonheur*, & pour lequel ils ont été créez, *n'est pas celui dont ils jouissent.* L'impie n'en attend point d'autre : mais *loin de nous de telles pensées.* Tout l'éclat qui environne les méchants, n'est qu'une lueur qui s'éteint en un instant. *Un malheur subit*, auquel ils n'ont jamais pensé, *fondra sur eux, & Dieu les livrera* dans sa colère aux supplices qu'ils ont méritez. Il les chassera de sa présence ; & *ils seront comme la paille que le vent dissipe, & comme la poussiere qu'un tourbillon enleve.* Les enfants seront punis pour les crimes & les injustices de leur pere, qu'ils ont approuvez, & dont ils ont recueilli le fruit avec joie. Mais le pere lui-même échappera-t-il au supplice ? Non certainement : & si nous le voyons finir par une mort douce & paisible ; c'est une preuve qu'il ne disparoît à nos yeux, que pour tomber entre les mains du Dieu vivant, & du juste Juge, qui lui fera *boire le vin de sa fureur*, & *comprendre* par la rigueur & la durée du supplice, l'énormité des crimes qui l'ont mérité. En effet, s'il n'y avoit point pour lui de châtiment personnel, *que lui importeroit qu'après lui sa famille* tombât dans l'indigence & le mépris; *ou que ses jours fussent abbrégez* de quelques années, ou même qu'il fût enlevé au milieu de sa course ? L'état de sa famille dans un lieu où il n'est plus, & où il n'a plus de commerce, est étranger à son égard : & quand sa vie auroit été *abbrégée de la moitié*, la mort le met de niveau avec ceux qui ont vécu jusqu'à une extrême vieillesse.

[*Qui entreprendra d'enseigner à Dieu ce qu'il doit faire, lui qui juge ce qu'il y a de plus élevé? &c.* jusqu'à la fin.] Ici Job prouve par la prospérité des méchants, & les afflictions des gens de bien durant cette vie, que ce n'est pas ici le temps ni le lieu, où Dieu fait justice aux uns & aux autres. Il commence par dire qu'il n'appartient pas à l'homme de prétendre *enseigner à Dieu ce qu'il doit faire*, ni de se rendre juge de la conduite de celui *qui est le juge* de tous les hommes, & *de ceux mêmes qui sont dans la plus haute élévation.* Nous ne connoissons pas tous les desseins de Dieu, ni les vûes secretes de sa Providence. Mais nous sçavons qu'il est essentiellement juste, & par conséquent incapable de la moindre ombre d'injustice. C'en est assez pour faire taire tous nos raisonnements, & pour nous porter à adorer ses jugements avec une ferme foi, lors même que nous ne pouvons en pénétrer les motifs.

Tel homme meurt, étant fort de corps, sain, riche & heureux. Un autre meurt dans l'amertume de son ame, sans avoir goûté aucun bien. A n'envisager ces paroles que par rapport à celles qui les précedent immédiatement, on peut dire que c'est un exemple que Job cite en preuve de la proposition qu'il a avancée, Que personne ne doit *entreprendre d'enseigner Dieu sur ce qu'il a à faire*, ni trouver à redire à ce qu'il fait, parce que nous ne connoissons pas ses desseins. Il éleve & enrichit l'un : il abbaisse & appauvrit l'autre, ou le laisse dans son obscurité & sa misere. Tout tourne au désavantage de celui-ci : tout réussit au gré de celui-là. Gardons-nous bien de condamner la conduite de Dieu, qui refuse à l'un ce qu'il accorde à l'autre. Il ne doit rien à personne. Celui donc qu'il

JOB. CHAP. VI.

comble de biens, doit lui rendre graces : mais l'autre qu'il laisse dans la pauvreté, n'a pas lieu de s'en plaindre comme d'une injustice. Ce premier sens est vrai, & lie fort naturellement les paroles que nous expliquons, avec les précédentes. Celles qui suivent ne l'excluent pas : mais elles en présentent un autre, que voici.

Je voi deux hommes, dont l'un est sans vertu, & l'autre est un homme de bien. Le premier possède de grandes richesses, jouit d'une santé parfaite, & d'une félicité qui n'est troublée par aucun accident fâcheux. Le second, qui n'a dautre richesse que sa vertu, mene une vie triste & languissante dans la pauvreté, la misere, le mépris. Ces deux hommes viennent à mourir : *l'un meurt, étant fort de corps, sain, riche & heureux : l'autre meurt dans l'amertume de son ame, sans avoir goûté aucun bien.* Mais la mort met entre eux une parfaite égalité. *Ils dormiront tout deux dans la poussiere ; & ils seront également mangez des vers.* Là-dessus l'homme raisonne, & dit : Où est donc la justice de Dieu ? Et comment peut-on justifier la Providence, qui comble de prospéritez un homme indigne de vivre, & qui abbreuve d'amertume un autre qui est un modèle de vertu ? Ne semble-t-il pas qu'il étoit de l'ordre que les vices & les injustices de l'un fussent punis par la misere, la pauvreté, & le mépris ; & la vertu de l'autre récompensée d'une maniere propre à exciter les hommes à la fuite du mal, & à la pratique du bien ?

Mais qui sommes-nous encore un coup, pour *prétendre enseigner Dieu*, & lui prescrire des regles ? Contentons-nous de sçavoir qu'étant juste, il rend à chacun ce que ses œuvres ont mérité : & puis que ces deux hommes par une conduite de la Providence qui nous étonne,

éprouvent durant cette vie des traitements si opposez en apparence à ce qu'ils méritent ; concluons de-là qu'il y a une autre vie, où Dieu récompensera l'un, & punira l'autre ; que *le méchant*, qui nous paroît heureux, *est réservé pour le jour où il doit périr*, c'est-à-dire, être précipité dans un malheur sans ressource ; & que Dieu, qui l'épargne durant le temps si court de cette vie, *le conduit* par un chemin semé de fleurs *au terme* fatal, *où il doit répandre sur lui sa fureur* pendant toute une éternité. Car *l'enfer sera le partage des méchants : la miséricorde les oubliera : ce qui avoit fait leurs délices, sera pour eux un ver* qui ne mourra point, & qui les rongera sans les consumer. Au contraire, le chemin hérissé de ronces & d'épines, où le Juste marche durant cette vie, aboutira au séjour de la félicité, où Dieu le mettra à couvert sous ses aîles, essuyera ses larmes, & l'enyvrera d'un torrent de délices, qui lui feront oublier ses maux passez.

Ce que je dis est certain : & qui pourra me convaincre de mensonge, & anéantir mes paroles ? Ce ne sont point ici des conjectures, ni des vraisemblances fondées sur des raisonnements humains. Ce sont des véritez capitales de la Religion, sans lesquelles on ne peut justifier la divine Providence, ni intimider les méchants, ni consoler les justes dans l'oppression, ni découvrir rien de solide dans la piété, ni rien proposer à la vertu qui soit digne d'elle.

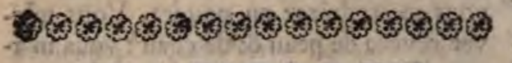
Mais quand on suppose ces véritez, tout ce » qu'il y avoit d'impénétrable dans la conduite » de la Providence, se développe & s'explique. » On découvre pourquoi les Justes sont éprouvez ; & pourquoi les injustes, nécessaires » à leur épreuve & à leur patience, sont souf- Explic. de Job. c. 24. 25.

JOB. CHAP. VI.

» ferts pendant quelque temps. On eſt détrompé
» du vain éclat dont l'injuſtice eſt quelquefois
» accompagnée ; & l'on fait infiniment plus de
» cas de l'humiliation des gens de bien. On n'eſt
» plus ſcandaliſé de ce que par-tout, & dans tous
» les ſiécles, les perſonnes qui vivent avec piété,
» ſont ſous les pieds des hommes puiſſants. On
» eſt porté à craindre les richeſſes & les éléva-
» tions, dont il eſt très-difficile de ne pas abuſer ;
» & à préferer l'humiliation & la pauvreté à tout
» ce qui eſt capable de nourrir l'orgueil. »

O mon Dieu, pénétrez mon cœur de ces ſaintes véritez : qu'elles ſoient ma conſolation dans les afflictions & les ſouffrances : qu'elles me préſervent du malheur de me laiſſer corrompre par la proſpérité, l'abondance & l'élévation. Que je ne regarde la terre que comme le lieu de mon exil ; la vie, que comme un temps limité pour me purifier par la pénitence ; & la mort, que comme un paſſage à une vie, ou heureuſe, ou malheureuſe, ſelon le bien ou le mal que votre vérité trouvera en moi.





CHAPITRE VII.

Sentiments de Job sur ses maux. Il reconnoît la main de Dieu qui le frappe. Il en est accablé, mais sans perdre l'espérance.

LA vie m'est devenue ennuyeuse : je m'abandonnerai aux plaintes, & je déplorerai mes malheurs. Je dirai à Dieu, Ne me condamnez point : faites-moi connoître pour quel sujet vous me traitez avec tant de rigueur. Seroit-il possible que vous prissiez plaisir à m'accabler de maux, à rejetter l'ouvrage de vos mains, & à favoriser le dessein des impies ? Avez-vous des yeux charnels ; & regardez-vous les choses comme un homme les regarde ? Vos jours sont-ils semblables aux jours de l'homme, & vos années à ses années ? Avez-vous besoin de rechercher mes iniquitez, & d'examiner mes péchez ? Vous sçavez bien si je suis coupable d'impiété ; & nul ne peut me tirer d'entre vos mains. Ce sont elles qui m'ont formé, & qui ont arrangé toutes les parties de mon corps. Voudriez-vous après cela me perdre sans ressource ? Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez formé comme un vase d'argile, & que [dans peu] Ch. 10. 1-12.


JOB. CHAP. VII.

vous me reduirez en poudre. Vous m'avez revêtu de peau & de chair : vous m'avez affermi par les os & les nerfs : vous m'avez donné la vie : vous m'avez comblé de bienfaits ; & votre attention continuelle sur moi a conservé mon ame.

Quoique vous paroissiez avoir oublié ces choses, je sçai que vous vous en souvenez. Si j'ai péché, & que vous m'ayez épargné ; refuseriez-vous de me purifier de mon iniquité ? Malheur à moi, si je suis impie : & si je suis juste, je ne leverai point la tête, étant rassasié d'opprobres, & accablé d'affliction. Si j'osois lever la tête, vous me poursuivriez, comme une lionne [poursuit sa proie ;] & vous me tourmenteriez de nouveau d'une terrible maniere : vous produiriez contre moi de nouveaux témoins : vous multiplieriez les effets de votre colère, qui m'accableroient tour à tour, & une armée de maux m'assiégeroit.

Pourquoi m'avez-vous tiré du ventre de ma mere ? Et pourquoi ne suis-je pas mort sans avoir été vû de personne ? J'aurois été comme si je n'eusse jamais été, n'ayant fait que passer du sein de ma mere dans le tombeau. Le peu de temps qui me reste à vivre ne finira-t-il pas bientôt ? Laissez-moi, & accordez-moi quelque relâche, afin que je respire un peu, avant

que j'aille dans cette terre d'où je ne reviendrai point ; terre couverte de ténébres, & de l'ombre de la mort ; terre de misere & de ténébres, où habite l'ombre de la mort, où l'on ne voit plus le [bel] ordre [du monde,] mais où regne une nuit perpétuelle. JOB. CHAP. VII.

Je veux parler au Tout-puissant ; & je desire de m'entretenir avec Dieu. Car pour vous, vous êtes tous des fabricateurs de mensonges, des médecins inutiles, & des consolateurs *importuns. Celui qui est, comme moi, l'objet des insultes de ses amis, invoquera Dieu, & Dieu l'exaucera. Car on se moque de la simplicité du juste. C'est une lampe que les riches regardent avec mépris, quoiqu'elle soit prête à luire au temps [que Dieu a] marqué. Plût à Dieu que vous demeurassiez en silence : ce seroit pour vous une sagesse. Dieu a-t-il besoin de votre mensonge ? A-t-il besoin que vous inventiez des faussetez pour le deffendre ? Est-ce que vous prétendez favoriser Dieu ; & faites-vous des efforts pour le justifier ? Cela peut-il plaire à celui qui sonde vos cœurs ? Lui en imposerez-vous, comme vous feriez à un homme ? Il vous condamnera certainement : aussitôt qu'il paroîtra, sa majesté vous remplira d'effroi.

Ch. 13. 3. 4.
* Ch. 16. 2.
Ch. 12. 4. 5.
Ch. 13. 5.
v. 7-11.

JOB. CHAP. VII. v. 15. 16. 18.
[Vous voulez me porter au désespoir: mais] quand Dieu me tueroit, je ne laisserai pas d'espérer en lui; j'examinerai mes voies en sa présence; & il sera lui-même mon Sauveur, & l'hypocrite n'osera paroître devant ses yeux. Je suis prêt à plaider ma cause; & je sçai que je serai reconnu innocent. Seigneur, je vous demande seulement deux choses. Accordez-les moi, & je ne me cacherai point de devant votre face. Retirez votre main de dessus moi, & ne m'épouvantez point par la terreur de votre puissance. Appellez-moi, & je vous répondrai: ou permettez que je parle, & daignez me répondre. De combien d'iniquitez & de péchez suis-je coupable? Faites-moi connoître mes prévarications & mes offenses. Pourquoi me cachez-vous votre visage, & me regardez-vous comme votre ennemi? Est-ce contre une feuille que le vent emporte, que vous faites éclatter votre puissance? Et poursuivez-vous une paille seche? Car vous écrivez contre moi des arrêts très-séveres, & vous voulez me consumer pour les péchez de ma jeunesse. Vous m'avez mis les pieds dans les ceps: vous avez observé toutes mes démarches, & examiné avec soin toutes les traces de mes pas, moi qui dans un mo-

ment ne ferai que pourriture, & qui deviendrai comme un vêtement rongé des vers.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*La vie m'est devenue ennuyeuse : je m'abandonnerai aux plaintes, & je déplorerai mes malheurs. Je dirai à Dieu : Ne me condamnez point ; faites-moi connoître pour quel sujet vous me traitez avec tant de rigueur, &c.*] Job, comme nous l'avons dit, figuroit par son état l'Innocent & le Juste accablé de maux pour des péchez qui lui étoient étrangers. Mais il ne parle pas toujours au nom de ce Juste, & comme le representant. Ce n'est pas seulement pour lui-même, mais encore pour notre instruction & notre consolation, qu'il souffre. C'est pour cela que l'Esprit saint lui inspire différentes vûes, qui peuvent servir à former les sentiments & des justes & des pécheurs, que Dieu châtie dans sa miséricorde par des afflictions temporelles.

Ici, par exemple, Job se regarde dans les maux qu'il souffre, comme étant sous la main de Dieu, qui le châtie avec justice, mais sans qu'il sache encore en quoi il est coupable. Dans cette perplexité où Dieu le laisse, *il s'abandonne aux plaintes*, jusqu'à dire que *la vie lui est devenue ennuyeuse.* Cela doit s'entendre au sens que nous avons exposé dans les chapitres second & troisiéme. Job ne perd point courage : mais prévenu de la pensée que l'état misérable où il est réduit, est un effet de la vengeance divine ; il déplore le malheur qu'il a eu d'offenser Dieu ; & s'adressant à ce souverain Juge avec la liberté & la confiance d'un fils qui parle à son pere, il

JOB. CHAP. VII.

le conjure de *ne le point condamner*; mais de *lui apprendre pourquoi il le traite avec tant de rigueur*; non qu'il ait dessein de contester avec Dieu, ni de chercher des excuses à ses fautes; mais afin d'en faire un humble aveu dès qu'il les connoîtra, & de se rendre digne d'être traité avec miséricorde, en se condamnant lui-même sans miséricorde. Il arrive souvent, dit saint Grégoire, qu'un juste étant éprouvé de Dieu par de grands maux, ne peut, quoiqu'il s'examine sévérement, & qu'il se reconnoisse & s'avoue pécheur, discerner en particulier pour quelle faute Dieu le châtie : de sorte qu'il tremble d'autant plus sous les coups de sa main divine, qu'il connoît moins quelle en est la cause. Ainsi il conjure son Juge de l'éclairer, pour bien connoître l'état de son ame, afin qu'il puisse venger en soi-même par ses larmes & par sa douleur, ce que Dieu y punit par la rigueur favorable de sa justice. Il sçait que ce juste Juge n'afflige personne injustement : & c'est ce qui le remplit de frayeur; parce que d'une part il souffre les maux dont il le châtie, & que de l'autre il ne sçauroit découvrir clairement ce qu'il y a en lui de répréhensible, & qui mérite d'être pleuré ».

Greg. Moral l. 9. c. 22.

Seroit-il possible que vous prissiez plaisir à m'accabler de maux, à rejetter l'ouvrage de vos mains, & à favoriser le dessein des impies? Non, mon Dieu, je ne puis croire qu'en me traitant comme vous faites, vous ayez dessein de me perdre, ni de *rejetter* & d'abandonner *l'ouvrage de vos mains*. Je ne puis croire que, par la conduite que vous tenez sur moi, vous vouliez donner du poids aux insultes & aux calomnies de mes faux amis. Ils m'accusent d'être un impie & un

hypocrite ; & ils prétendent que l'état où vous m'avez réduit en est la preuve. Mais *avez-vous des yeux charnels, & regardez-vous les choses comme un homme les regarde ?* Il ne voit que ce qui paroît au dehors ; & vous, Seigneur, vous sondez les reins, & vous voyez le fond des cœurs. *Vos jours sont-ils semblables aux jours de l'homme, & vos années à ses années ?* L'homme n'est que pendant un temps fort court ; & vous êtes éternel. Il voit à peine ce qui est présent, & il ne connoît que ce que l'expérience de chaque jour lui apprend : mais rien n'échappe à votre lumiere : tout le passé vous est présent, & tout l'avenir se dévéloppe à vos yeux. *Avez-vous* donc *besoin de* m'appliquer à la question par des épreuves si douloureuses, pour *examiner mes péchez, & rechercher mes iniquitez*, vous qui me connoissez avant tous les temps ? *Vous sçavez bien si je suis coupable d'impiété :* & si je le suis, *nul ne peut me tirer d'entre vos mains.* Je le sçai, & je le croi. Mais si vous êtes juste & tout-puissant, vous êtes aussi plein de miséricorde. Personne ne peut me dérober à vos châtiments : mais vous pouvez me pardonner. Plus les hommes sont dans l'impuissance d'arrêter vôtre bras appesanti ; plus votre bonté doit vous porter à le retenir vous-même.

JOB. CHAP. VII.

Greg. Mor. l. 9. 1. 23.

Ce sont vos mains qui m'ont formé, & qui ont arrangé toutes les parties de mon corps. Voudriez-vous me perdre sans ressource ? Job continuant de parler à Dieu avec une tendre confiance, lui présente les motifs les plus capables de le toucher de compassion. Premier motif : il est son ouvrage. » Comme nous avons été conçûs en pé- » ché, que nous sommes nez dans l'iniquité, » que nous avons commis beaucoup de fautes » par notre malice, que même en faisant le bien

Greg Ibid.

JOB. CHAP. VII.

» nous nous rendons coupables de beaucoup de » négligences ; nous ne trouvons en nous aucun » bien, que nous puissions offrir à notre Juge, » pour appaiser sa juste colere. Puis donc qu'il » n'y a rien en nous qui soit digne de ses regards, » il ne nous reste plus d'autre recours, que de » lui présenter son propre ouvrage : *Ce sont vos mains, Seigneur, qui m'ont formé, & qui ont arrangé toutes les parties de mon corps. Voudriez-vous après cela me perdre sans ressource ?* Il est vrai que le péché a défiguré un si bel ouvrage : mais vous êtes tout-puissant pour le rétablir. Aimeriez-vous mieux voir périr votre créature, que de la sauver, en lui rendant son innocence ?

Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez formé comme un vase d'argile, & que dans peu vous me réduirez en poudre. Second motif, sa fragilité, & la foiblesse de sa chair. C'est un vase d'argile, qui ne doit durer que peu d'années, & qui après cela sera brisé & réduit en poudre. Considérez, Seigneur, l'infirmité de ma chair, & remettez-moi mon iniquité, avant que je retourne en poussiere par la mort à laquelle j'ai été condamné. » Les Anges, dit S. Grégoire, » rendirent autrefois leur péché inexcusable, » parce qu'ils pouvoient demeurer d'autant plus » fermes dans le bien, qu'ils n'avoient aucun » mélange de la chair, qui les affoiblît. Celui de » l'homme au contraire méritoit quelque in» dulgence, parce que la dignité de son ame » étoit mêlée avec l'infirmité de sa chair, qui en » diminuoit en quelque sorte la noblesse & l'ex» cellence. Aussi cette même infirmité a-t-elle » été un des principaux motifs de la pitié & de la » clemence du souverain Juge. C'est pourquoi David dit dans un Pseaume : *Comme un pere a de la tendresse pour ses enfans ; ainsi le Seigneur a*

Greg. Ibid.

Ps. 102. 13, 4.

eu compassion de ceux qui le craignent, parce qu'il connoît la bouë dont nous sommes formez, & qu'il se souvient que nous ne sommes que poudre. JOB. CHAP. VII.

Vous m'avez revêtu de peau & de chair : vous m'avez affermi par les os & les nerfs : vous m'avez donné la vie : vous m'avez comblé de bienfaits; & votre attention continuelle sur moi a conservé mon ame, ou *mon esprit.* Troisiéme motif; les bienfaits dont Dieu l'a comblé durant toute sa vie, & le soin qu'il a pris de lui, depuis qu'il a commencé d'être. Puis-je croire, ô mon Dieu, que vous vouliez abandonner une créature qui vous est si chere, & à qui vous avez donné tant de preuves de votre tendresse ?

Que ce motif est puissant, si nous le prenons dans toute l'étendue du sens que lui donnoit Job ! Il auroit dit peu de chose à la louange de Dieu, dit saint Grégoire, s'il n'avoit eu d'autre Liv. 9. c. 14 dessein que de décrire la formation du corps de l'homme, & s'il n'avoit exprimé le souffle admirable de l'Esprit Saint pour la vivification de l'homme intérieur. C'est pourquoi il ajoute : *Vous m'avez donné la vie, & vous m'avez comblé de bienfaits :* à la lettre, *Vous m'avez donné la vie & la miséricorde; & votre attention continuelle sur moi a conservé mon ame.*

Tout ce que Job dit ici n'est pas pour lui seul. Il parle en notre nom, & sa priere devient la nôtre. Elle nous apprend dans quels sentiments nous devons parler à Dieu, & implorer sa miséricorde, sur-tout lorsque nous nous voyons près d'aller paroître devant lui : & c'est une des raisons pour lesquelles l'Eglise nous fait lire cet endroit dans l'office pour les morts. Souvenez-vous, Seigneur, lui disons-nous, que je suis votre ouvrage. Vos mains ont paitri l'argile dont je suis formé; ce sont elles qui ont arrangé tou-

[illegible]

[illegible] dit S. Grégoire ,
» [illegible]
» [illegible] plus
» [illegible]
» [illegible] Celui de
» l'homme au contraire [illegible]
» diligence, parce que la dignité de son ame
» étoit mêlée avec l'infirmité de sa chair, [illegible]
» diminuoit en quelque sorte la no[illegible]
» cellence. Aussi cette même [illegible]
» été un des principaux [illegible]
» clemence du [illegible]

Ps. 102. 13, 14. David dit da[illegible]
de la tendr[illegible]

JOB. CHAP. VII.

tes les parties de mon corps avec une sagesse admirable. Vous m'avez animé de votre souffle, en me donnant une ame, qui est esprit comme vous. Cette ame est tombée dans la mort du péché : mais votre *miséricorde* toute-puissante l'a créée de nouveau : elle lui a donné un nouvel être & une nouvelle *vie* par l'esprit de grace & d'adoption. Mais c'étoit encore trop peu d'un si grand don pour un amour aussi tendre & aussi généreux que le vôtre. La méme miséricorde qui m'a prévenu pour me communiquer la vie de la justice, a veillé sur moi avec une *attention continuelle*, pour me la conserver par la vigilance & la priere, ou pour me la faire recouvrer par l'humiliation de la pénitence. Après tant de preuves de votre bonté infinie envers moi, ne puis-je pas, ô mon Dieu, me promettre avec confiance que mes péchez ne vous rendront point inexorable à ma priére ; que vous ne rejetterez point pour toujours celui que vous avez tant aimé, & que *vous ne favoriserez point* contre moi *les desseins des impies*, de ces esprits de ténébres qui ont conjuré ma perte ?

[*Quoique vous paroissiez avoir oublié ces choses, je sçai néanmoins que vous vous en souvenez, &c,* jusqu'à ces mots, *une armée de maux m'assiégeroit.*] Quoiqu'il semble, par la rigueur dont vous usez envers moi, que vous ayez oublié les bienfaits & les graces dont vous m'avez prévenu ; je sçai néanmoins que vous vous en souvenez, vous à qui toutes choses sont présentes ; & je ne croirai jamais que vous ayez dessein de me fermer tout accès à votre miséricorde. *Si je vous ai offensé* dans le temps de ma prospérité, *& que vous m'ayez* alors *épargné*, quoique vous eussiez droit de sévir contre moi ; maintenant que votre justice me châtie, & que je m'hu-

milie sous la main qui me porte de si rudes coups, *refuseriez-vous de* m'accorder le pardon, & de *me purifier de mon iniquité?*

JOB. CHAP. VII.

Malheur à moi, si je suis impie: je mérite d'être frappé de malédiction : vous ne me devez que des supplices; & si vous me traitez ainsi, je n'aurai aucun sujet de me plaindre. Le péché ne vient que de moi, & de ma mauvaise volonté. Mais *si je suis juste, je ne leverai point la tête:* je me garderai bien de me glorifier de ma justice, dont je ne suis pas le principe, & qui est un don de votre libéralité toute gratuite. D'ailleurs cette justice est si imparfaite, que rien n'en peut couvrir les deffauts, qu'une profonde humilité. Elle est si foible, que, si la même grace qui l'a créée en moi, ne la conserve par une continuelle influence, je retombe de moi-même dans le néant du péché. Comment donc, ô mon Dieu, oserois-je lever la tête avec orgueil, sur-tout *étant* comme je suis, *rassasié d'opprobres, & accablé d'afflictions*, que je regarde comme des marques de votre colere contre moi ? Il ne me reste qu'à me prosterner devant vous, pour implorer votre clémence par mes supplications & par mes larmes. *Si j'osois lever la tête*, & si je me glorifiois dans vos dons, au lieu de me glorifier dans vôtre seule miséricorde; *vous me poursuivriez* comme un ingrat & un ennemi : car vous ne détestez rien tant que l'orgueil de celui qui s'attribue à lui-même ce qui est un don de votre grace. *Vous me tourmenteriez de nouveau d'une terrible maniere*, pour me faire avouer mon crime : *vous produiriez en témoignage contre moi* tous les Justes qui ont été depuis l'origine du monde, qui confessent qu'ils doivent tout à votre grace : *vous multiplieriez les effets de votre colere, qui m'accableroient tour à tour ; & une armée de*

JOB. CHAP. VII.

mans m'assiégeroit. Car si vous me châtiez avec tant de sévérité pour des fautes que je ne connois point ; à quoi devrois-je m'attendre, si j'avois l'audace de m'élever contre vous, & d'attenter au droit incommunicable de votre souveraineté ?

[*Pourquoi m'avez-vous tiré du ventre de ma mere ? &c.* jusqu'à ces mots, *où regne une nuit perpétuelle.*] Job a parlé à Dieu avec ouverture, & avec confiance : il l'a supplié humblement, & l'a conjuré par les motifs les plus pressants, d'user de miséricorde envers lui. Mais Dieu garde un profond silence : il laisse son serviteur dans une incertitude accablante sur l'état de son ame. Ce saint homme ne sçait encore ni quel péché il a commis, ni si son juge lui a accordé le pardon. Il revient donc à déplorer de nouveau le malheur qu'il a eû de naître, pour devenir l'objet de la colère de Dieu. *Pourquoi m'avez-vous tiré du ventre de ma mere ?* Et pourquoi n'ai-je point *passé tout d'un coup de son sein dans le tombeau ?* Voyez ce qui a été dit au Chapitre second.

Le peu de temps que j'ai à vivre ne finira-t-il pas bientôt ? Job persuadé qu'il touche au dernier moment de sa vie, demande à Dieu, comme il a déja fait, qu'il lui fasse entendre quelque parole, qui calme ses frayeurs, & qui affermisse son espérance, afin qu'il meure avec la consolation que lui donnera la confiance que Dieu est appaisé. *Laissez-moi ;* cessez, mon Dieu, de vous montrer si sévere : *accordez-moi quelque relâche, afin que je respire un peu, avant que j'aille dans cette terre, d'où je ne reviendrai point ; terre couverte de ténébres, & de l'ombre de la mort ; terre de misere & de ténébres, où habite l'ombre de la mort, où l'en ne voit plus le* bel *ordre* du

monde ; *mais où regne une nuit perpétuelle :* toutes expressions qui, selon l'interprétation la plus simple, ne signifient autre chose ici que le tombeau, ou la région des morts, que l'Ecriture appelle ailleurs *la terre de l'oubli*, le *séjour de la mort.* C'est donc comme si Job disoit : Laissez-moi respirer quelques moments, avant que la mort me conduise au tombeau, *d'où il n'y a plus de retour* à la vie, selon le sens que nous avons donné à ce qu'il dit ailleurs, que *l'homme qui s'endort* du sommeil de la mort, *ne se réveillera point.*

JOB. CHAP. VII.

Ps. 87.

Chap. 5.

On pourroit penser avec d'habiles Interprétes, que Job parle du lieu où les ames des Justes attendoient que le sang du Rédempteur leur eût ouvert l'entrée du ciel. J'avoue néanmoins que j'ai peine à concilier l'idée que la foi nous donne de ces paisibles demeures, avec les ténébres, la misere, l'ombre de la mort, la nuit perpétuelle, & l'horreur, qui regnent dans cette terre dont parle Job. Il sembleroit plus naturel de la prendre pour l'enfer des damnez, si Job n'en parloit comme d'un lieu où il doit aller.

[*Je veux parler au Tout-puissant, & je desire de m'entretenir avec Dieu. Car pour vous, vous êtes tous des fabricateurs de mensonges, des médecins inutiles, & des consolateurs importuns, &c.*] A la seule lecture de ce texte, on apperçoit aisément qu'il n'est point une suite des paroles qu'on vient d'expliquer. En effet, il y a dans le Livre de Job deux Chapitres entre deux, sçavoir le onziéme & le douziéme, dont le premier est occupé par le discours de Sophar, & le second par la réponse de Job. Mais le Chapitre douziéme ne termine pas cette réponse. Elle continue dans le treiziéme & le quatorziéme, & c'est du treiziéme que nous avons extrait les paroles dont il s'agit,

en y inférant quelque lignes du douziéme qui y entrent fort naturellement.

JOB. CHAP. VII.

Le faint homme Job voyant que fes amis, fous prétexte de juftifier la Providence, perfiftoient à l'accufer d'impiété & d'hypocrifie, fe tourne vers Dieu, qui feul connoît le fond de fon cœur, & déclare que c'eft avec lui qu'il veut s'entretenir de fes maux, & devant lui qu'il defire de plaider fa caufe. Car pour vous, leur dit-il, vos difcours ne font qu'un tiffu de fauffetez; vous ne me tenez que des propos vagues qui ne remédient à rien. J'attendois de vous quelque confolation; & tout ce que vous me dites n'eft bon qu'à m'affliger. Vos difcours, au lieu de me foutenir, font pour moi un poids accablant. *Vous êtes des fabricateurs de menfonges, des médecins inutiles, & des confolateurs importuns.* Hélas! nous n'éprouvons que trop fouvent dans nos afflictions la vérité de ces paroles. Quel adouciffement à fes maux un chrétien peut-il trouver dans les confolations des mondains? De quelle utilité peuvent lui être des difcours, qui ne font le plus fouvent que de purs compliments, que la langue prononce, & que le cœur défavoue; ou qui n'étant remplis que d'idées baffes & de vûes charnelles, peuvent bien l'amufer, le diffiper, & fufpendre pour quelques moments le fentiment de la douleur; mais qui ne lui préfentent aucun des objets d'où le chrétien tire la plus folide confolation; tels que l'exemple de Jefus-Chrift fouffrant avec une foumiffion parfaite à la volonté de Dieu fon pére; le prix ineftimable des fouffrances de cette vie, qui ne durent qu'un moment, & qui produifent en nous un poids éternel de gloire; la bonté de Dieu, qui nous donne par-là le moyen d'expier nos fautes, & de nous purifier par la péni-

tence ? Toutes ces vûes de foi n'entrent pour rien dans les discours de nos proches & de nos amis du monde. Souvent même leurs paroles plus douces que le miel, sont un poison mortel pour nous ; & leurs caresses les plus insinuantes sont des traits qui nous percent le cœur, si elles ne sont repoussées par le bouclier de la foi. Si un serviteur de Dieu souffre pour la vérité & la justice ; ses amis & ses proches deviennent presque toujours ses plus dangereux persécuteurs. Plusieurs Martyrs & Confesseurs de la foi l'ont éprouvé ; & sainte Perpétue eut besoin d'une plus grande force, pour se deffendre des sollicitations & des caresses de son pére, que pour supporter les incommoditez de la prison, & surmonter les horreurs du supplice.

[*Celui qui est comme moi l'objet des insultes de ses amis, invoquera Dieu, & Dieu l'exaucera.*] Voilà la ressource du juste affligé, insulté, calomnié. Il remet sa cause à Dieu : il l'invoque ; & Dieu écoute sa priere, & lui rend justice. Il seroit dangereux pour lui de recevoir des louanges & des applaudissements de la part des hommes ; parce que l'ame occupée de ce qui la flatte au dehors, s'abandonne à une fausse joie, qui la fait sortir hors d'elle-même, & oublier Dieu. » Mais celui, dit S. Grégoire, qui s'ap- Moral. l. 10. c. 17.
» pliquant à l'exercice des bonnes œuvres, est
» l'obet de la raillerie & des insultes des pé-
» cheurs, est pressé par la confusion qu'il re-
» çoit, de rentrer en soi-même, & de s'atta-
» cher à Dieu avec d'autant plus de fermeté,
» qu'il ne trouve rien au dehors où il puisse
» prendre son repos. Il met alors toute son
» espérance dans son Créateur ; & c'est le seul
» témoin de son innocence auquel il s'adresse
» parmi les dérisions & les moqueries. Son

JOB. CHAP. VII.

» cœur affligé s'unit d'autant plus intimement à » Dieu, qu'il ſe voit plus éloigné des applau- » diſſements & de la faveur des hommes. » Jeſus-Chriſt le chef de tous les juſtes n'avoit rien à craindre des louanges humaines. Cependant il s'en eſt privé volontairement, & il a choiſi au contraire d'être mépriſé & calomnié, pour nous apprendre que la voie des humiliations eſt la plus ſûre pour aller à Dieu.

Car on ſe moque de la ſimplicité du Juſte. Un homme qui n'a point d'autre grandeur que la vertu, ni d'autre richeſſe que les bonnes œuvres; qui eſt, comme Job, *ſimple & droit;* qui ne craint que d'offenſer Dieu, & qui évite juſqu'à l'apparence du mal, n'a rien à attendre de la part du monde que les railleries & les mépris. La vertu de Job étoit louée dans le tems de ſa proſpérité. Mais depuis qu'il eſt réduit à l'extrémité de l'indigence, couvert d'ulceres, & en apparence abandonné de Dieu; il ne mérite plus aucun ménagement. Sa femme toute la premiere s'eſt moquée de ſa *ſimplicité;* & ſes amis, auparavant ſes admirateurs, ſoutiennent qu'il n'a jamais eu que le maſque de la vertu. Il eſt coupable parce qu'il eſt affligé. Reconnoiſſons Jeſus-Chriſt ſous cette image. Lorſque l'éclat des miracles l'accompagnoit, on s'empreſſoit à le ſuivre : chacun étoit ravi en admiration de ſa doctrine, & des œuvres de ſa puiſſance. Mais quand on le vit opprimé par la cabale de ſes ennemis, couronné d'épines, & déchiré par une cruelle flagellation, puis attaché en croix, & délaiſſé par ſon Pere; on ne trouva plus rien en lui que de mépriſable. Sa ſolitude, ſon humilité & ſon ſilence lui attirerent les inſultes & les railleries les plus ſanglantes. Mais *cette lampe regardée avec mépris par*

les riches, c'eſt-à-dire, par des hommes ſuperbes, & riches à leurs propres yeux, étoit *prête à luire dans le tems* que Dieu avoit *marqué*. La réſurrection de Jeſus-Chriſt, figurée par le rétabliſſement de Job dans tous ſes biens, a fait éclater ſa gloire : la lumiere de ſa doctine s'eſt répandue de tous côtés : & cette lampe paroîtra de nouveau *au jour marqué* pour le jugement général, avec un éclat qui éblouira & confondra les ſuperbes qui l'ont mépriſée. Alors tous *les Juſtes*, qui ont été aſſociés aux humiliations de leur chef, ſeront aſſociés à ſa gloire, & *brilleront* avec lui *comme le ſoleil dans le royaume de leur Pere*.

Mat. 13. 43.

Plût à Dieu que vous demeuraſſiez en ſilence : ce ſeroit pour vous une ſageſſe. Job parlant avec l'autorité d'un prophéte, avertit ſes amis qu'il leur conviendroit mieux, & qu'il ſeroit plus ſage pour eux, de garder le ſilence, que de ſe répandre en de vains diſcours ſur la conduite de Dieu, dont les ſecrets leur ſont inconnus. Ils ſe croyoient fort éclairés, lorſque voyant Job dans l'extrémité de l'affliction, ils prétendoient ſoutenir les intérêts de la juſtice divine, en ſuppoſant que ſon état étoit le chatiment de ſon hypocriſie & de ſon impiété. C'étoit une fauſſeté, dont il les reprend avec force. *Dieu*, dit-il, *a-t-il beſoin de votre menſonge ?* Celui qui eſt la vérité même, *a-t-il beſoin que vous inventiez des fauſſetés* & des calomnies *pour ſoutenir ſa cauſe ? Prétendez-vous* vous rendre agréables à la Sainteté & à la Juſtice éternelle, en la deffendant par des moyens injuſtes ? Vous me condamnez ſans rien approfondir. Pouvez-vous eſpérer que *Dieu vous ſçaura gré* de votre témérité, ſous prétexte que vous avez intention de *juſtifier* ſa Providence toujours adorable ?

JOB. CHAP. VII.

Cela peut-il plaire à celui qui sonde les cœurs; & qui voit dans les vôtres un fond de malignité contre moi? *Lui en imposerez-vous* par vos belles paroles, *comme vous feriez à un homme?* *Il vous condamnera certainement. Aussi-tôt qu'il paroîtra, sa majesté vous remplira d'effroi.* Quand il se montrera avec toute la majesté de la vérité offensée, comment soutiendrez-vous ses regards? & que répondrez-vous au reproche qu'il vous fera d'avoir osé employer le mensonge comme nécessaire à sa gloire? Tous vos discours tendent à me jetter dans le désespoir. Mais sachez que, *quand Dieu me tueroit, je ne laisserai pas d'espérer en lui.* J'aimerai toujours la main qui me frappe, parce que je sçai que ses blessures sont salutaires. Quand elle me donneroit le coup de la mort, je le recevrai en la bénissant; & ma confiance me suivra jusqu'au-delà de la mort & du tombeau. Je crains sa justice: mais je suis rassuré par la vûe de sa miséricorde. En attendant le moment où Dieu décidera de mon sort, *j'examinerai sous ses yeux*, & à sa lumiere, *les voies dans lesquelles j'ai marché.* Je ne demande qu'à connoître mes fautes, pour m'en humilier avec un sincere repentir, Ces sentimens attireront sur moi les regards favorables de mon Dieu: il prendra ma cause en main, & *il sera lui-même* mon libérateur & *mon sauveur.* Car c'est de lui seul que j'attends la justice & le salut par les mérites du Médiateur, égal à lui, & semblable à moi, qui doit être la victime de propitiation pour mes péchés. Mais *l'hypocrite*, qui n'a qu'une fausse justice, parce qu'il l'attend de lui-même, *n'osera paroître devant ses yeux*: il ne pourra soutenir l'aspect de ce juste juge. Pour moi, *je suis prêt à plaider ma cause* devant lui contre mes accusateurs; *& je*

suis sûr que je serai trouvé innocent des crimes d'hypocrisie & d'impiété qu'ils m'imputent.

On est étonné d'entendre Job parler de son innocence avec tant de fermeté. Comment ose-t-il demander d'être examiné & jugé au tribunal de Dieu même, lui qui se regardoit il n'y a qu'un moment comme sous la verge de sa justice, & qui n'étoit en peine que d'apprendre ce qu'il y avoit en lui qui déplaisoit à ses yeux ?

Mais ces sentimens n'ont entre eux qu'une opposition apparente.

1°. Job étoit certainement innocent des crimes & des injustices dont ses amis l'accusoient, & dont on verra dans la suite le détail. C'est pour cela, que répondant à leurs accusations, il le fait avec l'assurance d'un homme qui ne se sent coupable de rien, & qui n'a rien à craindre, même au tribunal du souverain Juge; ce qui n'empêche pas qu'il ne tremble pour ses fautes cachées qu'il croit que Dieu punit en lui.

2°. Mais souvenons-nous ici de ce qui a déja été dit plusieurs fois, que Job représente le mystere de Jesus-Christ souffrant pour des péchés qu'il n'a point commis, mais que Dieu punit en sa personne, comme s'il en étoit réellement coupable. Il est le Saint & le Juste; & il ne craint pas de deffier ses ennemis de le convaincre d'un seul péché. Néanmoins, comme s'il étoit le plus grand des pécheurs, il est condamné par la justice divine à un supplice dont la seule pensée fait horreur, & dont l'approche jette son ame dans un ennui & une tristesse mortelle. Ainsi Job, qui soutient son innocence, parlant aux hommes, & qui est même prêt à la deffendre devant le tribunal de la Justice divine, s'humilie néanmoins sous la main de Dieu qui le frappe; & il implore comme un criminel

JOB. CHAP. VII.

la miséricorde de son Juge. Ainsi David, dans un Pseaume dont Jesus-Christ est certainement le sujet, nous le montre d'un côté, fidelle à accomplir la volonté de Dieu son pére, & persécuté injustement par les méchans ; & de l'autre, Ps. 39. 13. accablé du poids & de la multitude de *ses iniquités. Je n'ai pû*, dit-il, *en soutenir la vûe : elles sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête ; & mon cœur m'a abandonné*, ou, *est tombé en défaillance.*

[*Seigneur, je vous demande seulement deux choses. Accordez-les moi ; & je ne me cacherai point de devant votre face. Retirez votre main de dessus moi, & ne m'épouvantez point par la terreur de votre puissance, &c.*] Job demande à Dieu deux choses, comme il a déja fait à la fin du Chapitre IV. afin qu'il puisse paroître devant lui, non comme un criminel, qui ne craint rien tant que la présence de son juge ; mais comme un fils, qui se présente devant son pére avec la liberté & la confiance que l'amour inspire. *Retirez votre main de dessus moi, & ne m'épouvantez point par la terreur de votre puissance.* Car si vous continuez de me punir & de m'effrayer, comme étant digne de votre haine, comment oserois-je vous parler ? Après cela, *Appellez-moi, & je vous répondrai : ou permettez que je parle, & daignez me répondre.* Choisissez de me parler le premier, ou de me répondre. Je ne chercherai point à déguiser ou diminuer mes fautes. Je suis prêt à me condamner moi-même, si votre vérité m'accuse.

De combien d'iniquités & de péchés suis-je coupable ? faites-moi connoître mes prévarications & mes offenses. Je vous demande comme une grace, de me faire connoître tout ce qui vous déplaît en moi. Je ne desire de le connoître, que

pour le détester, & pour l'expier par les larmes de la pénitence. Cette priere de Job est pour les justes aussi-bien que pour les pécheurs. Car il n'y a que la lumiere divine, qui puisse nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. Sans elle nous ne nous connoissons point, parce que nous ne nous voyons qu'avec les yeux trompeurs de notre amour propre. » Consi- » dérez, dit S. Grégoire, quelle est cette peine » à laquelle nous avons été condamnés dans » ce misérable exil, d'être enveloppés de tant » de ténebres, que nous ne pouvons nous voir » & nous connoître nous-mêmes. Nous fai- » sons le mal, sans nous en appercevoir, même » après que nous l'avons fait. Notre ame bannie » & séparée de la lumiere de la vérité, ne trouve » plus en elle-même qu'une nuit obscure, & » souvent elle est sur le bord du précipice du » péché, sans qu'elle le sache. C'est pourquoi » ceux qui soupirent dans le desir de l'éternité, » prient Dieu sans cesse de leur découvrir ce » qui lui déplaît en eux, afin de s'en punir eux- » mêmes par une sévere pénitence ; & que se » jugeant dès cette vie, il ne se trouve plus » rien à juger en eux dans la vie future.

JOB. CHAP. VII.

Moral. L. 11. c. 15.

Pourquoi me cachez-vous votre visage, & me regardez-vous comme votre ennemi ? Seroit-il possible, ô mon Dieu, que vous voulussiez me laisser dans mes ténébres, en me privant du secours de votre lumiere ? Seroit-il possible que vous me regardassiez comme votre ennemi, lorsque vous voyez dans mon cœur un desir sincere dêtre uni à vous par un amour inviolable ?

Est-ce contre une feuille que le vent emporte, que vous faites éclater votre puissance ? & poursuivez-vous une paille séche ? Une feuille, une

JOB. CHAP. VII.

paille sont-elles dignes de votre colere? Eh que suis-je autre chose par rapport à votre souveraine majesté? Ayez plutôt compassion de cette feuille & de cette paille, qui est emportée à tout moment comme malgré elle, par le vent des tentations & des desirs déréglés. Ne vous seroit-il pas plus glorieux de signaler votre miséricorde, que de vous montrer si sévere envers celui que vous connoissez si foible?

Car vous écrivez contre moi des arrêts très-séveres; & vous voulez me consumer pour les péchez de ma jeunesse. Continuerez-vous, ô mon, Dieu, d'exercer contre moi une justice inflexible, qui n'oublie rien; qui tient un compte exact de tout; qui condamne & qui punit sévérement tout ce qui s'écarte de la regle immuable de votre volonté? Remonterez-vous jusqu'au temps de ma jeunesse; & voudrez-vous me consumer & me perdre pour des fautes qui me sont échappées en un âge où je commençois à peine à discerner le bien du mal?

Apprenons de ces dernieres paroles de Job ce qu'on doit penser des péchez de la jeunesse. Le monde en fait peu de cas. A peine la plûpart s'en souviennent-ils. Mais les justes qui sçavent comme Job que Dieu les pese dans la balance d'une exacte justice, n'y sont rien moins qu'indifférents. Ils en font la matiere d'un sérieux examen; & l'on voit qu'à mesure qu'ils font du progrès dans la piété, ils découvrent dans les premieres années où ils ont fait usage de leur raison, un grand nombre de fautes dignes des gémissements & des larmes de la pénitence.

Vous avez mis mes pieds dans les ceps: vous avez observé toutes mes démarches, & examiné avec soin toutes les traces de mes pas. Vos regards, ô mon Dieu, me suivent par tout, & me tiens

nent à la géne, comme si j'étois dans les fers. Je ne saurois faire un pas, qui ne vous soit connu, ni le moindre écart, qui ne soit remarqué. *Moi qui dans un moment ne serai que pourriture, & qui deviendrai comme un vêtement rongé des vers.* Souvenez-vous, Seigneur, de ce que je suis, & de ce que je deviendrai dans un moment : & vous me trouverez assurément plus digne de votre compassion, que de votre colere.

CHAPITRE VIII.

Job dépeint les maux qu'il souffre, avec des traits qui conviennent parfaitement à la Passion de Jesus-Christ, dont il étoit la figure.

JE suis accablé de douleur & d'ennui; Ch. 16. 8-11.
& vous m'avez enlevé, Seigneur, tous ceux qui m'environnoient. Vous m'avez saisi & arrêté : un calomniateur s'éleve contre moi, pour servir de témoin ; & il m'accuse en face. Sa fureur est celle d'une bête cruelle qui se jette sur sa proie. Il m'a fait sentir tous les effets de sa haine : il a grincé les dents contre moi : cet ennemi m'a regardé avec des yeux étincelants de rage. Ils ont ouvert leurs bouches comme pour me dévorer : ils m'ont frappé sur la joue

JOB. CHAP. VIII.

avec insulte : ils se sont attroupez pour me faire souffrir : ils ne craignoient pas même de me cracher au visage. Mon ame
Ch. 16. 10. 16. 17. 18. languit, & se fond en elle-même : les jours de tristesse & d'affliction m'ont surpris. Pendant la nuit mes os sont disloquez, & mes arteres [ou mes veines] sont agitées. La violence avec laquelle mon sang en sort, est si grande, que la couleur de mes habits en est changée, & qu'ils me serrent par le corps comme l'en-
Ch. 16. 12-20. trée étroite de ma tunique. Dieu m'a tenu lié sous la puissance de l'injuste : il m'a livré entre les mains des impies. J'étois en paix & tranquille ; & tout d'un coup il m'a réduit en poudre : il m'a fait plier le cou : il m'a brisé, & m'a mis en butte à tous ses traits. Ses soldats armez de lances & de javelots m'ont environné : ils ont mis en pieces tout mon dos : ils ne m'ont point épargné : ils ont répandu mes entrailles sur la terre. Il m'a déchiré, & m'a fait plaies sur plaies : il est venu fondre sur moi de toutes ses forces. J'ai étendu un sac sur ma peau, & j'ai rabbaissé ma force jusque dans la poussiere. Mon visage est devenu tout bouffi à force de pleurer, & mes yeux se sont obscurcis. J'ai souffert tout cela, sans que ma main fût souillée par l'iniquité, & lorsque j'offroit à Dieu des prieres très-pures.

Terre à

JOB. CHAP. VIII.

Terre, ne cache point mon ſang, & ne donne point de lieu à mes cris. Le témoin de mon innocence eſt dans le ciel: celui qui connoît le fond de mon cœur réſide au plus haut des cieux.

Ch. 19. 6.

Sachez maintenant que ce n'eſt point par un jugement d'équité que Dieu me maltraite, & qu'il m'a environné de ſon filet. Je crie qu'on me fait violence; & je ne ſuis point écouté: je continue de crier; & l'on ne me fait point de juſtice.
v. 8. &c.
Dieu a fermé d'une haie le chemin où je marche, & il a répandu des ténébres ſur mes ſentiers. Il m'a dépouillé de ma gloire, & m'a ôté la couronne de deſſus la tête. Il m'a détruit de toutes parts, & je péris: il m'a ôté toute eſpérance comme à un arbre qui eſt arraché. Sa fureur s'eſt allumée contre moi, & il m'a traité comme ſon ennemi. Ses troupes ſont venues enſemble: elles ſe ſont fait un chemin pour pénétrer juſqu'à moi, & ont formé un camp autour de mon pavillon. Il a écarté mes freres loin de moi; & ceux qui me connoiſſoient m'ont fui, comme s'ils euſſent été des étrangers. Mes proches m'ont abandonné, & mes amis m'ont oublié. Mes domeſtiques m'ont regardé comme un inconnu. J'ai appellé mon ſerviteur, & il ne m'a point répondu, quoique je m'abbaiſſaſſe juſqu'à le ſupplier moi-même.

JOB. CHAP. VIII.

Ma femme a eu horreur de mon haleine ; & je suppliois [en vain] les enfants qui sont sortis de moi. Les plus méchants m'insultent : je me tiens debout [devant eux ;] & ils parlent contre moi. Ceux à qui je faisois part de mes secrets, m'ont en abomination, & celui que j'aimois le plus s'est déclaré mon ennemi. Mes chairs sont réduites à rien, & mes os sont collez à ma peau ; & il ne me reste que les levres autour des dents. Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis : ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé. Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu me persécute, & [me déchirez - vous,] sans vous rassasier de ma chair ? Qui m'accordera maintenant que mes paroles soient écrites ? Qui me donnera qu'elles soient conservées dans un livre ; qu'avec un burin d'acier elles soient gravées sur une lame de plomb, ou sur le marbre avec le ciseau ? Car je sçai que mon Rédempteur est vivant ; & qu'à la fin des temps il me ressuscitera de la terre ; que je serai encore revétu de cette peau, & que je verrai mon Dieu dans ma chair. Oui, je le verrai moi-même ; je le verrai de mes propres yeux ; & ce ne sera pas un autre qui le verra. Cette espérance que je porte dans mon cœur, est déja accomplie.

ECLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

NOUS n'envisagions les souffrances de Job que d'une maniere générale, lorsque nous avons dit qu'elles étoient un tableau de celles de notre Sauveur. Mais ce tableau nous est montré ici avec tous les traits de l'original, d'une maniere si distincte & si ressemblante, qu'il est impossible de ne l'y pas reconnoitre. Les expressions de Job, qui sont pour la plupart obscures, impropres, inintelligibles, si l'on s'arrete à lui, deviennent claires, exactes, & lumineuses, lorsqu'on les applique à Jesus-Christ: & elles réunissent si parfaitement plusieurs des principales circonstances de sa Passion, que de toutes les prophéties il n'y en a point où elles soient exprimées avec plus d'énergie. En un mot, ce n'est point Job qui parle: c'est Jesus-Christ sous le nom & par la bouche de ce saint homme: & l'on va voir que les expressions mêmes qui peuvent s'entendre de Job, ne sont ni moins justes, ni moins exactes, étant rapportées à celui que Job voyoit, & dont il étoit la figure.

[*Je suis accablé de douleur & d'ennui; & vous m'avez enlevé, Seigneur, tous ceux qui m'environnoient. Vous m'avez saisi & arrêté. Un calomniateur s'éleve contre moi, pour servir de témoin; & il m'accuse en face. Sa fureur est celle d'une bête cruelle, qui se jette sur sa proie. Il m'a fait sentir tous les effets de sa haine: il a grincé les dents contre moi: cet ennemi m'a regardé avec des yeux étincelants de rage. Ils ont ouvert leur bouche comme pour me dévorer: ils m'ont frappé sur la jouë avec insulte: ils se sont attroupez pour me faire souffrir: ils ne craignent pas même de me cracher au visage.*]

JOB. CHAP. VIII.

Ces paroles n'ont besoin ni de commentaire ; ni de paraphrase. Il ne faut que se souvenir de celui qui fut saisi d'un *ennui* & d'une *tristesse* mortelle dans le jardin des oliviers ; *arrêté & pris* par ses ennemis ; abandonné de ses disciples ; noirci par les *calomnies* de plusieurs *faux témoins* ; insulté par une troupe de valets insolents, qui lui *donnoient des soufflets*, & lui *crachoient au visage* ; poursuivi avec le dernier acharnement par les Chefs de la Synagogue, dont la rage ne pouvoit être assouvie que par sa mort. *La fureur de mon ennemi est celle d'une bête cruelle, qui se jette sur sa proie ...... Il a grincé les dents contre moi : il m'a regardé avec des yeux étincelants de rage : ils ont ouvert leur bouche comme pour me dévorer.* N'est-il pas visible que celui qui parle ainsi, voit en esprit le même objet qui étoit présent à l'esprit de David, lorsqu'il

Ps. 21. a dit plusieurs siécles après : *Un grand nombre de jeunes taureaux m'ont environné : des taureaux gras & forts m'ont assiégé de toutes parts : ils ont ouvert leur bouche pour me dévorer, comme un lion ravissant & rugissant.*

Isa. 50. 6. Le prophete Isaïe a imité après David le langage de Job. *J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappoient, & mes jouës à ceux qui m'arrachoient le poil de la barbe. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvroient d'injures & de crachats.* Certainement ces deux prophetes, non plus que Job, ne parlent pas d'eux-mêmes. Ce seroit s'écarter de la vérité, que de faire violence à leurs expressions, pour les leur appliquer. Mais dès qu'on les laisse dans leur sens naturel, elles conviennent parfaitement à Jesus-Christ, dont Dieu leur révéloit les humiliations & les douleurs.

§ *Mon ame languit & se fond en elle-même : les*

Jours de tristesse & d'affliction m'ont surpris. Pendant la nuit mes os sont disloquez, & mes arteres (ou *mes veines*) *sont agitées. La violence avec laquelle mon sang en sort, est si grande, que la couleur de mes habits en est changée, & qu'ils me serrent par le corps comme l'entrée étroite de ma tunique.*] Tout cet endroit est une peinture fort touchante de l'état où la vûe & les frayeurs de sa mort prochaine réduisirent le Fils de Dieu dans le jardin des oliviers. L'Evangile ne dit qu'un mot de son *agonie*, & de sa *sueur de sang*. Mais le Prophete parlant en son nom, nous apprend que ce qu'il souffrit durant cette nuit, fut pour lui aussi douloureux que sa croix. Tout son corps étoit dans une si violente agitation, que *ses os* furent comme *disloquez*, & arrachez de leur place, ou, selon notre vulgate, *transpercez* par les pointes de *la douleur* la plus vive, & la plus cuisante : l'agitation du sang qui couloit dans ses arteres & dans ses veines, étoit si excessive, qu'il s'échappa en grande abondance par une sueur, dont les grumeaux arrosoient la terre : ses habits en furent trempez ; & s'attachant à son corps, ils le serrerent aussi étroitement que l'entrée de la tunique qui environne le cou.

JOB. CHAP. VIII.

Ce que nous entendons de la sueur de sang, je dirois qu'on peut aussi l'expliquer fort heureusement de la flagellation, si ce sens n'étoit combattu par la circonstance du temps. Ce fut *la nuit* que se passa ce qui est l'objet de la prophetie ; au lieu que la flagellation se fit en plein jour. Il en sera parlé dans un moment.

[*Dieu m'a tenu lié sous la puissance de l'injuste : il m'a livré entre les mains des impies, &c.*] Ces expressions, & les suivantes, qui attribuent à Dieu même les diverses circonstances de la Passion de

JOB. CHAP. VIII.

Jesus-Christ, sont justifiées par Jesus-Christ même, quand il dit à Dieu son pére dans la priere du jardin : *Mon pére, éloignez de moi, s'il vous plaît, ce calice : néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre.* Il est donc vrai que les douleurs, les opprobres, & la mort de Jesus-Christ, étoient l'effet d'une volonté, & d'un decret absolu de Dieu ; decret juste & saint, qui s'exécutoit par des volontez & des mains très-criminelles ; comme S. Pierre le dit aux Juifs dans son premier discours après la descente du Saint Esprit : *Ce Jesus vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, & par un decret de sa prescience, vous l'avez fait mourir, en le crucifiant par les mains des méchants.*

Luc. 22. 42

Act. 2. 23.

J'étois en paix & tranquille : & tout d'un coup il m'a réduit en poudre : il m'a fait plier le cou : il m'a brisé, & m'a mis en butte à tous ses traits. Peu de jours avant sa Passion, Jesus-Christ entra triomphant à Jerusalem, parmi les acclamations d'un peuple nombreux, qui le reconnoissoit pour le fils de David, c'est-à-dire, pour le Messie : & tout d'un coup il se fit contre lui une conspiration générale, qui aboutit à le crucifier, après qu'on lui eut fait mille outrages les plus indignes, que le Prophete exprime par ces mots: *Il m'a réduit en poudre : il m'a fait plier le cou, & m'a mis en butte à tous ses traits.*

Ses soldats armez de lances & de javelots, m'ont environné : ils ont mis en piéces tout mon dos : ils ne m'ont point épargné : ils ont répandu mes entrailles sur la terre. Il m'a déchiré, & m'a fait plaies sur plaies : il est venu fondre sur moi de toutes ses forces. Il faudroit être bien aveugle, pour ne pas reconnoître le maître dans le langage du serviteur. En effet, qu'y a-t-il dans l'histoire

de Job, & dans les discours de ses amis, à quoi l'on puisse rapporter ce qu'il dit ici, Que *des soldats l'ont environné ;* qu'*ils ont déchiré & mis en piéces tout son dos ;* qu'*ils lui ont fait plaies sur plaies ;* qu'*ils ont répandu ses entrailles sur la terre ;* qu'*ils se sont jettez sur lui de toutes leurs forces ;* qu'*ils lui ont fait plier le cou ?* Mais dès qu'on l'applique à la flagellation de Jesus-Christ, tout s'entend parfaitement ; & la peinture si vive que fait le Prophete de cette espece de question qu'on fit souffrir à notre Sauveur par ordre du magistrat Romain, nous y découvre des circonstances & un excès de cruauté, qui seroient sans cela demeuré cachez sous la simplicité du récit de l'Evangile. Et c'est, pour le dire en passant, une preuve que les Evangélistes, aussi bien que les Prophetes, étoient éclairez & conduits par un autre esprit que par celui de l'homme. Les Prophetes, qui n'ont vû qu'en éloignement le mystere de la flagellation du Fils de Dieu, l'ont peint avec les couleurs les plus vives, & les plus touchantes : & les Evangelistes, historiens contemporains, témoins oculaires, disciples très-zélez de Jesus-Christ, infiniment sensibles à ses douleurs & à ses opprobres, n'ont rien dit qui fît paroître, ni qu'ils étoient touchez eux-mêmes, ni qu'ils avoient dessein de toucher les lecteurs. Ils se sont contentez d'un récit, où le seul fait est rapporté, & même en un mot : *Pilate fit prendre Jesus, & le fit fouetter.* Qui a découvert aux uns des objets si éloignez ? qui leur a appris à en parler avec tant de force & d'énergie ? Et qui a conduit la plume des autres, pour leur faire écrire dans les termes les plus simples, des faits si atroces, & qui s'étoient passez sous leurs yeux ? N'est-il pas visible qu'ici tout est divin ; & que

JOB. CHAP. VIII.

Jean. 19.

JOB. CHAP. VIII.

le même Esprit, qui, pour frapper les hommes d'admiration, a rendu si éloquents & si pathétiques ceux qui ont prédit les souffrances & les humiliations du Christ, a retenu ceux qui en ont écrit l'histoire, dans les bornes de la modération la plus exacte ; afin que leur sincérité fût à couvert de tout soupçon, & que tout le monde eût de quoi se convaincre qu'ils n'avoient écouté en écrivant, ni la passion, ni la prévention ?

J'ai étendu un sac sur ma peau ; & j'ai rabbaissé ma force jusque dans la poussiere. Ce sont des expressions figurées, qui marquent qu'au milieu de tant de douleurs & d'ignominies, Jesus-Christ étoit pénétré des plus humbles sentiments d'un pénitent, qui accepte toutes ces amertumes avec une entiere soumission, & qui les offre pour l'expiation des péchez dont il se sent chargé, & que la justice de Dieu punit dans sa personne. Il oublie en quelque façon sa force toute divine, & descend volontairement à un état de foiblesse, qui le rabbaisse jusque dans la poussiere ; & qui le fait prendre pour le dernier des hommes ; ou, comme dit un autre prophè-
Ps. 21. te, pour *un ver de terre, & non pas un homme, l'opprobre des hommes, & l'objet du mépris de son peuple.*

Mon visage est devenu tout bouffi, à force de pleurer ; & mes yeux se sont obscurcis. D'autres traduisent : *Un rouge triste & affreux a couvert mon visage, & des ténébres épaisses ont obscurci mes yeux.* Les Evangelistes n'ont rien dit des larmes de Jesus-Christ dans sa passion. S. Paul parle de celles qu'il répandit sur la croix, où il
Heb. 5. 7. *offrit avec un grand cri, & avec larmes, ses prieres & ses supplications à celui qui pouvoit le sauver de la mort ;* c'est-à-dire, le ressusciter. Il paroît par l'endroit de Job où nous sommes,

JOB. CHAP. VIII. Chap. 7.

qu'il en versa une grande abondance pendant sa cruelle flagellation, & au milieu des insultes qu'il eut à essuyer de la part des soldats du gouverneur. Ces larmes étoient le dernier degré d'affoiblissement, auquel sa charité le réduisoit, afin de fléchir la justice de Dieu par l'humilité la plus profonde, & de mériter aux pécheurs par ce torrent de larmes, la grace de laver leurs crimes dans les pleurs de la pénitence.

[*J'ai souffert tout cela, sans que ma main fût souillée par l'iniquité, & lorsque j'offrois à Dieu des prieres très-pures. Terre, ne cache point mon sang, & ne donne point de lieu à mes cris. Le témoin de mon innocence est dans le ciel : celui qui connoît le fond de mon cœur, réside au plus haut des cieux.*] C'étoit le Juste & l'Innocent qui souffroit toutes ces indignitez, sans que personne prît sa deffense. Il les souffroit en silence, sans se plaindre, sans se récrier contre l'injustice; parce qu'il tenoit la place des coupables. Il falloit que son sacrifice, qui étoit l'effet de sa charité infinie pour nous, eût les apparences d'un supplice forcé, & justement mérité; afin qu'il eût la vertu d'expier nos crimes, & de nous délivrer des supplices & de la confusion éternelle, qui étoient dûs à nos iniquitez. Il ne rompit ce silence, après qu'on l'eut attaché à la croix, que pour *offrir à Dieu* cette *priere si pure* & si divine pour ceux qui le faisoient mourir : *Mon Pere, pardonnez-leur ; car ils ne sçavent ce qu'ils font.* Mais le prophete, qui le figure, & qui parle en son nom, soutient hautement la justice de sa cause, & prend Dieu même à témoin de son innocence. *Le témoin de mon innocence est dans le ciel : celui qui connoît le fond de mon cœur, réside au plus haut des cieux.*

C'est ainsi que le prophete Isaïe, à la suite

JOB. CHAP. VIII.

de l'endroit que nous avons cité un peu plus haut, & où il est clair qu'il parle au nom du Sauveur, deffie hardiment ses ennemis de le convaincre d'avoir mérité le traitement qu'ils lui

Isa. 50. 8.

font souffrir. *Celui qui me justifie*, dit-il, *est auprès de moi : qui est celui qui se déclarera contre moi ? Allons ensemble* devant le juge. *Qui est mon adversaire ? qu'il s'approche. Le Seigneur mon Dieu me soutient de son secours : qui entreprendra de me condamner ?*

Terre, ne cache point mon sang ; & ne donne point de lieu à mes cris. Ces paroles désignent évidemment la mort de Jesus-Christ, dont Job n'avoit encore rien dit. Il est même aisé d'appercevoir qu'elles font allusion à la mort violente d'Abel, dont le sang innocent répandu en

Gen. 4. 10. 11.

secret par son frere Caïn, & reçû dans le sein de la terre, demandoit avec de grands cris la

Expl. de Job.

vengeance d'un tel parricide. Plus Caïn avoit pris à tâche de dérober aux hommes la connoissance de son crime ; plus il l'avoit rendu présent à la justice divine. Il en avoit effacé les vestiges, en cachant dans la terre le sang qu'il avoit répandu : mais les cris de ce sang, qu'il s'efforçoit d'étouffer, n'en devenoient que plus perçants. Il n'en sera pas de même du sang de Jesus-Christ. Il sera répandu sur la terre par un crime incomparablement plus atroce que le meurtre d'Abel : mais la terre qui le recevra, ne le cachera point dans son sein, comme pour en dérober la vûe à Dieu & aux hommes. Il demeurera toujours exposé à leurs yeux ; & Dieu, en le voyant, sera appaisé ; la terre purifiée, & les hommes réconciliez.

[*Sçachez maintenant que ce n'est point par un jugement d'équité que Dieu me maltraite, & qu'il m'a environné de son filet ; &c.* jusqu'à ces mots,

s'est déclaré mon ennemi.] Job toujours occupé des mysteres humiliants du Sauveur, les dépeint ici sous la figure de ses disgraces, & de l'abandon où il est réduit : & nous allons voir que les expressions qu'il emploie, ne sont, comme nous l'avons dit, ni moins justes ni moins exactes, étant appliquées à Jesus-Christ.

Ce n'est point par un jugement d'équité que Dieu me maltraite, & qu'il m'a environné de son filet. Un jugement d'équité selon les hommes, est celui qui punit un coupable, & non un innocent; & qui met une juste proportion entre les peines & les crimes. Job continuant de soutenir son innocence, assure que ce n'est point par un tel jugement qu'il est affligé de si grands maux, comme le croient faussement ses amis; mais par l'ordre secret d'une Providence, dont ils ignorent les vûes & les desseins toujours justes, toujours adorables. Il ne s'explique point avec eux sur les desseins de Dieu : mais l'Ecriture nous en a instruits dès le oommencement de cette histoire; de même qu'elle nous apprend que, quoique la rude épreuve à laquelle J. C. a éte mis dans sa Passion, fût la juste peine des péchez dont il étoit chargé; néanmoins l'arrét de la justice divine, qui le livroit à l'ignominie & au supplice, n'étoit pas selon les régles de l'équité humaine, puisque ces péchez n'étoient pas les siens, & que la colere de Dieu tomboit sur l'innocent, pour épargner & sauver les coupables.

Je crie qu'on me fait violence, & je ne suis point écouté. Je continue de crier, & l'on ne me fait point de justice. Dieu m'a environné de son filet : il a fermé d'une haie le chemin où je marche; & il a répandu des ténébres sur mes sentiers. Job assis sur la cendre, & souffrant les douleurs les plus

JOB. CHAP. VIII.

aiguës, se plaint de ce que les cris qu'il pousse vers le ciel, ne sont point écoutez; que Dieu l'a comme enveloppé d'un filet, d'où il ne peut se démêler; qu'il le fait marcher dans une voie ténébreuse, dont il ne voit pas l'issuë; qu'il l'a dépouillé de tout, & réduit au même état qu'un arbre, dont on a coupé les racines tout autour, & que le moindre vent va faire tomber; qu'il ne lui laisse aucune ressource humaine, sur quoi il puisse concevoir quelque lueur d'espérance; qu'il le traite en ennemi; qu'il a tout soulevé contre lui; & qu'il n'y a personne, ni dans sa famille, ni dans toute sa parenté, qui ne le fuye, ou qui ne lui insulte.

Souvenons-nous de celui qui étant près d'expirer sur la croix, fit cette plainte à Dieu son Pere : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ces paroles, qui commencent le Pseaume 21. sont suivies de celles-ci, toutes semblables à celles de Job : *Vous vous tenez loin de moi, malgré mes rugissements. O mon Dieu, je crie vers vous durant le jour; & vous ne m'exaucez pas : je crie pendant la nuit; & je ne reçois point de soulagement.* Il crie pendant le jour, étant sur la croix; & Dieu demeure dans le silence, comme s'il avoit oublié ce Fils bien-aimé. Il a crié durant la nuit dans le jardin des Oliviers : il a demandé avec instance que le calice de sa Passion s'éloignât de lui sans qu'il le bût; & il n'a point été exaucé. Le cercle étroit & insurmontable des decrets divins, le tient comme lié; & il ne voit pas d'autre moyen d'en sortir, que l'obéissance & la mort. Tout secours lui est refusé : la glorie des miracles, qui l'a suivi par-tout, & qui étoit comme sa *couronne*, & la marque de sa puissance sur toutes les créatures, lui est *ôtée* pour un temps : il n'obtient de

Ps. 21.

ſon Pere rien de ce qui ſeroit capable de diſſiper les ténébres de la calomnie, & de faire regarder ſa mort comme un ſacrifice volontaire & libre. Tout lui eſt ôté, ſans qu'il lui reſte la moindre choſe ; & il voit de ſes yeux le partage qu'on fait de ſes habits. Ses plaintes excitent la riſée de ſes ennemis, qui le regardent comme un *arbre coupé, & ſans eſpérance.* Ils ont *formé* dans le jardin des Oliviers comme *un camp autour de* lui, pour l'arrêter plus ſurement. Ses diſciples, qu'il a lui-même appellé ſes *amis*, ſes *freres*, ſes *petits enfants*, ont pris la fuite, & l'ont abandonné, comme s'ils euſſent été des étrangers. Les Juifs, à qui il a témoigné tant de bonté, quoiqu'ils ne fuſſent que des eſclaves, l'ont mépriſé. La ſynagogue ſon *épouſe a eu horreur de* lui : elle l'a renoncé, en inſultant à ſa piété, & à ſa confiance en Dieu. Il a voulu pluſieurs fois raſſembler *les enfants* de cette épouſe ingrate, qui étoient auſſi les ſiens, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes aîles : mais elle ne l'a pas voulu : elle les a ſoulevez contre lui; & ils ont rejetté leur créateur & leur pére. *Les plus méchants* lui *ont inſulté* impunément. Il s'eſt *tenu*, comme un coupable, *de bout* & en ſilence devant les juges les plus injuſtes, & les plus paſſionnez. Ses plus *intimes confidents*, à qui il avoit découvert tout ce qu'il avoit appris de ſon pére, *l'ont* traité comme s'ils l'euſſent *eu en abomination* : l'un l'a renié juſqu'à trois fois : l'autre s'eſt *déclaré ſon ennemi*, juſqu'à mettre ſon ſang à prix : il a employé le ſigne le plus ſacré de l'amitié, pour le livrer à ceux qui avoient juré ſa perte.

Il y a dans le texte une difficulté litterale, qui peut arrêter les lecteurs. Après que Job a dit que *ſa femme a eu horreur de ſon haleine*, dans la

crainte que l'haleine de Job, infectée par la cor-
JOB. ruption de la masse du sang, ne lui communi-
CHAP. quât une si affreuse maladie ; il ajoûte ; *& je sup-*
VIII. *pliois les enfants qui sont sortis de moi.* Cepen-
dant tous ses enfants avoient été ensevelis sous les ruines de la maison où ils mangeoient. La version des Septante, suivie de la plûpart des interprétes, l'entend des enfants de ses concubines, qui étoient, comme on l'a observé ailleurs, des épouses légitimes, mais du second rang. Quelques-uns croient que Job pouvoit avoir des petits fils, sortis de ses fils ou de ses filles. Il y en a qui traduisent ainsi : *Je la conjurois par les enfants qui sont sortis de moi* ; c'est-à-dire, je la priois avec instance de ne point m'abandonner ; & je l'en conjurois par l'amour qu'elle avoit eu pour nos enfants qui venoient de périr. Mais cet endroit, qu'on a tant de peine à expliquer à la lettre, n'a plus de difficulté, quand on l'entend selon le sens figuré, & qu'on jette les yeux sur Jesus-Christ, sur la synagogue, & sur ses enfants.

[*Mes chairs sont réduites à rien, & mes os sont collés à ma peau ; & il ne me reste que les lévres autour des dents.*] Job passe des afflictions qui lui viennent du dehors, à celles qu'il souffroit dans son propre corps. Il est réduit à une si extrême maigreur, qu'il ne lui reste que la peau étendue sur les os. En cet état, où il représente
Ps. 21. le Christ cloué sur la croix, les membres tendus avec une telle violence, que tous ses os peuvent être comptez par les spectateurs, il n'a comme lui que la liberté de la parole : mais aussi il conserve de ce côté-là toute sa force ; & dans le moment même où l'on croiroit en le voyant qu'il va expirer, sa voix se fait entendre, pour reprocher à ses amis leur dureté & leur in-

justice, & pour leur déclarer, que quoique frappé de Dieu, & abandonné des hommes, il se soutient par la foi, & qu'il goûte par l'espérance des biens futurs une solide consolation, que nul ne lui peut ravir.

JOB. CHAP. VIII.

[*Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis : ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé. Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu me persécute, & me déchirez-vous sans vous rassasier de ma chair?*] J'avois droit d'attendre de vous quelque adoucissement à mes maux; & si vous ne pouvez m'en délivrer, parce que c'est la main du Dieu tout-puissant qui me frappe, vous pourriez du moins me plaindre, & prendre part aux douleurs de votre ami par une tendre compassion. On se sent un peu soulagé, quand ceux que nous aimons paroissent être sensibles à nos malheurs. Mais au lieu de trouver en vous des amis compatissants, je ne trouve que d'impitoyables persécuteurs. Sous prétexte de vouloir justifier la Providence qui m'afflige, vous formez contre moi les accusations les plus atroces : vous me déclarez coupable, sans avoir rien examiné; & vous ne vous lassez point de me déchirer à belles dents, comme si vous vouliez vous rassasier de ma propre chair.

[*Qui m'accordera maintenant que mes paroles soient écrites? Qui me donnera qu'elles soient conservées dans un livre; qu'avec un burin d'acier elles soient gravées sur une lame de plomb, ou sur le marbre avec le ciseau?*] Ce que Job va dire est une vérité si intéressante pour la postérité, si consolante pour lui, & pour tous ceux qui sont dans l'affliction, qu'afin de la faire passer à tous les siécles futurs, il voudroit que ses *paroles fussent écrites*, non sur une feuille volante

JOB. CHAP. VIII.

qui pourroit aisément se perdre, mais *dans un livre* qui fût *conservé* précieusement. C'est encore trop peu : il souhaitteroit qu'elles fussent gravées en grands caracteres sur une plaque de plomb avec le burin, ou sur un marbre avec le ciseau. Elles seroient ainsi rendues visibles à tout le monde. Le temps ne les effaceroit point. Elles seroient l'instruction de tous les siécles, & un monument éternel de son espérance, & de celle de tous les saints.

[*Car je sçai que mon Rédempteur est vivant, & qu'à la fin des temps il me ressuscitera de la terre.*] Je suis certain par une ferme foi que le libérateur qui est promis aux hommes, & qui donnera sa vie pour les racheter du péché, sortira *vivant* du sépulcre où on l'aura mis après sa mort. Je sçai qu'*à la fin des temps*, après avoir eu part à ses souffrances, & porté la ressemblance de sa mort, j'aurai part à sa vie & à sa gloire, parce qu'*il me ressuscitera de la terre* par la même vertu qui l'aura ressuscité lui-même.

[*Je serai encore revêtu de cette peau, & je verrai mon Dieu dans ma chair. Oui, je le verrai moi-même : je le verrai de mes propres yeux, & ce ne sera pas un autre qui le verra.*] Je ressusciterai avec la même chair & la même peau que j'ai maintenant. Alors je verrai des yeux du corps ce Dieu fait chair, & je deviendrai semblable à celui qui sera devenu semblable à moi par miséricorde. *Oui, je le verrai moi-même : je le verrai de mes propres yeux, & ce ne sera pas un autre qui le verra.* Ce ne sera point un nouveau corps qui me sera donné à la place de celui où je souffre maintenant de si grandes douleurs. Il sera le même, quoiqu'il ne soit plus sujet ni à l'infirmité, ni à la corruption. Autrement, une chair qui me seroit étrangere seroit récompensée

Expl. de Job.

au lieu de celle qui eſt maintenant ſanctifiée par la patience, & qui partage avec moi toutes mes peines. JOB. CHAP. VIII.

[*Cette eſpérance que je porte dans mon cœur, eſt déja accomplie.* Ou, *je porte ce deſir & cette eſpérance dans mon cœur, comme ſi tout étoit déja accompli.*] Ce temps eſt encore éloigné : mais la foi me le rend préſent, comme ſi tout étoit déja accompli. Je jouis dès maintenant du bonheur que j'eſpere ; & c'eſt ce qui répand dans mon cœur, au milieu des maux que je ſouffre, & des amertumes dont je ſuis inondé, une douce conſolation ; parce que mes afflictions vont finir, & que la gloire & l'immortalité qui en ſeront la récompenſe, ne finiront pas.

Il eſt très-remarquable que Job parle non-ſeulement d'une maniere très-claire de la réſurrection future de nos corps ; mais qu'il enſeigne encore dans les termes les plus exprès que nous reſſuſciterons avec les mêmes corps que nous aurons eus durant cette vie. *Je ſerai encore revêtu de cette peau, & je verrai mon Dieu dans ma chair. Oui, je le verrai moi-même de mes propres yeux, & ce ne ſera pas un autre qui le verra.* Dieu a voulu que le dogme de la réſurrection des morts, inculqué en tant d'endroits du Nouveau Teſtament, fût annoncé avec la même évidence par le plus ancien des prophétes ; afin que l'union de tant de témoignages rendus par l'Eſprit de Dieu, fortifiât notre foi contre les doutes que l'incrédulité s'efforce de répandre ſur cette vérité. L'homme idolâtre de ſa raiſon, ne voit rien dans la religion chrétienne de plus incroyable que la réſurrection générale à la fin du monde. Pluſieurs même, qui n'ont, à ce qu'ils diſent, aucune répugnance à croire les autres articles de notre foi,

JOB. CHAP. VIII.

sont plus disposez à se révolter qu'à se soumettre, quand on leur parle de celui-ci.

Cette disposition d'esprit n'est pas nouvelle. Dès le temps de S. Paul il y avoit des gens parmi les chrétiens de Corinthe, qui soutenoient *qu'il n'y a point de résurrection pour les morts.* (1. Cor. 15. 12.)

L'Apôtre, pour préserver les fidelles de la contagion d'une erreur si dangereuse, commence par établir comme une vérité certaine, que Jesus-Christ est ressuscité. (v. 3. 11.) Il le prouve par le témoignage constant & unanime des Apôtres, qui ont prêché par-tout qu'ils l'avoient vû plusieurs fois depuis sa résurrection, & qui l'ont persuadé à tous ceux qui ont embrassé le christianisme. Il nous seroit aisé, si c'étoit ici le lieu d'approfondir la matiere, de montrer quelle est la force de ce témoignage, qu'aucun d'eux n'a jamais démenti, pour lequel ils ont souffert des peines inconcevables, & qu'ils ont enfin scellé par l'effusion de leur sang.

La résurrection de Jesus-Christ est donc une vérité certaine & indubitable. Elle est de plus le fondement sur lequel est appuyé tout l'édifice de la Religion chrétienne, aussi bien que l'ouvrage de la justification de l'homme. 1°. Ce mystere prédit par Jesus-Christ même, & accompli au temps marqué, établit invinciblement la vérité de toutes ses paroles. S'il est ressuscité, il est tout ce qu'il a dit qu'il étoit. Qui croit sa résurrection, croit donc par une suite nécessaire tous les points de la Religion chrétienne sans exception. 2°. C'est en vertu de la Résurrection de Jesus-Christ, que nous sommes justifiez, suivant ce que dit S. Paul, *Qu'il a été livré à la mort pour nos péchez, & qu'il est ressuscité pour notre justification : & c'est,* (Rom. 4. 25. v. 22.)

dit encore le même Apôtre, * *par la foi en celui qui l'a ressuscité d'entre les morts, que nous avons entrée à la grace dans laquelle nous demeurons fermes.*

JOB. CHAP. VIII.

Or s'il n'y a point de résurrection des morts, il s'ensuit, dit S. Paul, que *Jesus-Christ n'est point ressuscité.* « Et si Jesus-Christ n'est point ressuscité, notre prédication est vaine, & votre foi » est vaine aussi. Nous serons même convaincus d'être de faux témoins à l'égard de Dieu, » comme ayant rendu ce témoignage contre » Dieu-même, qu'il a ressuscité Jesus-Christ, » lequel il n'a pas néanmoins ressuscité, s'il est » vrai que les morts ne ressuscitent point.... » si Jesus-Christ n'est point ressuscité, c'est en » vain que vous croyez [en lui :] car vous êtes » encore dans vos péchez. Ceux qui sont morts » en Jesus-Christ, sont donc péris sans ressource. » Si l'espérance que nous avons en Jesus-Christ » n'est que pour cette vie, nous sommes les » plus misérables de tous les hommes.... [Si » Jesus-Christ n'est point ressuscité,] pourquoi » nous exposons-nous à toute heure à tant de » périls? Il n'y a point de jour que je ne meure : » [je vous en assure,] mes freres, par la gloire » que je reçoi de vous en Jesus-Christ notre » Seigneur. Eh que me sert, à parler selon » l'homme, d'avoir combattu à Ephese contre » des bêtes farouches, si les morts ne ressuscitent point? Ne pensons qu'à boire & à manger, puisque nous mourrons demain. »

* Ibid. v. 24. & c. 5. 2.
1. Cor. 15. 13. 14. 15.
v. 17. 18. 19.
v. 30. 31. 32.

D'un autre côté, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que *Jesus-Christ est ressuscité d'entre les morts*, il n'est pas moins vrai que nous ressusciterons aussi. Car il est devenu par sa résurection *les prémices de ceux qui dorment du sommeil de la mort. Comme tous meurent par*

v. 20.
v. 21.

JOB. CHAP. VIII.

Adam, tous aussi revivront par Jesus-Christ : & * *comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre ; nous porterons aussi l'image de l'homme céleste.*

* ℣. 49.

Il s'ensuit de toute cette doctrine de l'Apôtre, qu'on ne peut refuser de croire la résurrection des morts, sans renoncer au Christianisme, & à l'espérance de la vie future. Ces conséquences ne font pas peur aux incrédules de profession. Ils font gloire de les admettre, & de ne rien respecter de ce que la Religion propose à notre foi. Aussi, n'est-ce pas à eux que s'adresse ce que je dis ici après S. Paul. Cet ouvrage est destiné à édifier la foi par l'éclaircissement de la parole de Dieu, & non à convaincre l'incrédulité par la force du raisonnement.

Je dis donc, en suivant les principes de l'Apôtre, que tout homme qui croit sincérement les mysteres de Jesus-Christ, & spécialement celui de sa résurrection, ne doit avoir aucun doute sur la résurrection des morts. Il faut que, sur cet article comme sur tous les autres, la foi surmonte la répugnance des sens & de l'imagination. Elle doit imposer silence aux raisonnements humains, & convertir en preuves les objections mêmes qu'on propose contre cette vérité.

Dès que nous sommes assurez que Dieu a parlé, il est de notre devoir de rendre hommage à la vérité de sa parole par une foi simple, ennemie de toute curiosité, & en garde contre les vaines subtilitez d'une orgueilleuse philosophie. En cela nous ne ferons que suivre les principes de la raison la plus pure ; & ceux qui prétendent opposer la raison à la foi, & combattre l'une par l'autre, montrent par là qu'ils ne connoissent ni la nature ni les droits de l'une & de

l'autre. Elles ſont ſi peu oppoſées entr'elles, que c'eſt la raiſon elle même qui nous conduit à la foi. C'eſt la raiſon qui nous dit que Dieu étant la vérité & la bonté même, il ne peut jamais ni ſe tromper, ni nous tromper : qu'il doit par conſéquent être crû ſur ſa parole ; & qu'auſſitôt que nous connoiſſons qu'il a parlé, c'eſt un crime de douter de ce qu'il a dit.

Mais après que la raiſon nous a amenez juſque-là, elle diſparoît en quelque ſorte, & nous laiſſe ſous la conduite de la foi. Elle veut que nous marchions à ſa lumiere, parce qu'il eſt impoſſible que nous nous égarions en la ſuivant ; & qu'au contraire, ſi nous prétendons écouter le rapport des ſens, ſuivre notre propre eſprit, & ſoumettre à l'examen de la raiſon ce que la foi nous enſeigne, nous renverſons l'ordre établi de Dieu, & nous ne ſommes plus dans la voie de la vérité.

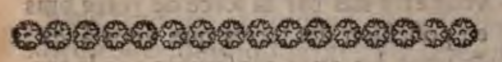
Puis donc que le point de foi dont il s'agit, eſt enſeigné clairement dans les ſaintes Ecritures où Dieu nous parle ; que Jeſus-Chriſt lui-même l'a deffendu contre les Sadducéens, & S. Paul contre des demi-chrétiens qui le combattoient ; quel crime ne ſeroit-ce pas de le révoquer en doute, ſous prétexte que nous ne pouvons concevoir comment la parole de Dieu s'exécutera ? On ne comprend pas, dit-on, comment Dieu pourra reſſuſciter avec leurs mêmes corps, tant d'hommes, dont pluſieurs ont péri dans les eaux, ou par le feu ; d'autres ont été dévorez des bêtes. Où retrouver les différentes parties de tous ces corps, qui ont été, il y a des milliers d'années, les unes réduites en poudre, & changées en la ſubſtance de la terre, les autres exhalées dans l'air, ou converties en ſuc pour la nourriture des plantes & des animaux ?

JOB. CHAP. VIII.

Mais ceux qui parlent ainsi, ont-ils oublié ce que c'est que Dieu, & ce qu'ils sont ? Ont-ils oublié la disproportion infinie qui est entre l'étendue du pouvoir de l'Être suprême, & les bornes étroites de l'esprit humain ? Est-il étonnant que le Tout-puissant opere des merveilles inaccessibles à notre intelligence ? Dieu seroit-il ce qu'il est, s'il n'étoit incompréhensible ? Et ses merveilles mériteroient elles ce nom, si l'esprit de l'homme pouvoit y atteindre ? Plus donc ses œuvres sont au-dessus de nos pensées, plus elles sont dignes de lui ; & moins les mysteres qu'il nous annonce paroissent croyables, plus ils méritent d'être crûs. C'est la gloire & le bonheur du chrétien de pouvoir rendre au Dieu tout-puissant un hommage & un devoir digne de lui, en mettant une espéce d'égalité entre sa majesté incompréhensible, & une foi dont la docilité n'a point de bornes.

Tenons-nous donc sur nos gardes, selon l'avis de S. Paul, afin de *n'être point séduits* par de
1. Cor. 15. 32. *mauvais discours*, qui ne tendent qu'à *corrompre les mœurs*, & à éteindre dans l'esprit des fidelles les sentiments de la Religion. La parole de Dieu
v. 53. nous enseigne qu'*il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, & que ce corps*
v. 58. *mortel soit revêtu de l'immortalité. Demeurons fermes & inébranlables* dans la foi d'une vérité si consolante ; & *travaillons toujours de plus en plus à l'œuvre du Seigneur ; sçachant que notre travail ne sera pas sans récompense en notre Seigneur.*





CHAPITRE IX.

Job accusé de plusieurs crimes, montre par le détail l'innocence de sa vie.

[LES amis de Job ne pouvoient souffrir qu'il persistât à deffendre son innocence.] Vous prétendez, lui Ch. 2. 4-5-6.
disoient-ils, que votre conduite est pure, & que vous êtes sans tache devant les yeux de Dieu. Qu'il seroit à souhaitter qu'il vous parlât lui-même, & qu'il ouvrît seulement la bouche! S'il vous découvroit les secrets de sa sagesse, & l'étendue des préceptes de sa loi; vous verriez qu'il exige de vous beaucoup moins que ne mérite votre iniquité.
S'il vous accusoit, & s'il entroit en dis- Ch. 22.4-11.
cussion avec vous; ne trouveroit-il pas en vous de grands déréglements, & une infinité d'actions injustes? Vous avez retenu sans raison les gages que vous aviez exigez de vos freres pauvres: vous avez enlevé les vêtements à ceux à qui il n'en restoit point d'autre pour se couvrir. Vous avez refusé de l'eau à celui qui étoit abbattu de lassitude, & du pain à celui qui souffroit la faim. Vous

JOB. CHAP. IX.

vous êtes mis par la force de votre bras en possession des terres que vous avez; & vous les avez conservées par la terreur de votre puissance. Vous avez renvoyé la veuve les mains vuides, & vous avez ruiné tout l'appui des orphelins. C'est pour cela que vous êtes environné de pieges, & qu'une frayeur subite vous a jetté dans le trouble. C'est pour cela que les ténébres vous aveuglent, & qu'un débordement d'eaux vous a englouti.

Ch. 23. 3-12.

Job répondit : Qui me donnera de sçavoir où trouver Dieu, & d'aller jusqu'à son thrône me présenter à lui? Je lui exposerois ma cause, & je lui ferois de justes plaintes [contre ceux qui m'accusent.] Je sçaurois ce qu'il me répondroit, & je serois instruit de ce qu'il auroit à me dire. Ce que je desire, c'est qu'il ne me juge point en employant contre moi toute l'étendue de sa force, & qu'il ne m'accable point par le poids de sa grandeur. Alors le juste plaidera en sa présence : je serai délivré, & je gagnerai ma cause. Mais si je vais à l'orient, il ne paroît pas : & si je vais à l'occident, je ne l'apperçoi point. Si je me tourne au septentrion, je ne le voi point. Si je vais au midi, il se cache, & je ne puis le découvrir.

Mais

Mais pour lui, il connoît ma voie : il m'éprouve, & je sortirai de cette épreuve comme l'or qui a passé par le feu. Mon pied a suivi ses traces : j'ai marché dans sa voie, sans m'en détourner. Je ne me suis point écarté des commandements qui sont sortis de ses lévres ; & j'ai caché dans mon sein les paroles de sa bouche.

JOB. CHAP. IX.

Je prends à témoin le Dieu vivant, qui differe à me rendre justice, & le Tout-puissant qui remplit mon ame d'amertume, que tant qu'il me restera un souffle de vie, & que Dieu me fera respirer, mes lévres ne prononceront rien d'injuste, & ma langue ne dira rien de contraire à la sincérité. Dieu me garde de vous croire équitables. Jusqu'à ce que j'expire, je ne me départirai point de la deffense de mon innocence. Je n'abandonnerai point la justification que j'ai commencé à faire de ma conduite : car mon cœur ne me reproche rien dans toute ma vie.

Ch. 27. 2--6.

Dans les jours de ma jeunesse, où la main invisible de Dieu protégeoit ma maison, quand je sortois pour aller à la porte de la ville, & que je faisois préparer mon tribunal au milieu de la place; les jeunes gens me voyant, se retiroient [par respect :] les vieillards se levoient, & se tenoient debout : les Princes & les Grands s'imposoient silence. L'oreille

Ch. 29. 4. 7--17.

JOB. CHAP. IX.

qui m'écoutoit, admiroit mon bonheur; & l'œil qui me voyoit, me rendoit témoignage. Car je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris, & l'orphelin, & quiconque étoit sans protecteur. Celui qui s'étoit vû près de périr, me combloit de bénédictions, & je remplissois de consolation & de joie le cœur de la veuve. Mon vêtement étoit la justice; & elle me servoit de manteau: l'équité de mes jugements étoit ma couronne. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux. J'étois le pére des pauvres, & je m'instruisois avec grand soin des affaires que je ne sçavois pas. Je brisois les machoires de l'injuste, & je lui arrachois sa proie d'entre les

℣. 21. 22. dents. Ceux qui m'écoutoient, attendoient que j'eusse parlé; & ils se soumettoient à mon avis sans répliquer. Ils n'osoient rien changer à mes paroles; & ils les recevoient comme l'herbe reçoit

℣. 24. 25. la rosée. Si je riois quelquefois avec eux, ils n'osoient se familiariser avec moi: mais un regard favorable jetté sur eux, les combloit de joie. J'aimois à être comme l'un d'eux, quoique j'occupasse la premiere place; & étant comme un roi au milieu des gardes qui m'environnoient, je ne laissois pas d'être le consolateur des affligez.

J'avois fait un pacte avec mes yeux, pour n'arrêter jamais mes regards sur une vierge. Car à quel dessein [l'eussé-je considérée ?] Quel seroit le partage que je recevrois d'en haut de la part de Dieu ? Et quel héritage le Tout-puissant me donneroit-il dans le ciel ? Dieu ne perdra-t-il pas l'injuste ; & ne rejettera-t-il pas comme des hommes qu'il ne connoît point, ceux qui commettent l'iniquité ? N'est-il pas attentif à mes voies, & ne tient-il pas compte de tous mes pas ? [Il sçait] si je me suis conduit avec duplicité, & si mes pieds ont couru pour tendre des pieges. Il me pésera dans une juste balance, & il reconnoîtra la droiture de mon cœur. Si mes pas se sont détournez de la voie ; si mon cœur a suivi [l'attrait de] mes yeux ; si quelque tache a souillé mes mains ; que je séme, & qu'un autre mange ce que j'aurai semé ; & que ma race soit retranchée jusqu'à la racine. Si la beauté d'une femme a séduit mon cœur ; & si j'ai dressé des embuches à la porte de mon prochain ; [je mérite] que ma femme soit abandonnée à un autre, & qu'elle soit déshonorée par des étrangers. Car l'adultere est une action détestable, & un crime capital. C'est un feu qui dévore [le coupable] jus-

JOB. CHAP. IX.

Ch. 31. 1-40.

JOB. CHAP. IX.

que dans les enfers, & qui eût arraché jusqu'aux racines tout ce que j'avois cultivé. Si j'ai dédaigné d'entrer en éclaircissement avec mon serviteur, & avec ma servante, lorsqu'ils croyoient avoir sujet de se plaindre de moi; que ferai-je quand Dieu paroîtra pour me juger? Et lorsqu'il me demandera compte, que lui répondrai-je? Celui qui m'a créé dans le sein de ma mere, n'a-t-il pas aussi créé celui qui me sert? Et n'est-ce pas le même Dieu qui nous a formez tout deux? Si j'ai différé de donner aux pauvres ce qu'ils desiroient; si j'ai fait attendre la veuve, & lassé ses yeux: si j'ai mangé un morceau de pain, dont l'orphelin n'ait pas mangé avec moi: (car la compassion est cruë avec moi dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide depuis le moment que je suis sorti du sein de ma mere:) si j'ai pû voir périr le pauvre faute de vêtement, ou manquer d'habits pour se couvrir: s'il ne m'a point comblé de bénédictions, lorsque ses membres ont été échauffez par les toisons de mes brebis: si j'ai levé la main sur le pupille, lors même que je me voyois le plus fort dans l'assemblée des juges; que mon bras soit arraché de mon épaule, & que mon coude soit brisé. Car la vengeance de Dieu a tou-

jours été l'objet de ma crainte : j'en ai été effrayé comme ſi j'euſſe vû des flots ſuſpendus ſur ma tête ; & je n'ai pû ſupporter le poids de ſa majeſté. Si j'ai mis mon eſpérance dans l'or : ſi j'ai dit à l'or le plus excellent, Vous êtes ma confiance : ſi j'ai mis ma joie dans mes grandes richeſſes, & dans les grands biens que j'ai amaſſez par mon travail ; ſi mon cœur ſéduit a révéré comme des divinitez le Soleil & la Lune (ce qui ſeroit commettre un crime capital, & renoncer Dieu même) ſi je me ſuis réjoui de la chûte de celui qui me haïſſoit : ſi j'ai été ravi de ce qu'il lui étoit arrivé quelque mal : ſi j'ai abandonné ma langue au péché, pour faire des imprécations contre lui : ſi les gens de ma maiſon n'ont pas dit de moi, Qui nous donnera de nous nourrir de ſa chair ? nous ne ſçaurions nous en raſſaſier. L'étranger n'a point paſſé la nuit dehors : ma porte a toujours été ouverte au voyageur. Je n'ai point diſſimulé mes fautes, comme font les hommes, & je n'ai point caché mon iniquité dans mon ſein, par la crainte du mépris des peuples. Qui me donnera que [Dieu] veuille bien m'écouter ? Mon deſir eſt que le Tout-puiſſant me réponde, & que celui qui plaide contre moi, donne par écrit ſa

JOB. CHAP. IX.

JOB. CHAP. IX.

plainte. Je la porterai sur mon épaule ; & je la mettrai autour de ma tête pour me servir de diadême. Je rendrai compte à Dieu de toutes mes démarches ; & j'obtiendrai de ce Juge souverain qu'il s'approche [pour prononcer mon arrêt.] Si la terre dont je suis le maître, crie contre moi ; & si ses sillons pleurent avec elle : si j'en ai mangé les fruits sans donner d'argent ; & si j'ai fait violence à ceux qui en étoient les possesseurs ; qu'elle produise pour moi des ronces au lieu de froment, & des épines au lieu d'orge.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Si Dieu vous accusoit, & s'il entroit en discussion avec vous, ne verroit-il pas en vous de grands déréglements, & une infinité d'actions injustes ? Vous avez retenu sans raison les gages que vous aviez exigez de vos freres pauvres, &c.* jusqu'à ces mots, *vous a englouti.*] Les amis de Job toujours entêtez de cette fausse pensée, que les maux de la vie ne sont jamais le partage des gens de biens, croient se faire un mérite auprès de Dieu, & justifier sa providence, en accusant ce saint homme de toutes les injustices qu'il leur plaît d'imaginer. Ce n'est point assez pour leur faux zèle, de lui imputer en termes vagues *de grands déréglements, & une infinité d'actions injustes :* ils vont jusqu'à le taxer en particulier d'inhumanité envers ses freres pauvres, & de dureté envers ses débiteurs. Ils l'accusent d'avoir usurpé par

violence le bien d'autrui, & opprimé les foibles. Mais les jugements téméraires cessent-ils d'être injustes, parce qu'un zèle aveugle nous persuade que nous deffendons les intérêts de la gloire de Dieu ? La vérité & la justice n'ont pas besoin du secours du mensonge ni de l'iniquité. C'est un fâcheux préjugé contre une cause, quand ceux qui la soutiennent se croient permis, comme les amis de Job, de décrier leur prochain par des accusations calomnieuses.

JOB. CHAP. IX.

[*Job répondit : Qui me donnera de sçavoir où trouver Dieu, & d'aller jusqu'à son thrône me présenter à lui ? Je lui exposerois ma cause, & je lui ferois de justes plaintes* contre ceux qui m'accusent. *Je sçaurois ce qu'il me répondroit, & je serois instruit de ce qu'il auroit à me dire.* On vient de dire à Job qu'il seroit à souhaitter *que Dieu lui parlât lui-même, & qu'il lui ouvrît les yeux sur les secrets de sa sagesse* infinie, & sur *l'étendue des préceptes de sa loi.* Que ne puis-je en effet, répond ce saint homme, m'approcher du thrône du souverain Juge, pour lui exposer ma cause, & mes justes plaintes contre mes accusateurs ; & pour entendre de sa propre bouche ce qu'il daigneroit me répondre !

[*Ce que je desire, c'est qu'il ne me juge point en employant contre moi l'étendue de sa force, & qu'il ne m'accable point par le poids de sa grandeur. Alors le Juste plaidera en sa présence : je serai délivrai, & je gagnerai ma cause.*] Je ne lui demanderois qu'une grace ; ce seroit qu'il ne m'effrayât point par l'éclat de sa majesté, & qu'il ne me traitât point dans toute la rigueur de sa justice : (un homme mortel comme moi, & environné de foiblesse, n'en pourroit soutenir le poids sans en être accablé ;)

JOB. CHAP. IX.

mais que m'examinant avec une justice tempérée par la miséricorde, il voulût bien déclarer si je suis aussi criminel à ses yeux qu'on veut me le persuader. Je serois sûr alors de gagner ma cause ; & l'on connoîtroit que l'extréme affliction où Dieu m'a réduit, n'est point la punition des crimes que mes amis m'imputent.

Il y a ici un mot qui est d'un grand sens: *Alors le Juste plaidera en sa présence ; Je serai délivré, & je gagnerai ma cause.* Quoique Job soutienne son innocence, il est bien éloigné de mettre sa confiance en sa propre justice, ni d'attendre rien de ses mérites. Il implore, comme on vient de voir, la bonté & la miséricorde de Dieu ; & il ne fonde l'espérance de recevoir les effets de cette miséricorde, que sur le Médiateur promis, qui doit réunir dans sa personne la majesté de Dieu, & la bassesse de l'homme. C'est par lui & avec lui que Job desire d'être présenté au tribunal de Dieu, redoutable à tout homme, parce que tout homme est pécheur. Alors ce tribunal deviendroit pour lui un thrône de miséricorde, dont il s'approcheroit avec une pleine confiance. *Le Juste* par excellence seroit son *avocat auprès du Pere*: il plaideroit sa cause ; & Job, loin de craindre d'être condamné, seroit sûr d'obtenir un arrêt favorable, parce que le souverain Juge ne peut condamner celui pour qui son Fils bienaimé se déclare.

1. Jean. 2. 1.

[*Mais si je vais à l'orient, il ne paroît pas ; & si je vais à l'occident, je ne l'apperçoi point. Si je me tourne au septentrion, je ne le voi point. Si je vais au midi, il se cache, & je ne puis le découvrir.*] Mais cet heureux temps, où l'homme verra Dieu dans l'un de ses semblables, &

JOB. CHAP. IX.

où il pourra s'approcher de la lumiere éternelle à la faveur du voile de l'humanité qui en tempérera l'éclat ; ce temps, dis-je, n'est pas encore, & je ne puis sçavoir quand il viendra. Jusque-là, de quelque côté que je me tourne, mes sens ne peuvent appercevoir un Dieu qui est Esprit. Mon intelligence même ne peut atteindre jusqu'à lui, tant il est élevé au-dessus de toutes mes pensées. Il remplit tout par sa présence : & néanmoins je ne puis le découvrir nulle part. Sa lumiere me le cache : il est au dedans de moi, & je ne le voi pas.

[*Mais pour lui, il connoît ma voie : il m'éprouve, & je sortirai de cette épreuve comme l'or qui a passé par le feu.*] Ma consolation dans l'obscurité qui m'environne, est que je suis connu de Dieu, & qu'il voit le fond de mon cœur. Mon état, qui fait horreur à mes amis, n'est pas un effet de sa colere, mais une *épreuve* où sa bonté me met, afin de me purifier des fautes qui ont échappé à la fragilité humaine : & j'ai confiance que *je sortirai de cette épreuve, aussi pur que l'or qui a passé par le feu.* Ce langage est familier à l'Ecriture. *Vous nous avez éprouvez, ô Dieu*, dit David, *vous nous avez éprouvez, comme l'on éprouve l'argent par le feu.* Voyez Malachie 3. v. 3. Ps. 65.

[*Mon pied a suivi ses traces : j'ai marché dans sa voie, sans m'en détourner. Je ne me suis point écarté des commandements qui sont sortis de ses levres ; & j'ai caché dans mon sein les paroles de sa bouche.*] J'ai été fidelle à suivre la route qu'il m'a tracée. Ma conduite ne s'est pas démentie : je ne me suis point détourné de la voie de ses commandements, pour suivre mes penchants, & marcher au gré de mes passions. Je n'ai point eu d'autre loi que sa volonté. Les

JOB. CHAP. IX. paroles de sa bouche étoient pour moi un trésor infiniment plus précieux que tout l'or du monde, & que les pierres les plus précieuses. Je les cachois dans mon cœur, & je m'entretenois sans cesse avec elles, afin de m'affermir

Ps. 18. par ce moyen dans l'amour de mes devoirs, & de me préserver du malheur d'offenser mon

Ps. 118. 11. Dieu. *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.*

Reconnoissons dans ces sentiments & dans ces paroles de Job, le caractere des Elûs de Dieu. Sa loi est la regle unique de leur vie. Ils s'en instruisent, & la méditent dans le fond de leur cœur, non pour en discourir, & se faire honneur de leurs lumieres devant les hommes, mais pour suivre le chemin que cette loi leur montre. Ils le suivent en effet, & ils y marchent constamment, sans s'en écarter ni à droit ni à gauche. Dieu qui les aime, & qui veut les purifier, & les rendre dignes de lui, les éprouve par les afflictions. Mais ces épreuves portées avec patience, donnent un nouvel éclat à leur vertu. Ils en sortent comme l'or qui a passé par le feu, & qui s'est déchargé de tout l'alliage qui en diminuoit le prix.

Remarquons sur-tout que ce qui fait le propre caractere des Elûs, est la stabilité & la persévérance dans la justice; & désabusons-nous d'une erreur pernicieuse, qui n'est que trop répandue dans le siécle où nous sommes parmi les confesseurs & les chrétiens mal instruits. On se flatte qu'on est dans la voie du salut, en menant une vie qui n'est qu'un cercle continuel de péchez & de confessions. Rien n'est plus faux que cette persuasion. *J'ai marché,* dit le bienheureux Job, *dans la voie de Dieu, sans m'en détourner : je ne me suis point écarté*

des commandements qui sont sortis de ses lévres. Et qu'on ne dise pas que c'est ici une privilege particulier, & une perfection de vertu, à laquelle il n'y a que les saints du premier ordre qui puissent atteindre. Toutes les pages de l'Ecriture rendent témoignage à cette vérité, Que le juste marche constamment dans la voie de Dieu, parce qu'il a dans le cœur un amour sincere & solide de Dieu & de sa loi. Qui s'écarte de la voie droite peu après qu'il y est entré, & qui prétend s'y remettre par la réception des sacrements, pour en sortir de nouveau au bout de quelques jours, n'a point cet amour sincere & solide, qui fait la vraie justice. Il est vrai que l'état des justes sur la terre, même des plus parfaits, n'est pas immuable. Il peut donc arriver que le juste ait le malheur de perdre la justice par le péché. Mais si, après l'avoir perdue, il vient à la recouvrer par la pénitence; (& cette penitence ne consiste pas dans la simple confession de ses péchez, & dans la lecture d'une formule d'acte de contrition, avec la récitation de quelques courtes prieres qui tiennent lieu de satisfaction : *On ne peut,* dit le Concile de Trente, *parvenir à ce renouvellement, que par beaucoup de larmes & de travaux, que la justice divine exige* d'un pécheur pénitent : si, dis-je, il vient à recouvrer la justice par la pénitence; sa chûte même contribue à le rendre plus ferme, en le rendant plus humble & plus vigilant : ses pertes l'enrichissent; & le souvenir de ses égarements lui inspire une crainte salutaire de s'égarer, qui le tient en garde contre les tentations du dedans & du dehors. Ainsi il est rare qu'après s'être relevé, il retombe dans quelqu'un de ces péchez qui donnent la mort à l'ame. Celui qui

JOB. CHAP. IX.

Seff. 14. c. 8.

JOB. CHAP. IX.

retombe, a grand ſujet de craindre que ſa pénitence n'ait été fauſſe. Mais pour ces chrétiens qui ne font autre choſe que paſſer du crime à la pénitence, & de la pénitence au crime, leur vie eſt une chaîne d'iniquitez : ils ſont du nombre de ces moqueurs dont parlent les prophetes : ils n'ont point de part à la juſtice qui vient de Dieu, & que Dieu récompenſe, s'ils ne rentrent dans la voie de ſes commandements, & s'ils n'y *marchent ſans s'en détourner.*

Pſ. 1. ſelon l'Heb. Iſa. 28. 14. Act. 13. 41.

[*Je prends à témoin le Dieu vivant, qui differe à me rendre juſtice, & le Tout-puiſſant qui remplit mon ame d'amertume, &c.*] Job perſécuté par les calomnies de ſes amis, mais aſſuré de ſon innocence, & ſachant de qui il tient la place, & qui il repréſente, ne craint pas d'en appeller au témoignage de celui qui eſt la Vérité même, quoiqu'il differe à prendre ſa deffenſe, & qu'il rempliſſe ſon ame d'amertume. Il lui ſuffit que Dieu le connoiſſe. Il peut bien différer à lui faire juſtice : mais il ne peut la lui refuſer. La douceur de ſes conſolations ſuccédera enfin à l'amertume des afflictions par leſquelles il lui plaît de l'éprouver.

[*Tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, & que Dieu me fera reſpirer ; mes lévres ne prononceront rien d'injuſte, & ma langue ne dira rien de contraire à la ſincérité. Dieu me garde de vous croire équitables. Juſqu'à ce que j'expire, je ne me départirai point de la deffenſe de mon innocence.... car mon cœur ne me reproche rien.*] Tant que Dieu me laiſſera un ſouffle de vie, ni l'extrémité de mes maux, ni le deſir & l'eſpérance d'en être délivré, ne tireront de ma bouche une ſeule parole contre la juſtice & la ſincérité. Vos jugements injuſtes contre moi, retombent ſur Dieu même ; & c'eſt lui que vos ca-

lomnies attaquent, puiſqu'il eſt la Juſtice & la Vérité. A Dieu ne plaiſe donc que par mon ſilence, ou par quelque aveu indiſcret, je vous donne lieu de penſer que je vous croi équitables. Je ſoutiendrai mon innocence juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Car ma conſcience ne me reproche rien de tout ce que vous m'imputez. Je paſſe pour coupable : mais je ne le ſuis pas. Je ſouffre beaucoup : mais je ſouffre comme innocent. Dieu en eſt témoin, & il me fera juſtice.

Après ce que nous avons remarqué plusieurs fois, le lecteur apperçoit de lui-méme qu'il y a quelque choſe de myſtérieux dans ces ſentiments & ce langage de Job. S'il eut arrété ſes vûes ſur lui-méme; étant auſſi humble qu'il l'étoit, il auroit ſouffert en ſilence les fauſſes accuſations de ſes amis ; & ſans s'attacher à les réfuter, il en auroit laiſſé le jugement à Dieu. C'eſt ce qu'ont fait depuis lui pluſieurs ſaints attaquez par la calomnie, & chargez d'outrages. Ils ne penſoient qu'à profiter de ces traitements injuſtes, en s'humiliant devant Dieu, & en le priant pour ceux qui les faiſoient ſouffrir. Mais Job étoit propoſé à toute la poſtérité, non ſeulement comme un juſte, mais comme l'image du Chef méme de tous les juſtes. Il étoit donc néceſſaire qu'en acceptant de la main de Dieu avec une ſoumiſſion ſans réſerve, les opprobres & les calomnies dont les hommes le chargeoient, il ſoutînt néanmoins devant eux ſon innocence, & rendît témoignage à la vérité ; afin d'exprimer dans ſa perſonne ce nouveau trait de reſſemblance avec Jeſus-Chriſt ſouffrant, qui, dans le temps même qu'il donnoit à tous les ſiécles l'exemple de la patience la plus parfaite, & de l'humilité la

JOB. CHAP. IX.

plus profonde, a attesté sa mission & sa divinité, déclarant aux Princes des Prêtres & aux Sénateurs Juifs qu'il étoit le Christ fils du Dieu vivant ; répondant au magistrat Romain qu'il étoit Roi, & envoyé sur la terre pour rendre témoignage à la vérité ; appellant Dieu son Pére sur la croix, & l'invoquant sous ce nom jusqu'au dernier soupir.

Ainsi, lorsque Job assure avec tant de fermeté que *son cœur ne lui reproche rien dans toute sa vie*, c'est moins de lui-même qu'il parle, que de celui qu'il représente. En effet, ces paroles n'ont dans sa personne qu'un sens limité. Son cœur ne lui reproche *rien*, c'est-à-dire, qu'il ne se sent coupable d'aucun des crimes dont on l'accusoit. Du reste, étant homme, & environné de foiblesse, il avoit à se reprocher beaucoup de ces fautes où Dieu permet que les plus justes tombent. Mais ces mêmes paroles appliquées à Jesus-Christ qui ne connoissoit point le péché, ont une exacte vérité, qui n'admet pas la moindre restriction.

Tant qu'il me restera un souffle de vie, & que Dieu me fera respirer, mes lévres ne prononceront rien d'injuste, & ma langue ne dira rien de contraire à la sincérité, ou, *ne servira point*

Expl. de Job. *à la dissimulation*. Voilà en peu de mots le plus saint usage de la vie ; ne s'écarter jamais de la justice & de la vérité ; lui rendre un témoignage constant & fidelle ; ne consentir jamais à l'injustice, ne se point laisser entraîner dans l'erreur ; & sacrifier, en mourant, ses derniers soupirs à la deffense de la vertu.

Je ne dois pas priver le lecteur d'une réflexion de S. Gregoire le grand sur ces mêmes paroles, selon la lettre de la Vulgate. *Tant qu'il me restera un souffle de vie, mes lévres ne*

proféreront point l'iniquité , & ma langue ne méditera point le mensonge. Il croit que Job entend la meme chose sous les noms d'*iniquité* & de *mensonge* ; & il remarque que ce saint homme s'interdit également de *proférer*, & de *méditer* le mensonge. Car quoiqu'il faille mettre une grande différence entre celui qui profere simplement le mensonge par inconsidération & légéreté, & celui qui ment de dessein prémédité ; néanmoins « une personne, dit ce » grand Pape, qui veut mener une vie sainte, » & s'attacher inséparablement à la vérité, ne » doit mentir, ni par inconsidération, ni de » propos délibéré, & doit éviter avec grand » soin toute sorte de mensonge. Ce n'est pas » qu'il n'y ait quelquefois des mensonges qui » sont des fautes légeres & pardonnables, com» me lorsqu'on ment pour sauver la vie à son » prochain. Mais parce qu'il est dit dans l'Ecri» ture que *la bouche qui ment, tue l'ame* : & ail» leurs, *Vous perdrez tous ceux qui proferent le* » *mensonge* ; il est sans doute que ceux qui as» pirent à la perfection, doivent fuir jusqu'à » ces mensonges officieux, & éviter avec soin » de se servir de ces sortes de faussetez, quand » ce seroit même pour sauver la vie au pro» chain ; de crainte de nuire à leur ame propre, » en voulant conserver la vie d'autrui. Nous » estimons néanmoins que Dieu pardonne ai» sément un tel péché. En effet, si une faute » peut être expiée par une bonne œuvre dont » elle est suivie ; celle-ci le doit être plus que » toute autre, puisqu'elle est accompagnée de » la mere de toute bonne œuvre, qui est la » charité. » Voyez ce qui a été dit ailleurs sur le mensonge des sages-femmes d'Egypte.

[JOB. CHAP. IX. Moral. l. 18. c. 3. — Sag. 1. — Ps. 5. — To. II. ch. 1.]

[Dans les jours de ma jeunesse, où la main

JOB. CHAP. IX.

invisible de Dieu protégeoit ma maison, &c. jusqu'à ces mots, *le consolateur des affligez.*] Job commence ici à rendre compte de sa conduite dans le temps de sa prospérité; & ce qu'il en rapporte, est le plus parfait modele qu'on puisse proposer aux Grands, & à toutes les personnes constituées en dignité. Tout le monde, grands & petits, jeunes & vieux, étoient pleins de respect & d'amour pour lui, & lui donnoient mille bénédictions: on l'écoutoit avec admiration, comme un oracle: celui sur qui il jettoit un regard favorable, étoit au comble de sa joie: & ce qui pénétroit tous les cœurs de ces sentiments, ce n'étoit ni ses richesses, ni la garde qui l'environnoit, ni la magnificence de ses meubles & de ses habits; mais son affabilité envers tout le monde, le soin qu'il prenoit de s'instruire de toutes les affaires qu'il avoit à juger, son intégrité inviolable, & la fermeté avec laquelle il prenoit les intérêts du pauvre, de la veuve, & de l'orphelin contre leurs oppresseurs. Car l'éclat de sa dignité, loin de l'éblouir, ne le rendoit que plus attentif & plus clairvoyant sur les besoins des autres, & plus compatissant à leurs maux; parce qu'il se regardoit dans le poste éminent où Dieu l'avoit placé, comme le ministre & l'instrument de sa Providence pour le bien du public & des particuliers. Ainsi il étoit l'ennemi déclaré de l'injustice, & la terreur des injustes, le protecteur de tous ceux qui n'en avoient point, le conseil de ceux qui manquoient de lumiere, l'appui des foibles, le pére des pauvres, la ressource de tous ceux qui se voyoient près de périr, & le consolateur des affligez.

[*J'avois fait un pacte avec mes yeux, pour*

n'arrêter jamais mes regards ſur une vierge, *&c.* juſqu'à ces mots, *me donneroit-il dans le ciel ?* Dans les paroles qu'on vient de lire avant celles-ci, Job s'eſt regardé & s'eſt peint lui-même comme perſonne publique. Ici, & dans la ſuite du chapitre, ſe conſidérant ſimplement comme particulier, il expoſe ſa conduite, & les ſentiments de ſon cœur, par un diſcours rempli des grands principes de la morale de Jeſus-Chriſt. Les préceptes de l'Evangile les plus ſublimes y ſont rapportez à peu près comme dans le ſermon ſur la montagne. Il étoit digne en effet de la divine Providence, dit un habile interprete, que Job, qu'elle avoit choiſi pour nous annoncer les myſteres de Jeſus-Chriſt, & pour les repréſenter dans ſa perſonne, fût encore le prédicateur de la perfection évangelique, & qu'il la juſtifiât par ſa conduite.

JOB. CHAP. IX.

Expl. de Job; tom. 1. p. 1.

J'avois fait un pacte avec mes yeux, pour n'arrêter jamais mes regards ſur une vierge. Dans le temps de ma plus grande proſpérité, où tout m'invitoit à jouir des plaiſirs des ſens, je veillois ſans ceſſe ſur moi-même, pour fermer toutes les avenues aux attraits de la volupté. J'avois un ſi grand deſir de me conſerver pur & chaſte, que je refuſois même à mes yeux la liberté d'arrêter leurs regards ſur une vierge, & à plus forte raiſon ſur une femme mariée; ſçachant qu'un ſeul regard porte ſouvent à l'ame des coups mortels, par les penſées & les deſirs criminels qu'il excite. *Car à quel deſſein l'euſſé-je conſidérée ? quelle fin me ſerois-je propoſée en la regardant ?* Ce ne pouvoit être que par légéreté, ou pour contenter la curioſité : car j'aurois eu horreur de porter ſur elle des regards impudics. Mais ces motifs mêmes,

JOB. CHAP. IX.

que plusieurs regardent comme innocents, peuvent ouvrir le cœur à des desirs criminels : & d'ailleurs ils ne sont pas dignes d'un homme qui se doit tout à Dieu ; dont les moindres actions doivent être consacrées à celui de qui il tient l'être & la vie, & faire partie du culte spirituel & raisonnable qu'il rend à l'Etre suprême. *Quel seroit le partage que je recevrois d'en haut de la part de Dieu ; & quel heritage le Tout-puissant me donneroit-il dans le ciel ?* Quels biens pourrois-je attendre de Dieu dans l'autre vie ? & quelle part le Tout-puissant me donneroit-t'il dans le ciel, où il fera éternellement la félicité des Saints, si je me laissois aller à mes penchants, au lieu de les combattre pour conserver mon innocence ? Sentiments admirables, qui montrent 1°. que des actions indifférentes en apparence, telles qu'un simple regard, peuvent conduire l'homme à des péchez qui l'excluent de l'entrée du ciel : 2°. que Job, dont les vûes étoient infiniment supérieures aux idées basses & charnelles de ses amis, n'estimoit rien que les biens éternels ; que Dieu étoit la derniere fin de ses œuvres ; & qu'il ne vouloit avoir ni d'autre remunérateur, ni d'autre récompense que lui. Faut-il s'étonner qu'il ait été si peu touché de la perte de tous les biens temporels qu'il possédoit ? Son cœur étoit où étoit son trésor ; & tous ses desirs se portoient au ciel, parce que la terre n'avoit rien qui fût digne de ses espérances.

[*Dieu ne perdra-t-il pas l'injuste ; & ne rejettera-t-il pas comme des hommes qu'il ne connoît point, ceux qui commettent l'iniquité ?*] Ceux qui ont lû le sermon de Jesus-Christ sur la montagne, en lisant ce que le saint homme Job vient de dire du *pacte* qu'il avoit *fait avec ses*

yeux, pour n'arrêter jamais ses regards sur une vierge, se sont souvenus de ces paroles du Sauveur, *Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais desir à son sujet, a déja commis l'adultere dans son cœur*. Ici il n'y a personne qui ne se rappelle ces autres paroles du même sermon, toutes semblables à celles de Job : *Je ne vous ai jamais connus : retirez-vous de moi, vous tous qui avez commis l'iniquité.*

JOB. CHAP. IX.

Mat. 5. 28.

Mat. 7. 23.

[*N'est-il pas attentif à mes voies, & ne tient-il pas compte de tous mes pas &c ?*] Dieu est mon juge, & un juge qui réunit ensemble une lumiere à laquelle rien n'échappe, & une justice que rien ne peut corrompre. Il sçait *si je me suis conduit avec duplicité, & si mes pieds ont couru pour tendre des piéges* : si j'ai jamais trompé personne par des discours artificieux, que mes actions démentoient : si jamais j'ai conçû le dessein de nuire à mon prochain, & employé de sourdes pratiques pour y réussir. *Il me pésera dans une juste balance, & il connoîtra la droiture de mon cœur.* Je ne crains pas d'être mis dans la balance de celui qui est la justice même. Il connoît la simplicité & la droiture de mon cœur. Il sçait, & ma conscience qui est sa lumiere même qui luit dans mon ame, me rend témoignage que, dans le commerce que j'ai eu avec les hommes, je n'ai jamais perdu de vûe les regles de l'équité, ni blessé la sincérité.

[*Si mes pas se sont détournez de la voie, &c.*] Si je n'ai point marché constamment dans la voie des commandements de Dieu : *Si mon cœur a suivi* l'attrait de *mes yeux*, en se portant avec passion vers des objets exposez à ma vûe, qu'il ne m'étoit pas permis de desirer : *Si j'ai souillé mes mains* par des actions que la

JOB. CHAP. IX.

loi de Dieu me deffendoit ; *que je seme, & qu'un autre mange ce que j'aurai semé, & que ma race soit retranchée jusqu'à la racine.* Expressions figurées, pour dire, si je suis coupable de telles infidélitez envers Dieu, je mérite qu'il me prive dans le siécle à venir du fruit des bonnes œuvres que je puis avoir faites ; & qu'il me réduise à un abandon éternel & sans ressource, dont je voi l'image dans moi-même, & dans tout homme à qui la mort a enlevé comme à moi tous ses enfants ; semblable à un arbre dont on a coupé les racines, & qui n'ayant plus ni soutien ni nourriture, se desséche, & tombe au moindre vent.

[*Si la beauté d'une femme a séduit mon cœur, & si j'ai dressé des embuches à la porte de mon prochain ;* je mérite *que ma femme soit abandonnée à un autre, & qu'elle soit déshonorée par des étrangers, &c.*] Si mon cœur, séduit par mes yeux, s'est laissé aller à de mauvais desirs ; & si, pour les contenter, j'ai épié les occasions de séduire une femme, & de la porter à manquer de fidélité à son mari ; je mérite que Dieu me punisse dès cette vie, en me faisant essuyer le même affront que j'ai voulu faire à mon prochain. *Car l'adultere est une action détestable, & un crime capital ;* parce qu'il n'y a point de crime plus contraire à la justice, au bien public, à la paix, & à la sureté des familles : *c'est un feu qui dévore* le coupable *jusque dans les enfers, & qui eût arraché jusqu'aux racines tout ce que j'avois cultivé.* C'est un feu, qui, après avoir consumé les biens, ruiné la réputation, & souvent abbrégé les jours, poursuit encore le coupable jusque dans les enfers, où il sera éternellement dévoré par le feu que la justice divine a allumé.

En entendant ce diſcours d'un homme qui vivoit ſi long-temps avant la loi de grace, & qui, ſelon les apparences, étoit plus ancien que la loi écrite, peut-on ne pas déplorer l'aveuglement & la corruption de notre ſiécle? Job, ſans autre ſecours que la loi naturelle, ne parloit de l'adultere qu'avec horreur : & des chrétiens, éclairez des lumieres de l'Evangile, qui devroient frémir à ce ſeul nom, s'en divertiſſent. Pluſieurs ſe font un jeu de le commettre : & ce que Job appelle *une action déteſtable, & un crime capital*, eſt maintenant dans un certain monde une matiere de plaiſanterie, & ſert à égayer les converſations : tant la foi s'éteint parmi nous ; tant la loi divine y eſt peu reſpectée ; tant les plus grands crimes perdent de leur horreur, à meſure qu'ils deviennent plus communs.

[*Si j'ai dédaigné d'entrer en éclairciſſement avec mon ſerviteur & avec ma ſervante, lorſqu'ils croyoient avoir ſujet de ſe plaindre de moi, &c.*] Quel exemple pour tous les maitres! Cet homme ſi riche, ſi puiſſant, ſi reſpecté, ne dédaigne point de ſe rabbaiſſer juſqu'à s'éclaircir avec ſes domeſtiques ſur les ſujets qu'ils croyoient avoir de ſe plaindre de lui. Il regarde comme un de ſes principuax devoirs, de ſe montrer plein de bonté pour eux, d'entrer dans leurs peines, & d'adoucir à leur égard en tout ce qu'il peut, le joug de la ſervitude.

Que ferai-je, quand Dieu paroîtra pour me juger? & lorſqu'il me demandera compte, que lui répondrai-je? Cette bonté n'eſt pas dans Job une foibleſſe, ni une douceur de tempérament ; mais celle que la foi & la crainte de Dieu inſpirent. J'ai, dit ce ſaint homme, une autorité abſolue ſur mes ſerviteurs : mais je

JOB. CHAP. IX.

ſuis encore plus dépendant de celle de Dieu. Je ſuis leur juge ; & il eſt le mien : & je ſerai traité à ſon tribunal, comme j'aurai traité ceux que ſa Providence m'a ſoumis. J'ai beſoin que ſa miſéricorde couvre une infinité de fautes que j'ai à me reprocher. Mais quelle miſéricorde puis-je attendre, ſi je n'ai point d'indulgence pour les manquements involontaires, ou les négligences de ceux qui dépendent de moi ? *Que ferai-je, quand Dieu paroîtra pour me juger ? Et lorſqu'il me demandera compte* des actions de ma vie, *que lui répondrai-je* pour juſtifier ma dureté ? C'eſt, comme on voit, la même doctrine que celle de S. Paul, qui dit dans l'Epitre aux Coloſſiens : « Maîtres, rendez à vos ſerviteurs ce que l'équité & la juſtice demandent de vous, ſçachant que vous avez auſſi bien qu'eux un maître qui eſt dans le ciel. »

Col. 4. 1.

Celui qui m'a créé dans le ſein de ma mere, n'a-t-il pas auſſi créé celui qui me ſert ? Et n'eſt-ce pas le même Dieu qui nous a formé tout deux ? Le maître & le ſerviteur ont un même Dieu, un même créateur, une même nature, une même origine, une même vocation au bonheur éternel. S'il y a ſur la terre quelque différence dans la condition de l'un & de l'autre ; elle ne peut durer que le temps très-court de la vie préſente. La mort les égalera pour toujours ; & il n'y aura entre le maître & l'eſclave d'autre diſtinction que celle qui vient de la vertu. Quel ſujet aurois-je donc de me préférer à celui qui me ſert ? Ne dois-je pas plutôt travailler à lui être utile, & à me ſanctifier moi-même, en rempliſſant mes devoirs envers lui ?

[*Si j'ai différé de donner aux pauvres ce qu'ils deſiroient ; ſi j'ai fait attendre la veuve, & laſſé*

ses yeux ; si j'ai mangé un morceau de pain, dont l'orphelin n'ait pas mangé avec moi, &c.] Ces propositions, & quelques-unes des suivantes, ne sont plus un discours suspendu : c'est une maniere vive d'assurer les choses, selon l'usage de la langue Hebraïque dans les serments : comme s'il disoit, Je proteste devant Dieu, que je n'ai point différé de donner aux pauvres, &c. Ce bel endroit s'explique de lui-même, & il n'est pas nécessaire de nous y arrêter. Contentons-nous d'observer combien la charité de Job étoit prompte, lorsqu'il s'agissoit d'assister le prochain dans ses besoins. Il ne faisoit point attendre les pauvres : il ne leur donnoit point avec chagrin, ni comme par force, & comme ne cherchant qu'à se délivrer de leur importunité ; mais avec un saint empressement, qui marquoit qu'il trouvoit sa joie & son bonheur à soulager les misérables ; & qu'il étoit plein de cette vérité que S. Paul a enseignée depuis aux fidelles de Corinthe, *Dieu aime celui qui donne avec joie.* 2. Cor. 9. 7.

JOB. CHAP. IX.

Mais ce n'étoit pas assez pour lui de donner promptement & libéralement aux indigents, de quoi vivre & se vêtir. Il en admettoit encore quelques-uns à sa table : *Si j'ai mangé un morceau de pain, dont l'orphelin n'ait pas mangé avec moi.* Il parle un peu plus bas de la générosité avec laquelle il exerçoit l'hospitalité : *L'étranger n'a point passé la nuit dehors : ma porte a toujours été ouverte au voyageur.* En un mot, il ne pouvoit voir souffrir personne, qu'il n'en fût attendri, & qu'il ne vînt aussitôt à son secours. *Car la compassion*, dit-il, *est crue avec moi dès mon enfance ; & je l'ai eue pour guide depuis que je suis sorti du sein de ma mere.* Qu'on est heureux, quand on a reçû de Dieu

JOB. CHAP. LX.

un tel cœur, tendre, sensible à la misere du prochain, & toujours prêt à répandre sur lui ses largesses! Quel est l'homme, pour peu qu'il écoute les sentiments de l'humanité, qui n'aime ce caractere bienfaisant, & qui ne le préfere à celui de tant de riches dont le monde est plein, à qui rien ne coûte quand il s'agit d'étaler leur faste dans des repas somptueux, & de se faire une réputation de générosité par des dépenses superflues; & qui ne voudroient pas contribuer de la plus légere aumône à la nourriture de leurs freres pauvres? Job, longtemps avant la prédication de l'Evangile, suivoit l'esprit de Jesus-Christ, qui dit à un Pharisien : *Quand vous faites un festin, invitez les pauvres, les estropiez, les boiteux & les aveugles : & vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre : car vous en serez récompensé à la résurrection des justes.* (Luc. 14. 13. 14.)

[*Si j'ai levé la main sur le pupille, lors même que je me voyois le plus fort dans l'assemblée des juges, &c.*] Si je me suis prévalu de mon pouvoir, pour intimider par des menaces, ou pour opprimer par la violence, le pupille qui n'avoit aucune propection; *que mon bras soit arraché de mon épaule, & que mon coude soit brisé :* j'ai mérité de perdre une autorité qui m'avoit été donnée pour le soutien des foibles, & dont j'ai abusé pour les fouler aux pieds. Ce ne sont pas au reste ces châtiments passagers, dont la crainte m'a retenu dans le devoir. *La vengeance de Dieu a toujours été l'objet de ma crainte.* Ce sont ses jugements qui m'ont fait trembler. *J'en ai été effrayé, comme si j'eusse vû des flots suspendus sur ma tête,* & prêts à m'engloutir; *& je n'ai pû supporter le poids de sa majesté,* sçachant combien elle est redoutable, & persuadé

persuadé que le pécheur ne peut trouver de ressource contre la colere du Tout-puissant, ni d'asyle contre sa justice.

JOB. CHAP. IX.

La crainte des jugements de Dieu, qui faisoit une si vive impression sur le cœur de Job, n'est pas celle d'un vil esclave, qui ne tremble que lorsqu'il voit la main de son maître & le bâton levés sur lui. C'est la crainte d'un juste, dont le cœur est pénétré d'une foi vive de la grandeur & de la sainteté de Dieu; qui se confond & s'anéantit à la vûe de sa bassesse & de ses péchez; qui sçait que les moindres souillures lui ferment tout accès vers cette pureté infinie, si la miséricorde ne les couvre; & qui reconnoît humblement que de lui-même il n'a aucun titre, en vertu duquel il puisse implorer cette miséricorde, si ce n'est les miseres mêmes qui l'en rendent indigne.

[*Si j'ai mis mon espérance dans l'or : si j'ai dit à l'or le plus excellent, Vous êtes ma confiance : si j'ai mis ma joie dans mes grandes richesses, & dans les grands biens que j'ai amassez par mon travail*, c'est-à-dire, je n'ai point mis mon espérance, &c.] A quels dangers n'est point exposé un homme, qui est né, comme Job, dans le sein des richesses, & qui en a acquis de nouvelles par son travail ! Qu'il est difficile de se préserver de l'orgueil, de la vaine confiance en ses biens, de la jouissance des plaisirs, d'un amour désordonné de la vie & de ses douceurs, de l'oubli de Dieu, de la dureté envers les pauvres ! Que les riches apprennent de l'exemple de Job la leçon que S. Paul commande à Timothée son disciple de leur donner. « Aver- 1. Tim. 6. 17.
» tissez les riches de ce monde de n'avoir pas
» de haute idée d'eux-mêmes; de ne mettre
» point leur confiance dans les richesses incer-

JOB. CHAP. IX.

» taines, mais dans le Dieu vivant, qui nous
» fournit abondamment toutes les choses dont
» nous avons besoin; d'être bienfaisants; de se
» rendre riches en bonnes œuvres; de donner
» l'aumône de bon cœur; de faire part de leurs
» biens; de se faire un trésor & un fondement
» solide pour l'avenir, afin d'obtenir la véri-
» table vie. »

[*Si je me suis réjoui de la chûte de celui qui me haïssoit : Si j'ai été ravi de ce qu'il lui étoit arrivé quelque mal : Si j'ai abandonné ma langue au péché, pour faire des imprécations contre lui.*] Reconnoissons encore ici dans Job une vertu digne des temps de l'Evangile. La nature corrompue ne respire que la vengeance. Si elle ne peut faire de mal à ses ennemis, elle leur en souhaite, & se réjouit quand il leur en arrive. Mais la charité, qui est la vertu des enfants de la loi nouvelle, réprime tout mouvement de vengeance : elle étouffe tout ressentiment des injures. Elle supporte avec patience & avec douceur les injustices de ses ennemis. Elle n'est ni blessée de leur élévation, ni consolée par leur chûte. Loin de s'emporter jusqu'à faire contre eux des imprécations, elle ne leur desire que du bien. Loin de rendre le mal pour le mal, elle s'efforce de vaincre, s'il est possible, le mal par le bien.

[*Si les gens de ma maison n'ont pas dit de moi, Qui nous donnera de nous nourrir de sa chair? Nous ne sçaurions nous en rassasier.*] Si j'avois pour mes domestiques un amour de pére, ils m'aimoient de leur côté, non seulement avec
Expl. de Job. tendresse, mais même avec passion. Ils auroient voulu pouvoir me placer dans leur cœur, & m'ouvrir leurs entrailles pour m'y recevoir. Ils se sont servis quelquefois de cette

JOB. CHAP. IX.

expression étonnante ; *Qui nous donnera de nous nourrir de sa chair? Nous ne sçaurions nous en rassasier.* Ne pourroit-on point, disoient-ils, trouver le moyen de convertir sa chair en nourriture ? Ce seroit pour nous la plus délicieuse viande qu'on pût nous donner. Elle iroit droit à notre cœur ; & l'amour que nous lui portons s'en nourriroit, & en deviendroit ainsi plus ardent, & plus insatiable.

Qui ne voit que Dieu mettoit dans la bouche des domestiques de Job ce langage outré en apparence, pour prédire & figurer la sainte ardeur, & la faim insatiable que devoient avoir les vrais chrétiens, de la chair de leur divin Maître ? Et qui n'admirera les secrets impénétrables de la Sagesse éternelle ? Avant l'institution de l'Eucharistie, ce discours pris à la lettre, étoit inouï, & inintelligible. Après l'événement, toutes les expressions en sont claires, & portent dans l'esprit la même idée que celles-ci : *Celui qui mange ma chair, & qui boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui.* L'obscurité n'est plus que dans la maniere dont la chose exprimée s'accomplit. Mais est-il étonnant que l'ouvrage d'une puissance & d'une bonté infinie soit inaccessible à nos foibles lumieres ? Jean 6. 57.

[*Je n'ai point dissimulé mes fautes, comme font les hommes ; & je n'ai point caché mon iniquité dans mon sein, par la crainte du mépris des peuples.*] Le Sage a dit depuis, que *le Juste est le premier à s'accuser lui-même :* & Job nous découvre dans ce dernier trait la solidité de sa vertu fondée sur l'humilité. Il faisoit des fautes : eh ! qui est l'homme juste sur la terre, à qui il n'en échappe souvent, qui viennent de sur- Prov. 18. 17.

prise, d'inattention, de négligence? Mais au lieu que la plûpart des hommes, par le desir de se conserver l'estime des autres, & par la crainte de tomber dans le mépris, s'efforcent de cacher leurs fautes, ou de les justifier; Job au contraire les avouoit avec simplicité, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes, lorsqu'il avoit lieu de craindre qu'ils n'en eussent été scandalisez. Il profitoit ainsi de l'humiliation du péché, pour s'affermir dans l'humilité: & par cette confusion qu'il consentoit de porter devant les hommes, sa vertu devenoit plus pure & plus parfaite aux yeux de Dieu.

[*Qui me donnera que* Dieu *veuille bien m'écouter? Mon desir est que le Tout-puissant me réponde, & que celui qui plaide contre moi, donne par écrit sa plainte. Je la porterai sur mon épaule; & je la mettrai autour de ma tête, pour me servir de diadême. Je rendrai compte à Dieu de toutes mes démarches; & j'obtiendrai de ce juge souverain qu'il s'approche* pour prononcer son arrêt.] Job a déja témoigné plusieurs fois combien il desiroit que Dieu même voulût être juge entre lui & ses amis; se tenant très-assuré par le témoignage de sa conscience, que Dieu jugeroit en sa faveur. Il fait ici le même souhait, offrant de *rendre compte à Dieu de toutes ses démarches*: & si *le souverain Juge* veut bien obliger ses adverses parties de *donner leurs griefs par écrit*; sûr comme il est de gagner sa cause, il *portera* les chefs d'accusation *sur son épaule*, comme en triomphe, & en ornera sa tête comme d'une couronne.

[*Si la terre dont je suis le maître, crie contre moi; & si ses sillons pleurent avec elle: si j'en ai*

mangé les fruits sans donner d'argent ; & si j'ai fait violence à ceux qui en étoient les possesseurs, &c.] Il n'avoit point encore parlé des fonds dont il avoit fait l'acquisition. Pour achever donc la justification pleine & entiere de sa conduite, il prononce avec confiance, que, s'il a usurpé par violence la possession d'une seule piéce de terre; & s'il en a mangé les fruits sans en avoir payé le prix à celui qui en étoit légitime possesseur; il consent qu'elle ne produise pour lui que des ronces & des épines, au lieu de froment & d'orge.

Il est aisé de voir par le langage figuré de ces deux derniers articles, que Job ne perd pas de vûe l'Innocent & le Juste, dont il est la figure & le prophete. En disant qu'il portera sur son épaule les chefs d'accusation qu'on produira contre lui, & qu'il les mettra autour de sa tête comme un diadême, il nous fait souvenir de celui qui ne connoissant point le péché, a néanmoins été chargé de nos crimes, dont l'acccusateur du genre humain tenoit un compte exact. Il les a portez sur son épaule chargée de la croix, & sur sa tête couronnée d'épines. Mais la croix & la couronne, après avoir été les instruments de ses douleurs, & le sujet des insultes de ses ennemis, sont devenues la matiere & l'ornement de son triomphe. La terre est sa conquête : mais il ne s'en est pas rendu maître par la force : il l'a acquise par ses humiliations & ses souffrances, & l'a payée de tout son sang, pour la rendre féconde en bons fruits, & lever la malédiction du péché, qui l'avoit couverte de ronces & d'épines.

JOB. CHAP. X.

CHAPITRE X.

De l'origine de la Sagesse, & en quoi elle consiste.

Jb. 28. 1. 28. ON tire l'argent de la mine, & l'on affine l'or dans le creuset. On tire le fer de la terre; & en faisant fondre la pierre [au feu,] on en fait sortir de l'airain. L'homme porte le jour dans les lieux les plus ténébreux : il va chercher les pierres précieuses jusque dans l'obscurité & dans l'ombre de la mort. Il sçait détourner les eaux des torrents, & mettre à sec des lieux où l'on n'avoit jamais passé à pied. Il renverse comme par la violence du feu, des terres qui étoient fertiles en bleds. Il discerne les terres, dont les pierres sont des saphirs, & celles dont le sable est de la poudre d'or. Il invente des routes que les oiseaux de proie n'ont point connues, & que l'œil du vautour n'a point vûes. Il trouve des sentiers où les jeunes lions ne sçauroient marcher, & où la lionne n'a jamais passé. Il a entrepris de tailler le marbre : il renverse des montagnes jusqu'à leurs racines. Il a creusé dans le roc des canaux pour la conduite des eaux. Il empêche

que les eaux des rivieres ne se perdent [dans les terres voisines.] Son œil discerne tout ce qu'il y a de beau & de rare. Il sçait mettre au jour ce qu'il y a de plus caché.

JOB. CHAP. X.

Mais d'où peut-on avoir la Sagesse ? & quel est le lieu de l'intelligence ? L'homme n'en connoît pas le prix, ni le chemin qui conduit à elle : & elle ne se trouve point sur la terre où nous vivons. L'abîme dit, Elle n'est point en moi : & la mer, Elle n'est point avec moi. On donneroit en vain, pour l'acquerir, l'or le plus pur ; & elle ne s'achette point au poids de l'argent. On ne la mettra point en comparaison avec l'or d'Ophir, ni avec la sardonique le plus précieuse, ni avec le saphir. On ne lui égalera ni l'or, ni le diamant. On ne la donnera point en échange pour des vases d'or. On ne doit pas seulement parler du corail, ni de l'escarboucle, pour les comparer à la Sagesse. Elle l'emporte sur les perles. On ne la mettra point en parallele avec le topaze d'Ethiopie, ni avec l'or le plus pur. D'où vient donc la Sagesse ? Et où l'intelligence se trouve-t-elle ? Elle est cachée aux yeux de tous les hommes vivants : elle est inconnue aux oiseaux mêmes du ciel. La perdition & la mort

JOB. CHAP. X.

ont dit, Nous avons oüi parler d'elle. Dieu ſeul connoît le chemin pour arriver juſqu'à elle : lui ſeul ſçait le lieu où elle réſide. Car il découvre juſqu'aux extrémitez du monde, & il voit tout ce qui eſt ſous le ciel. Lorſqu'il a donné du poids aux vents, & qu'il a ſuſpendu les eaux pour les peſer & les meſurer : lorſqu'il a preſcrit une loi aux pluies, & qu'il a marqué une route aux éclairs & aux tonnerres ; alors il voyoit la Sageſſe, & il l'a fait connoître : il l'a preparée, & en a ſondé la profondeur ; & il a dit à l'homme : Sçachez que la Sageſſe eſt de craindre le Seigneur, & que l'intelligence eſt de s'éloigner du mal.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

DANS le diſcours qu'on vient de lire, le deſſein de Job eſt de montrer que la ſageſſe eſt un don de Dieu ; & que l'homme ne peut ni la découvrir par ſes recherches, ni l'acquerir par ſon induſtrie, ni même la connoître & la deſirer, ſi Dieu ne la lui découvre, s'il ne lui en inſpire le deſir, & s'il ne la lui communique par un effet de ſa miſéricorde.

Pour mieux entrer dans la penſée du Prophete, ſçachons d'abord ce qu'il entend par la ſageſſe. Les dernieres paroles de ce chapitre nous l'apprennent : *La ſageſſe eſt de craindre le Seigneur, & l'intelligence eſt de s'éloigner du mal.* Ainſi la vraie ſageſſe, celle qui montre à l'homme ſa véritable fin, & la voie qui y con-

duit; qui commence son bonheur dans la vie présente, & qui le fait arriver à la félicité parfaite, à laquelle il est appellé dans le siécle à venir, n'est ni la philosophie humaine, ni rien de ce que le monde honore du nom de sagesse; étendue de lumieres & de connoissances; sagacité & pénétration d'esprit; prudence dans les conseils; habileté à conduire les affaires; talent de gouverner les hommes. On peut se perdre avec tant de belles qualitez : Salomon en est un exemple. Il est vrai que, comme ces lumieres sont des dons du Créateur, qui tendent d'eux-mêmes à une bonne fin, & dont les hommes peuvent faire usage pour sa gloire, & pour l'utilité du prochain, l'Ecriture leur donne quelquefois le nom de sagesse & d'intelligence : mais elle les distingue toujours de cette sagesse proprement dite, qui est, selon l'Ecclésiaste, *le tout de l'homme*, & qui consiste *à craindre Dieu, & à observer ses commandements.* Eccle. 12. 13.

La sagesse dont parle Job, est donc la piété, c'est-à-dire, la crainte & l'amour de Dieu. C'est pour nous préparer, & nous rendre attentifs à ce qu'il doit dire de son origine, qu'il parcourt dans la premiere partie de ce chapitre, plusieurs découvertes admirables, que les hommes ont faites par leurs réflexions, leur travail, & leurs efforts, pour perfectionner les arts, & mettre au jour ce que la nature sembloit avoir voulu leur tenir caché.

[*On tire l'argent de la mine, & l'on affine l'or dans le creuset.*] L'or & l'argent étoient ensevelis dans des mines très-profondes : leurs parties mêlées & confondues avec des corps étrangers, étoient si imperceptibles, qu'il ne paroissoit pas possible de les séparer. Cepen-

JOB. CHAP. X.

dant l'industrie de l'homme en est venue à bout. Il a trouvé le moyen de les réduire en masse, & de les affiner dans le creuset.

[*On tire le fer de la terre ; & en faisant fondre la pierre, on en fait sortir de l'airain.*] La matiere du fer est confondue avec la terre ; & celle du cuivre & de l'airain avec des pierres fort dures. L'homme a sçû démêler ces métaux, & les séparer par l'action du feu, de toutes les parties étrangéres où ils étoient engagez.

[*L'homme porte le jour dans les lieux les plus ténébreux : il va chercher les pierres précieuses jusque dans l'obscurité, & dans l'ombre de la mort.*] Il a eu le courage & la patience de creuser bien avant dans la terre, au risque de sa santé & de sa vie, pour chercher dans le fond des carrieres, & comme dans l'ombre de la mort, des pierres précieuses, dont la plûpart, avant que d'être mises en œuvre, ne présentoient aux yeux rien que de méprisable.

[*Il sçait détourner* par l'art, & à force de travaux, *les eaux des torrents* & des rivieres, & les faire couler dans des lieux, qui étoient auparavant des deserts arides & brûlants. Il sçait au contraire *mettre à sec des lieux* inondez, *où l'on n'avoit jamais passé à pied*, & les changer en de fertiles vallées.]

[*Il renverse, comme par la violence du feu, des terres qui étoient fertiles en bled.*] L'homme s'est apperçû que certaines terres, sous une surface grasse & fertile, renfermoient des carrieres d'un charbon que nous appellons *charbon de terre*, & dont on se sert dans les forges. Dès qu'il en a connu l'usage, ces terres, auparavant chargées d'abondantes moissons, ont été renversées ; & cette surface si riante & si

fertile, s'est trouvée couverte de pierres noires, comme si elle eût été brûlée par un feu violent.

La réflexion & l'expérience lui ont appris à *discerner les terres* qui cachent dans leur sein des pierres précieuses, telles que *le saphir ; & celles dont le sable est de la poudre d'or.*

Il invente par le moyen de la navigation, *des routes* nouvelles, *que les oiseaux de proie n'ont point connues :* & en traversant l'étendue immense des mers, il passe dans des pays *que l'œil du vautour n'a point vûs,* parce que les aîles n'ont pû le porter jusque-là.

[*Il trouve des sentiers, où les jeunes lions ne sçauroient marcher, & où la lionne n'a jamais passé.*] Il se fraie par son industrie, des chemins jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, & jusque sur la pointe des rochers inaccessibles aux bêtes les plus fortes & les plus agiles.

Il a entrepris de tailler les pierres les plus dures, telles que *le marbre. Il renverse des montagnes jusqu'à leurs racines,* & les fouille jusqu'aux fondements, pour en tirer du marbre & d'autres pierres. *Il creuse dans le roc des canaux pour la conduite des eaux.* Il a trouvé le secret d'*empêcher que les eaux des rivieres,* & des canaux faits à la main, *ne se perdent,* en se débordant, ou en transpirant dans les terres voisines.

Son œil discerne tout ce qu'il y a de beau & de rare. Les animaux ne sont touchez de la beauté d'aucun des objets exposez à leur vûe. Mais l'homme a un discernement merveilleux pour tout ce qu'il y a de beau & de rare dans les ouvrages de la nature. *Il sçait mettre au jour ce qu'il y a de plus caché.* Il va chercher aux

JOB. CHAP. X.

fond de la mer & des rivieres *, & tire des entrailles de la terre, mille choses qui y étoient ensevelies; & après leur avoir donné par l'art un nouvel éclat, il les fait servir à l'ornement du monde.

* Perles, coquillages, &c.

[*Mais d'où peut-on avoir la sagesse? Et quel est le lieu où habite l'intelligence? &c.* jusqu'à ces mots, *ni avec l'or le plus pur.*] Tout ce qui vient d'être dit, met en évidence l'industrie de l'homme pour l'invention & la perfection des arts. Il n'a que deux mains, que tout est capable de blesser; & néanmoins avec ces mains aidées du fer & de l'acier, qu'elles ont forgez, il n'y a point d'ouvrage si difficile, dont il ne vienne à bout. Combien n'a-t-il pas fait de nouvelles découvertes en tout genre, depuis que le livre de Job est écrit? Mais de quel secours lui ont-elles été pour acquerir la sagesse? La navigation, devenue dans ces derniers siécles plus facile & plus sure que jamais, lui a ouvert le chemin des Indes orientales & occidentales. Il a pénétré jusque dans des pays, qu'une étendue immense de mer sépare de notre continent. Il rapporte de tous ces pays, de l'or, de l'argent, des perles, & plusieurs marchandises très-précieuses. Plusieurs de ceux qui entreprennent ces longs & pénibles voyages, y trouvent la mort. Mais y en a-t-il un seul qui puisse se vanter d'y avoir trouvé la sagesse? A-t-il du moins rencontré des hommes appliquez à la chercher, & qui l'invitassent par leur exemple à un travail si utile, qui le mettroit en possession d'un trésor, dont les plus riches métaux, ni les pierres les plus précieuses n'égaleront jamais la valeur? Non; la sagesse ne se trouve, ni chez les peuples les plus éclairez & les plus polis de

JOB. CHAP. X.

l'ancien monde, ni chez les barbares & les ſauvages du nouveau. Aucun d'eux *n'en connoît le prix, ni le chemin qui conduit à elle.* On aura beau courir les terres & les mers : *elle ne ſe trouve en aucun lieu de la terre où nous vivons. L'abîme dit, Elle n'eſt point en moi : & la mer, Elle n'eſt point avec moi.*

[*D'où vient donc la ſageſſe ; & où l'intelligence ſe trouve-t-elle ? Elle eſt cachée aux yeux de tous les hommes vivants, &c.* juſqu'à la fin.] Quel eſt donc enfin le principe & l'origine de la ſageſſe ? Et où faut-il la chercher ? Ce n'eſt point aux créatures qu'on doit s'adreſſer, pour en être éclairci. Car aucun des hommes vivants ſur la terre ne l'a vûe. Elle n'eſt point dans les airs : les oiſeaux qui s'y élevent le plus haut, n'en ont point de connoiſſance. Elle ne ſe voit pas dans la région des morts ; & ſi ceux qui ſont renfermez dans le tombeau, pouvoient répondre là-deſſus, ils diroient qu'ils ont ſeulement oüi parler d'elle pendant qu'ils vivoient ; mais qu'ils n'ont jamais ſçû où elle fait ſon ſéjour.

Il eſt vrai qu'il y a eu des philoſophes, qui ont témoigné un grand amour pour la ſageſſe, & un deſir ardent de l'acquerir. Ils ont voyagé en différents pays : ils ont lû, médité, conféré ; & ils ſont enfin venus juſqu'à *connoître*, dit S. Paul, *ce qui ſe peut découvrir de Dieu, Dieu même le leur ayant fait connoître* par la lumiere naturelle qui éclairoit leur eſprit, & à laquelle ils ſe rendoient attentifs. Mais ces connoiſſances ſi précieuſes ont été ſtériles en eux ; & ce qui auroit dû les conduire à la vraie ſageſſe, qui conſiſte à *craindre Dieu*, & à *éviter le mal*, n'a ſervi qu'à les enfler d'orgueil. » Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glo-

Philoſophe veut dire amateur de la Sageſſe.

Rom. 1. 19.

v. 21.

JOB. CHAP. X. v. 26. » rifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu
» graces : mais ils se sont égarez dans leurs
» vains raisonnements, & leur cœur insensé a
» été rempli de ténébres. Ils sont devenus fous,
» en s'attribuant le nom de sages . . . . C'est
» pour cela que Dieu les a livrez à des passions
» honteuses. »

Dieu seul connoît le chemin pour arriver jusqu'à elle : lui seul sçait le lieu où elle réside. C'est donc de lui seul que l'homme peut apprendre où habite la Sagesse, & quel est le chemin qui y conduit. Mais quel peut être ce lieu inconnu à toutes les créatures, si ce n'est le sein de Dieu même ? Quel est ce chemin, si ce n'est la bonté prévenante, avec laquelle il la communique à qui il lui plaît ?

Car il découvre jusqu'aux extrémitez de la terre, & voit tout ce qui est sous le ciel ; puisque c'est lui qui a tout créé, qui a établi & qui conserve le bel ordre de l'Univers. Lors donc qu'il créoit & qu'il arrangeoit toutes choses, qu'il régloit la force des *vents*, la mesure des *eaux*, la formation des *pluies*, & les effets des *tonnerres* & des *éclairs* ; *il voyoit la Sagesse*, née de lui, & éternelle comme lui : c'étoit
Prov. 8. 22.31. par elle qu'il faisoit toutes choses : c'étoit elle qui présidoit à tous ses ouvrages. Mais lui seul la connoissoit, *& en sondoit la profondeur.* Elle se rendoit en quelque sorte visible dans les diverses perfections des ouvrages de Dieu. Mais avant que l'homme fût sorti de ses mains, aucun des êtres matériels n'étoit capable de la voir, & moins encore de rendre à l'auteur de tant de merveilles la gloire qui lui étoit dûe. Dieu *l'a* donc *préparée* pour l'homme : en le créant avec une ame spirituelle & intelligente, il a voulu que la Sagesse fût sa lumiere, la régle de

ses pensées, de ses desirs, & de ses mœurs; & qu'il apprît d'elle *à craindre le Seigneur*, à gardes ses commandements, & *à s'éloigner du mal.* JOB. CHAP. X.

*Cette lumiere éclaire tout homme qui vient en ce monde. Ses délices** *sont d'être avec les enfants des hommes.* Mais les hommes aveuglez par le péché, ne la voient plus. Tant qu'ils seront laissez à eux-mémes, ils ne la connoîtront jamais; & ceux d'entre eux qui la chercheront, comme ces philosophes dont nous venons de parler, prendront pour elle un vain fantôme. Mais il est vrai en général, que les hommes sentent si peu la privation d'un si grand bien, qu'ils ne s'avisent pas même de le desirer; actifs & industrieux pour tout le reste, mais stupides & sans mouvement pour l'acquisition de ce trésor. Jean 1. 19. *Prov. 8. 31.

Si les hommes ont le malheur de ne pas voir cette divine Sagesse, qui se présente devant eux; ils ne l'entendent pas non plus, quoiqu'elle leur parle & les appelle à haute voix. « La Sagesse, dit l'Ecriture, ne crie-t-» elle pas? & l'intelligence ne fait-elle pas » entendre sa voix? Elle se tient sur le che-» min, sur le sommet des lieux les plus hauts » & dans les carrefours, près des portes & à » l'entrée de la ville, & elle parle en ces ter-» mes : O hommes, c'est vous que j'appelle, » & ma voix s'adresse aux enfants des hom-» mes . . . Recevez les instructions que je vous » donne, plutôt que l'argent; & la science, » préférablement à l'or le plus pur. Car la sa-» gesse vaut mieux que les perles les plus pré-» cieuses; & tout ce qu'on desire le plus, ne » peut lui être comparé : . . . . Celui qui me » trouve, trouve la vie, & il puisera le salut » de la bonté du Seigneur. » Telles sont les salutaires & pressantes sollicitations de la Sa- Prov. 8. 1. 2. 3. 4. v. 10. 11. v. 35

JOB. CHAP. X.

gesse. Mais le bruit que les créatures font autour de nous, & l'emportement de nos passions, nous rendent sourds à sa voix, si elle-même ne nous ouvre les oreilles du cœur, & ne le rend docile.

Eccle. 1. Heureux, si, convaincus qu'il n'y a, comme le dit l'Ecriture, que vanité & affliction d'esprit dans tous les travaux & les recherches ausquels les hommes s'appliquent avec tant d'ardeur, nous sommes solidement établis dans la foi de ces grandes véritez, que rien n'est estimable que la sagesse, qui consiste à craindre & à aimer Dieu; que c'est Dieu seul qui nous la donne, qui nous en fait connoître le prix, qui nous en inspire le desir, & qui

Sag. 8. 21. prépare notre cœur à la recevoir. Car *c'est déja*, dit encore l'Ecriture, *un effet de la Sagesse, que de sçavoir de qui vient ce don.*

CHAPITRE XI.

Dieu parle à Job, qui s'humilie en sa présence. Ses amis obtiennent le pardon à sa priere. Dieu lui rend au double tout ce qu'il avoit perdu.

Ch. 32. 1. 22. APRES que Job eût prononcé le discours où il exposoit toute la conduite de sa vie; ses trois amis cesserent de lui répondre, parce qu'il continuoit à se croire juste. Eliu, qui avoit jusque-là écouté Job en silence, voyant

qu'ils n'avoient rien à répondre, fut transporté de colere, & contre Job qui se croyoit, disoit-il, plus juste que Dieu, & contre ses trois amis qui s'étoient contentéz de le condamner, sans pouvoir lui répliquer. Il prit la parole avec la confiance d'un homme inspiré de Dieu, & fit un long discours mêlé de vrai & de faux, où il se flattoit de convaincre Job, de l'instruire de la vraie sagesse, & de prendre contre lui les intérêts de la justice de Dieu.

JOB. CHAP. XI.

Ce discours occupe les Chapitres 32. 33. 34. 35. 36. 37.

Aussi-tôt qu'il eut cessé de parler, Dieu fit entendre sa voix du milieu d'un tourbillon, & dit à Job : Qui est celui-ci, qui laisse mes desseins dans l'obscurité, par des discours dont il n'a pas l'intelligence ? Tenez-vous prêt à répondre : car je veux vous interroger. Où étiez-vous, lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens ? Dites-le moi, si vous en avez connoissance. Qui est-ce qui en a réglé toutes les proportions & les mesures ? Ou qui est-ce qui a étendu sur elle le niveau ? Sur quoi sont appuyez ses fondemens ? Ou qui en a posé la pierre angulaire ? [Où étiez-vous,] lorsque les astres du matin me louoient d'un commun accord, & que tous les enfants de Dieu poussoient des cris de joie ? Qui a présidé à la naissance de la mer, lors-

Ch. 38. 1-19.

JOB, CHAP. XL.

qu'elle sortoit du sein qui la renfermoit; lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'enveloppai de ténébres, comme de langes & de bandelettes; lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des barrieres & des portes, en lui disant, Tu viendras jusqu'ici, & tu ne passeras pas plus loin: c'est ici le terme où viendra se briser l'orgueil de tes flots? Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné vos ordres à la lumiere du matin, & qui avez montré à l'aurore le lieu où elle doit naître? Est-il en votre pouvoir de tenir la terre par ses extrémitez, & de la secouer pour exterminer les impies? [Sera ce par vous que] la lumiere sera ôtée aux impies, & que leur bras orgueilleux sera brisé? Etes-vous entré dans les profondeurs de la mer, & avez-vous marché dans le fond de ses abîmes? Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? Les avez-vous vûes ces portes noires & ténébreuses? Avez-vous une exacte connoissance de toute l'étendue de la terre? Répondez-moi sur toutes ces choses, si vous les sçavez. Dites-moi quel est le sentier de la lumiere, & quel est le lieu des ténébres;
℣. 24. par quelle voie viennent les chaleurs excessives, & comment les vents

JOB. CHAP. XI.

brûlants se répandent sur la terre ; où
sont les trésors* de la neige & de la grêle.
Qui a donné cours aux pluies impé-
tueuses,* & un passage au bruit éclattant * v. 22.
du tonnerre ? Qui a produit les gouttes * v. 25. v. 28.
de pluie & de rosée ? Qui est celui du v. 29.
sein duquel sort la glace, & qui enfante
cette gelée blanche qui se forme dans
l'air ? Connoissez-vous les loix des mou- v. 33.
vemens du ciel ? Est-ce vous qui lui don-
nez l'empire sur la terre ? Commande- v. 34.
rez-vous hautement à la nuée ; & serez-
vous aussitôt couvert de l'eau qu'elle
répandra avec abondance ? Enverrez- v. 35.
vous les éclairs, & partiront-ils à l'in-
stant ? Vous diront-ils, Nous voici ?
Qui a donné à certains animaux l'indu- v. 36.
strie de filer ? Qui a donné au coq cette
espece d'intelligence, [qui dans la nuit
même lui fait pressentir & annoncer l'ap-
proche du Soleil ?] Est-ce vous qui pre- v. 39.
nez la proie pour la lionne, & qui en
rassasiez la faim des lionceaux, lorsqu'ils
sont couchez dans leurs antres, & qu'ils
sont en embuscade dans leurs tanieres ?
Qui est celui qui prépare au corbeau sa v. 41.
nourriture, quand ses petits courant çà
& là, crient vers Dieu parce qu'ils n'ont
rien à manger ?

Dieu continuant de parler à Job, lui Ch. 39.
fit considerer les merveilles de sa Sa-

JOB. CHAP. XI. v. 32-35.

gesse dans les propriétés de plusieurs especes d'animaux, comme l'âne sauvage, le rhinocérot, l'autruche, le cheval, l'aigle. Après quoi il lui dit: Celui qui veut entrer en discussion avec le Tout-puissant, ne doit-il pas être instruit? Et quand on veut proposer à Dieu de justes plaintes, ne doit-on pas être en état de répondre aux questions que je vous fais? Alors Job répondit au Seigneur: Je comprends maintenant que je ne suis qu'une vile créature. Que pourrois-je vous répondre? Je mets ma main sur ma bouche, & je garde le silence.

Ch. 40. 3--9. Le Seigneur parlant encore à Job du milieu du tourbillon, lui dit: J'ai des questions à vous faire: préparez-vous à me répondre. Irez-vous jusqu'à détruire l'équité de mes jugemens, & à me condamner, pour vous justifier? Avez-vous un bras aussi puissant que celui du Dieu fort? Et votre voix tonnera-t-elle comme la sienne? Parez-vous de l'éclat le plus magnifique: revêtez vous de gloire & de majesté. Répandez les flots de votre colere, & humiliez par votre regard quiconque s'éleve d'orgueil. Considerez tous les superbes, & abbattez-les: écrasez les impies dans les lieux mêmes qu'ils occupent: ensevelissez-les tous ensemble dans

la poussiere, & précipitez-les dans une obscure prison. Alors je vous avouerai que ce sera votre main qui vous aura sauvé.

JOB. CHAP. XI.

Alors Job répondit au Seigneur : Je sçai, mon Dieu, que vous pouvez tout, & que rien ne peut s'opposer à vos desseins. Qui est celui-ci, [m'avez-vous dit] qui laisse mes desseins dans l'obscurité par des discours dont il n'a pas l'intelligence ? En effet j'ai annoncé ce que je ne comprenois point, des merveilles qui me surpassoient, & dont je n'avois pas une entiere connoissance. [C'est pour cela que j'ai osé vous dire,] Ecoutez, je vous prie, & je parlerai ; ou permettez que je vous interroge, & répondez-moi. Mon oreille avoit entendu parler de vous : mais maintenant mon œil vous a vû. C'est pourquoi je m'accuse moi-même, & je fais pénitence dans la poussiere & dans la cendre. Ch. 42. 1-16.

Le Seigneur dit ensuite à Eliphaz : mon indignation est grande contre vous, & contre vos deux amis, parce que vous n'avez point parlé devant moi selon la justice & la vérité, comme Job mon serviteur. Prenez donc sept taureaux & sept béliers : allez à mon serviteur Job, & offrez-les pour vous en holocauste. Job mon serviteur priera pour vous : je le re-

JOB. CHAP. XL.

garderai & l'écouterai favorablement ; pour ne vous point punir de votre imprudence, & de ce que vous n'avez point parlé en ma présence selon ce qui étoit juste & véritable, comme Job mon serviteur. Eliphaz, Baldad, & Sophar firent ce que le Seigneur leur avoit dit ; & le Seigneur écouta favorablement la priere de Job.

Or dans le temps que Job prioit pour ses amis, Dieu le rétablit dans son premier état ; & il lui rendit au double tout ce qu'il avoit possédé. Tous ses freres, toutes ses sœurs, & toutes les personnes de sa connoissance, le vinrent trouver, & mangerent avec lui dans sa maison. Ils lui témoignerent leur compassion, & le consolerent de toutes les afflictions que le Seigneur lui avoit envoyées. Ils lui donnerent chacun une brebis, & un pendant d'oreille d'or. Dieu répandit sur Job dans son dernier état, des bénédictions encore plus abondantes que dans le premier. Il eut sept fils & trois filles. Il ne se trouva point dans toute la terre de femmes aussi belles que les filles de Job : & leur pere les fit héritieres de ses biens avec leurs freres. Il vit les enfants de ses fils jusqu'à la quatriéme génération ; & il mourut fort âgé, & plein de jours.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Dieu fit entendre ſa voix du milieu d'un tourbillon*, ou, *d'une tempête ; & dit à Job : Qui eſt celui-ci, qui laiſſe mes deſſeins dans l'obſcurité, par des diſcours dont il n'a pas l'intelligence ?*] Dieu, ou plutôt l'Ange qui le repréſente, & qui va parler en ſon nom, ſe couvre d'un nuage épais, d'où ſortent des éclairs & des tonnerres accompagnez d'un vent impétueux. De-là, comme de ſon thrône, il fait entendre ſa voix; & comptant pour rien le long & vain diſcours d'Eliu, il s'adreſſe à Job, & répond à ſes dernieres paroles, comme ſi elles venoient d'être prononcées. Les voici : *Qui me donnera que Dieu veuille bien m'écouter ? Mon deſir eſt que le Tout-puiſſant me réponde, & que celui qui plaide contre moi, donne par écrit ſa plainte. Je la porterai ſur mon épaule ; & je la mettrai autour de ma tête pour me ſervir de diadême. Je rendrai compte à Dieu de toutes mes démarches ; & j'obtiendrai de ce Juge ſouverain qu'il s'approche* pour prononcer ſon arrêt. Ces paroles, qui marquent la confiance qu'il avoit en la juſtice de ſa cauſe, convenoient moins à lui qu'à Jeſus-Chriſt qu'il repréſentoit. Job ſçavoit qu'il avoit cet honneur; car il étoit tout enſemble figure & prophete du Meſſie : mais Dieu, qui diſtribue ſes lumieres ſelon qu'il lui plait, n'avoit point encore dévoilé à ſes yeux tout le ſecret de ſes conſeils. Il parloit de Jeſus-Chriſt, ſans connoître encore la profondeur de ſes myſteres, impénétrables à la ſageſſe humaine. Il lui prêtoit ſa voix, & ſe mettoit même à ſa place; mais ſans voir d'aſſez

JOB. CHA XI.

près la distance infinie qu'il y avoit entre la figure & la vérité. *Qui est celui-ci, qui laisse mes desseins dans l'obscurité, par des discours dont il n'a pas l'intelligence ?* Dieu ne l'accuse ni d'impatience, ni de murmure : il ne lui reproche aucune faute personnelle : il ne condamne aucune de ces expressions dont nous sommes aujourd'hui étonnez : mais il l'avertit que les mysteres qu'il a annoncez par ses souffrances, sont infiniment au-dessus de ses pensées; que ce qu'il en a dit, a si peu de proportion avec les choses mêmes, que son discours les obscurcit plutôt qu'il ne leur prête de la lumiere; & qu'enfin l'honneur qu'il a de figurer le Messie, & de parler en son nom, ne doit pas lui faire oublier ce qu'il est par lui-même.

[*Tenez-vous prêt à répondre : car je veux vous interroger.*] Job avoit dit à Dieu : *Appellez-moi, & je vous répondrai ; ou permettez que je parle, & répondez-moi.* Dieu le fait souvenir de cette parole, & il lui déclare que, puisqu'il lui a donné le choix, d'interroger, ou de répondre, il va l'interroger. Or il y avoit dans ces paroles de Job quelque chose qui supposoit une espece d'égalité entre Dieu & lui. Elles pouvoient convenir à la Sagesse éternelle, au Verbe consubstantiel au Pere : mais elles étoient bien hardies dans la bouche de Job, à moins qu'il ne connût bien la divinité de celui au nom duquel il les employoit, & sa parfaite égalité avec son Pére. Ce qu'il dira dans la suite, & que nous remarquerons, semble supposer qu'il ne connoissoit pas cette vérité aussi pleinement qu'il l'a connnue depuis. Afin donc de l'humilier, & de lui faire sentir la disproportion infinie qu'il y a ici entre

Job. 13. 22. ci-dessus c. 7.

Expl. de Job. ch. 38. v. 3.

l'image

l'image, & celui qu'elle repréſente ; entre figurer les douleurs & la patience du Meſſie, & remplir l'étendue de ſon miniſtere ; le Verbe divin, la Sageſſe éternelle, par qui toutes choſes ont été créées, lui apprend, & dans ſa perſonne à tous les hommes, que la qualité de Meſſie, & de Médiateur, eſt inſéparable de la divinité, & qu'il faut être le Créateur de l'homme, pour le réparer.

[*Où étiez-vous, lorſque j'établiſſois la terre ſur ſes fondements, &c.*] Cette queſtion, & toutes les ſuivantes, que le Verbe éternel propoſe à Job, tendent au même but, qui eſt de le rappeller à ſon néant, de l'humilier ſous la grandeur de Dieu, & de peindre les œuvres de ſa grace ſous l'emblême des merveilles de la nature. Le détail nous méneroit trop loin ; & nous laiſſons à la piété des lecteurs les réflexions qu'on peut faire ſur tout cet endroit.

[*Dieu continuant de parler à Job, ... lui dit : Celui qui veut entrer en diſcuſſion avec le Tout-puiſſant, ne doit-il pas être inſtruit ? Et quand on veut propoſer à Dieu de juſtes plaintes, ne doit-on pas être en état de répondre aux queſtions que je vous fais ?*] Vous prétendiez, il n'y a qu'un moment, entrer en diſcuſſion avec Dieu : vous étiez prêt à l'interroger, & à lui répondre : vous ne demandiez qu'à être admis en ſa préſence, pour dépoſer au pied de ſon thrône vos juſtes plaintes. Quand on parle avec cette confiance, ne doit-on pas être en état de répondre aux queſtions que je vous fais ?

[*Alors Job répondit : Je comprends maintenant que je ne ſuis qu'une vile créature. Que pourrois-je vous répondre ? &c.*] Je comprends maintenant, ô mon Dieu, mieux que je n'ai

JOB. CHAP. XI.

fait jusqu'ici, la distance infinie qu'il y a du Créateur à une vile créature telle que je suis. En parlant au nom du Médiateur, je n'ai pas discerné avec assez d'attention ce qui lui étoit propre, d'avec ce qui m'appartenoit. J'ai trop uni sa cause avec la mienne. Vous m'avez instruit, en me rappellant à mon néant. Je profite d'une leçon si salutaire; & ne pouvant vous répondre, *je mets ma main sur ma bouche, & je garde le silence.*

Après une réponse si humble, il sembloit que l'entretien de Dieu avec Job dût finir. Mais Dieu insiste; & ayant fait entendre de nouveau le bruit effrayant d'un vent impétueux, il lui dit: *J'ai des questions à vous faire: préparez-vous à me répondre.*

[*Irez-vous jusqu'à détruire l'équité de mes jugements, & à me condamner, pour vous justifier, &c.* jusqu'à ces mots, *votre main qui vous aura sauvé.*] Pour entrer dans le sens de ce que Dieu dit à Job, il faut se souvenir que les souffrances de ce saint homme étoient extrêmes, & que Satan en étoit l'auteur. Comme il figuroit l'Innocent & le Juste, qui devoit être cruellement persécuté par le démon; il s'étoit plaint en termes très-forts de l'excès de ses maux, & avoit soutenu avec fermeté son innocence. Dieu l'avertit qu'il ne doit pas s'y tromper, ni se croire entiérement innocent, parce qu'il a été choisi pour figurer celui qui est la justice & la sainteté même. Dieu permettra à Satan d'exercer sa fureur contre son Fils unique, quoiqu'il n'ait aucun droit sur lui. Mais il n'en est pas de même de Job. Il est né esclave du démon, parce qu'il est né pécheur; & tant qu'il n'est pas pleinement affranchi des liens de ce tyran, ce qui n'arrivera

qu'à la mort, il est exposé à ressentir les effets de sa cruauté & de sa malice. Dieu a pû sans injustice, & sans que Job ait lieu de se plaindre, permettre à cet esprit ennemi du genre humain, de lui enlever ses biens, & d'accabler son corps de maux, dont il ne peut se délivrer lui-même, comme il n'a pû s'en garantir. Son impuissance à cet égard doit lui apprendre qu'il ne peut non plus par ses propres forces, ni affranchir son ame de la servitude du péché & du démon, ni se conserver la possession des biens spirituels. C'est l'ouvrage d'une puissance infinie, qui n'est point en lui. Il s'agit de vaincre & d'enchaîner l'usurpateur & le tyran, avec tous ses anges apostats, compagnons de son orgueil & de sa révolte. Un homme foible & pécheur peut-il se promettre une telle victoire? *Avez-vous*, lui dit le Seigneur, *un bras aussi puissant que celui du Dieu fort*, pour combattre ce fort armé? *Votre voix tonne-t-elle comme la sienne*, pour faire trembler & mettre en fuite ce redoutable ennemi? Parez-vous, si vous le pouvez, de tout l'éclat de la majesté divine : humiliez & terrassez par votre seul regard tous ces esprits superbes, qui se font adorer sur la terre : précipitez-les dans l'obscure prison des enfers : *alors je vous avouerai que ce sera votre main qui vous aura sauvé.*

Dieu fait ensuite une longue description de deux animaux, qu'il appelle *Behemoth* & *Leviathan*, tous deux redoutables par la masse énorme de leur corps, leur force, & leurs ruses, & par conséquent très-difficiles à prendre. Le premier, selon la plûpart des interprètes, est l'Eléphant, le plus grand & le plus fort de tous les animaux terrestres. Le second est se- Ch. 40. & 41.

lon les uns la Baleine, & ſelon d'autres le Crocodile. Mais il eſt évident que ces deux animaux, quels qu'ils puiſſent être, ne ſont ici que des ſymboles, ſous leſquels Dieu repréſente le démon, pour faire entendre à Job qu'il ne peut par ſa propre force, ni vaincre ce monſtre, ni meme ſe mettre à couvert de ſes attaques. Un ſeul mot à la fin de la deſcription, dévoile le myſtere, & le deſſein de Dieu. *C'eſt lui*, dit-il en parlant de Leviathan, *qui eſt le roi de tous les enfants d'orgueil.* Or il eſt impoſſible d'expliquer ces paroles d'un autre que du démon. Ainſi nous ne pouvons douter que tout ce qui précéde n'ait pour objet ce pére du menſonge & de l'orgueil, implacable ennemi des hommes, & invincible à tout autre qu'à Dieu.

JOB. CHAP. XL.

Ch. 41. 25.

[* *Alors Job répondit au Seigneur : Je ſçai, mon Dieu, que vous pouvez tout, & que rien ne peut s'oppoſer à vos deſſeins, &c.* juſqu'à ces mots, *dans la pouſſiere & dans la cendre.*] Job vivement frappé, & profondément humilié par les véritez qu'il vient d'entendre, ſe hâte de reconnoître devant la majeſté redoutable de Dieu ſa baſſeſſe & ſon néant. Il répete avec confuſion le reproche que Dieu lui a fait d'abord d'avoir *laiſſé ſes deſſeins dans l'obſcurité, par des diſcours dont il n'avoit pas l'intelligence.* Il avouë ſa faute, & ſe condamne lui-méme : *J'ai annoncé*, dit-il, *ce que je ne comprenois point, des merveilles qui me ſurpaſſoient, & dont je n'avois pas une entiere connoiſſance.* Cette faute au reſte ne venoit ni de préſomption, ni de mauvaiſe volonté, mais d'un ſimple deffaut de lumiere. Il avoit parlé de Dieu, de ſes deſſeins, & de ſes œuvres, ſelon qu'il en étoit inſtruit par la tradition du genre hu-

main, & par une révélation surnaturelle & prophétique. Mais ses connoissances étant très-bornées, parce que Dieu ne communique sa lumiere qu'avec mesure; il n'avoit pas tremblé autant qu'il auroit dû, en envisageant de si hauts mysteres, sur-tout ayant l'honneur de parler au nom de son Sauveur & de son Dieu. Il ne sçavoit encore rien de lui, si l'on peut parler ainsi, que par oüi-dire : & c'est pour quoi il n'avoit point été pénétré d'un assez profond respect pour cette redoutable Majesté. Car ces paroles, *Ecoutez, je vous prie, & je parlerai: ou je vous interrogerai, & répondez-moi*, pouvoient bien convenir à celui que Job représentoit, parce qu'il est le Fils de Dieu; & non pas à Job qui n'est que le serviteur. Mais depuis que Dieu lui a parlé, & qu'en s'approchant de lui, il l'a éclairé d'une plus abondante lumiere; il fait usage de cette grace, pour s'anéantir en sa présence : il se reconnoît indigne de la gloire d'être la figure & le prophete du Médiateur; & reprenant ce qui est à lui, le péché & la misere, il accepte de nouveau, pour l'expiation de ses fautes, l'état de souffrance où il est réduit, & se condamne à l'humiliation & au silence : *C'est pour quoi*, dit-il, *je m'accuse moi-même, & je fais pénitence dans la poussiere & dans la cendre.*

JOB. CHAP. XI.

[*Le Seigneur dit ensuite à Eliphaz : Mon indignation est grande contre vous, &c.*] Jamais Job n'avoit été si humble & si tremblant : mais c'est alors que Dieu rend à son innocence un témoignage plus éclattant. Ce saint homme, image parfaite de Jesus-Christ, s'est abbaissé jusqu'à la cendre & jusqu'au néant, devant la justice & la sainteté de Dieu : & il mérite non seulement d'être exaucé à cause

JOB. CHAP. XI.

de son profond respect, mais de devenir même le réconciliateur de ceux qui ont attaqué son innocence par leurs calomnies. C'est ainsi que Jesus-Christ *a été exaucé à cause de son humble respect* pour son Pére; & qu'*étant élevé au comble de la gloire, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause de leur salut éternel.* Heb. 5. 7-9.

Mon indignation est grande contre vous, & contre vos deux amis, parce que vous n'avez point parlé devant moi selon la justice & la vérité, comme Job mon serviteur. Après un jugement de Dieu si formel & si précis, qui condamne tous les discours des amis de Job, & qui approuve tous ceux de ce saint homme; osera-t-on penser qu'il y ait rien dans ce qu'il a dit, qui s'écarte le moins du monde de la vérité & de la justice? Il est certain néanmoins que dans ces discours, qui sont au jugement de Dieu, saints & exacts, il y a plusieurs choses qui paroissent répréhensibles, si elles se terminent à la seule personne de Job. N'est-ce pas une preuve manifeste que ce qu'il dit présente à la piété des lecteurs un sens plus sublime que celui qui les frappe d'abord? Et quel peut être ce sens, si ce n'est celui que nous avons indiqué en plusieurs endroits, & dont Jesus-Christ est l'objet?

[*Prenez donc sept taureaux & sept beliers: allez à mon serviteur Job, & offrez-les pour vous en holocauste. Job mon serviteur priera pour vous: je le regarderai & l'écouterai favorablement, pour ne vous point punir de votre imprudence, &c.*] Ils fournissent la matiere du sacrifice: mais c'est Job qui l'offre à Dieu, & qui lui donne le prix par sa priere. Ces animaux n'avoient d'eux-mêmes aucune vertu pour appaiser la colere de Dieu. Toute la vertu & le

mérite du sacrifice se tire de la personne de Job. Dieu ne regarde & n'écoute que lui. Il ne pardonne à Eliphaz & aux autres, que parce qu'il l'a établi leur Médiateur & leur Pontife. Reconnoissons encore ici le mystere de notre Sauveur. Il a reçû des pécheurs la victime qu'il devoit immoler pour eux, je veux dire l'humanité. Mais de quoi pouvoit servir à notre réconciliation la chair la plus innocente & la plus pure, si le Verbe divin, par son union avec elle, n'eût joint à cette immolation le mérite infini de son oblation & de sa priere, qui pouvoit seul attirer sur nous les regards & les miséricordes de Dieu, dont nous étions indignes?

[*Or dans le temps que Job prioit pour ses amis, Dieu le rétablit dans son premier état; & il lui rendit au double tout ce qu'il avoit possédé.*] Job prie pour ses trois amis, étant encore sur la cendre, couvert d'ulceres, & presque mourant. Tout à coup, Dieu, pour marquer qu'il a accepté son sacrifice, & exaucé sa priere, le tire d'entre les bras de la mort par une guérison si parfaite, qu'elle ressemble à une résurrection. Qui peut voir ce miracle, sans penser dans un esprit d'adoration à celui dont Job étoit l'image? Jesus-Christ, de dessus sa croix, le lit de sa douleur, où un prophete l'a vû comme couvert de lépre, & où il alloit rendre l'esprit, a prié pour ceux qui le rassasioient d'opprobres: & Dieu, appaisé par son sacrifice, lui en a donné la preuve la plus éclattante, en le faisant sortir du tombeau avec une vie toute nouvelle, où l'on n'apperçoit plus rien de l'infirmité d'une chair mortelle.

[*Tous ses freres, toutes ses sœurs, & toutes les personnes de sa connoissance, le vinrent trou-*

JOB. CHAP. XI.

ver, & mangerent avec lui dans sa maison. Ils lui témoignerent leur compassion, & le consolerent .... ils lui donnerent chacun une brebis, & un pendant d'oreille d'or.] Jesus-Christ n'est pas plutôt entré dans sa gloire, que Dieu rassemble de tous côtez auprès de lui une multitude prodigieuse de disciples, premiérement d'entre les Juifs, & ensuite d'entre les Gentils, qui sont tous assis à sa table, & qu'il nourrit d'un pain & d'un vin mystérieux. Ils prennent part à ses souffrances & à ses humiliations, dont ils sont eux-mêmes le sujet : leurs cœurs touchez de componction s'attendrissent sur ses douleurs & sur sa patience : ils sont pénétrez d'une sainte joie pour le bonheur qu'ils ont de connoître ce qu'il est à leur égard; & ils se trouvent infiniment honorez d'être associez aux opprobres qui lui ont mérité le degré d'élevation & de gloire où ils le voient élevé. Tous, sans distinction de grands & de petits, de riches & de pauvres, lui offrent les mêmes présents, qui ont peu de proportion avec les biens qu'ils ont reçûs & qu'ils attendent de lui; mais qui sont une protestation solennelle qu'ils n'auront désormais d'autre Pasteur & d'autre guide que lui; qu'ils le suivront comme ses brebis, & qu'ils écouteront
1. Pier. 2. 25. sa voix avec docilité. *Vous étiez*, leur dit le Prince des Apôtres, *comme des brebis errantes : mais maintenant vous êtes retournez à celui qui est le Pasteur & l'Evêque de vos ames.*

[*Dieu répandit sur Job dans son dernier état des bénédictions encore plus abondantes que dans le premier.*] Nous lisons avec admiration dans les Actes des Apôtres le progrès rapide de l'Evangile parmi les Juifs & les Gentils; & nous sommes surpris au dernier point, quand

nous comparons avec la multitude innombrable d'hommes qui crurent à la prédication des Apôtres après son Ascension, cette petite poignée de disciples, que sa parole avoit attachez à lui pendant sa vie mortelle. Que sera-ce, lorsque tous les freres du véritable Job selon la chair, après l'avoir si long-temps méconnu, & rejetté comme un étranger, après avoir insulté à ses souffrances & à ses humiliations, accourront à lui, & le reconnoîtront pour leur frere, le bien-aimé de Dieu, le Sauveur & l'unique espérance d'Israel ? *Dieu répandit sur Job dans son dernier état, des bénédictions encore plus abondantes que dans le premier :* & par le retour de la maison de Jacob à la vérité, l'Eglise de Jesus-Christ acquerra de nouvelles richesses spirituelles, qui la consoleront de ses pertes ; lorsque les Juifs & les Gentils réunis dans une même foi, rétabliront avec une sainte émulation l'innocence & la ferveur des premiers temps ; & que la lumiere de la vérité, portée chez toutes les nations, fera voir l'accomplissement de la promesse que Dieu a faite à Abraham & à sa postérité, *de lui donner tout le monde pour héritage.* Rom. 4. 13.

[*Il eut sept fils & trois filles. Il ne se trouva point dans toute la terre de femmes aussi belles que ces filles de Job.* Ce qui est distingué dans le sens historique, ne l'est point ici dans le sens figuré & prophétique. Les parents & les amis de Job, ses troupeaux, ses enfants, ne sont tous ensemble qu'une seule & même Eglise de Jesus-Christ ; & l'éloge que fait l'Ecriture de l'incomparable beauté des filles de Job, nous rappelle ce que l'Apôtre dit de l'Eglise, que Jesus-Christ *a sanctifiée, pour la faire paroître devant lui pleine de gloire, sans tache, sans ride,*

JOB. CHAP. XI.

sans aucun deffaut, mais sainte & irrépréhensible.

[Et leur pére les fit héritieres de tous ses biens avec leurs freres.] L'héritage céleste est pour tous les enfants de l'Eglise. Aucun n'en est exclus, dès qu'il a la charité. Les vierges & les saintes femmes, qui ont vécu la plûpart inconnues au monde, y seront admises avec les Martyrs, les Apôtres, & ceux qui ont exercé dans l'Eglise les ministeres les plus éclatants. Les freres ne porteront point envie à leurs sœurs, qui seront heritieres avec eux du bien de leur pére commun; parce que ce bien sera Dieu même, qui se communiquera sans partage à tous ses enfants. Chacun d'eux le possédera tout entier : & quoiqu'il y ait parmi eux diverses mesures de lumiere & de charité; néanmoins chacun, dit S. Augustin, sera content de sa mesure, sans envier le sort de ceux qui en auront une plus abondante, parce que l'unité de la charité régnera dans tous. *Non erit invidia imparis caritatis, quoniam regnabit in omnibus unitas caritatis.*

Traité 67. sur S. Jean n. 2.

Fin de l'Histoire de Job.





HISTOIRE DE JONAS.

JONAS étoit un Prophéte, qui vivoit du temps de Joas roi d'Israel, & de ses successeurs : & ce fut, à ce qu'on croit, sous le regne de Jéroboam second, qu'arriva ce que ce Prophéte rapporte, l'an du monde 3197 selon les uns, & 3232 selon les autres. On conjecture que le Roi de Ninive dont il parle, étoit Phul. Voyez Liv. 4 ch. 14.

CHAPITRE PREMIER.

Jonas envoyé à Ninive, s'embarque pour Tharsis contre l'ordre de Dieu. Tempête. Il est jetté dans la mer, & englouti par un grand poisson. Sa priere à Dieu. Il est jetté sur le rivage après trois jours & trois nuits.

LE Seigneur fit entendre sa parole à Jonas, & lui dit : Partez, & allez à la grande ville de Ninive, & y préchez : car le cri de ses désordres est monté jusqu'à Jon. 1.

JONAS. CHAP. I.

moi. Mais Jonas se mit en chemin vers Tharsis, pour s'enfuir de devant la face du Seigneur. Il descendit à Joppé, où ayant trouvé un vaisseau qui faisoit voile pour Tharsis, il paya son passage, & s'y embarqua avec les autres. Mais le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux, qui excita une grande tempête; & le vaisseau couroit risque d'être brisé. La peur saisit les mariniers : chacun invoqua son Dieu avec de grands cris; & ils jetterent à la mer la charge du vaisseau pour le soulager.

Cependant Jonas étoit descendu au fond du navire; & couché-là, il dormoit d'un profond sommeil. Alors le maître pilote s'approcha de lui, & lui dit : Comment pouvez-vous ainsi dormir? Levez-vous, invoquez votre Dieu : peut-être qu'il nous sera propice, & que nous ne péririons pas. Ils se dirent ensuite l'un à l'autre : Allons, tirons au sort, pour sçavoir qui est cause de ce malheur. Ils tirerent, & le sort tomba sur Jonas. Ils lui dirent donc : Apprenez-nous quelle est la cause de ce péril où nous sommes. A quoi vous occupez-vous? d'où êtes vous? où allez-vous? & quel est votre peuple? Il leur répondit : Je suis Hebreu, & je révere le Seigneur, le Dieu du ciel, qui a fait la mer & la terre.

Il leur déclara auſſi qu'il fuyoit de devant la face du Seigneur. Alors ils furent ſaiſis d'une grande crainte, & ils lui dirent : Pourquoi avez-vous agi de la ſorte? Que vous ferons-nous pour nous mettre à couvert de la violence de la mer ? Car les vagues s'élevoient & groſſiſſoient de plus en plus. Jonas leur répondit : Prenez-moi, & me jettez dans la mer ; & elle s'appaiſera. Car je ſçai que c'eſt à cauſe de moi, que cette grande tempête eſt venu fondre ſur vous. Cependant ils faiſoient tous leurs efforts pour regagner la terre : mais ils ne pouvoient ſurmonter la violence des vagues.

Ils crierent donc au Seigneur, & lui dirent : Seigneur, nous vous prions que la mort de cet homme ne ſoit point cauſe de notre perte : & ne faites pas retomber ſur nous le ſang innocent ; parce que c'eſt vous-même, Seigneur, qui faites en ceci ce que vous voulez. Ayant parlé ainſi, ils prirent Jonas, & le jetterent dans la mer : & auſſitôt elle devint calme. Alors pénétrés de crainte & de reſpect pour le Seigneur, ils lui immolerent des victimes, & lui firent des vœux.

Or Dieu avoit préparé un grand poiſſon, qui engloutit Jonas : & ce Prophéte demeura trois jours & trois nuits dans le Jon. 2.

JONAS. CHAP. I.

ventre du poiſſon. Alors, du ventre de ce poiſſon, il adreſſa ſa priere au Seigneur ſon Dieu; & il lui dit : » J'ai pouſſé » mes cris vers le Seigneur dans le fort » de mon affliction, & il m'a exaucé : » j'ai crié du fond du tombeau, & vous » avez, [ô mon Dieu] entendu ma » voix. Vous m'avez jetté au milieu » de la mer, juſqu'au fond des eaux : » j'en ai été inondé de toutes parts : tou- » tes vos vagues & tous vos flots ont » paſſé ſur moi. J'ai dit : Je ſuis rejetté » de devant vos yeux ; mais néanmoins » je verrai encore votre temple ſaint. » Les eaux qui m'environnent ont péné- » tré juſque dans mon ame * : l'abîme » m'a enveloppé de toutes parts : les » flots de la mer ont couvert ma tête. » Je ſuis deſcendu juſque dans les ra- » cines des montagnes : je me vois ex- » clus pour jamais de la terre par » les barrieres qui m'enferment : mais » vous préſerverez néanmoins ma vie » de la corruption, ô Seigneur mon » Dieu. Dans la défaillance extrême où » mon ame a été réduite, je me ſuis » ſouvenu de vous, Seigneur : & ma » priere eſt montée juſqu'à vous, juſ- » qu'à votre temple ſaint. Ceux qui

* *Ou*, m'ont réduit à l'extrémité.

» s'attachent à des vanités pleines de » mensonge, abandonnent la miséri- » corde qui les auroit délivrez. Pour » moi je vous offrirai des sacrifices avec » des cantiques de louanges : je m'ac- » quitterai de tous les vœux que j'ai » faits au Seigneur, à qui seul il appar- » tient de sauver. »

Le Seigneur commanda au poisson de rendre Jonas ; & il le jetta sur le rivage.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Partez, & allez à la grande ville de Ninive ; & y prêchez : car le cri de ses désordres est monté jusqu'à moi.*] Jonas, l'un des prophétes que Dieu avoit envoyez vers les dix Tribus schismatiques & idolâtres, pour les inviter à retourner à lui par la pénitence, ne fut point écouté, non plus que les prophétes Osée & Amos, qui parurent comme lui sous le regne de Jéroboam II. Dieu donc lui commande d'aller prêcher la pénitence à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens. Cette ville idolâtre étoit plongée dans les plus affreux désordres ; & l'horreur de ses crimes sollicitoit contre elle la vengeance du ciel. *Le cri de sa malice*, dit le Seigneur, *est monté jusqu'à moi.* C'étoit dans les mêmes termes que Dieu avoit autrefois parlé à Abraham de Sodome & de Gomorrhe, qu'il alloit faire périr par le feu du ciel. Ninive avoit mérité le même traitement : & Dieu néanmoins lui prépare une grande miséricorde. Israel, qui est son peuple, & pour qui il a fait tant de pro-

JONAS. CHAP. I.

diges, a rejetté sa parole, & méprisé ses invitations. Cette parole va passer à un peuple étranger, qui la recevra avec respect, & qui en portera les fruits. Et Dieu, pour signaler davantage sa puissance, sa miséricorde, & la gratuité de ses dons, choisit entre toutes les villes la plus grande, la plus riche, la plus voluptueuse, celle où tous les vices regnoient le plus absolument, & qui avoit par conséquent le plus d'opposition à la vérité.

Il est aisé de voir dans cet événement l'image d'une œuvre de Dieu, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, mais dont on ne peut trop souvent rappeller le souvenir aux Chrétiens; œuvre d'une severe justice sur le peuple Juif, rejetté à cause de son incrédulité, & d'une miséricorde toute gratuite sur les Gentils, appellez à la foi & à la pénitence au refus des Juifs. Ce fut particuliérement à saint Paul que Dieu révéla ce mystere de sa grace, dont il devoit l'établir le principal ministre. Car cet Apôtre raconte lui-même que dans la vision qu'il eut sur le chemin de Damas, le Seigneur
Act. 26. 17. 18. lui dit entre autres choses : *Je vous envoie vers les Gentils, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténébres à la lumiere, & de la puissance de Satan à Dieu; & que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchez, & qu'ils aient part à l'héritage des*
Gal. 1. 18. *Saints.* Il rapporte encore que, *trois ans après*
Act. 22. 17. sa conversion, *étant venu à Jerusalem, comme il étoit en priere dans le Temple, il eut une extase, où il vit le Seigneur, qui lui dit : Hâtez-vous, & sortez promptement de Jerusalem : car ils ne recevront point le témoignage que vous leur rendrez de moi...... Allez-vous-en : car je vous envoierai bien loin vers les Gentils.* Ces paroles

répandent une grande lumiere ſur l'ordre que Dieu donne à Jonas d'aller à Ninive. Ce prophéte n'a point été écouté par les Iſraélites : il le ſera par les Ninivites, à qui il va prêcher la pénitence. Auſſi S. Paul & S. Barnabé prêchant l'Evangile à Antioche de Piſidie, & voyant que les Juifs s'y oppoſoient avec des paroles de blaſphême ; ils leur dirent hardiment : *Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer la parole de Dieu : mais puiſque vous la rejettez, & que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle ; nous nous en allons préſentement vers les Gentils : car le Seigneur nous l'a commandé.*

JONAS. CHAP. I.

Act. 13. 46.

Allez à la grande ville de Ninive, & y prêchez : car le cri de ſes déſordres eſt monté juſqu'à moi. Voilà ce que Dieu trouvoit dans ce peuple, à qui il alloit faire une ſi grande grace ; l'aveuglement, l'impiété, & des déſordres qui crioient vengeance ; aucun mérite de la part de l'homme, qui pût attirer les regards de Dieu ; rien qui ne provoquât ſa colere. Et c'eſt l'état où étoient tous les peuples du monde, lorſque Dieu leur fit annoncer l'Evangile. *Ils ne ſuivoient dans leur conduite*, dit S. Paul, *que la vanité de leurs penſées ; ayant l'eſprit plein de ténébres ; étant entiérement éloignez de la vie de Dieu, à cauſe de leur ignorance, & de l'aveuglement de leur cœur ; n'ayant aucune eſpérance, & s'abandonnant à la diſſolution, pour ſe plonger avec une ardeur inſatiable dans toutes ſortes d'impuretez.* Mais Dieu, qui eſt riche en miſéricorde, pouſſé par l'amour extrême dont il les a aimez, eſt venu chercher ces étrangers, qui ne penſoient point à lui. Il a fait luire ſur eux la lumiere de ſa vérité, dont ils étoient indignes. Il les a tirez de la mort du péché, &

Eph. 4. 17.

Eph. 2. 4.

leur a rendu la vie par la pénitence. *C'est pour-*
JONAS. *quoi*, leur dit l'Apôtre, *souvenez-vous qu'étant*
CHAP. I. *Gentils par votre origine, ... vous n'aviez point alors de part au Messie ; vous étiez séparez*
Eph. 2. 11. 12. *de la société d'Israel, étrangers à l'égard des alliances, sans aucune espérance des biens promis, & sans Dieu en ce monde. Mais maintenant, vous qui étiez autrefois éloignez de Dieu, vous vous en êtes approchez par le sang de Jesus-Christ.*

[*Mais Jonas se mit en chemin vers Tharsis, pour s'enfuir de devant la face du Seigneur.*] On entend bien qu'un homme aussi éclairé que ce prophéte, n'espéroit pas de pouvoir se dérober aux yeux de Dieu par la fuite. Ces expressions de l'Ecriture signifient seulement que Jonas avoit dessein d'aller dans un pays fort éloigné de celui où Dieu l'envoyoit. Aller à Ninive, c'eût été suivre Dieu. Passer dans un autre pays contre son ordre, c'étoit se soustraire à sa conduite, & comme s'échapper de ses mains, & fuir de devant ses yeux.

Il n'y a rien de certain sur ce que l'Ecriture appelle ici *Tharsis*. C'étoit apparemment une ville maritime, éloignée de la Judée, & dont les habitants faisoient le commerce avec les Israélites. Car Joppé, d'où partoit le vaisseau marchand où Jonas s'embarqua, étoit un port de la Terre Sainte.

On est étonné du parti que prend ce prophete : & si Jonas étoit un homme ordinaire, nous aurions raison de blâmer son action comme une désobéissance formelle à l'ordre de Dieu. Mais les Peres de l'Eglise n'en ont pas porté ce jugement. Ils ont regardé Jonas, comme un de ces hommes en qui tout est mystérieux, & dont toutes les actions & tous les événements de la vie sont prophétiques. Il

connoît par la révélation divine, que la commission qui lui est donnée pour les Ninivites, est une prophétie de ce qui doit arriver un jour, lorsque les Gentils appellez à la foi & à la pénitence, prendront la place des Juifs incrédules & rebelles à l'Evangile; qu'ils seront mis en possession des Ecritures, & du vrai culte de Dieu; & que d'étrangers & d'ennemis qu'ils étoient, ils deviendront le peuple & l'héritage du Seigneur; tandis que le Juifs seront rejettez, & demeureront déchûs de tous leurs privileges. » Ce prophéte, dit S. Grégoire de » Nazianze, qui voit que l'un & l'autre de » ces mysteres est figuré dans sa personne, & » va s'accomplir par sa prédication, est saisi » d'une profonde tristesse. C'est pour cela qu'il » évite autant qu'il peut d'exécuter des or- » dres, qui vont dépouiller sa nation de tout » ce qui faisoit depuis si long-temps sa gran- » deur & sa gloire. »

JONAS. CHAP. I.

Greg. Naz. Orat. 1.

A ce trait nous reconnoissons la répugnance qu'avoient les Apôtres à porter la lumiere de l'Evangile chez les Nations. Quoiqu'ils eussent un ordre exprès de Jesus-Christ *d'aller par tout le monde, prêcher l'Evangile à toutes les créatures*; néanmoins le premier des Apôtres n'alla chez Corneille le Centurion, qu'après une vision & une voix du ciel, qui lui marquoient la volonté de Dieu; & nous venons de voir que S. Paul, dont la mission étoit principalement pour les Gentils, ne leur annonça la parole de Dieu, qu'après y avoir été comme forcé par l'opiniatre incrédulité des Juifs.

Mar. 16. 15.

[*Le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux, qui excita une grande tempête; & le vaisseau couroit risque d'être brisé. La peur saisit les mariniers: chacun invoqua son Dieu avec de*

JONAS. CHAP. I.

grands cris ; & ils jetterent à la mer la charge du vaisseau, pour le soulager.] Dieu nous montre dans les principales circonstances de ce qui va arriver, une image admirable de l'œuvre de notre salut par Jesus-Christ, que Jonas figuroit. La mer de ce monde étoit agitée des plus furieuses tempêtes excitées par la colere de Dieu. Toutes sortes de maux, depuis le péché, étoient venus fondre sur le genre humain. Les hommes, dont la pluspart avoient perdu l'idée du vrai Dieu, rendoient leurs adorations à différentes divinitez, qu'ils invoquoient dans leurs miseres. De tous côtez le sang des animaux couloit, & l'on poussoit de grands cris vers le ciel. Mais les calamitez ne cessoient point, & les hommes n'obtenoient rien.

[*Cependant Jonas étoit descendu au fond du navire ; & couché-là, il dormoit d'un profond sommeil &c.* jusqu'à ces mots, *& lui offrir des vœux.*] Pendant ce temps de confusion & de trouble, le Fils de Dieu jouissant d'un repos & d'une paix éternelle dans le sein du Pere, sembloit avoir oublié les hommes, dont l'état misérable étoit par lui-même une voix qui imploroit son secours, & qui le sollicitoit à s'intéresser pour eux auprès de Dieu. Il paroît, ce *Desiré de toutes les Nations*, pour *délivrer ceux que la crainte de la mort tenoit dans la servitude pendant toute leur vie.* Il est le seul Juste au milieu de cette foule de pécheurs. C'est sur lui que le sort tombe : c'est lui qui doit par sa mort calmer les flots de la colere de Dieu. Il se soumet volontairement à l'anathême, & consent d'être sacrifié à sa justice, comme s'il étoit seul coupable. Il est plongé dans un abîme d'amertumes & de douleurs. Aussitôt Dieu est appaisé, & les hommes réconciliez. Tout

Agg. 2. 8. Heb. 2. 15.

change : les impies sont convertis : ceux à qui le vrai Dieu n'avoit jamais été annoncé, le connoissent : pénétrez de crainte & de respect, ils l'adorent, & lui offrent des sacrifices de louange & d'action de graces.

JONAS. CHAP. I.

[*Or Dieu avoit préparé un grand poisson, qui engloutit Jonas : & ce prophete demeura trois jours & trois nuits dans le ventre du poisson.*] On croit assez communément que c'étoit une baleine, qui passe pour le plus gros de tous les poissons connus. Mais des Auteurs, qui paroissent avoir fait une étude exacte de cette matiere, soutiennent que la baleine a le gosier trop étroit pour pouvoir dévorer un homme entier. Ils pensent que ce poisson étoit plutôt une lamie, telle qu'on en a pris autrefois sur les côtes de Provence, dans le ventre desquelles il s'est trouvé des hommes entiers couverts de leurs cuirasses. La Providence avoit amené là ce poisson, qui dévora le prophete, & qui, par un prodige inouï, le garda trois jours & trois nuits, sans lui faire aucun mal. Jonas demeura comme enseveli dans ce tombeau, qui figuroit celui où notre Sauveur a été mis après sa mort. C'est Jesus-Christ lui-même qui nous l'apprend dans la réponse qu'il fit à des Pharisiens & à des Docteurs de la Loi, qui lui demandoient qu'il leur fit voir quelque prodige. *Cette race méchante & adultere*, dit-il, *demande un prodige : & il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophéte Jonas. Car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre.* Matt. 12. 38.

[*Alors du ventre de ce poisson il adressa sa priere au Seigneur son Dieu.*] Dieu conserve à

JONAS. CHAP. I.

Jonas dans ce gouffre toute la liberté de l'esprit : & ce prophéte en fait usage pour s'unir à lui par une humble priere, & par un cantique d'actionde graces. Il nous y fait connoître que, se voyant enseveli sous les eaux, & enfermé dans cet affreux *tombeau*, il craignit d'abord que Dieu ne l'eût *rejetté de devant ses yeux*. Il lui sembloit qu'il étoit *exclus pour jamais de la terre, par les barrieres qui l'enfermoient*, & dont il ne pouvoit sortir que par un miracle de la toute-puissance divine. Néanmoins *dans le fort de son affliction*, & *dans la défaillance extrême où son ame étoit réduite*, loin de perdre l'espérance, il se soutint & se fortifia par le *souvenir des miséricordes du Seigneur* : il *poussa vers lui de grands cris* ; & il fut exaucé. Dieu lui fit entendre au fond du cœur que *sa vie seroit préservée de la corruption*, & qu'il auroit encore la consolation de *revoir son Temple*. Dès ce moment donc, le prophéte ne doutant point que ses cris ne soient montez jusqu'au thrône du Très-haut, lui en rend graces, comme s'il étoit déja en possession du bien qu'il espere ; & promet de lui offrir dans son saint Temple des sacrifices, & des cantiques de louange ; & de *s'acquitter des vœux qu'il a faits* à celui de qui seul on doit attendre le salut ; parce qu'*il n'appartient qu'à lui seul de sauver* ; & qu'il ne sauve que ceux qui s'attachent à lui, & qui esperent en sa miséricorde : au lieu que *ceux qui s'appuient sur* la créature, qui n'est que *mensonge & vanité, se rendent indignes de cette miséricorde* infinie, *qui les auroit délivrez*.

Jesus-Christ dans sa Passion, & sur tout lorsqu'il étoit près d'expirer sur la croix, *a offert*, dit S.Paul, *avec de grands cris, & avec larmes*, Heb. 5. 7.
ses prieres & ses supplications à celui qui pouvoit

le *sauver de la mort*, en le reſſuſcitant. Mais avec quels ſentiments d'humilité, de reſpect pour Dieu ſon pere, de confiance, de reconnoiſſance! Les Evangéliſtes, qui ſe ſont renfermez, comme on l'a remarqué ailleurs, dans un récit fort ſimple des faits, ont gardé le ſilence ſur les ſentiments intérieurs du Sauveur: mais les prophétes les ont peints avec les couleurs les plus vives: & ce que nous venons de lire de Jonas, n'en eſt qu'un très-leger crayon. Dans les Pſeaumes, où Jeſus-Chriſt ſouffrant & attaché à la croix, parle à ſon Pere, par exemple dans le XXI. & le LXVIII. il paroît accablé du poids d'une juſtice ſévere & inéxorable, à laquelle il s'eſt ſoumis pour nous ſauver de la mort. Dans cet état il s'écrie d'une voix

JONAS. CHAP. I.

forte: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-* Pſ. 21.
vous abandonné? Sauvez-moi: car les eaux ont Pſ. 68. 1-4.
pénétré juſque dans mon ame: je ſuis plongé dans un abîme où je ne trouve point de fond: je ſuis tombé dans le gouffre des eaux, & les vagues m'ont enveloppé. Je m'épuiſe à force de crier: mes yeux ſont preſque éteints dans l'attente où je
ſuis du ſecours de mon Dieu. Seigneur, je vous v. 14-17.
adreſſe ma priere: éxaucez-moi ſelon la grandeur de votre miſéricorde, & ſelon la vérité des promeſſes que vous m'avez faites de me ſauver. Tirez-moi de cet abîme de bouë, afin que je n'y demeure pas enfoncé: tirez-moi du fond des eaux: que je ne ſois point emporté par l'impétuoſité des flots: que je ne ſois point englouti dans ce gouffre. Exaucez-moi, Seigneur, puiſque vous êtes ſi plein de bonté: tournez vos regards ſur moi ſelon la multitude de vos miſéricordes. Je ſuis pauvre, & ac- v. 30.
cablé de douleur: que votre main ſalutaire me releve.

Après des plaintes ſi vives, & une priere ſi

JONAS. CHAP. I.

humble & si pressante, il change tout-à-coup de langage. Assuré qu'il est exaucé, & que Dieu, selon ce qui est dit dans un autre Pseaume, *ne laissera pas son ame dans l'enfer, ni ne permettra que son Saint éprouve la corruption*; il se répand en action de graces, & invite tout Israel *à glorifier le Seigneur, parce qu'il n'a ni méprisé, ni rejetté l'humble priere du pauvre; qu'il n'a point détourné de lui son visage, & qu'il a écouté ses cris. Je louerai*, dit-il, *le nom de Dieu par mes cantiques: je le glorifierai par des actions de graces. Ce sacrifice sera plus agréable à Dieu, que si je lui offrois des bœufs & des veaux. Les pauvres le verront, & ils s'en rejouiront. Cherchez Dieu, & votre ame trouvera la vie.*

Ps. 15. 10. Ps. 21. 22-23. Ps. 68. 31-34.

[Le Seigneur commanda au poisson de rendre Jonas, & il le jetta sur le rivage.] Dieu, dit S. Pierre, *a ressuscité Jesus, & l'a fait sortir du tombeau, où l'avoient conduit les douleurs de la mort, comme en effet il n'étoit pas possible qu'il y fût retenu.*

Act. 2. 24.



CHAP.

CHAPITRE II.

Jonas prêche à Ninive. Pénitence des Ninivites. Dieu leur pardonne. Jonas s'en afflige. Dieu l'instruit là-dessus à l'occasion d'une plante née en une nuit, qui lui fait ombre, & meurt la nuit suivante.

LE Seigneur parla une seconde fois à Jonas, & lui dit : Partez, & allez à la grande ville de Ninive, & prêchez-y ce que je vous ordonne de leur dire. Jonas partit aussitôt, & alla à Ninive selon l'ordre du Seigneur. C'étoit une grande ville, qui avoit trois journées de chemin. Jonas y étant entré, marcha pendant un jour, & cria : Encore quarante jours, & Ninive sera détruite. Les Ninivites crurent à la parole de Dieu. On publia un jeûne général ; & tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, se couvrirent de sacs. Cette nouvelle ayant été portée au roi de Ninive, il descendit de son thrône, quitta ses habits royaux, se couvrit d'un sac, & s'assit sur la cendre. Puis il fit crier partout, & publier dans Ninive cet ordre, comme venant de la bouche du Roi & de ses Princes : Que Jon. 3.

JONAS. CHAP. II.

les hommes, non plus que les chevaux; les bœufs & les brebis, ne mangent rien, & ne boivent point d'eau : qu'ils ſoient couverts de ſacs, & qu'ils crient au Seigneur de toute leur force : que chacun ſe convertiſſe ; qu'il quitte ſa mauvaiſe voie, & l'iniquité dont ſes mains ſont ſouillées. Qui ſçait ſi Dieu ne ſe retournera point vers nous pour nous pardonner ; s'il ne s'appaiſera point, & s'il ne révoquera point l'arrêt de notre perte, qu'il a prononcé dans ſa colere ? En effet, Dieu conſidéra leurs œuvres ; & voyant qu'ils s'étoient convertis en quittant leur voie criminelle, il eut pitié d'eux, & ne leur fit point le mal qu'il avoit réſolu de leur faire.

Jon. 4. Cependant Jonas étant ſorti de Ninive, ſe plaça à l'orient de la ville : il ſe fit là une petite cabane de feuillages, & s'y repoſa à l'ombre, en attendant ce qui arriveroit à cette ville. Mais lorſqu'il vit que Dieu s'étoit laiſſé toucher de compaſſion, il en fut très-fâché, & il dit au Seigneur dans l'excès de ſon affliction : N'eſt-ce pas-là, mon Dieu, ce que je diſois lorſque j'étois encore en mon pays ? C'eſt ce que je prévoyois ; & c'eſt pour cela que je me ſuis enfui pour aller à Tharſis. Car je ſçavois que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de

miséricorde, & qui pardonnez aux hommes leurs péchez. Je vous conjure donc, Seigneur, de retirer mon ame de mon corps: car la mort vaut mieux pour moi que la vie. Le Seigneur lui dit: Croyez-vous que votre colere soit bien juste?

Comme le Prophéte étoit fort incommodé de la chaleur; le Seigneur fit naître une plante, qui s'éleva au-dessus de la tête de Jonas, pour lui faire ombre, & le mettre à couvert des ardeurs du soleil. Jonas en eut une très-grande joie. Mais le lendemain matin, le Seigneur envoya un ver qui rongea la racine de la plante; & elle devint toute seche. Après le lever du soleil, Dieu fit souffler un vent brûlant; & les rayons du soleil donnant sur la tête de Jonas, il se trouva dans un étouffement, & dans un abbattement extrême, & souhaita de mourir, disant: La mort m'est meilleure que la vie. Alors le Seigneur dit à Jonas: Pensez-vous avoir raison de vous fâcher pour cette plante? Oui, répondit-il, j'ai raison de me fâcher jusqu'à souhaiter la mort. Le Seigneur lui dit: Vous voudriez conserver une plante, qui ne vous a point coûté de peine, qui est crûe sans vous, qui est venue en une nuit, & qui est morte la nuit suivante. Et moi je n'épargnerois pas la grande ville de Ni-

JONAS. CHAP. II.

nive, où il y a plus de six vingt mille personnes qui ne sçavent pas faire la différence de leur main droite d'avec leur gauche, & un très-grand nombre d'animaux?

ÉCLAIRCISSEMENS ET REFLEXIONS.

[*Partez, & allez à la grande ville de Ninive, & prêchez-y ce que je vous ordonne de leur dire. Jonas partit aussitôt, & alla à Ninive selon l'ordre du Seigneur.*] Le premier ordre que le prophete avoit reçû d'aller prêcher à Ninive, représente les anciennes promesses, que Dieu a faites si souvent par les prophetes, & dans les Pseaumes, d'appeller un jour les nations infidelles, à la foi & à la pénitence. Mais il étoit dans l'ordre des desseins de Dieu, que l'Evangile ne leur fût annoncé qu'après l'accomplissement des mysteres de la mort & de la résurrection de Jesus-Christ. Le Sauveur lui-même, pendant sa vie mortelle, n'a prêché qu'aux Juifs; & il déclare à ses disciples, qui le sollicitoient en faveur de la femme Chananéenne, qu'il *n'étoit envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israel qui étoient perdues.* Il emploie les mêmes termes, lorsqu'il envoie ses disciples prêcher l'Evangile dans les villes & dans les bourgades. Il leur deffend d'aller vers les Gentils, & d'entrer dans les villes des Samaritains. Mais après qu'il a été mis à mort par un peuple ingrat, qu'il est descendu aux enfers, & sorti glorieux du tombeau; la deffense est levée; & toutes les nations infidelles qui marchent depuis si long-temps dans les té-

Mat. 15. 24.
Mat. 10. 5. 6.

nébres, sont appellées à la lumiere de la foi, qu'elles n'ont ni espérée ni attendue. C'est pour figurer cet ordre des conseils de Dieu, que Jonas ne va à Ninive qu'après sa mort mystérieuse, & sa sépulture de trois jours. JONAS. CHAP. II.

[*Ninive étoit une grande ville, qui avoit trois journées de chemin.*] On a parlé ailleurs de cette ville aggrandie & fortifiée par Ninus, qui lui donna son nom. Elle avoit trois journées de chemin; c'est-à-dire, qu'il falloit trois jours, soit pour en faire le tour, soit pour visiter tous les quartiers de la ville, & pour passer dans tous les carrefours & dans toutes les places. To. 5. liv. 6.

[*Jonas y étant entré, marcha pendant un jour, & cria : Encore quarante jours, & Ninive sera détruite. Les Ninivites crurent à la parole de Dieu. On publia un jeûne général; & tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, se couvrirent de sacs.*] Voici un événement sans exemple, & l'un des plus grands miracles de la toute-puissance de Dieu sur le cœur humain. Un étranger, dont l'extérieur est plus propre à inspirer le mépris, qu'à attirer le respect, entre dans cette ville : il en parcourt différents quartiers, criant par-tout que dans quarante jours elle ne sera plus. Il ne fait aucun miracle pour persuader aux habitans que c'est de la part du Dieu du ciel & de la terre qu'il leur annonce un malheur, auquel on ne voit aucune apparence. Et néanmoins ce peuple idolâtre & impie, rend à la parole du vrai Dieu l'hommage d'une foi humble & soumise : ces hommes endurcis dans le crime, sont salutairement effrayez par ses menaces; & ils pensent efficacement, & sans différer, à appaiser sa colere par la pénitence. Tous, depuis les

JONAS. CHAP. II.

derniers du peuple, jusqu'aux princes & au roi même, donnent des marques publiques de repentir & de douleur. Ils quittent leurs habits somptueux pour se couvrir de sacs : ils renoncent à la bonne chere, & se réduisent à un jeûne des plus austeres. Le Roi descend de son thróne, & s'assied sur la cendre. Un changement si subit, & si universel, peut-il être attribué à une autre cause qu'à la puissance de celui qui *tient en sa main le cœur des rois* comme celui de leurs sujets, & qui *l'incline du côté qu'il lui plaît ?*

Prov. 21. 1.

[*Le Roi fit crier partout, & publier dans Ninive cet ordre : Que les hommes, non plus que les chevaux, les bœufs, & les brebis, ne mangent rien, & ne boivent point d'eau.* Ce roi veut que la pénitence soit aussi générale que les crimes ; & il étend l'ordre qu'il en donne, jusqu'aux bêtes mêmes, qui n'en ont point été complices. Cela nous paroît étonnant ; & c'est cependant l'effet d'un sentiment naturel. Dans les grandes douleurs, comme dans les grandes joies, nous voulons que tout ce qui nous environne prenne part en sa maniere aux sentiments dont nous sommes remplis. Les prophetes vivement pénétrez de la grandeur & de la bonté de Dieu, invitent non-seulement les autres hommes, mais les animaux mêmes, & jusqu'aux créatures inanimées, à le louer avec eux : & s'ils déplorent dans l'amertume de leur cœur les crimes des prévaricateurs, & les châtiments dont ils sont menacez ; alors, comme si leurs larmes ne pouvoient égaler de si grands maux, ils voudroient associer à leur douleur les choses mêmes qui en sont incapables.

[*Qu'ils crient au Seigneur de toute leur force :*

que chacun se convertisse : qu'il quitte sa mauvaise voie, & l'iniquité dont ses mains sont souillées.] Ce n'est point ici une pénitence de cérémonie, qui consiste à jeûner pendant quelques jours dans le sac & la cendre. Les Ninivites, en châtiant leur corps, *crient au Seigneur de toute leur force ;* & ce cri est le signe d'une priere ardente & pleine de foi, qui part du fond du cœur. Ils se convertissent, & changent de vie : *Que chacun quitte sa mauvaise voie.* Point de vraie pénitence, si le pécheur ne rompt tout pacte avec l'iniquité, pour se soumettre à Dieu, & marcher dans la voie de ses commandements.

[*Qui sçait si Dieu ne se retournera point vers nous, pour nous pardonner, s'il ne s'appaisera point, & s'il ne révoquera point l'arrêt de notre perte, qu'il a prononcé dans sa colere ?*] L'arrêt prononcé contre Ninive est absolu, & sans restriction. On ne leur a pas dit, Si vous ne faites pénitence, dans quarante jours d'ici, Ninive périra : mais on leur a annoncé la ruine de cette ville comme une chose résolue. Ils n'ont, ni par eux-mêmes l'expérience de la bonté divine, ni chez les autres peuples aucun exemple qui puisse les rassurer contre les terreurs de la prédiction du prophete. Néanmoins, dans la consternation où les jette la vûe de leurs crimes, & de ce qu'ils méritent, ils conçoivent une humble espérance, fondée sur la foi de la miséricorde de Dieu, qui les encourage à produire des fruits de pénitence. Ce sont les mêmes motifs qu'un prophete de Juda, contemporain de Jonas, présentoit au peuple de Dieu. *Convertissez-vous,* leur dit-il, Joël. 2. 13. 14.
au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon & compatissant, qu'il est patient & riche en miséri-

JONAS. CHAP. II.

corde, & qu'il peut se repentir du mal dont il avoit menacé. Qui sçait s'il ne se retournera point vers nous, pour nous pardonner; & si après nous avoir affligez, il ne nous comblera point de ses bénédictions?

Dieu nous a tracé dans cette image les caracteres de la vraie pénitence, qui désarme sa justice, & qui réconcilie le pécheur avec lui. La foi ouvre les yeux à ce pécheur sur sa vie passée, & sur les peines qu'il mérite. La frayeur qu'il en conçoit, excite dans son ame un trouble salutaire, qui répand l'amertume sur les douceurs trompeuses du péché. L'espérance en la bonté de Dieu modere ces frayeurs, qui pourroient sans cela porter l'homme au découragement, & au désespoir. Soutenu & consolé par l'espérance, il s'anime à faire tous ses efforts pour se délivrer de la servitude du péché: il y renonce de tout son cœur, & commence à mener une vie nouvelle, travaillant à expier ses iniquitez passées, par les jeûnes, les larmes, & le gémissement de la priere.

[*En effet Dieu considéra leurs œuvres; & voyant qu'ils s'étoient convertis en quittant leur voie criminelle, il eut pitié d'eux, & ne leur fit point le mal qu'il avoit résolu de leur faire.*] C'est l'accomplissement de la parole que ce Dieu plein de bonté a donnée depuis dans le prophete Jérémie: *Quand j'aurai prononcé l'arrêt contre un peuple, & contre un royaume, pour le perdre, & pour le détruire jusqu'à la racine; si cette nation fait pénitence des maux pour lesquels je l'avois menacée, je me repentirai aussi moi-même du mal que j'avois résolu de lui faire.* Les plus grands crimes ne peuvent tarir la source de ses miséricordes, pourvû que les criminels retournent à lui de tout leur cœur; parce que

Jer. 18. 7. 8.

ce n'est pas leur perte, mais leur conversion qu'il desire, & qu'il s'est fait une loi de ne mépriser jamais un cœur contrit & humilié. *Si l'impie*, dit-il dans un autre prophete, *fait pénitence de tous les péchez qu'il avoit commis; s'il garde tous mes préceptes, & s'il agit selon l'équité & la justice; il vivra certainement, & il ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquitez qu'il avoit commises.... Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit le Seigneur? Et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, & qu'il se retire de sa mauvaise voie, & qu'il vive?* Ezech. 18. 21 22. 23.

Jesus-Christ se sert de l'exemple des Ninivites, pour confondre l'impénitence & l'incrédulité des Juifs. *Les Ninivites paroîtront au Jugement avec cette nation, & la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas: & il y a ici plus que Jonas.* Mat. 12. 41. Ils ont tremblé à la voix d'un inconnu : ce peuple qui n'avoit ni Moïse, ni la Loi, ni les Prophetes; a embrassé la pénitence avec une ferveur, qui a changé tout-à-coup la face de cette grande ville. Et les Juifs, éclairez de la lumiere de la Loi; instruits par les prophetes des promesses de Dieu, & des caracteres du Messie qu'ils attendoient; témoins des miracles sans nombre que Jesus-Christ opéroit pour confirmer la vérité de sa mission; ont méprisé le conseil de Dieu sur eux : au lieu de croire à l'Evangile du salut qu'il leur faisoit annoncer; ils ont rejetté comme un faux prophete & un imposteur, celui à qui il rendoit témoignage par tant d'œuvres merveilleuses.

Mais si les Juifs seront confondus au jour du Jugement, & condamnez par les Ninivites, pour n'avoir pas fait pénitence à la prédication de Jesus-Christ; quelle sera la rigueur du ju-

gement de Dieu sur les Chrétiens, qui faisant

JONAS CHAP. II.

profession de croire en celui que les Juifs ont refusé d'écouter, demeurent dans l'endurcissement & l'impénitence ? Ce seroit un excès d'aveuglement & de folie, de révoquer en doute la vérité de l'Evangile de Jesus-Christ, & des dogmes de la Religion Chrétienne : car tout ce que cette religion propose à notre foi, est appuyé sur des preuves si fortes, qu'il n'est pas d'esprit raisonnable, qui puisse fermer les yeux à une si vive lumiere. Mais croire la vérité de l'Evangile; & vivre comme si l'on étoit persuadé que l'Evangile est un tissu de faussetez : adorer Jesus-Christ comme le Verbe de Dieu, la lumiere, la Vérité, la Sagesse éternelle; & ne faire aucun cas ni de ses maximes, ni de ses promesses, ni de ses menaces; c'est un prodige qu'on ne croiroit pas possible, si nous n'en avions tous les jours des exemples. Craignons donc qu'au jour du Jugement, non seulement les Ninivites, mais les Juifs mêmes, ne s'élevent contre nous, & ne nous prononcent l'arrêt de notre condamnation.

[*Cependant Jonas étant sorti de Ninive, se plaça à l'orient de la ville, &c.* jusqu'à ces mots, *croyez-vous que vôtre colere soit bien juste ?*] Jonas, qui paroît si fâché de ce que Dieu fait miséricorde aux Ninivites, représente les Juifs, dont les uns demeurant dans leur incrédulité, ne pouvoient souffrir que les Apôtres prêchassent l'Evangile aux Gentils : *ils se déclarent*, dit S. Paul, *ennemis de tous les hommes, & nous empêchent d'annoncer aux Gentils la parole qui doit les sauver.* Les autres étoient ceux-mêmes de cette nation, qui avoient été convertis à la foi; mais qui, accoutumez à regarder les Gentils comme des profanes, & com-

1. Thess. 2. 16.

me les victimes de la colère de Dieu, ne pouvoient s'imaginer qu'il voulût jamais ni leur faire grace, ni les associer aux privileges de son peuple. Aussi, lorsque le Saint-Esprit descendit sur Corneille le Centurion, & sur les autres incirconcis qui écoutoient Pierre, *les fidelles circoncis furent dans le dernier étonnement, de ce que la grace du Saint-Esprit se communiquoit aussi aux Gentils.* Cette nouvelle s'étant répandue dans la Judée, les fidelles de Jerusalem en firent des reproches à Pierre. *D'où vient,* lui dirent-ils, *que vous êtes entrez chez des hommes incirconcis ! & pourquoi avez-vous mangé avec eux ?* Mais Pierre leur racontant tout ce qui s'étoit passé, fit voir qu'il n'avoit fait qu'obéir aux ordres du ciel. C'étoit leur dire ce que Dieu dit ici à Jonas : *Croyez-vous avoir raison de vous fâcher ?* Car en les convainquant que c'étoit l'œuvre d'un Dieu, qui est tout ensemble justice & miséricorde, il les avertissoit de se défaire des fausses idées qu'ils avoient d'eux-mêmes & des Gentils, & de lire avec les sentiments d'une profonde humilité les oracles des prophetes, dont ils commençoient à voir l'accomplissement.

JONAS. CHAP. II.

Act. 10. 44. 45.

Act. 11. 2. 3.

[*Le Seigneur fit naître une plante, qui s'éleva au-dessus de la tête de Jonas, pour lui faire ombre, & le mettre à couvert.*] Notre Vulgate appelle cette plante *un Lierre.* Mais il paroît par la description qu'en fait S. Jerôme, que c'est plutôt ce qu'on appelle *Ricinus,* ou *Palma Christi,* & qui n'a pas de nom en notre langue. Ce Saint dit qu'elle est commune en Palestine, sur-tout dans les terres sablonneuses; que les feuilles en sont larges, comme celles de la vigne ; & qu'elle croît si vîte, qu'après qu'on l'a semée, ce qui n'étoit d'abord qu'une

Hier. Ep. 75.

JONAS. CHAP. II.

herbe, devient un arbrisseau qui fait beaucoup d'ombre.

[*Jonas en eut une très-grande joie : mais le lendemain dès le grand matin, le Seigneur envoya un ver, qui rongea la racine de la plante ; & elle devint toute séche. Après le lever du soleil, Dieu fit souffler un vent brûlant : & les rayons du soleil donnant sur la tête de Jonas, il se trouva dans un tel abbattement, qu'il souhaitta de mourir, en disant, La mort m'est meilleure que la vie. Alors le Seigneur dit à Jonas : Pensez-vous avoir raison de vous fâcher pour cette plante ? Oui, répondit-il, j'ai raison de me fâcher jusqu'à souhaitter la mort.*] Il n'y a point de lecteur qui n'apperçoive que le sens immédiat de tout cet endroit, n'est qu'une vile écorce, à laquelle on ne doit pas s'arrêter, mais qu'il faut lever tout d'un coup, pour voir ce qu'elle couvre. Quelle idée en effet aurions-nous de ce prophete, dont la félicité semble dépendre d'un arbrisseau, comme s'il n'y avoit pas auprès d'une grande ville comme Ninive, d'autre retraite pour se mettre à couvert des ardeurs du soleil ? Que faudroit-il penser de sa vertu, si la perte de cette plante l'eût transporté de colere jusqu'à souhaitter la mort, & oser soutenir devant Dieu méme un emportement si déraisonnable ?

L'ancienne Loi, avec ses promesses, son sacerdoce, ses sacrifices, & ses cérémonies, étoit cet arbrisseau, à l'ombre duquel le Juif se reposoit, & se croyoit à couvert pour toujours des maux qui inondoient le reste du monde. Mais Jesus-Christ, qui se compare lui-même à un ver de terre, a fait sécher & disparoître par la prédication de l'Evangile toutes ces figures & ces ombres, lorsque le peuple Juif s'y

Ps. 21.

attendoit le moins. La Loi ancienne eſt abolie: l'autorité & le ſacerdoce lui ſont ôtez : il eſt dépouillé de tous ſes privileges, & de la protection divine qui faiſoit ſa gloire. Le ſoleil de la vérité, qui commence à éclairer l'Univers, n'a pour le Juif que des traits brûlants qui l'accablent. Dans le temps qu'il ſe ſépare des autres peuples, comme de gens condamnez à périr, les bienfaits du ciel ſe répandent ſur eux avec une abondance, qui le fait ſécher d'envie; & il eſt lui-même réduit à un tel excès de miſere, que la mort lui paroîtroit plus deſirable que la vie. Les mouvements & les expreſſions du Prophete, qui nous paroiſſent outrez, mais qui ſont réglez par l'Eſprit qui l'anime, ſont autant de traits par leſquels Dieu nous trace le profond myſtere de la réprobation de ce peuple, & de la préférence des Gentils.

Le Seigneur lui dit : Vous voudriez conſerver une plante, qui ne vous a point coûté de peine, &c : & moi je n'épargnerois pas la grande ville de Ninive, où il y a plus de ſix vingts mille perſonnes, qui ne ſçavent pas faire la différence de leur main droite d'avec leur main gauche?] Ces dernieres paroles marquent les enfants, qui ne peuvent encore faire le diſcernement du bien & du mal. Si vous êtes, lui dit le Seigneur, ſi fort attaché à une plante, qui n'eſt point le fruit de votre travail ni de votre induſtrie; pourquoi voudriez-vous que je fûſſe inſenſible à la perte de tant de créatures, qui ſont mon ouvrage, qui m'appartiennent par toutes ſortes de titres, & dont une grande partie, ſans être encore capable de commettre le mal, périroit avec les criminels? N'enviez point ma miſéricorde à une multitude de pécheurs pénitents. Adorez au contraire la pro-

JONAS. CHAP. II.

fondeur impénétrable de mes desseins sur un peuple qui méritoit, il n'y a qu'un moment, d'être exterminé dans ma colere, & qui devient l'objet de ma tendresse, parce que je l'ai changé.

Act. 11. 18. Jonas ne répond rien aux paroles de Dieu: & c'est ainsi que les fidelles de Jerusalem, après avoir entendu le discours de Pierre, *se tûrent, & glorifierent Dieu* avec un religieux étonnement de voir qu'*il eût aussi fait part aux Gentils du don de la pénitence pour les conduire à la vie.*

Fin de l'Histoire de Jonas.





HISTOIRE DE TOBIE.

CHAPITRE PREMIER.

Fidélité de Tobie à garder la loi de Dieu. Sa captivité : ses bonnes œuvres. Il trouve grace auprès de Salmanasar, prête dix talents à Gabelus, est persécuté par Sennacherib, devient aveugle & pauvre. Reproche que ses parents & sa femme lui font dans son affliction.



TOBIE étoit de la Tribu de Nephthali. Il s'affectionna dès sa plus grande jeunesse à observer fidellement la loi de Dieu ; & sa conduite n'eut rien qui tînt de l'enfance. Lorsque ceux de sa Tribu alloient adorer les veaux d'or, que Jeroboam roi d'Israel avoit faits, Tobie seul fuyoit leur compagnie, & il alloit au Temple de Jerusalem, où il adoroit le Dieu d'Israel, offrant fidel-

TOBIE. CHAP. I. Tob. 1.

TOBIE. CHAP. I.

lement les prémices & les dixmes de tous ses biens : & la troisiéme année il distribuoit aux prosélytes & aux étrangers ce qu'il avoit mis à part de toute sa dixme. Quand il fut en âge d'être marié, il épousa une femme de sa tribu nommée Anne. Il en eut un fils, auquel il donna son nom ; & il lui apprit dès son enfance à craindre Dieu, & à s'abstenir de tout péché.

An du monde 3283.

Tobie fut emmené captif à Ninive avec sa femme & son fils, lorsqu'après la prise de Samarie, Salmanasar transporta les dix Tribus en Assyrie. Mais dans sa captivité même il n'abandonna point la voie de la vérité ; & lorsque les autres Israélites mangeoient des viandes deffendues par la Loi, Tobie conserva toujours son ame pure, & il ne se souilla jamais en mangeant de ces viandes. Et parce qu'il s'étoit souvenu de Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grace devant le roi Salmanasar, qui lui donna une charge considérable dans sa maison, avec la liberté d'aller partout où il voudroit, & de faire ce qu'il lui plairoit. Tobie alloit donc visiter ceux de sa nation qui étoient captifs avec lui : il leur distribuoit tous les jours ce qu'il pouvoit avoir, & leur donnoit en même temps des avis salutaires. Etant un jour à Ragès ville des

Medes, & ayant dix talents d'argent, qui venoient des dons qu'il avoit reçûs du Roi ; il les prêta à un homme de sa tribu, nommé Gabelus, qui en avoit besoin, sans exiger de lui d'autre sureté qu'une obligation par écrit. TOBIE. CHAP. I.

Après la mort de Salmanasar, comme Sennachérib son fils & son successeur maltraitoit les enfants d'Israel par la haine qu'il avoit contre eux, Tobie alloit tous les jours visiter tous ceux de sa parenté, les consoloit, & distribuoit de son bien à chacun d'eux selon son pouvoir. Il nourrissoit ceux qui avoient faim : il donnoit des habits à ceux qui étoient nuds, & avoit grand soin d'ensevelir ceux qui étoient morts, ou qui avoient été tuez. Dans la suite, Sennachérib s'étant enfui honteusement de la Judée à cause de la plaie dont Dieu l'avoit frappé pour ses blasphêmes, déchargea sa colere à son retour sur les enfants d'Israel ; & il en fit tuer plusieurs, dont Tobie ensevelissoit les corps. Ce qui ayant été rapporté au Roi, il donna ordre qu'on le tuât, & il lui ôta tout son bien. Tobie dépouillé de tout, s'enfuit avec sa femme & son fils ; & comme il étoit aimé de plusieurs, il trouva moyen de se cacher. Quarante-cinq jours après, le Roi ayant été tué par

TOBIE. CHAP. I.

deux de ses fils, Tobie revint dans sa maison, & ses biens lui furent rendus.

Tob. 2. Un jour de fête du Seigneur, il fit apprêter un grand repas dans sa maison, & il dit à son fils : Allez, & amenez ici quelques-uns de notre tribu qui craignent Dieu, afin qu'ils mangent avec nous. Son fils y alla, & étant retourné, il lui dit qu'un des enfants d'Israel avoit été tué, & que son corps étoit étendu dans la rue. Tobie se leva aussitôt de table; & laissant-là le dîner, il alla enlever le corps, & l'emporta secrétement dans sa maison, afin de l'ensevelir surement après le coucher du soleil. Il retourna se mettre à table, & commença à manger avec larmes & tremblement, tout occupé de cette parole que Dieu avoit dite par le prophete Amos : Vos jours de fête se changeront en des jours de deuil & de larmes. Lorsque le soleil fut couché, il alla l'ensevelir. Or tous ses proches le blâmoient, en lui disant : On a déja voulu vous ôter la vie pour ce sujet, & vous avez eu bien de la peine à vous sauver : & cependant vous ensevelissez encore les morts. Mais Tobie craignant plus Dieu que le Roi, continuoit de rendre le devoir de la sépulture à ceux qui avoient été tuez.

Il arriva un jour qu'étant retourné

chez lui fort fatigué, après en avoir enseveli plusieurs, il se coucha & s'endormit au pied d'une muraille. Pendant qu'il dormoit, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux; & il en perdit la vûe. Ce fut une épreuve que Dieu permit, afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job. En effet, Tobie ayant toujours craint Dieu dès son enfance, & observé ses commandemens; il ne s'attrista, ni ne murmura point contre Dieu, de ce qu'il l'avoit affligé par la perte de ses yeux: mais il demeura ferme & inébranlable dans la crainte du Seigneur, rendant graces à Dieu tous les jours de sa vie. Et comme des princes avoient autrefois insulté au bien-heureux Job; ainsi les parents & les alliez de Tobie se railloient de sa maniere de vivre, en lui disant: Où est votre espérance, pour laquelle vous faisiez des aumônes & vous ensevelissiez les morts? Mais Tobie les reprenant, leur disoit: Ne parlez pas ainsi: car nous sommes les enfants des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.

Tobie, après avoir perdu la vûe, devint pauvre; jusques-là que sa femme

TOBIE. CHAP. I.

étoit réduite à travailler à faire de la toile pour gagner de quoi vivre. Elle apporta un jour à la maiſon un chevreau qu'on lui avoit donné. Tobie qui l'entendit crier, dit : Prenez garde qu'il n'ait été dérobé : rendez-le à ceux à qui il appartient : car il ne nous eſt pas permis de manger ni de toucher à rien qui ait été dérobé. Anne lui répondit en colére : On voit maintenant combien votre eſpérance étoit vaine, & quel a été le fruit de toutes vos aumônes. Elle lui faiſoit ſouvent de ſemblables reproches.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

L'HISTOIRE de Tobie eſt la matiere d'une infinité de réflexions très-utiles pour former le cœur, & pour inſpirer à l'homme l'amour de la vertu. Mais le texte ſeul les préſente ſi naturellement, qu'il n'y a perſonne, pour peu qu'il ſoit exercé par la lecture des volumes précédents à réfléchir ſur l'hiſtoire de l'Ecriture, qui ne trouve abondamment dans cette partie de quoi nourrir ſa piété, & ſe confirmer dans l'amour de ſes devoirs. Nous nous contenterons donc le plus ſouvent d'éclaircir les difficultez du texte, & d'indiquer en peu de mots les réfléxions qui nous paroîtront les plus néceſſaires.

[*Tobie s'affectionna dès ſa plus grande jeuneſſe, à obſerver fidellement la loi de Dieu ; & ſa conduite n'eut rien qui tînt de l'enfance.*] *C'eſt un bonheur pour l'homme*, dit un Prophete, *de por-*

Jer. Lament. 3. 27.

ter le joug du Seigneur *dès sa jeunesse*. L'exemple d'un seul enfant vertueux, appliqué aux choses sérieuses & solides, affectionné à la loi de Dieu, fidelle aux devoirs de la Religion, confond tous les autres, qui n'ont d'ardeur que pour le jeu, de goût que pour la bagatelle, de plaisir que dans la dissipation. Cette aversion des choses de Dieu dans des créatures intelligentes, qui ne sont faites que pour lui, peut-elle venir d'une autre cause que de la dépravation de leur volonté par le péché ? TOBIE. CHAP. I.

[*Lorsque ceux de sa tribu alloient adorer les veaux d'or que Jeroboam roi d'Israel avoit faits; Tobie seul fuyoit leur compagnie, & il alloit au temple de Jerusalém, où il adoroit le Dieu d'Israel.*] Tobie vivoit parmi des schismatiques & des idolâtres : mais il ne prenoit aucune part ni au schisme, ni à l'idolatrie. Il étoit uni d'esprit & de cœur à ses freres du royaume de Juda, chez qui étoit la vraie religion, le sacerdoce établi de Dieu, & le seul temple où il vouloit être adoré. L'Eglise Catholique est notre Jerusalem. En quelque pays que la nécessité nous retienne, c'est dans sa seule communion, dans sa charité, dans son esprit, & selon ses loix, que nous devons adorer Dieu. Jamais il ne peut être permis de prendre la moindre part à un culte étranger. Voyez to. Liv. 6. c. 1.

Il y avoit des temps, où ceux d'entre les sujets des rois d'Israel, qui demeuroient attachez au service de Dieu, ne pouvoient aller à Jerusalem, offrir leurs sacrifices, & célébrer les fêtes du Seigneur. Nous l'avons remarqué ailleurs, & de quelle maniere ils y suppléoient. Il paroît qu'on avoit plus de liberté au temps de la jeunesse de Tobie : & ce saint Israelite en profitoit pour exercer publiquement les To. 5. Liv. 6. ch. 21.

TOBIE. CHAP. I.

actes de religion commandez par la loi, résistant courageusement au torrent du mauvais exemple, & s'exposant sans crainte aux railleries des idolâtres & des impies, au milieu desquels il vivoit. Le monde où nous sommes, est un pays plein d'idoles, & d'adorateurs d'idoles. Il faut y demeurer, quand nous y sommes retenus par l'ordre de Dieu; mais sans nous laisser ni séduire par ses fausses maximes, ni corrompre par ses exemples, ni affoiblir par ses railleries. Ne tenons qu'à Dieu, & à sa Loi; à Jesus-Christ, & à son Evangile. Fussions-nous seuls, comme Tobie, au milieu d'une multitude de prévaricateurs, n'en soyons point ébranlez. Ce n'est point en marchant avec la multitude qu'on se sauve, mais en s'en séparant pour suivre Jesus-Christ, & demeurer fidelle à Dieu.

Voyez To. 2. ch. 21.

[*Offrant fidellement les prémices & les dixmes de tous ses biens.*] Les prémices des fruits de la terre, & les premiers-nez des animaux, étoient pour les Prêtres: & les dixmes, soit des grains, soit des fruits de la terre, soit des animaux, étoient pour les Lévites. Il y a lieu de croire que Tobie avoit perdu son pére & sa mére, étant encore en bas âge. Le texte Grec parle de Débora son ayeule, qui l'avoit élevé dans la crainte de Dieu. Il falloit qu'il fût maître de son bien plusieurs années avant son mariage. La maniere dont l'Ecriture parle de la distribution qu'il en faisoit, le suppose évidemment.

[*Et la troisiéme année il distribuoit aux prosélytes & aux étrangers, ce qu'il avoit mis à part de toute sa dixme.*] Il y avoit selon la Loi trois sortes de dixmes: la premiere, qu'on payoit aux Lévites: la seconde, qu'on mettoit à part chaque année, pour la manger à Jeru-

salem avec les Lévites & les pauvres aux trois grandes fêtes de l'année : la troisiéme, qui devoit être mise en réserve de trois en trois ans, pour en faire des largesses aux pauvres & aux étrangers. C'est principalement de cette troisiéme dixme qu'il est parlé ici. Voyez les réflexions sur cette Loi tom. 2. p. 564.

TOBIE. CHAP. I.

[*Il eut un fils auquel il donna son nom : & il lui apprit dès son enfance à craindre Dieu, & à s'abstenir de tout péché.*] Craindre Dieu, garder ses commandements, & éviter tout ce qui lui déplaît, voilà en abbrégé tous les devoirs de l'homme; & c'est à quoi les péres & les méres doivent former leurs enfants dès leurs plus tendres années. Tobie l'avoit compris. Il sçavoit que cet enfant étoit plus à Dieu qu'à lui-même; que son innocence étoit un trésor confié à sa garde, & dont il rendroit à Dieu un compte rigoureux, s'il le laissoit perdre par sa négligence, & plus encore, s'il étoit assez malheureux pour y contribuer par des discours & des exemples pernicieux. Il se fit donc un devoir capital de lui inspirer dès son enfance la crainte & l'amour de Dieu, la fidélité à sa loi, & la haine de *tout* péché.

[*Tobie fut emmené captif à Ninive avec sa femme & son fils, lorsqu'après la prise de Samarie, Salmanasar transporta les dix Tribus en Assyrie.*] Le juste est enveloppé dans la même disgrace que les pécheurs : mais ce qui étoit pour les pécheurs la juste punition de leur endurcissement dans le crime, fut pour ce saint homme, comme la suite le fera voir, une épreuve salutaire, qui servit à perfectionner sa vertu. *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qu'il a appellez selon son decret, pour être saints.*

Voyez To. 5. Liv. 6. c. 42.

Rom. 8. 28.

TOBIE. CHAP. I.

[*Mais dans sa captivité même il n'abandonna point la voie de la vérité : & lorsque les autres Israélites mangeoient des viandes deffendues par la Loi*, soit de celle des bêtes que la Loi traitoit d'immondes, soit de celles qui avoient été offertes aux idoles ; *Tobie conserva toujours son ame pure*, en demeurant fidelle aux ordonnances du Seigneur ; *& il ne se souilla jamais en mangeant de ces viandes ;* non qu'elles fussent d'elles-mêmes capables de souiller son ame ; mais parce que les unes étant deffendues par la loi divine, & l'usage des autres pouvant être interprété comme s'il eût pris part à l'idolatrie, il n'auroit pû en manger, sans se souiller par la désobéissance, ou sans être à ses freres un sujet de scandale.

[*Et parce qu'il s'étoit souvenu de Dieu de tout son cœur, &c.* jusqu'à ces mots, *des avis salutaires.*] Dieu mêle à l'amertume des épreuves la douceur des consolations. Après qu'il a humilié son serviteur par l'exil & la captivité, il lui fait trouver grace auprès du roi d'Assyrie, qui le comble de biens & d'honneurs : & Tobie, toujours fidelle à Dieu, soit dans l'adversité, soit dans la prospérité, consacre à la charité les richesses & la liberté dont il jouit. Il visite ses freres captifs, leur distribue chaque jour tout ce qu'il a ; & joignant l'aumône spirituelle à l'aumône corporelle, il leur donne des avis salutaires, & les exhorte à sanctifier l'état d'affliction où ils sont, par la patience & la soumission à l'ordre de Dieu.

[*Ayant dix talents d'argent, il les prêta à un homme de sa Tribu, nommé Gabelus, qui en avoit besoin, &c.* Dix talents faisoient la somme d'environ dix mille écus. Cette somme d'argent étoit apparemment nécessaire à Gabelus ;

belus, pour quelque trafic, où il y avoit beaucoup à gagner, quand on étoit en état de faire les avances. La charité de Tobie étoit éclairée. Il sçavoit qu'un argent prêté est une sorte d'aumône, qui soulage, & souvent enrichit celui qui reçoit, sans appauvrir celui qui donne; & qu'il est quelquefois plus prudent selon Dieu, de prêter à celui qui est dans le besoin, une somme considérable qui rétablira ses affaires, que de lui donner de temps en temps quelques legers secours, qui le laisseroient toujours pauvre.

[*Sennachérib s'étant enfui honteusement de la Judée*, &c. L'histoire des rois nous a détaillé cet événement, avec ce qui l'a suivi. Nous y renvoyons pour éviter la longueur. To. 6. Liv 7 ch. 5. & 6.

[*Un jour de fête du Seigneur, il fit apprêter un grand repas dans sa maison; & il dit à son fils : Allez, & amenez ici quelques-uns de nôtre Tribu qui craignent Dieu, afin qu'ils mangent avec nous.*] Les festins de réjouissance entroient, comme l'on sçait, dans la célébration des fêtes Judaïques, surtout de la Pentecôte, & des Tabernacles : & c'étoit à ces repas, comme on l'a dit un peu plus haut, qu'étoit destinée la seconde dixme qu'on devoit mettre chaque année en réserve. Tobie, toujours exact & religieux à garder la loi, fit apprêter en un de ces jours de fête un grand festin, auquel son fils eut ordre d'inviter ceux de leur Tribu, qui étoient connus pour les plus gens de bien, & les plus remplis de la crainte de Dieu. Ainsi c'étoit un festin de religion & de charité, comme l'ont été depuis les Agapes des premiers chrétiens; & non de ces festins de dissolution, tels que ceux des Juifs grossiers & charnels, & ceux de plusieurs chrétiens

TOBIE. CHAP. I.

d'aujourd'hui, autant & plus charnels que les Juifs, qui célébrent les fetes d'une maniere toute profane.

[*Son fils étant retourné, lui dit qu'un des enfants d'Israel avoit été tué, & que son corps étoit étendu dans la rue. Tobie se leva aussitôt de table; & laissant là le dîner, il alla enlever le corps, & l'emporta secrétement dans sa maison, afin de l'ensevelir surement après le coucher du soleil. Il retourna se mettre à table, & commença à manger avec larmes & tremblement, tout occupé de cette parole que Dieu avoit dite par le prophete Amos, Vos jours de fête se changeront en des jours de deuil & de larmes. Or tous ses proches le blâmoient, en lui disant : On a déja voulu vous ôter la vie pour ce sujet .... & cependant vous ensevelissez encore les morts. Mais Tobie craignant plus Dieu que le Roi, continuoit de rendre le devoir de la sépulture à ceux qui avoient été tuez.*] On voit jusqu'ici dans Tobie le caractere d'un vrai juste, dont la vie est toute remplie de bonnes œuvres. Il ne se dément en rien; fidelle à observer la loi du Seigneur dès sa plus grande jeunesse; attentif à éviter le danger des mauvaises compagnies; sanctifiant par la piété, & par le souvenir de la divine parole, les actions les plus communes de la vie; appliqué à élever son fils pour Dieu; plein d'une charité inépuisable pour ses compatriotes; exerçant en toute maniere la miséricorde envers eux, soit durant leur vie, soit après leur mort; quittant tout sans hesiter, dès qu'il s'agit d'une bonne œuvre; s'exposant généreusement à perdre les biens & la vie, plutôt que de manquer à ce que Dieu demande de lui. Ses proches l'accusent d'imprudence & de témérité : car le monde, qui ne connoît pas le prix de la cha-

rité, ne peut approuver qu'on en fasse les œuvres, quand on ne le peut sans s'exposer à encourir la disgrace des hommes. *Mais Tobie*, dit l'Ecriture, *craignant Dieu plus que le Roi, continuoit de rendre le devoir de la sépulture à ceux qui avoient été tuez*. Il s'y conduisoit avec prudence, les tenant cachez durant le jour, pour les ensevelir la nuit : car *la charité*, dit S. Paul, *n'est point téméraire*. Mais il ne s'écartoit point de la regle, qui est d'obéir à Dieu en tout & toujours; d'obéir aux hommes selon Dieu & pour Dieu; &, dans le concours de volontez contraires, d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. 1. Cor. 13. 4.

[*Pendant qu'il dormoit au pied d'une muraille, il tomba d'un nid d'hirondelles de la fiente chaude sur ses yeux ; & il en perdit la vûe*] Qui n'eût attendu, pour récompense d'une vie si sainte, quelque grande prospérité temporelle, sous une loi qui sembloit n'offrir à ses fidelles observateurs que des jours heureux sur la terre? Mais après ce que nous avons remarqué plusieurs fois dan les volumes précédents, on doit se souvenir que les justes de l'Ancien Testament vivant dans l'attente des biens invisibles de l'éternité, n'avoient souvent pour partage dans la vie présente, que les afflictions & les humiliations; afin qu'ayant part sur la terre aux souffrances du Sauveur qu'ils attendoient par la foi, ils fussent associez dans le ciel à sa félicité & à sa gloire.

[*Ce fut une épreuve que Dieu permit, afin que sa patience servit d'exemple à la postérité, &c.* jusqu'à ces mots, *la fidélité qu'ils lui ont promise.*] Les maux que Dieu envoie à ses serviteurs, sont des épreuves : & ces épreuves sont pour leur bien, & pour celui des autres. Elles

TOBIE. CHAP. I.

sont pour leur bien, parce que Dieu les fait servir à l'expiation de leurs fautes, & à leur avancement dans la vertu. Elles sont aussi pour le bien des autres, par les éxemples édifiants de patience, de foi, & de soumission à Dieu, que les saints donnent, & aux hommes de leur temps, & à toute la postérité. Ainsi Tobie pauvre & aveugle, mais solidement établi dans la crainte de Dieu, loin de se laisser aller au murmure contre la Providence, ou de s'affliger du triste état où il est réduit, en *rend graces à Dieu tous les jours de sa vie.* Ses proches lui insultent par des railleries impies: mais lui, sans en être ébranlé, leur fait cette réponse pleine de foi: *Ne parlez pas ainsi*, comme si la vertu n'avoit de récompense à attendre que dans la vie présente. Souvenez-vous que *nous sommes les enfants des saints* Patriarches, Abraham, Isaac, & Jacob, qui ont vécu dans ce monde comme dans un pays étranger; & que *nous attendons* comme eux *une* autre *vie* & d'autres biens, que l'œil n'a point vûs, que la foi seule apperçoit, & *que Dieu* qui est fidelle, *réserve à ceux qui persévérent jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils lui ont promise.*

On ne sçauroit parler plus clairement que ce saint homme d'une autre vie après celle-ci. Tous ceux d'entre les enfants des Patriarches, qui étoient heritiers de leur foi, croyoient ces véritez, & attendoient ces promesses. Mais nous avons observé ailleurs que, par une disposition secrete de la Providence, elles ne sont montrées dans les livres de la loi, que sous l'image grossiere des choses temporelles. Nous en avons marqué les raisons, qui sont dignes de la sagesse du souverain Législateur.

To. 2. ch. 21. p. 390. & suiv.

Néanmoins, à mesure qu'on approchoit des temps du Messie, les Juifs spirituels, comme Tobie & ceux qui sont venus après lui, parloient sans énigme des biens invisibles & éternels, & ils en paroissoient tout occupez. La foi de la vie future étoit même très-répandue parmi ce peuple, comme si Dieu eût voulu préparer dès-lors les voies à son Fils, qui devoit par l'autorité de sa parole mettre le sceau à cette celeste doctrine.

[*Sa femme étoit réduite à travailler à faire de la toile, pour gagner de quoi vivre.*] Tobie étoit devenu pauvre : mais l'Ecriture ne nous dit point comment cela étoit arrivé. On a d'autant plus de sujet de s'en étonner, qu'Asarhaddon successeur de Sennacherib lui avoit fait restituer ses biens. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils avoient été dissipez, & qu'il n'en recouvra qu'une partie. Ayant donc continué ses grandes aumônes dans un temps où il étoit destitué de son emploi à la Cour, & privé des libéralités du Roi, il se trouva épuisé au bout de quelques années. Quoiqu'il eût une grosse somme entre les mains de Gabelus, il lui étoit néanmoins difficile de la retirer, n'ayant plus, comme sous le régne de Salmanasar, la liberté d'aller où il vouloit. Tout cela joint ensemble suffit pour appauvrir un homme en peu de temps.

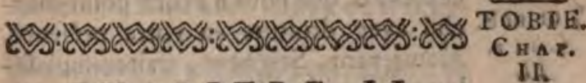
[*Elle apporta un jour à la maison un chevreau qu'on lui avoit donné,*] soit que ce fût le salaire de son travail, ou qu'il lui eût été donné en présent par-dessus ce qui lui étoit dû, comme porte le Grec.

[*Tobie qui l'entendit crier, dit : Prenez garde qu'il n'ait été dérobé : rendez-le à ceux à qui il appartient : car il ne nous est pas permis de man-*

TOBIE. CHAP. I.

ger ni de toucher à rien qui ait été dérobé.] Il parloit ainsi, craignant que la pauvreté n'eût porté sa femme à le dérober. Il ne l'accuse pas de l'avoir fait ; mais il lui fait part de ses craintes, & lui rappelle la deffense portée par la loi divine, afin de la faire rentrer en elle-même, si elle est coupable.

[*Anne lui répondit en colere : On voit maintenant combien votre espérance étoit vaine, & quel a été le fruit de vos aumônes.*] Il vous sied bien de porter si loin la délicatesse de conscience sur le bien d'autrui, après avoir dissipé le vôtre, & ruiné votre famille. Voilà où vous ont conduit vos libéralitez indiscretes. Vous vous flattiez apparemment de vous enrichir à force de donner. Vous connoissez à présent ce qui en est, & quel fonds on doit faire sur ce que vous appellez la Providence. Langage impie, mais qui ne doit pas nous surprendre après l'exemple de la femme de Job. Il est remarquable que cette femme fait à Tobie les mêmes reproches, & avec les mêmes termes, que les parents & les faux amis de ce saint homme. Qu'il est dangereux d'écouter les discours de ceux qui ont l'esprit du monde! Peu à peu on s'accoutume à parler & à raisonner comme eux : les sentiments de piété s'affoiblissent : les véritez de la foi disparoissent ; & la Religion s'éteint. Car ce n'est pas seulement un mouvement passager de colere & d'impatience, qui tire de la bouche de cette femme des paroles si scandaleuses. *Elle lui faisoit souvent*, dit l'Ecriture, *de semblables reproches.* Il y a en elle un fond d'incrédulité, qui se réveille à la moindre occasion, & qui éclatte en reproches les plus aigres, & les plus injurieux à la Religion.



CHAPITRE II.

Tobie demande à Dieu qu'il le tire de ce monde. Priere de Sara fille de Raguel, pour être delivrée de l'opprobre que lui attiroit la mort de sept maris. Dieu les exauce l'un & l'autre, & envoie à Tobie l'Ange Raphael.

ALORS Tobie jettant un profond soupir, & répandant des larmes, fit cette priere à Dieu : Seigneur, vous êtes juste : tous vos jugements sont pleins d'équité ; & toutes vos voies ne sont que miséricorde, vérité & justice. Seigneur, souvenez-vous maintenant de moi : ne tirez point vengeance de mes péchez ; & ne rappellez point en votre souvenir mes iniquitez, ni celles de mes peres. Nous n'avons point obéi à vos commandements : c'est pourquoi vous nous avez abandonnez au pillage, à la captivité & à la mort : & vous nous avez rendu la fable & le jouet de toutes les nations parmi lesquelles vous nous avez dispersez. Seigneur, vos jugements sont grands & terribles, parce que nous ne nous sommes point conduits selon vos pré- Tob. 3.

TOBIE. CHAP. II.

ceptes, & que nous n'avons point marché avec droiture en votre présence. Maintenant, Seigneur, traitez-moi selon votre volonté, & commandez que mon ame soit reçûe en paix : car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre.

Dans le même temps, Sara fille de Raguel, qui demeuroit à Ragès * ville des Médes, essuya un reproche des plus sensibles de la part d'une des servantes de son pére. Elle avoit épousé sept maris l'un après l'autre ; & un démon les avoit tuez aussitôt qu'ils s'étoient approchez d'elle. Comme donc Sara reprenoit cette servante pour quelque faute, elle lui répondit : Puissions-nous ne voir jamais de toi ni fils ni fille sur la terre, meurtriére de tes maris ! Veux-tu donc me tuer aussi, comme tu as déja tué sept maris ? A cette parole, Sara monta dans une chambre, où elle demeura trois jours & trois nuits, sans boire & sans manger ; & persévérant dans la priere, elle de-

* Le Grec porte à *Ecbatanes*. C'est ce qu'il faut suivre pour éviter la confusion. Car l'Ecriture a déja dit que Gabelus demeuroit à Ragès ville des Medes ; & l'on verra dans la suite que Raguel & lui ne demeuroient pas en une même ville. Ou bien il faut dire avec quelques interpretes qu'il pouvoit y avoir en Medie deux villes appellées Ragès.

mandoit à Dieu avec larmes qu'il la délivrât de cet opprobre. Le troisiéme jour elle acheva sa priere & benit Dieu, en disant : Que votre Nom soit beni, ô Dieu de nos peres, qui faites miséricorde après vous être mis en colère; & qui dans le temps de l'affliction, pardonnez les péchez à ceux qui vous invoquent. Seigneur, je tourne vers vous mon visage, & j'arrête mes yeux sur vous. Délivrez-moi, je vous supplie, de l'opprobre où je suis; ou retirez-moi de dessus la terre. Vous sçavez, Seigneur, que je n'ai jamais eu de passion pour aucun homme, & que j'ai conservé mon ame pure de tout mauvais desir. Je ne me suis jamais mêlée avec ceux qui aiment les divertissements; & je n'ai point eu de commerce avec ceux dont la conduite est pleine de légéreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari, je l'ai fait dans votre crainte, & non pour suivre ma passion. Ainsi, ou j'étois indigne de ceux qu'on m'a donnez, ou peut-être qu'eux n'étoient pas dignes de moi, & que vous m'avez réservée pour un autre époux. Car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer dans vos desseins. Mais quiconque vous sert avec fidélité, se tient assuré que, s'il est mis à l'épreuve durant sa vie, il sera couronné : s'il est dans l'af-

TOBIE. CHAP. II.

fliction, il sera délivré : & s'il est châtié pour ses péchez, il pourra en obtenir le pardon de votre miséricorde. Car vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige : mais après la tempête vous rendez le calme ; & après la tristesse & les larmes, vous comblez de joie. Dieu d'Israel, que votre Nom soit beni dans tous les siécles.

Ces prieres de Tobie & de Sara furent exaucées en même temps, & le saint Ange Raphael fut envoyé pour les guérir tout deux, comme leurs priéres avoient été présentées en même temps devant le Seigneur.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Alors Tobie jettant un profond soupir, & répandant des larmes, fit cette priere à Dieu.*] Tobie privé de la vûe, a reçû ce coup de la main de Dieu avec action de graces. Il a repoussé avec une égale fermeté les railleries de ses parents. Mais il ne peut entendre les reproches & les insultes de sa femme, sans avoir le cœur percé de douleur, de voir que la personne du monde qu'il chérit le plus tendrement, se joint aux impies, pour se mocquer de la vertu, & pour attaquer la jüstice & la providence de Dieu. Il ne lui répond rien, de peur de donner lieu à de nouveaux emportements : mais jettant un profond soupir, il cherche sa consolation dans la prieré.

[Seigneur, vous êtes juſte : tous vos jugements TOBIE.
ſont pleins d'équité ; & toutes vos voies ne ſont CHAP.
que miſéricorde, vérité, & juſtice.] Il s'humi- II.
lie ſous la main de Dieu qui le frappe : il adore ſes jugements toujours juſtes, toujours équitables : il ſe ſoumet à ſa conduite, reconnoiſſant qu'elle eſt pleine de miſéricorde, de vérité, & de juſtice ; de *miſéricorde*, parce qu'il ne frappe ſes enfants que pour les ſauver ; de *vérité*, parce qu'il accomplit en eux ce qu'il
dit dans ſes Ecritures, que *le Seigneur châtie* Prov. 3. 12.
celui qu'il aime, comme un pére qui chérit ſon fils ; de *juſtice*, parce que nul homme vivant ſur la terre, quelque ſaint qu'il ſoit, n'eſt exempt de péché devant ſes yeux.

[Seigneur, ſouvenez-vous maintenant de moi : ne tirez point vengeance de mes péchez ; & ne rappellez point en votre ſouvenir mes iniquitez, ni celles de mes peres. Nous n'avons point obéi à vos commandements : c'eſt pourquoi vous nous avez abandonnez au pillage, à la captivité & à la mort.] Tobie, en diſant, *Seigneur, ſouvenez-vous de moi*, eſt bien éloigné de penſer que Dieu l'ait oublié. Ses afflictions ſont pour un homme plein de foi comme lui, une preuve conſolante du ſouvenir de Dieu, & de ſon amour. Mais il ſçait ce qu'il mérite comme pécheur ; & par un ſentiment d'humilité, qui ne peut jamais aller trop loin, ſe confondant avec ſes péres, & tout le peuple d'Iſrael, dont les crimes ont mérité les terribles fléaux de la juſtice divine, il demande à Dieu qu'il oublie leurs péchez, pour ne ſe ſouvenir que de ſes miſéricordes.

[Maintenant, Seigneur, traitez-moi ſelon votre volonté, & commandez que mon ame ſoit reçûe en paix : car il m'eſt plus avantageux de

TOBIE. CHAP. II.

mourir que de vivre.] Dans la confiance a que Dieu lui fera miséricorde, & qu'il vra son ame dans le séjour paisible des ju il ne voit rien à desirer pour lui que la r Ce n'est pas qu'il s'ennuye de souffrir : m craint sa foiblesse au milieu des piéges & scandales dont il est environné. La Reli n'est plus respectée : la vertu est dans le m la providence de Dieu est méconnue. A avoir tenu ferme durant quelque temp peut s'affoiblir, se laisser séduire par le cours des impies, & donner entrée dan cœur à des sentiments qu'il déteste aujourd N'est-il donc pas infiniment *meilleur* & sûr *pour lui, de mourir que de vivre ?* Mais qu'il desire la mort par des vûes si plein religion ; néanmoins en disant à Dieu, *gneur, traitez-moi selon votre volonté*, il met, comme il le doit, & ses desirs & ses à la volonté de celui qui seul connoît c nous est utile.

[*Dans le même temps, Sara fille de Ra essuya un reproche des plus sensibles de la d'une des servantes de son pere.*] Admiro conduite de la Providence, & la bonté ave quelle Dieu console & soutient ses servit Tobie à Ninive, & Sara à Ecbatanes, dans l'affliction & dans la peine. Tout offrent leur priere à Dieu dans le même te & dans un même esprit de foi & d'humi & tout deux sont exaucez, mais d'une niere fort différente de leurs pensées, co la suite le fera voir.

[*Elle avoit épousé sept maris l'un après tre ; & un démon les avoit tuez aussitôt q s'étoient approchez d'elle.*] Dieu, qui dest Sara au jeune Tobie, ne souffrit point qu

hommes assouvissent sur elle leur passion brutale. Il fit en cette occasion un exemple de justice sensible & frappant, qui n'étoit après tout qu'une foible image de la rigueur qu'il exerce invisiblement sur ceux qui leur ressemblent. Il préparoit par-là au jeune Tobie, & à tous les siécles, une leçon de la pureté de cœur qu'on doit apporter à l'usage du mariage. Voyez les avis de l'Ange Raphael à Tobie sur la fin du Chapitre V.

[*Sara monta dans une chambre haute, où elle demeura trois jours & trois nuits, sans boire & sans manger ; & persévérant dans la priere, elle demandoit à Dieu avec larmes qu'il la délivrât de cet opprobre.*] Elle ne pense point à se venger de l'outrage qu'elle vient de recevoir. Elle cherche, comme Tobie, un remede à sa douleur dans la priere : & pour répandre son cœur devant Dieu avec plus de liberté, elle se retire loin du bruit & des conversations du monde, qui ne pouvoient que troubler le saint commerce qu'elle veut avoir avec son Créateur. Là elle passe trois jours dans les larmes, & dans une priere persévérante, sans prendre aucune nourriture, afin de soutenir sa priere par le jeûne, & de la rendre plus efficace. L'*opprobre* dont elle demande d'être délivrée, est la honte qui rejaillissoit sur elle de la mort de ses sept maris ; le reproche que sa servante lui avoit fait d'en être la *meurtriere* ; & la stérilité qu'elle lui avoit souhaittée par une horrible imprécation.

[*Que votre Nom soit beni, ô Dieu de nos péres, qui faites miséricorde après vous être mis en colere, &c.*] Cette priere est si claire, qu'elle n'a pas besoin d'explication : & elle est si pleine de beaux sentiments, & d'instructions utiles,

TOBIE. CHAP. II.

qu'on ne sçauroit trop la méditer. Sara, toute accablée qu'elle est de douleur, benit le saint Nom de Dieu avec une effusion de cœur pleine de foi. Elle sçait que tout arrive par son ordre; & elle espere qu'enfin sa colere fera place à sa miséricorde, & qu'après l'avoir affligée à cause de ses péchez, il lui en accordera le pardon. Dans cette confiance, elle perd de vûe toutes les créatures, pour se tourner uniquement vers son Dieu & son Pére, & pour arréter les yeux sur son Seigneur, jusqu'à ce qu'il ait pitié d'elle. Pénétrée du sentiment de sa propre foiblesse, & de la crainte de succomber à une si rude épreuve, elle demande à Dieu dans le même esprit que Tobie, & avec la même soumission à sa volonté, qu'il fasse taire la calomnie, en inspirant aux hommes des sentiments plus équitables; ou qu'il la délivre de la vie, plutôt que de souffrir qu'elle soit pour les autres une occasion même innocente de donner la mort à leur ame par le péché.

Vous sçavez, Seigneur, que je n'ai jamais eu de passion pour aucun homme, &c. Elle prend Dieu même à témoin de la pureté de son cœur, de l'éloignement qu'elle a toujours eu des assemblées & des conversations dangereuses, & des divertissements que le monde se croit permis, tels que la danse : car c'est ce que signifie le mot latin dans le style de l'Ecriture. *Ludere.* Quelle honte pour des filles chrétiennes, de rechercher avec tant de passion ce qu'une fille Juive évitoit comme les écueils de la vertu!

Car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer dans vos desseins. Mais quiconque vous sert avec fidélité, se tient assuré que, s'il est mis à l'épreuve durant sa vie, il sera couronné: s'il est

dans l'affliction, il sera délivré : & s'il est châtié pour ses péchez, il pourra en obtenir le pardon de votre miséricorde. Elle ne sçait quel a été le dessein de Dieu dans la mort de ses sept maris : car il n'est point au pouvoir de l'homme de sonder la profondeur des conseils divins. Mais ce qu'elle sçait, & qu'il nous suffit de sçavoir comme elle, si nous avons une foi digne de Dieu, c'est que, s'il met ses serviteurs à l'épreuve durant cette vie, il couronnera dans l'autre leur patience. S'il les afflige, ce n'est pas pour toujours; & quand leurs peines dureroient autant que la vie, elles finiront par la mort, laquelle sera pour eux l'entrée dans une vie heureuse qui ne finira jamais. Enfin, s'il les châtie pour leurs péchez, le châtiment même leur est salutaire, puisqu'il devient le remede de leurs fautes, & le moyen d'en obtenir le pardon de sa miséricorde.

[*Car vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige, &c.*] Non, mon Dieu, vous n'êtes point un ennemi, qui preniez plaisir à nous faire souffrir. Vous êtes toujours notre pére, & un pére plein de tendresse, lors même que vous nous châtiez dans votre justice. C'est afin de rendre le calme, que vous permettez les tempêtes & les orages : & la joie que vous répandez dans nos cœurs, en vous réconciliant avec nous, est le fruit précieux des saintes larmes que la pénitence nous a fait verser.

[*Ces prieres de Tobie & de Sara furent exaucées en même temps, comme elles avoient été présentées en même temps devant le Seigneur.*] Leurs prieres adressées à Dieu dans un même esprit de foi, & de soumission aux ordres de sa Providence, s'éleverent jusqu'à son thrône, comme un parfum d'agréable odeur, & lui furent

TOBIE. CHAP. II.

présentées par le ministere des Anges, comme on le dira dans la suite.

[*Le saint Ange Raphael fut envoyé pour les guérir tout deux.*] Ce nom *Raphael* signifie *Médecin* envoyé *de Dieu.* Si nous sommes étonnez que Dieu fasse par le ministere d'un ange ce qu'il auroit pû opérer par lui-même, souvenons-nous de ce que Sara vient de dire, parlant à Dieu, *Il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer dans vos desseins.* C'en est assez pour imposer silence à nos raisonnements. On peut penser que Dieu a voulu nous faire connoître par cet exemple visible ce qu'il opere invisiblement en faveur de ceux qui le craignent, qui le prient avec foi, & qui suivent dans le choix d'un état, & dans la maniere de s'y engager, les regles d'une véritable piété. Son ange les conduit dans toutes leurs voies, & les préserve de la fureur du démon, selon
Ps. 90. cette parole du Prophéte : *Il a donné ses ordres à ses anges en votre faveur, afin qu'ils vous gardent dans toutes vos voies.* Car c'est une vérité
Heb. 1. 14. de foi attestée par S. Paul, que *les anges sont des esprits destinez pour servir, & envoyez pour exercer leur ministere en faveur de ceux qui seront les héritiers du salut.*

Après tout, qui s'étonnera que Dieu ait envoyé un de ses anges, pour guérir Tobie & Sara, après qu'il a envoyé son propre Fils, son fils unique & bien aimé, le véritable Raphael, qui a paru parmi nous, revétu d'une chair semblable à la nôtre, pour être le médecin & le remede de toutes nos langueurs?

TOBIE. CHAP. III.

CHAPITRE III.

Avis salutaires de Tobie à son fils. Il lui donne ordre d'aller redemander les dix talents prêtez à Gabelus.

An du Monde 3299. Tob. 4.

TOBIE croyant donc que Dieu lui accorderoit la grace qu'il avoit demandée de mourir bientôt, appella son fils, âgé d'environ vingt ans, & lui dit : Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, & mettez-les dans votre cœur comme un solide fondement.

Lorsque Dieu aura reçû mon ame, ensevelissez mon corps ; & honorez votre mere tous les jours de sa vie : car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, & à combien de périls elle a été exposée, lorsqu'elle vous portoit dans son sein. Et quand elle aura elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi.

Ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie ; & gardez-vous bien de consentir jamais à aucun péché, & de violer les commandements du Seigneur notre Dieu.

Faites l'aumône de votre bien, & ne

détournez les yeux d'aucun pauvre : car de cette forte le Seigneur ne détournera point non plus les yeux de dessus vous.

Exercez la miséricorde en la maniére que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. Par-là, vous vous amasserez un riche trésor & une grande récompense pour le jour de la nécessité. Car l'aumône délivre de tout péché, & de la mort, & elle ne laissera point tomber une ame dans les ténébres. L'aumône donnera une grande confiance devant le Dieu suprême, à tous ceux qui l'auront faite.

Veillez sur vous, mon fils, pour éviter toute sorte d'impureté : & gardez-vous de connoître jamais d'autre femme que la vôtre.

Ne souffrez jamais que l'orgueil domine, ou dans vos pensées, ou dans vos paroles : car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris naissance.

Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû ; & que le prix du travail du mercénaire ne demeure jamais chez vous.

Prenez garde de ne faire jamais aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fît.

Mangez votre pain avec les pauvres, & avec ceux qui ont faim ; & couvrez de vos vêtements ceux qui ſont nuds. TOBIE. CHAP. III.

Mettez votre pain & votre vin ſur le tombeau du juſte ; & gardez-vous d'en manger & d'en boire avec les pécheurs.

Demandez toujours conſeil à un homme ſage.

Beniſſez Dieu en tout temps : demandez-lui qu'il conduiſe vos voies, & ne comptez que ſur lui dans tous vos deſſeins.

Je vous avertis auſſi, mon fils, que lorſque vous étiez encore enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabelus, qui demeure à Ragès ville des Médes. J'ai ſa promeſſe par écrit. Faites vos diligences pour l'aller trouver, afin de retirer de lui cette ſomme d'argent, & de lui rendre ſon obligation. Ne craignez point, mon fils : nous ſommes pauvres ; il eſt vrai ; mais nous aurons beaucoup de bien, ſi nous craignons Dieu, ſi nous évitons tout péché, & ſi nous faiſons de bonnes œuvres.

ECLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Tobie croyant donc que Dieu lui accorderoit la grace qu'il avoit demandée de mourir bientôt.*] L'Ecriture vient de dire que ſa priere, auſſi-

TOBIE. CHAP. III.

bien que celle de Sara, fut exaucée. Cependant il ne mourut point, comme il l'avoit demandé. Dieu ne manque jamais d'exaucer ceux qui le prient, comme Tobie, avec une profonde humilité, une ferme confiance, & une résignation entiere à sa volonté : mais ce n'est pas toujours en leur accordant le bienfait auquel se rapporte directement & immédiatement leur priere. Comme Dieu est la derniere fin de leurs desirs; qu'ils ne veulent que ce qu'il veut; qu'ils ne cherchent que sa gloire, & ce qui peut les conduire plus surement au salut éternel; il interprete les pensées de leur esprit, & les paroles de leur bouche, par le fond de leur cœur : & lors méme qu'il leur refuse la grace qu'ils demandent, il leur en accorde une autre plus glorieuse pour lui, & plus conforme aux desseins de miséricorde qu'il a sur eux.

[*Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, & mettez-les dans votre cœur comme un solide fondement.*] C'est ici le testament d'un juste, & les dernieres volontés d'un Israelite plein de l'esprit Evangelique, qui se regarde comme fort près de sortir de ce monde pour aller à Dieu. Heureux le pére, qui étant au lit de la mort, peut donner à sa famille de tels avis soutenus par l'exemple d'une vie sainte! Heureux les enfants, à qui leur pére laisse en mourant une si riche succession! *Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche.* Ecoutons-les nous-mêmes, & faisons du testament de ce digne pére, le solide fondement de notre conduite.

[*Ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie; & gardez-vous bien de consentir jamais à aucun péché, & de violer les commande-*

ments du Seigneur notre Dieu.] Le grand devoir de l'homme, & le moyen de se préserver du malheur de commettre le péché, c'est d'avoir Dieu présent à l'esprit tous les jours de la vie; de le voir dans tous les événements; d'adorer en toutes choses sa volonté; d'étudier la conduite de sa providence, & d'aimer à en dépendre; de méditer jour & nuit sa sainte loi; de ne rien entreprendre sans le consulter; de se regarder toujours comme étant sous ses yeux, afin de s'abstenir de tout ce qui l'offense, non par la crainte d'un esclave qui sert à l'œil; mais par l'amour d'un enfant, qui met son bonheur à faire la volonté de son pére.

[*Faites l'aumône de votre bien, & ne détournez les yeux d'aucun pauvre : car de cette sorte, le Seigneur ne détournera point non plus les yeux de dessus vous. Exercez la miséricorde en la maniere que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. Par-là vous vous amasserez un riche trésor, & une grande récompense, pour le jour de la nécessité, &c.*] Tout ce qui est dit en cet endroit, se réduit à deux chefs, l'obligation de faire l'aumône, & les avantages de l'aumône.

I. *Faites l'aumône de votre bien.* Quiconque a du bien, doit en faire part à ceux qui n'en ont point, parce qu'ils sont ses freres. S'il y manque, le Saint Esprit prononce qu'il n'aime pas Dieu. *Si quelqu'un*, dit S. Jean, *a des biens* 1. Jean. 3. 17. *de ce monde, & que voyant son frere dans le besoin, il lui ferme son cœur & ses entrailles; comment l'amour de Dieu demeureroit-il en lui?*

Ne détournez les yeux d'aucun pauvre. Tous ceux qui sont dans le besoin, ont droit à nos aumônes. Leur pauvreté est un titre qui nous

TOBIE. CHAP. III.

constitue leurs débiteurs. Il ne nous est pas permis de *détourner les yeux d'aucun* d'eux ; c'est-à-dire, que nous devons être disposés du fond du cœur à étendre nos largesses sur tous ; qu'aucun ne doit être privé des secours que nous pouvons lui donner ; & que, lors même que par impuissance, ou par quelqu'autre raison qui est dans l'ordre de la charité & de la prudence chrétienne, nous n'assistons pas un pauvre, il faut que ce soit sans *détourner les yeux de dessus lui*, & sans *lui fermer les entrailles* de notre compassion : ce qui exclut toute dureté dans les paroles, & dans les manieres. On ne peut pas donner à tous les pauvres ; je le veux : mais on peut leur parler avec bonté, & leur faire connoître que si l'on n'est point en état de soulager leur misere, on y est du moins sensible par la pitié.

Exercez la miséricorde en la maniere que vous le pourrez, &c. Voilà la régle ; & toute personne qui a la charité dans le cœur, l'entend parfaitement, & la met en pratique. *Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez.* Tout ce qui nous reste au-delà du nécessaire, est dû à ceux à qui ce nécessaire manque. S'il nous reste beaucoup, donnons abondamment : s'il nous reste peu, donnons peu : mais peu ou beaucoup, donnons toujours de
2. Cor. 9. 7. bon cœur, *non à regret*, dit S. Paul, *ni comme par force : car Dieu aime celui qui donne avec joie.*

Rien de plus simple que cette vérité : mais il n'y a que la charité qui l'entende. Il n'y a qu'elle qui par une sainte épargne se renferme dans les bornes légitimes du nécessaire, & qui trouve dans ce qui est au-delà, un fonds pour secourir les pauvres. Le malheur de la plûpart

des riches est qu'ils ne consultent dans l'usage de leurs biens que la cupidité, qui n'en a jamais assez. De-là vient que très-souvent les plus riches sont ceux qui font le moins d'aumônes. Ce sont des économes infidelles, qui tournent à leur profit, & consument en folles dépenses le bien de leurs maîtres, tandis qu'ils laissent les autres domestiques manquer de tout.

Exercez la miséricorde en la maniere que vous le pourrez. Que cette régle est étendue! Il n'y a personne qui ne soit en état, & dans l'obligation d'exercer la miséricorde envers le prochain : les plus pauvres même n'en sont pas dispensez. Car on ne l'exerce pas seulement, en donnant à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif, des habits à celui qui est nud, le logement à l'étranger, des secours aux prisonniers & aux malades. On l'exerce encore par tous les services qu'on rend au prochain dans les occasions qui se présentent tous les jours : on l'exerce par les bons conseils, les avertissements salutaires, la correction fraternelle pratiquée avec sagesse, les prieres faites à Dieu pour les pauvres, les affligez, les infirmes, les pécheurs. La charité est un trésor inépuisable dans le cœur de ceux mêmes qui n'ont aucun trésor sur la terre.

II. *De cette sorte*, c'est-à-dire, si vous ne détournez les yeux d'aucun pauvre, *le Seigneur ne détournera pas non plus les yeux de dessus vous.* Nous sommes à l'égard de Dieu des pauvres & des mendiants, & infiniment plus pauvres que ne le peut être à nos yeux le plus indigent de tous les hommes. Tout nous manque; & ce qui nous manque, lui seul peut nous le donner. S'il *détourne les yeux de dessus nous*,

TOBIE. CHAP. III.

que deviendrons-nous ? Quel motif plus puissant pour exciter notre compassion envers les pauvres, que de sçavoir que c'est le moyen d'attirer sur nous les regards & les dons de sa miséricorde ?

En donnant de bon cœur ce que vous pouvez, *vous vous amasserez un riche trésor, & une grande récompense pour le jour de la nécessité.* Les biens terrestres & périssables, que nous mettons dans la main des pauvres, deviennent par la vertu de l'aumône, celestes & éternels. Dieu même en est le gardien : & dans le grand jour du jugement, qui est *le jour de la nécessité,* après que la mort nous aura dépouillez de nos richesses ; que toutes choses seront pour nous comme si elles n'étoient pas ; & qu'il ne nous restera que les œuvres que nous auront faites durant la vie, nous retrouverons dans les mains de Jesus-Christ, ce que nous lui aurons donné en la personne des pauvres :
Gen. 15. 1. Dieu sera notre trésor, & notre récompense infiniment grande.

Car l'aumône délivre de tout péché, & de la mort ; & elle ne laissera point tomber une ame dans les ténébres ; c'est-à-dire, dans la damna-
Dan. 4. 24. tion éternelle. Daniel conseille à Nabuchodonosor de *racheter ses péchez par des aumônes, & ses iniquitez par des œuvres de miséricorde en-*
Eccli. 3. 33. *vers les pauvres.* Le Sage nous assure que, *comme l'eau éteint le feu le plus ardent : de même l'aumône arrête le cours des péchez.* A Dieu ne plaise que nous abusions de ces paroles du Saint-Esprit, comme s'il suffisoit à un pécheur, pour être justifié & sauvé, de répandre des aumônes, sans renoncer au péché. Ce seroit, disent les saints Péres, regarder Dieu comme un méchant juge, qui se laisse corrompre par argent,

argent, pour sauver la vie à un criminel. Non; Dieu, qui est la justice même, ne peut accorder le pardon à un pécheur, tant qu'il demeure attaché au crime. Mais si ce pécheur, gemissant sous le poids de ses iniquitez, & desirant d'obtenir l'esprit de pénitence, fait part de ses biens aux pauvres par un principe de foi, & de compassion pour le prochain; ses aumônes sont d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'il accordera enfin à ses desirs & à ses prieres la grace d'une sincere conversion, selon cette parole de Jesus-Christ, *Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront eux-mêmes traitez avec miséricorde.* Mat. 5. 7.

Ainsi l'aumône est infiniment utile à tous; aux pécheurs, pour préparer leur conversion, l'affermir, & la rendre efficace; aux pénitents, pour leur faire racheter leurs péchez passez; aux justes, pour effacer par les œuvres de miséricorde les fautes journalieres, dont la vie la plus sainte n'est point exempte sur la terre. *L'aumône donnera une grande confiance devant le Dieu suprême, à tous ceux qui l'auront faite.*

[*Ne souffrez jamais que l'orgueil domine, ou dans vos pensées, ou dans vos paroles: car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris naissance.*] S. Paul a dit dans le même sens: *Que le péché ne régne point dans votre corps mortel, en sorte que vous obéissiez à ses desirs déréglez.* Le *péché* est la concupiscence, dont l'orgueil est la principale branche. L'homme, durant tout le temps qu'il est dans ce corps mortel, a un fonds d'orgueil, qu'il ne peut venir à bout de détruire. Il ne peut que le combattre, l'affoiblir, & empêcher qu'il ne se rende maître de son cœur. C'est-là son œuvre pendant son séjour Rom. 6. 12.

TOBIE. CHAP. III.

sur la terre. La perfection de la vertu ne consiste pas à n'être point tenté d'orgueil ; mais à repousser la tentation de l'orgueil par les sentiments & la pratique de l'humilité. Ceux qui connoissent combien l'orgueil est odieux, & la modestie aimable, sont fort attentifs à bannir de leurs discours tout ce qui présente une idée de présomption & de vanité. Mais qu'il y en a peu qui soient en garde contre les pensées d'orgueil ! Cependant il ne nous est non plus permis de laisser dominer l'orgueil dans nos pensées que dans nos paroles. Parler le langage de l'humilité, sans en avoir les sentiments, c'est un déguisement & un mensonge. Rejetter les louanges, & souffrir même d'être humilié, c'est souvent l'effet d'un raffinement d'orgueil, qui, pour échapper à la vûe de l'homme, n'en est ni moins réel, ni moins injurieux à Dieu.

Car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris naissance. C'est l'orgueil qui a été l'origine de la perte & des anges & des hommes. L'orgueil est le premier & le plus grand de tous les péchez, celui de tous qui est le plus en horreur à Dieu, parce qu'il l'attaque directement, & qu'il tend à lui ravir la gloire qui n'appartient qu'à lui seul. Et néanmoins il est devenu si naturel à l'homme depuis le péché, qu'à moins d'être sur ses gardes, on en reçoit à tout moment des blessures mortelles, sans les sentir.

[*Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû ; & que le prix du travail du mercenaire ne demeure jamais chez vous.*] Dieu l'ordonne expressément dans la Loi. Moïse le répete dans son dernier discours * au peuple : & il en ajoute la raison ; *c'est qu'il est pauvre, & qu'il n'a que cela pour vivre, de*

Lev. 19. 13. To. 2. ch. 21. §. 1. n. 4.
* Deut. 24. 14 & 15.

peur qu'il ne crie contre vous au Seigneur, & que vous ne ſoyez trouvé coupable de péché. Que de gens ſeront trouvez coupables au jugement de Dieu, de ce péché ſi contraire à la juſtice & à l'humanité, non-ſeulement envers les ouvriers & les hommes de journée; mais encore envers les marchands, envers ceux qui leur fourniſſent les choſes néceſſaires à la vie, & même envers leurs propres domeſtiques! *Sçachez,* leur dit S. Jacques, *que le ſalaire que vous faites perdre aux ouvriers, qui ont moiſſonné vos champs, crie contre vous; & que ce cri eſt monté juſqu'aux oreilles du Dieu des armées.*

TOBIE. CHAP. III.

To. 2. ch. 34.

Jac. 5. 4.

[*Mettez votre pain & votre vin ſur le tombeau du juſte; & gardez-vous d'en manger & d'en boire avec les pécheurs.*] C'étoit une coutume chez pluſieurs peuples idolâtres, de ſervir à manger & à boire ſur le tombeau des morts, dans la folle perſuaſion que leur ame ou leur ombre venoit goûter de ces mets, ou du moins ſe repaiſſoit de leur odeur. Il paroît par les paroles que nous expliquons, que les Hebreux pratiquoient quelque choſe de ſemblable: mais c'étoit par des vûes & des motifs plus purs. Après avoir offert ſur le tombeau d'une perſonne morte, du pain, des viandes, & du vin; ils en faiſoient part aux pauvres, afin qu'ils offriſſent leurs prieres à Dieu pour le mort. Tobie recommande à ſon fils d'obſerver cette pratique, mais ſeulement à l'égard des Juſtes; c'eſt-à-dire, de ceux qui ayant vécu dans la crainte de Dieu, donnoient tout lieu d'eſpérer qu'ils étoient morts en ſa grace; parce que les prieres pour les impies ne leur ſervent de rien après la mort. Il veut auſſi qu'il ait la précaution de n'inviter à ces repas en mémoire des morts, que des gens de bien,

TOBIE. CHAP. III.

parce qu'autrement ils dégénéreroient bientôt en excès & en débauches.

Les Chrétiens, dans les premiers siécles de l'Eglise, faisoient de ces repas sur les tombeaux des morts, & même sur ceux des martyrs au jour de leur fête. Mais ce qui étoit dans son origine une pratique de piété, & un festin de charité, devint dans la suite un abus scandaleux, qu'on ne put corriger qu'en supprimant l'usage de ces repas, comme on avoit supprimé celui des Agapes dans la célébration de l'Eucharistie.

[*Benissez Dieu en tout temps : demandez-lui qu'il conduise vos voies, & ne comptez que sur lui dans tous vos desseins.*] Que ce peu de mots renferme de sens ! *Benir Dieu*, l'adorer, lui rendre graces, nous souvenir de lui, élever notre cœur vers lui *en tout temps*, dans le repos de la nuit, au milieu des travaux & des occupations de la journée, dans l'affliction comme dans la prospérité : ne rien entreprendre qu'après l'avoir consulté par la priere ; & implorer la conduite de son Esprit dans toutes nos démarches ; ne faire fonds ni sur nous-mêmes, ni sur les lumieres, les conseils, ou la protection des autres hommes, quand il s'agit de former des desseins, ou de les exécuter ; mais sur Dieu seul, source de toute lumiere, auteur des bons conseils, puissant protecteur de ceux qui le cherchent, qui attendent tout de lui, & qui ne comptent que sur lui. Ce précepte est précédé immédiatement par celui-ci : *Demandez toujours conseil à un homme sage.* Le Saint-Esprit, dans un autre endroit de l'Ecriture nous donne le même avis : *Mon fils, ne faites rien sans conseil, & vous ne vous repentirez point de ce que vous au-*

Eccl. 32. 24.

rez fait. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que Tobie vient de dire, que nous *ne* devons *compter que sur Dieu dans tous nos desseins*, quoiqu'il semble un peu s'en éloigner. En effet, nous ne pouvons trop nous deffier de nous-mêmes, & de notre prudence. Cette deffiance doit nous porter à suppléer par les lumieres des autres hommes à ce qui manque aux nôtres. Mais ces lumieres mêmes que nous cherchons hors de notre propre fonds, ne viennent point de l'homme, mais de Dieu, qui les distribue à qui il lui plaît, & selon la mesure qu'il lui plaît. C'est lui-même qui nous parle par l'organe des personnes sages que nous consultons. C'est donc sur lui seul qu'il faut compter.

[*Je vous avertis aussi, mon fils, que, lorsque vous étiez encore enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabelus, &c.*] Tobie, après avoir donné à son fils des avis spirituels pour son salut, n'oublie pas le temporel, auquel sa qualité de pére l'oblige de pourvoir en faveur de celui à qui il a donné la vie. Il accomplit ainsi toute justice, & allie tous les devoirs d'un bon pére. Ce mot, *j'ai donné*, pourroit nous faire croire avec quelques interpretes, que ce n'étoit pas un prêt, mais un dépôt que Tobie avoit confié à Gabelus, qui lui en avoit donné une reconnoissance par écrit. Mais il seroit difficile d'accorder ce sens avec ce que l'Ecriture dit plus haut, que Gabelus *en avoit besoin*.

[*Ne craignez point, mon fils : nous sommes pauvres, il est vrai ; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu ; si nous évitons tout péché, & si nous faisons de bonnes œuvres.*] Qu'on est riche, au milieu même de la pauvreté, quand on posséde le trésor de la crainte

TOBIE. CHAP. III.

de Dieu, de l'innocence, & des bonnes œuvres! Qu'on est pauvre & misérable, dans le sein même de la grandeur & des richesses, quand on ne met point en Dieu son espérance & son bonheur! Qu'on est éclairé, dans la privation même de la lumiere corporelle, lorsqu'on voit à la faveur d'une foi aussi pure que celle de Tobie, des véritez si peu connues dans le monde!

Qu'on me permette d'ajouter à ces avis si dignes d'un serviteur de Dieu, ceux que le plus grand & le plus saint de nos Rois donna par écrit à son fils, étant au lit de la mort. Je parle de saint Louis. Les lecteurs chrétiens verront avec plaisir, par la conformité des sentiments de ces deux peres, si éloignez de temps, & si différents de condition, qu'ils ont été l'un & l'autre éclairez de la même lumiere, & animez du même esprit. Je m'arrête principalement aux instructions générales, & qui conviennent aux personnes de tout état. Elles sont copiées d'après M. l'Abbé Fleury dans son Histoire Ecclésiastique.

T. 18. Liv. 86. ch. 8.

» Mon cher fils, la premiere chose que je » vous recommande, c'est d'aimer Dieu de » tout votre cœur; sans quoi personne ne » peut être sauvé.

» Gardez-vous de rien faire qui lui déplaise, c'est-à-dire, de pécher mortellement: » vous devriez plutôt souffrir toutes sortes de » tourments.

» Si Dieu vous envoie quelque adversité, » souffrez-la avec patience & actions de graces; & pensez que vous l'avez bien méritée, & qu'elle tournera à votre avantage.

» S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-l'en hautement, en sorte que vous

» n'en ſoyez pas pire par orgueil, ou d'autre
» maniere. Car on ne doit pas tourner les
» dons de Dieu contre lui.

TOBIE CHAP. III.

» Confeſſez-vous ſouvent, & choiſiſſez
» des confeſſeurs vertueux & ſçavants, qui
» puiſſent vous inſtruire de ce que vous de-
» vez faire ou éviter : & donnez lieu à vos
» confeſſeurs & à vos amis de vous reprendre,
» & de vous avertir librement.

» Entendez dévotement le Service de l'E-
» gliſe, ſans cauſer & regarder çà & là; mais
» priant Dieu de bouche & de cœur, parti-
» culierement à la Meſſe après la conſécra-
» tion.

» Ayez le cœur doux & compatiſſant, &
» conſolez les pauvres ſelon votre pouvoir.

» Prenez garde de n'avoir en votre com-
» pagnie que des gens de bien.

» Aimez tout bien, & haïſſez tout mal en
» qui que ce ſoit.

» Que perſonne ne ſoit aſſez hardi pour
» dire devant vous aucune parole qui excite
» au péché, ou pour médire d'autrui ; & ne
» ſouffrez point que l'on blaſphême en votre
» préſence contre Dieu ou ſes Saints, ſans en
» faire auſſitôt juſtice.

» Rendez ſouvent graces à Dieu de tous
» les biens qu'il vous a faits, en ſorte que
» vous ſoyez digne d'en recevoir encore
» plus.

» Aimez les Eccléſiaſtiques & les Religieux,
» principalement ceux par qui Dieu eſt le
» plus honoré, & la foi prêchée & exaltée.

» Vous devez à votre pere & à votre mere
» reſpect & obéiſſance.

» Prenez garde que la dépenſe de votre
» maiſon ſoit raiſonnable & meſurée.

TOBIE. CHAP. III.

» Je vous prie, mon cher fils, qu'après » ma mort vous fassiez secourir mon ame de » Messes & de prieres par tout le royaume de » France ; & que vous m'accordiez une part » spéciale dans tous les biens que vous ferez. » Enfin je vous donne toutes les bénédic- » tions qu'un pere peut donner à un fils. » Dieu vous garde de tout mal, & vous » donne la grace de faire toujours sa volonté ; » afin que nous puissions après cette vie le » louer ensemble sans fin. Amen.

CHAPITRE IV.

L'Ange Raphael sous la figure d'un jeune homme, se présente au jeune Tobie pour l'accompagner dans son voyage. Leur départ. Larmes de la femme de Tobie.

Tob. 5. TOBIE répondit à son pere : Mon pere, je suis prêt à faire tout ce que vous me commandez : mais je ne sçai comment je pourrai retirer cet argent. Cet homme ne me connoît point, & je ne le connois pas non plus. Je ne sçai pas même le chemin qui conduit en ce pays-là. Son pere lui répondit : J'ai une obligation entre les mains. Dès que vous la lui ferez voir, il vous donnera l'argent. Mais allez chercher quelque homme fidelle, qui fasse le voyage avec vous, en

le payant de ſa peine ; afin que vous receviez cet argent pendant que je ſuis encore au monde.

Tobie étant ſorti, rencontra un jeune homme d'une mine fort avantageuſe, qui avoit ſa robbe retrouſſée & arrêtée avec une ceinture, comme un homme prêt à partir pour un voyage. Tobie qui ne ſçavoit pas que ce fût un Ange de Dieu, le ſalua en lui demandant d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit des enfants d'Iſrael. Sçavez-vous, lui dit Tobie, le chemin du pays des Médes ? Je le ſçai, répondit l'Ange : j'ai voyagé pluſieurs fois dans ce pays-là, & j'ai logé chez Gabelus notre frere, qui demeure à Ragès. Tobie lui dit : Attendez un moment, je vous prie, que j'aille rapporter à mon pere ce que vous venez de me dire. En même temps, il rentra, & rapporta tout ceci à ſon pere, lequel admirant cette rencontre, fit prier ce jeune homme d'entrer. Etant entré, il ſalua Tobie, en diſant : Que la joie ſoit toujours avec vous. Tobie lui répondit : Quelle joie peut avoir un homme qui eſt comme moi dans les ténébres, & qui ne voit point la lumiere du ciel ? Le jeune homme lui repartit : Ayez bon courage ; le temps approche où Dieu vous guérira. Pouvez-vous, lui dit To-

TOBIE. CHAP. IV.

bie, mener mon fils chez Gabelus en la ville de Ragès ? Quand vous serez de retour, je vous récompenserai de votre peine. L'Ange lui répondit : Je le ménerai, & je vous le raménerai. Dites-moi, je vous prie, reprit Tobie : de quelle famille êtes-vous, & de quelle tribu ? L'Ange Raphael lui répondit : Est-ce de la famille du mercénaire qui doit conduire votre fils, ou du mercénaire lui-même que vous êtes en peine ? Mais pour ne pas vous donner d'inquiétude, je suis Azarias, fils du grand Ananias. Tobie repartit : Vous êtes d'une famille illustre : mais je vous prie de ne point trouver mauvais que j'aie desiré de connoître votre race. L'Ange lui dit : Je ménerai votre fils en bonne santé, & je vous le raménerai de même. Tobie repartit : Je vous souhaitte un heureux voyage : que Dieu soit avec vous dans le chemin, & que son Ange vous accompagne. Après donc qu'on eut préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, Tobie dit adieu à son pere & à sa mere, & il se mit en chemin avec l'Ange.

Dès qu'ils furent partis, sa mere commença à pleurer, & à dire à Tobie : Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse, & vous l'avez éloigné de

nous. Plût à Dieu que cet argent n'eût jamais été ! Car nous étions contents dans notre pauvreté : le plaisir de voir notre fils nous tenoit lieu de richesses. Tobie lui répondit : Ne pleurez point ; notre fils arrivera là en bonne santé, & reviendra de même ; & vos yeux le reverront. Car je crois que le bon Ange de Dieu l'accompagne, & qu'il prend soin de ce qui le regarde, & qu'ainsi il reviendra vers nous plein de joie. A cette parole sa mere cessa de pleurer, & se tût.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Tobie, qui ne sçavoit pas que ce fût un Ange de Dieu, le salua, en lui demandant d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit des enfants d'Israel &c.* jusqu'à ces mots, *qui demeure à Ragès.* Ne soupçonnons point de mensonge dans les paroles de l'Ange à Tobie. Tout y est vrai ; & nous ne pouvons en douter, quoi qu'à la premiere vûe elles aient quelque difficulté. Si Raphaël a emprunté la figure d'un des enfants d'Israel, comme il l'avoit en effet ; il a bien pû en prendre le nom, de même que l'Ange qui conduisoit les Israélites dans le desert, & qui leur parloit de dessus la montagne de Sinaï, prenoit le nom de Dieu qu'il représentoit ; ou comme dans une Tragédie on donne le nom d'un Roi, par exemple d'Alexandre, à un personnage qui le représente. Les deux Tobies purent bien ignorer quelque temps ce

TOBIE. CHAP. IV.

qu'il étoit bon qu'ils ne connussent pas sitôt: mais il n'y eut aucun mensonge de la part de l'Ange. Tout mensonge enferme un dessein de tromper ceux à qui l'on parle. L'Ange n'eut jamais dessein de tromper Tobie, ni son fils; mais de leur tenir la vérité cachée, pour la leur découvrir quand le moment seroit venu. Voyez les réflexions sur l'histoire de Joseph, Tom. 1. chap. 32.

Il n'y a de même rien que de vrai dans ce qu'il dit, qu'il sçait le chemin qui conduit au pays des Medes, qu'il a voyagé dans ces provinces, & qu'il a logé chez Gabelus à Ragès. Il suffit pour cela que celui qu'il représente, & dont il prend le nom, ait en effet voyagé dans la Médie, & logé chez Gabelus: & rien ne nous empêche de le supposer.

[*Le jeune homme étant entré, salua Tobie, en disant: Que la joie soit toujours avec vous.*] C'étoit une maniere de saluer, qui a le même sens que celle-ci, *Que la paix soit avec vous.*

[*Tobie lui répondit: Quelle joie peut avoir un homme, qui est comme moi dans les ténébres, & qui ne voit point la lumiere du ciel?* Tobie, qui prend celui qui le salue, pour un homme ordinaire, s'imagine qu'il lui souhaitte une joie toute humaine; & c'est dans ce sens-là qu'il lui répond, *Quelle joie peut avoir un homme qui est comme moi, dans les ténébres, & qui ne voit point la lumiere du ciel?* En effet, à parler humainement, il n'y a guere d'état plus triste que celui d'un homme qui est privé de la vûe. Mais sa réponse n'est point opposée au témoignage que l'Ecriture a rendu de lui, *qu'il ne s'atrista, ni ne murmura point contre Dieu, de ce qu'il l'avoit affligé par la perte de ses yeux; mais qu'il lui rendit graces tous les jours de sa*

vie. Tobie n'étoit pas insensible à cette disgrace. La vertu n'éteint pas dans les saints les sentiments de la nature : mais elle les reprime, les corrige, & les soumet aux ordres de Dieu. Ainsi Tobie étoit d'un côté fort affligé de l'accident qui l'avoit rendu aveugle : & de l'autre, persuadé par la foi que rien n'arrive que par la volonté de Dieu ; & que les maux dont il afflige ses serviteurs, sont des effets de sa grande miséricorde sur eux ; il acceptoit une privation si douloureuse, non seulement sans murmure, mais méme avec action de graces.

Quelle joie peut avoir un homme, qui est dans les ténébres, & qui ne voit point la lumiere du ciel ? S'il est triste de ne pas jouir de la vûe de cette lumiere corporelle, qui nous est commune avec les animaux ; quel malheur n'est-ce pas d'étre privé de cette lumiere, qui est notre vie, qui est Dieu méme, lumiere éternelle, sans laquelle tout est ténébres, tout est égarement, tout est mort, tout est dès cette vie un commencement d'enfer ! Quelle joie peuvent donc goûter les hommes qui ne voient point cette lumiere céleste, & qui sont plongez dans les ténébres de l'ignorance & du péché ? Mais un des plus funestes effets de cet aveuglement spirituel, est qu'il n'est point apperçu. Un aveugle selon le corps, s'afflige de son état, & desire d'en sortir, parce qu'il connoît ce qui lui manque. L'aveugle selon l'esprit, aime ses ténébres, & s'y trouve bien, parce que la premiere lumiere dont son aveuglement le prive, est celle qui pourroit lui faire connoître qu'il est aveugle.

[*L'Ange Raphael lui répondit : Est-ce de la famille du mercénaire qui doit conduire votre fils,*

TOBIE. CHAP. IV.

ou du mercénaire lui-même, que vous êtes en peine? Mais pour ne vous pas donner d'inquiétude, je suis Azarias fils du grand Ananias.] Tobie, par une curiosité assez naturelle, vouloit sçavoir de quelle tribu, & de quelle famille étoit ce jeune homme, qui s'offroit pour conduire son fils. Il pensoit aussi que peut-être Dieu lui adressoit quelqu'un de sa connoissance; ce qui lui mettroit l'esprit plus en repos durant le voyage. En effet il pouvoit craindre qu'un jeune homme qu'il ne connoitroit pas, ne fût une compagnie dangereuse pour son fils; qu'il avoit pris tant de soin d'élever dans la crainte de Dieu. L'Ange, par sa réponse, lui fait entendre qu'il importe peu de quelle famille est le guide qui accompagnera son fils, pourvû qu'il le mene où il veut aller, & qu'il le ramene. Néanmoins, comme cette réponse pouvoit laisser quelque inquiétude au saint vieillard, il lui dit qu'il est Azarias fils d'Ananias, parce qu'en effet il en avoit pris la figure.

[*Tobie répondit à sa femme: Ne pleurez point: notre fils arrivera là en bonne santé, & reviendra de même; & vos yeux le reverront. Car je croi que le bon Ange de Dieu l'accompagne, & qu'il prend soin de ce qui le regarde.*] Anne qui n'écoute que les sentiments de la nature, s'afflige de ce qu'elle est privée de la vûe d'un fils unique, qui lui est plus cher que la vie. Tobie plein de foi la console, en l'assurant qu'elle le reverra en bonne santé. Sa confiance n'est point téméraire : elle est appuyée sur un sentiment intime, qui lui persuade que leur fils est sous la garde du bon Ange de Dieu. Il ne sçait pas encore que celui qui s'est offert à le conduire, est lui-même ce bon Ange. Mais il voit dans la rencontre de ce guide une pro-

vidence si marquée, qu'il ne doute point que Dieu ne dirige invisiblement les pas de son fils par le ministere d'un des saints Anges, qui sont chargez de veiller à la garde de ses serviteurs.

Ce sentiment de Tobie, & la priere qu'il a faite un peu plus haut par ces paroles, *Que Dieu soit avec vous dans le chemin, & que son Ange vous accompagne;* établissent la doctrine que Jesus-Christ a confirmée dans l'Evangile, & dont l'Eglise chrétienne fait profession touchant les Anges gardiens, qui jouissant éternellement de la vûe de Dieu, sont en même temps à l'égard des hommes les ministres de sa providence, de sa bonté, & de sa miséricorde, pour les conduire durant cette vie au milieu des périls qui les environnent; leur suggérer de saintes pensées, & de sages conseils; les prémunir contre les tentations; écarter ce qui peut leur nuire; leur présenter ce qui leur est salutaire, & les faire arriver enfin au port du salut. Tels sont les secours invisibles que nous recevons des saints Anges gardiens, & dont il a plû à Dieu de nous tracer une image visible dans les services que l'Ange Raphael rendit au jeune Tobie dans son voyage. Bénissons Dieu, & remercions-le d'une si grande grace : ayons pour nos bons Anges, qui sont si pleins de charité pour nous, la vénération & la docilité dont ce jeune homme nous a donné l'exemple : & que chacun de nous prenne pour soi ces paroles de Dieu aux enfants d'Israel dans le desert : *J'envoie mon Ange devant vous, afin qu'il vous garde dans le chemin, & qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée. Respectez sa présence, & gardez-vous bien de le mépriser : car ... il est revêtu de mon autorité*

Mat. 18. 10. Heb. 1. 14.

Exod. 23. 20. To. 1. ch. 13.

CHAPITRE V.

Tobie près d'être dévoré par un poisson monstrueux, s'en rend maître, le tire à terre, & en met à part le cœur, le fiel & le foie, dont l'Ange lui apprend l'usage. Avis qu'il lui donne sur le mariage.

Tob. 6. LE jeune Tobie s'étant mis en chemin, suivi du chien de la maison, s'arrêta la premiere nuit dans un lieu proche du Tigre. Comme il étoit allé à ce fleuve pour se laver les pieds, un poisson monstrueux sortit de l'eau pour le dévorer. Tobie tout effrayé jetta un grand cri, & dit : Seigneur, il va se jetter sur moi. L'Ange lui dit : Prenez-le par les ouyes, & tirez-le à vous. Il le prit, le tira à terre ; & le poisson après s'être débattu, expira à ses pieds. L'Ange lui dit : Vuidez ce poisson, & mettez-en à part le cœur, le fiel & le foie. Ces choses vous seront nécessaires pour en faire des remédes très-utiles. Après l'avoir vuidé, il fit rôtir une partie de la chair ; & ils salérent le reste, qui leur suffit pour les conduire jusqu'au lieu où ils devoient s'arrêter.

TOBIE. CHAP. V.

Alors Tobie s'addreſſant à l'Ange, lui dit : Mon frere Azarias, je vous prie de me dire à quoi peut être bon ce que vous avez voulu que je gardaſſe de ce poiſſon. L'Ange lui répondit : Si vous mettez ſur les charbons un morceau du cœur, & du foie, * la fumée qui en ſort chaſſe toute ſorte de démons. Son fiel eſt bon pour oindre les yeux où il y a quelque taie, & il les guérit. Tobie lui demanda enſuite où il vouloit aller loger. A quoi l'Ange répondit : Il y a ici un homme appellé Raguel, qui eſt de votre tribu, & qui eſt votre parent. Il a une fille unique nommée Sara. Tout le bien de cet homme doit être pour vous, & il faut que vous épouſiez ſa fille. Demandez-la donc à ſon pere, & il vous la donnera en mariage. Tobie lui répondit : J'ai oüi dire qu'elle a déja épouſé ſept maris, & qu'ils ſont tous morts. On m'a dit même que c'eſt un démon qui les a tuez. Je craindrois que la même choſe ne m'arrivât ; & comme je ſuis fils unique, la douleur que mon pere & ma mere en auroient, conduiroit leur vieilleſſe au tombeau. L'Ange Raphael lui repartit : Ecoutez-moi, &

* Selon le Grec.

TOBIE. CHAP. V.

je vous apprendrai qui sont ceux sur qui le démon a du pouvoir. Ce sont ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur & de leur esprit, & qui ne pensent qu'à contenter leur brutalité, comme les chevaux & les mulets qui sont privez de raison. Pour vous, lorsque vous aurez épousé cette fille, vivez avec elle en continence pendant trois jours, & ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. La premiere nuit, vous brûlerez le foie du poisson, qui mettra le démon en fuite. La seconde nuit, vos serez associé aux saints Patriarches. La troisiéme nuit, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants d'une bonne santé. Après cette troisiéme nuit, vous vous approcherez de votre épouse avec la crainte du Seigneur, par le desir d'avoir des enfants, plutôt que par un mouvement de passion; afin que par la bénédiction de Dieu, vous ayez des enfants de la race d'Abraham.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Un poisson monstrueux sortit de l'eau pour le dévorer, &c.* jusqu'à ces mots, *& il les guérit.*] On ne peut sçavoir au vrai quel étoit ce poisf-

ſon ; & quelques interpretes ſe fatiguent inutilement à le chercher. Ce qui eſt certain, c'eſt que le même Dieu qui commanda ſi long-temps depuis à S. Pierre d'aller à la mer, d'y jetter l'hameçon, de tirer le premier poiſſon qui s'y prendroit, de lui ouvrir la gueule, & d'y prendre une piece de monnoie qu'il y trouveroit ; ce même Dieu, dis-je, conduiſit alors ce grand poiſſon au bord du Tigre ; & le jeune Tobie, qui en fut d'abord effrayé, éprouva dans la ſuite que c'étoit un ſecours que la bonté divine lui envoyoit. Après cela, que nous importe de ſçavoir s'il y a dans le Tigre quelque eſpece de poiſſon, dont le fiel ſoit bon pour enlever les taies des yeux ? Quand nous l'aurions trouvé, en ſerions-nous plus avancez ? & nous ſeroit-il poſſible de concevoir comment le foie de ce poiſſon, mis ſur des charbons ardents, a la vertu de chaſſer le démon ? Dieu fait, quand il lui plaît, & comme il lui plaît, des moindres créatures, les inſtruments de ſa puiſſance & de ſa miſéricorde. J. C. avec un peu de terre délayée dans ſa ſalive, a guéri un aveugle de naiſſance. Il donne à l'eau la vertu d'affranchir de l'eſclavage du démon l'ame de celui qu'on baptiſe. Dans une Hiſtoire de la nature de celle-ci, où tout eſt conduit par une providence particuliere, doit-on craindre de multiplier les miracles ſans néceſſité, ſi l'on ſuppoſe qu'il a plû à Dieu de chaſſer le démon, & de rendre la vûe à un homme aveugle, en la préſence ou par l'application de certaines choſes, qui n'avoient naturellement aucune vertu pour la production de ces effets ?

Mat. 17. 26.

[*Il y a ici un homme appellé Raguel, qui eſt de votre tribu, & qui eſt votre parent. Il a une*

TOBIE. CHAP. V.

fille unique nommée Sara. Tout le bien de cet homme doit être pour vous, & il faut que vous épousiez sa fille.] Selon la loi de Moïse, les filles dont le pere n'avoit point de fils, étoient héritieres de ses biens : mais elles devoient prendre un mari de leur tribu, & de leur famille. C'est pour cela que l'Ange dit à Tobie que tout le bien de Raguel doit être pour lui, & qu'il faut qu'il épouse sa fille.

Nomb. 36. 6. To. 2. ch. 31.

[*Ceux sur qui le démon a du pouvoir, sont ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur & de leur esprit, & qui ne pensent qu'à contenter leur brutalité, comme les chevaux & les mulets qui sont privez de raison.*] Dieu est l'auteur du mariage. Il l'a institué dès le commencement, afin d'avoir sur la terre une suite perpétuelle d'adorateurs & de serviteurs, qui se succédassent par la voie de la génération. La gloire de Dieu est donc la derniere fin du mariage, & sa volonté en est la regle. Tout ce qui ne se rapporte point à cette fin; tout ce qui s'écarte de cette regle, soit dans le mariage, soit dans son usage, est toujours vicieux & déréglé, & souvent criminel. Tout est honorable dans le mariage, tout y est saint selon les vûes de Dieu qui l'a institué, & qui, comme le dit l'Eglise après saint Paul, a figuré par l'union de l'homme & de la femme, l'alliance spirituelle de Jesus-Christ & de l'Eglise. Tout y est saint dans les vûes de Jesus-Christ, qui l'a élevé à la dignité de Sacrement de la loi nouvelle. Tout doit par conséquent être saint dans les dispositions de ceux qui y entrent. Tout y doit répondre à la sainteté de l'alliance toute divine, dont le mariage est le signe. N'y entrer que pour satisfaire des passions charnelles, c'est imiter *les chevaux & les mu-*

Benediction conjugale. Eph. 5. 23 &c.

Reflex. sur le Liv. de Tobie.

tes, qui ne se conduisent que par un instinct aveugle : c'est faire servir au déréglement de la passion, l'institution de Dieu même : c'est se livrer au pouvoir du démon, & devenir son esclave. Car à quel autre maître peut appartenir celui *qui bannit Dieu de son cœur*, & qui ne pense qu'à contenter une passion brutale?

[*Pour vous, lorsque vous aurez épousé cette fille, vivez avec elle en continence pendant trois jours; & ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle.*] Il y a dans cet avis de l'Ange à Tobie, quelque chose qui n'est que pour ce jeune homme; & quelque autre chose qui regarde tous ceux qui s'engagent dans le mariage. La continence durant les trois premiers jours n'est pas une regle pour tous. Mais c'en est une dont personne n'est dispensé, surtout dans le christianisme, que l'époux & l'épouse consacrent à Dieu les prémices de leur mariage par le sacrifice d'un cœur pur, & d'une priere humble & fervente; qu'ils bannissent toute autre pensée que celle de demander à Dieu dans une sainte union d'esprit & de cœur, qu'il les deffende des attaques du démon; & qu'il répande sa bénédiction sur eux, & sur les enfants qui naîtront de leur mariage.

[*La premiere nuit vous brûlerez le foie du poisson, qui mettra le démon en fuite.*] Ce foie, à quoi l'Ecriture joint un peu plus haut le cœur, est le symbole de la concupiscence, & des desirs charnels, qu'il faut consumer, autant qu'il est en nous, & détruire par le feu de la charité & de la priere. C'est le seul moyen de mettre le démon en fuite. C'est par la concupiscence qu'il nous tente. Il est désarmé, quand elle est reprimée & vaincue.

[*La seconde nuit, vous serez associé aux saints*

TOBIE. CHAP. V.

Patriarches. La troisiéme nuit vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants d'une bonne santé : & un peu après, *afin que par la bénédiction de Dieu vous ayez des enfants de la race d'Abraham.*] Trois avantages que Tobie retirera des exercices de piété qu'il fera pendant trois nuits avec sa nouvelle épouse. Le démon sera mis en fuite. Tobie sera associé aux saints Patriarches, c'est-à-dire, qu'il deviendra l'héritier de l'esprit & de la sainteté des Patriarches Abraham, Isaac, & Jacob, pour vivre chastement avec Sara, comme ils ont vécu avec leurs femmes. Enfin il recevra la bénédiction de Dieu, laquelle rendra son mariage heureux, par les enfants qui en seront le fruit, & qui seront, comme leur pere, de dignes enfants d'Abraham. Car c'est la bénédiction de Dieu, qui fait le bonheur du mariage : c'est elle qui donne la fécondité, & dans l'ordre de la nature, & dans celui de la grace. Elle se répand sur ceux qui entrent dans le mariage avec la crainte du Seigneur, & des dispositions dignes de lui ; & elle se communique à leurs enfants pour leur conserver la santé du corps, & pour les rendre par la sainteté de leur vie, le sujet de la consolation de leurs peres & meres.

[*Après cette troisiéme nuit, vous vous approcherez de votre épouse dans la crainte du Seigneur, par le desir d'avoir des enfants, plutôt que par un mouvement de passion, &c.*] Ce peu de paroles regle tout dans l'usage du mariage. Cet usage est légitime & saint, s'il est accompagné de *la crainte du Seigneur*, de cette crainte qui ferme l'entrée du cœur à tout ce qui peut offenser celui qui est la souveraine pureté. Il est saint, si l'on s'y porte par le desir de remplir

la fin du mariage, qui est la génération des enfants. Mais il est déréglé, lorsqu'il sort de ces bornes que la Loi de Dieu prescrit. On se trompe, & l'on ignore les premiers principes de la Religion, si l'on s'y croit tout permis. Tout ce qui est opposé à la fin légitime du mariage, est un crime horrible. Tout ce qui de soi-même ne tend point à cette fin, est déréglé : & lorsque de ce côté-là tout est dans l'ordre, on n'est point exempt de péché, si c'est la volupté qu'on cherche, plutôt que la fin du mariage.

CHAPITRE VI.

Tobie demande Sara en mariage. Elle lui est accordée par le conseil de l'Ange, & le mariage est conclu.

ILs entrérent ensuite chez Raguel qui les reçut avec joie. Lorsqu'il eut envisagé Tobie, il dit à sa femme : Voilà un jeune homme qui ressemble tout-à-fait à Tobie mon cousin. Après cela il leur dit : D'où êtes-vous, nos jeunes freres? Nous sommes, répondirent-ils, de la tribu de Nephthali, du nombre des captifs de Ninive. Raguel leur dit : Connoissez-vous Tobie mon proche parent ? Oui, répondirent-ils, nous le connoissons. Et comme Raguel disoit beaucoup de bien

Tob. 7.

TOBIE. CHAP. VI.

de Tobie, l'Ange lui dit : Tobie dont vous nous demandez des nouvelles, est le pere de celui que vous voyez. Aussitôt Raguel se jetta à son coû en pleurant, & lui dit : Dieu vous benisse, mon fils : car vous êtes le fils d'un homme de bien, & d'un saint homme. La femme de Raguel, & Sara sa fille, entendant cela, se mirent aussi à pleurer.

Après qu'on se fut entretenu quelque temps, Raguel commanda qu'on tuât un mouton, & qu'on préparât à manger. Ensuite, comme il les prioit de se mettre à table, Tobie lui dit : Je ne mangerai, ni ne boirai ici d'aujourd'hui, que vous ne m'ayez accordé ma demande ; & que vous ne m'ayez promis de me donner en mariage Sara votre fille. A ces paroles, Raguel demeura saisi, sçachant ce qui étoit arrivé à ces sept maris qu'elle avoit eus, & craignant que la même chose n'arrivât à celui-ci. Comme il étoit dans l'incertitude, & ne répondoit rien, l'Ange lui dit : N'hésitez point de donner votre fille à ce jeune homme qui craint Dieu : car c'est à lui qu'elle est destinée pour épouse ; & c'est pour cela que nul autre n'a pû l'avoir. Raguel répondit : Je ne doute point que mes prieres & mes larmes ne soient venues en la présence de Dieu, & qu'il ne

les

les ait exaucées : & je croi que c'eſt lui qui vous a amenez ici, afin que ma fille épousât une perſonne de ſa parenté ſelon la loi de Moïſe. Ne doutez donc nullement que je ne vous la donne. Ayant parlé de cette ſorte, il prit la main droite de ſa fille, & la mit dans celle de Tobie, en leur diſant, Que le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob ſoit avec vous : que lui-même vous uniſſe, & qu'il accompliſſe ſa bénédiction en vous. Ils dreſſerent le contrat de mariage; après quoi ils firent le feſtin en béniſſant Dieu.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Tobie dit à Raguel : Je ne mangerai ni ne boirai ici d'aujourd'hui, que vous ne m'ayez accordé ma demande, & que vous ne m'ayez promis de me donner en mariage Sara votre fille.*] Il paroît étonnant que Tobie élevé dans la crainte de Dieu, & plein de reſpect pour ſon pére & ſa mére, penſe à prendre une épouſe, ſans les avoir conſultez, & ſans avoir obtenu leur conſentement. On ne voit pas bien non plus pourquoi, ayant à demander à Raguel ſa fille en mariage, il attend qu'on parle de ſe mettre à table, pour lui en faire la propoſition; & qu'il la faſſe, en déclarant qu'il ne mangera ni ne boira chez lui, qu'il ne lui ait accordé ſa demande.

Pour commencer par la ſeconde difficulté,

TOBIE, CHAP. VI.

on pourroit peut-être justifier cette conduite par l'exemple du serviteur d'Abraham, qui étant venu loger chez la mére de Rebecca, dit, après qu'on lui eut servi à manger : *Je ne mangerai point, jusqu'à ce que je vous aie proposé ce que j'ai à vous dire.* Et il ne se mit à table en effet, qu'après qu'on lui eut promis Rebecca pour Isaac. Quoi qu'il en soit de cet exemple, le texte Grec du livre de Tobie éclaircit la difficulté. Le fait y est rapporté plus au long que dans la Vulgate ; & les paroles de Tobie dont il s'agit, sont précédées de quelques circonstances, qui les amènent fort naturellement. En comparant donc ensemble les deux textes, voici la maniere dont nous concevons que la chose s'est passée. Tobie demanda Sara à Raguel pour l'épouser. Raguel, qui avoit conçu beaucoup d'affection pour ce jeune homme, lui répondit qu'il ne desiroit rien tant que de lui voir épouser sa fille ; mais qu'il se sentoit obligé de lui déclarer qu'elle avoit été mariée à sept hommes, qui étoient tous morts la premiere nuit de leur mariage. Il conseilla donc à Tobie de penser plutôt à manger & à boire, & à se réjouir avec lui. Ce fut alors que Tobie, qui avoit été instruit & rassuré par l'Ange, dit à Raguel qu'il ne boiroit ni ne mangeroit, que sa demande ne lui eût été accordée. Raguel en fut saisi, & il ne sçavoit que répondre. Mais sur ce que l'Ange lui dit qu'il ne devoit point hésiter, & que c'étoit à ce jeune homme que sa fille étoit destinée ; il promit de la lui faire épouser, & il tint parole sur le champ.

Gen. 24. 33.
To. 1. ch. 17.

La premiere difficulté, quoique plus sérieuse, ne nous arrêtera pas long-temps. La maniere dont le jeune Tobie procéde à ce ma-

tiage, à l'inſçû de ſes pére & mére, n'eſt pas ſelon les régles ordinaires. Mais les intentions pures & droites qu'il y apporte, l'eſprit de piété qui anime toute la conduite, la bénédiction que Dieu répand ſur ſon mariage, nous répondent que tout y eſt dans l'ordre, & ſelon les deſſeins de la Providence, & que c'eſt Dieu ſeul qui en eſt l'auteur. Selon l'ordre commun, les enfants ne doivent point ſe marier ſans le conſentement de leurs péres & méres. Cette déférence fait partie de l'honneur que la loi divine leur commande de rendre à ceux qui leur ont donné la vie. Les diſpenſer en général de ce devoir, ce ſeroit ouvrir la porte à mille déſordres. Mais il y a des occaſions extraordinaires, où cette diſpenſe a lieu, lorſque d'un côté on n'eſt point à portée de conſulter ſes parents, à cauſe de l'éloignement; & que de l'autre, Dieu même s'explique, & donne des marques de ſa volonté. Or il s'expliquoit ici par le conſeil de celui, à la garde & aux ſoins duquel Tobie avoit été confié. Car quoique ce jeune homme ne le connût point encore pour un ange; néanmoins ſa piété, ſa ſageſſe, & la ſolidité de ſes diſcours, & plus que tout cela, l'action & le mouvement intérieur de l'Eſprit-Saint, l'avoient pénétré d'une ſi profonde vénération pour ce guide que la Providence lui avoit adreſſé, qu'il ne doutoit nullement que Dieu ne lui parlât par ſa bouche.

TOBIE. CHAP. VI.

D'ailleurs, tout ce qui s'eſt paſſé viſiblement, depuis le moment que l'Ange Raphael ſe montra à Tobie ſous une figure humaine, juſqu'à celui où il diſparut, étoit, comme on l'a dit, une image du miniſtere inviſible des ſaints Anges gardiens, & des reſſorts ſecrets

TOBIE. CHAP. VI.

par lesquels la Providence met en mouvement les créatures, & arrange les événements de la vie humaine pour le bien des Elûs. Ainsi il convenoit que l'un des plus importants de ces événements, & qui peut avoir de plus grandes suites pour le salut, fût conduit de telle sorte, que ni ce qu'on appelle le hazard, ni les précautions de la prudence humaine, ni les régles ordinaires, n'y parussent pour rien; mais que Dieu s'y montrât seul, afin de nous apprendre qu'un mariage saint & heureux est son ouvrage, & non celui des hommes, selon cette parole de l'Ecriture, *Le pére & la mére donnent les maisons & les richesses : mais c'est proprement le Seigneur qui donne une femme sage*, c'est-à-dire, remplie de la crainte de Dieu : car la vraie sagesse & la piété sont inséparables dans le langage de l'Ecriture. C'est à cette vérité que l'Eglise nous rappelle dans la priere qu'elle fait à la Messe pour la bénédiction des nouveaux mariez, lorsqu'elle dit : *O Dieu, qui êtes seul maître du cœur de l'homme, qui connoissez & gouvernez toutes choses par votre providence ; si vous unissez, personne ne peut désunir : si vous benissez, personne ne peut empêcher les salutaires effets de votre bénédiction.*

Prov. 19. 14.

[*N'hésitez point de donner votre fille à ce jeune homme, qui craint Dieu : car c'est à lui qu'elle est destinée pour épouse ; & c'est pour cela que nul autre n'a pû l'avoir. Raguel répondit : Je ne doute point que mes prieres & mes larmes ne soient venues en la presence de Dieu .... & je croi que c'est lui qui vous a amenez ici, afin que ma fille épousât une personne de sa parenté selon la loi de Moïse. Ne doutez donc nullement que je ne vous la donne.*] Il est temps de faire une observation, qui peut répandre beaucoup de lumiere

ſur toute cette hiſtoire. Quoique l'Ange Raphael ſoit caché ſous l'extérieur d'un jeune homme ; néanmoins le perſonnage qu'il fait, & la maniere dont il parle, ont preſque toujours quelque choſe au-deſſus d'un homme ordinaire. Une des premieres paroles qu'il dit à Tobie le pére, eſt celle-ci : *Ayez bon courage ; le temps approche où Dieu vous guérira.* Il lui promet, ſans héſiter, qu'il *ménera & raménera* ſon fils *en bonne ſanté.* Il parle au jeune Tobie de ſon mariage avec la fille de Raguel, comme d'une choſe qui arrivera indubitablement : *Demandez-la à ſon pere, & il vous la donnera.* Et lorſqu'il voit Raguel dans l'embarras ſur ce qu'il doit répondre à la demande de Tobie, il diſſipe tout à coup ſes craintes, comme un homme à qui les deſſeins de Dieu ſont connus : *C'eſt à ce jeune homme qui craint Dieu, que votre fille eſt deſtinée pour épouſe ; & c'eſt pour cela que nul autre n'a pû l'avoir.*

Ceux à qui il parle, & qui le croient un homme, prennent tout d'un coup en lui une entiere confiance, qui ne peut venir que de l'action inviſible de Dieu ſur leurs cœurs. Tobie le pére, ſans autre précaution que celle de lui demander de quelle famille il eſt, & ſans qu'il lui vienne en penſée qu'un fourbe pourroit lui tenir le même langage, ne fait pas difficulté de confier à cet inconnu ce qu'il a de plus cher au monde. Le fils écoute avec reſpect tous ſes avis, & les exécute avec une parfaite docilité. Raguel, à la ſimple parole de cet homme qu'il n'a jamais vû, paroît tout à coup changé : toutes ſes craintes s'évanouiſſent : une nouvelle lumiere éclaire ſon eſprit : une ſecrete confiance ſe répand dans ſon cœur, & ſuccéde à la frayeur qui l'avoit ſaiſi : *Je ne*

TOBIE. CHAP. VI.

doute point, dit-il, *que mes prieres & mes larmes ne soient venues en la présence de Dieu, & qu'il ne les ait exaucées : & je crois que c'est lui qui vous a amenez ici, afin que ma fille épousât une personne de sa parenté selon la loi de Moïse. Ne doutez donc nullement que je ne vous la donne.* Le voilà tout d'un coup éclairé sur le dénouement de la conduite de la Providence à l'égard de Tobie & de Sara. Il voit par la foi la main invisible de Dieu, qui lui amene ce jeune homme son proche parent, afin que le mariage de sa fille se fasse selon la Loi; ce qui n'étoit guere possible dans l'état de captivité & de dispersion où vivoient les Israélites. N'est-il pas évident qu'il y a là quelque chose de plus qu'humain; & que ce qui seroit témérité & légéreté dans d'autres, est dans les deux Tobies & dans Raguel l'effet d'une secrete impression de l'Esprit de Dieu ? Raphaël ne laisse pas encore voir ce qu'il est : mais on sent bien qu'il y a en lui quelque chose de plus grand que ce qui paroît.

[*Il prit la main droite de sa fille, & la mit dans celle de Tobie, en leur disant : Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, soit avec vous : que lui-même vous unisse, & qu'il accomplisse sa bénédiction en vous.*] L'Eglise chrétienne observe la même cérémonie dans la célébration du mariage, comme un symbole de la sainte alliance que l'homme & la femme contractent ensemble. Elle met aussi dans la bouche du Prêtre la même priere, lorsqu'il benit à la fin de la Messe les nouveaux époux. Il les benit, comme Raguel benit Tobie & Sara : & cette bénédiction, de la part de l'homme, n'est autre chose qu'un souhait & une priere qu'il fait, afin que le Dieu d'Abraham, d'Isaac

& de Jacob les benisse lui-même, parce qu'il est la source unique des bénédictions. Il le prie *d'être avec eux*, parce qu'il peut seul faire tout leur bonheur. Il souhaitte *que lui-même les unisse*, parce que lui seul peut les unir saintement par le lien de la charité, & qu'aucune puissance créée ne peut, comme le dit l'Eglise, rompre cette sainte union, dont il est l'auteur & le conservateur. Il demande *qu'il accomplisse en eux sa bénédiction* par une heureuse fécondité, & qu'il fasse naître de ce mariage, des enfants qui soient héritiers de la foi & de la sainteté des Patriarches, Abraham, Isaac, & Jacob.

[*Ils dresserent le contrat de mariage : après quoi ils firent le festin en benissant Dieu.*] Admirons la simplicité des mœurs, & l'esprit de religion de ces bons Israélites. On ne fait le contrat qu'après la célébration du mariage, parce qu'il n'y a point de deffiance, ni de la part du gendre, ni de la part du beau-pere. On conviendra de tout, & on réglera tout à l'amiable : & la parole donnée de part & d'autre tiendra lieu de toutes les suretez. Il paroît que la précaution du contrat par écrit, n'est que contre les accidents involontaires & inévitables, & contre les difficultez qui pourroient naître de la part des étrangers.

La cérémonie est suivie du festin. Ce n'étoit pas encore le festin solennel des nôces, mais le repas que Raguel avoit fait préparer pour l'arrivée de Tobie, & de son compagnon de voyage. Néanmoins l'alliance & le mariage inespéré dont il étoit précédé, faisoit de ce repas un festin de réjoüissance, mais d'une réjouissance pleine de religion. Ce seul mot, qu'on le fit, *en benissant Dieu*, dit tout. On mangeoit & on bûvoit, en s'entretenant avec

TOBIE. CHAP. VII.

admiration des merveilles de sa Providence, qui conduit tout à ses fins par des voies inconnues à l'homme. Ce mariage en étoit la preuve; & c'est de quoi l'on rendoit graces à Dieu. Quel exemple pour nous! Mais qu'il est peu suivi!

CHAPITRE VII.

Les nouveaux époux passent la premiere nuit de leurs nôces en priere. Raphael ôte au démon tout pouvoir de leur nuire. Inquiétude de Raguel, suivie de joie & d'actions de graces.

Tob. 7. 18. CEPENDANT la femme de Raguel ayant fait préparer une chambre, y mena Sara sa fille, qui se mit à pleurer. Sa mere la consoloit, en disant: Ma fille, ayez bon courage: le Seigneur du ciel vous donnera de la joie après tant d'afflictions que vous avez essuyées.
Tob. 8. Après qu'on eut soupé, on conduisit Tobie au lieu où elle étoit. Le jeune homme se souvenant des avis de l'Ange, tira de * son sac le cœur du poisson avec une partie du foie, & les mit sur

* Selon le Grec.

des charbons ardents. Dès ce moment l'Ange Raphael ôta au démon tout pouvoir de lui nuire. En même temps Tobie exhorta la fille, & lui dit : Sara, levez-vous ; prions Dieu aujourd'hui, & demain, & après demain ; parce qu'il faut que pendant ces trois nuits nous nous unissions à Dieu ; après quoi nous vivrons dans notre mariage. Car nous sommes les enfants des saints, & il ne nous est pas permis de nous marier comme les payens qui ne connoissent pas Dieu. Ils se mirent donc tout deux en prieres, & ils y demeurérent la plus grande partie de la nuit, demandant à Dieu avec instance qu'il les conservât tout deux en santé. Seigneur, disoit Tobie, que le ciel & la terre & toutes vos creatures vous benissent. Vous avez formé Adam du limon de la terre, & vous lui avez donné Eve pour compagne. Et maintenant, Seigneur, vous sçavez que ce n'est point par le desir de la volupté que je prends ma sœur * pour femme, mais uniquement dans le dessein d'avoir des enfants, par lesquels votre nom soit beni dans tous les siécles. Sara disoit aussi à Dieu : Ayez pitié de nous, Seigneur,

* C'est-à-dire, ma parente.

TOBIE. CHAP. VII. ayez pitié de nous ; & faites que nous vivions ensemble en santé jusqu'à la vieillesse.

Vers le chant du coq, Raguel appella ses domestiques, & s'en alla avec eux faire une fosse. Car il disoit : Peut-être sera-t-il arrivé à celui-ci la même chose qu'à ces sept hommes qui ont voulu s'approcher d'elle. Puis il dit à sa femme : Envoyez une de vos servantes, pour voir s'il est mort ; afin que je l'ensevelisse avant le jour, & * que personne n'en sache rien.

La servante étant entrée dans la chambre où ils étoient couchez, les trouva tout deux endormis, & en parfaite santé. Elle courut en porter la nouvelle à Raguel & à sa femme, qui benirent Dieu, de ce qu'enfin il leur avoit fait miséricorde, & écarté l'ennemi qui les persécutoit. Vous avez eu pitié, disoient ils, de deux enfants uniques. Faites, Seigneur, qu'ils vous benissent de plus en plus, & qu'ils vous offrent un sacrifice de louanges pour la santé que vous leur avez conservée ; afin que toutes les nations connoissent que vous êtes le seul Dieu dans toute la terre. Raguel donna ordre aussitôt qu'on

---

* Selon le Grec.

préparât un grand festin, pour traiter tous ses voisins & ses amis. Il conjura Tobie de demeurer avec lui pendant deux semaines. Il lui donna dès lors la moitié de tous ses biens; & fit un écrit, par lequel, après sa mort, l'autre moitié devoit appartenir à Tobie.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Tobie exhorta la fille, & lui dit : Sara, levez-vous ; prions Dieu aujourd'hui, & demain, & après-demain ; parce qu'il faut que pendant ces trois nuits nous nous unissions à Dieu : après quoi nous vivrons dans notre mariage. Car nous sommes les enfants des saints ; & il ne nous est pas permis de nous marier comme les payens qui ne connoissent pas Dieu.*] Sara avoit été mise dans le lit par ses parents, selon l'usage. Tobie ayant été conduit dans la chambre, & laissé seul avec elle, mit d'abord sur les charbons le cœur & le foie du poisson. Ensuite il exhorta son épouse à se lever de son lit, & à se mettre en priere avec lui. Rien n'est plus saint, ni d'un sens plus profond que cette parole, *Prions Dieu. . . : parce qu'il faut que pendant ces trois nuits nous nous unissions à Dieu.* Ce n'est pas encore le temps de consommer notre mariage. Nous avons une autre œuvre plus importante à accomplir; c'est d'unir nos esprits & nos cœurs à Dieu. C'est ce mariage tout spirituel, que nous devons consommer durant ces trois premieres nuits : & ce sera par la priere que nous nous en rendrons dignes. Souvenons-

Voy. Gen. 29. 3.
To. 1. c. 22.

TOBIE. CHAP. VII.

nous que *nous sommes les enfants des saints patriarches*, qui se sont sanctifiez dans le mariage par cette union intime avec Dieu. Nous avons le bonheur de connoître & de servir le même Dieu qu'eux. Donnons-nous donc à lui comme eux de tout notre cœur : élevons-nous au-dessus de la vie des sens, & montrons quelle différence il y a entre les enfants d'Abraham, & ceux des *payens qui ne connoissent pas Dieu.* Sentiments admirables dans un jeune Israélite, qui couvriront d'une honte éternelle tous ces chrétiens de nom, dont les mariages ne différent de ceux des payens, que par quelques cérémonies de religion, ausquelles on se prête durant un moment, comme à de pures formalitez qui n'engagent à rien, pour vivre ensuite dans le mariage comme ces idolâtres.

[*Et maintenant, Seigneur, vous sçavez que ce n'est point par le desir de la volupté que je prends ma sœur pour femme, mais uniquement dans le dessein d'avoir des enfants, par lesquels votre nom soit beni dans tous les siécles.*] Que ces vûes sont pures ! & qu'elles répondent bien à l'institution primitive du mariage ! Car la gloire de Dieu est, comme on l'a dit, la fin de l'union de l'homme & de la femme. Or ils ne peuvent atteindre à cette fin, qu'autant que leurs vûes & leurs desirs s'élevent au-dessus des vûes & des desirs de la chair. Que les mariages seroient saints & heureux, si l'on s'y engageoit, & si l'on y vivoit dans cet esprit ; si le mari & la femme se regardoient uniquement comme les ministres & les coopérateurs de la Providence, pour donner à Dieu des adorateurs, & à J. C. des disciples ; & pour les former par une sainte éducation à remplir dignement les devoirs attachez à des qualitez si augustes !

[*Vers le chant du coq, Raguel appella ses domestiques, & s'en alla avec eux faire une fosse. Car il disoit : Peut-être sera-t-il arrivé à celui-ci la même chose qu'à ces sept hommes qui ont voulu s'approcher d'elle, &c.*] En liſant dans le chapitre précédent les paroles pleines de foi de Raguel, ſe ſeroit-on attendu à une telle action, qui marque un excès de deffiance ? Il paroit par-là que les bons ſentiments qui nous ont édifiez dans cet homme, étoient très-ſuperficiels, & ſa foi très-foible. Il a parlé comme un homme qui *ne doute point que Dieu n'ait exaucé ſes prieres* : & il agit comme s'il n'en croyoit rien. La deffiance lui ôte le ſommeil, & le porte à prendre des précautions étonnantes. Voilà ce que nous ſommes. Un mouvement de crainte bien ou mal fondée, fait évanouir nos meilleures réſolutions. Il nous ſemble dans certains moments qu'il n'y a rien que nous ne puiſſions nous promettre de nos diſpoſitions préſentes. Mais dans un autre moment, une penſée qui s'offre à notre eſprit, & que nous écoutons, une parole qu'on nous dit, une menace qu'on nous fait, nous renverſe tout à coup, & nous ne ſommes plus reconnoiſſables. O mon Dieu, ſoutenez notre foibleſſe ; fixez notre légéreté ; donnez-nous une foi digne de vous, & qui réponde à l'immobilité de votre parole.

[*Raguel & ſa femme benirent Dieu, de ce qu'enfin il leur avoit fait miſéricorde, & écarté l'ennemi qui les perſécutoit, &c.*] Le premier mouvement qu'excite en eux l'heureuſe nouvelle qu'ils apprennent, c'eſt d'élever leur eſprit & leur cœur à Dieu, pour le benir, lui rendre graces, & le prier. Et que demandent-ils pour les nouveaux époux ? On ne ſçauroit

TOBIE. CHAP. VII.

le remarquer trop soigneusement. *Faites, Seigneur,* disent-ils, *qu'ils vous benissent de plus en plus, & qu'ils vous offrent un sacrifice de louanges pour la santé que vous leur avez conservée.* L'objet de leur priere est que Dieu inspire à Tobie & à Sara une reconnoissance proportionnée à la grandeur du bienfait qu'il leur a accordé. Ainsi ils rendent témoignage à une des véritez capitales de notre foi, qui est que la reconnoissance pour les graces reçûes, n'est pas moins un don de Dieu, que les graces mêmes; & que Dieu, qui par une bonté toute gratuite nous accorde les bienfaits, nous inspire aussi par la même bonté cette sainte affection, qui nous porte à lui en rendre graces. *Deus, cujus clementia non solùm beneficia præstat immeritis, sed affectum quoque, quo gratias referamus, inspirat.*

Postcom. Missæ pro grat. act. in Miss. Paris. ex sacram. S. Leonis.

CHAPITRE VIII.

L'Ange va trouver Gabelus, reçoit de lui les dix talents, & l'amene aux nôces de Tobie.

Tob. 9.

ALORS Tobie appella l'Ange, qu'il croyoit être un homme, & lui dit: Mon frere Azarias, écoutez, je vous prie, ce que j'ai à vous dire. Quand je me rendrois votre esclave, je ne pourrois reconnoître dignement tous les soins que vous avez pris de moi. Cependant

j'ai encore une grace à vous demander ; c'eſt que vous vouliez bien aller trouver Gabelus, pour recevoir de lui l'argent qu'il nous doit, & pour le prier de venir à mes nôces. Car mon pere compte maintenant les jours ; & ſi je tarde un jour de plus, ſon ame ſera accablée de triſteſſe. D'un autre côté vous voyez avec quelles inſtances Raguel m'a conjuré de demeurer ici, & que je ne puis lui refuſer cette ſatisfaction. Raphaël prit donc avec lui quatre ſerviteurs de Raguel, avec deux chameaux ; & étant allé à Ragès chez Gabelus, il reçut de lui l'argent qu'il devoit, & lui rendit ſon obligation. Il lui raconta auſſi tout ce qui étoit arrivé au jeune Tobie, & l'engagea à venir à ſes nôces.

Gabelus étant entré chez Raguel, Tobie qui étoit à table, ſe leva auſſitôt : ils ſe ſaluerent en ſe baiſant ; & Gabelus ne pouvant retenir ſes larmes, benit Dieu, & dit : Que le Dieu d'Iſrael vous beniſſe : car vous êtes le fils d'un homme vertueux & juſte, qui craint Dieu, & qui fait beaucoup d'aumônes. Je ſouhaitte auſſi la bénédiction à votre épouſe, à votre pere, & à votre mere. Puiſſiez-vous voir vos fils & les fils de vos fils, juſqu'à la troiſiéme & la quatriéme génération. Puiſſe toute votre race être

TOBIE. CHAP. VIII.

benie du Dieu d'Israel, qui regne dans l'éternité. Tous répondirent, Amen; & on se mit à table : mais dans le festin même des nôces, ils se conduisirent avec la crainte du Seigneur.

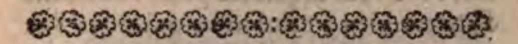
ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Gabelus étant entré chez Raguel, Tobie, qui étoit à table, se leva aussitôt, &c.*] On étoit à table pour le festin des nôces : car ces réjouissances duroient plusieurs jours. Tous les convives se leverent apparemment avec Tobie, pour saluer Gabelus; & le festin fut interrompu pour un moment. Tobie & Gabelus s'embrassérent, & l'on se remit à table.

[*Gabelus ne pouvant retenir ses larmes, benit Dieu, & dit : Que le Dieu d'Israel vous benisse, &c.* jusqu'à la fin.] Ne nous lassons point d'admirer l'esprit de religion, qui animoit ces bons Israélites. Ils ne perdent point Dieu de vûe : son saint Nom est à tout moment dans leur bouche : c'est de lui qu'ils attendent tout: c'est à lui qu'ils rendent graces de tout. S'ils font des souhaits de prospérité, de santé, de paix ; ces souhaits sont des prieres qu'ils adressent à Dieu, & qui font voir qu'ils le regardent comme l'unique auteur de tous les biens qu'ils souhaittent, & pour les autres, & pour eux-mêmes. Ces sentiments ne sont point particuliers à Gabelus. Toute la compagnie s'unit à sa priere, & ratifie ses bénédictions, en répondant *Amen.* Après cela on se remet à table ; & l'Ecriture, par ce seul mot, *Qu'on se conduisit dans le festin des nôces avec la crainte*

du Seigneur, nous fait entendre que tout y respiroit la piété, & cette joie sainte, qui n'a rien de commun avec les excès & les dissolutions si ordinaires parmi nous aux festins des nôces.

TOBIE. CHAP. IX.



CHAPITRE IX.

Inquiétude de Tobie le pere & de sa femme au sujet de leur fils. Il prend congé de son beau-pere, & part avec Sara sa femme pour retourner à Ninive.

CEPENDANT Tobie le pere voyant que son fils ne revenoit point, en étoit dans une très-grande peine, & il disoit: D'où peut venir ce retardement de mon fils? & qui peut le retenir-là si long-temps? Ne seroit-ce point que Gabelus seroit mort, & qu'il ne se trouveroit personne pour lui rendre cet argent? Il tomba donc dans une profonde tristesse, & Anne sa femme avec lui; & ils se mient tout deux à pleurer. La mere sur-tout fondoit en larmes, & ne pouvoit se consoler: Hélas mon fils, disoit-elle, hélas! pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumiére de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'espérance de Tob. 10.

TOBIE. CHAP. IX.

notre postérité ? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. Tobie tâchoit de la rassurer, & lui disoit : Ne vous inquiétez point : notre fils se porte bien : celui avec qui nous l'avons envoyé, est fidelle. Mais rien ne pouvoit la consoler. Elle sortoit tous les jours de sa maison, & alloit dans tous les chemins par où elle jugeoit qu'il pourroit revenir, pour voir si elle ne le découvriroit pas de loin.

Raguel de son côté faisoit son possible pour retenir son gendre encore quelque temps : mais il ne voulut jamais se rendre à ses instances, par la crainte qu'il avoit de causer du chagrin à son pere & à sa mere. Ainsi Raguel lui remit Sara entre les mains avec la moitié de tous ses biens, & le laissa aller en lui disant : Que le saint Ange de Dieu soit dans votre chemin, & qu'il vous conduise heureusement où vous allez. Puissiez-vous retrouver votre pere & votre mere en bonne santé ; & puissent mes yeux voir vos enfants avant que je meure. Le pere & la mere baiserent leur fille, & la laisserent aller ; lui recommandant d'honorer son beau-pere & sa belle-mere, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison, &

de se conserver irrépréhensible en toute maniére.



ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Cependant Tobie le pére voyant que son fils ne revenoit point, en étoit dans une très-grande peine, & il disoit : D'où peut venir ce retardement de mon fils ? ... Ne seroit-ce point que Gabelus seroit mort ? ... Il tomba donc dans une profonde tristesse, & Anne sa femme avec lui ; & ils se mirent tous deux à pleurer.*] L'inquiétude, la profonde tristesse, & les larmes d'un homme aussi saint, & aussi plein de foi que Tobie, font voir que les plus grands serviteurs de Dieu éprouvent quelquefois des foiblesses, qu'il semble difficile d'accorder avec la fermeté de leur foi, & la perfection de leur vertu. Dieu le permet, afin qu'ils se souviennent de ce qu'ils sont par eux-mêmes, & qu'ils se convainquent de plus en plus que ce qu'il y a en eux de force & de courage, ne vient pas d'eux, mais de Dieu. Il le permet pour notre instruction & notre consolation. S'il ne paroissoit aucune foiblesse dans les Saints, celles que nous éprouvons, & dont nous gémissons, nous jetteroient dans le trouble, & dans l'abbattement. Leur exemple nous apprend que la foi n'éteint pas les sentiments de la nature. Mais il nous apprend aussi qu'elle les regle, & les soumet. L'inquiétude & la tristesse de Tobie ne sont que des mouvements passagers. La foi, qui a de profondes racines dans son cœur, prend bientôt le dessus, & le rend à lui-même. Il trouve une solide consolation dans la confiance en

TOBIE. CHAP. IX.

Dieu, dans le pressentiment intérieur que Dieu lui donne de l'heureux retour de son fils, & dans la persuasion où il est de la fidélité du guide que la Providence lui a adressé. Il devient même plus fort par sa foiblesse ; & après avoir réprimé ses larmes, il tâche d'essuyer celles de sa femme. *Ne vous inquiétez point*, lui dit-il, *notre fils se porte bien*. Il ne parle point en doutant, mais avec une confiance qui la rassureroit, & qui calmeroit sa douleur, si elle avoit autant de foi que son mari.

[*La mére surtout fondoit en larmes, & ne pouvoit se consoler. Helas, mon fils, disoit-elle, helas! pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumiere de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'espérance de notre postérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses.*] On reconnoît dans ce langage la tendresse d'une mére, qui craint d'avoir perdu un fils unique absent, dont elle n'apprend point de nouvelles. Qu'on est éloquent, lorsque c'est le cœur qui parle! La foi sans doute devoit modérer sa douleur, & la confiance en Dieu la relever de son abbattement. Mais si dans cette circonstance elle n'instruit pas les méres par son exemple, de l'usage qu'elles doivent faire de leur foi dans les grandes épreuves ; au moins leur apprend-elle par sa foiblesse même, combien elles doivent avoir soin de se fortifier par les vûes de la foi durant le calme, afin d'être en état de se soutenir, si elles viennent à être surprises par la tempête.

Refl. sur Tob. ch. 10. 4.

[*Raguel . . . . . le laissa aller, en lui disant: Que le saint Ange de Dieu soit dans votre chemin, & qu'il vous conduise heureusement où vous*

allez.] Tobie avoit dit à ſon fils : *Que Dieu ſoit avec vous dans le chemin, & que ſon Ange vous accompagne.* C'eſt au fonds la même priere : ce qui montre que les Iſraélites avoient conſervé la foi des Patriarches ſur le miniſtere des ſaints Anges; que cette vérité leur étoit très-préſente ; & qu'ils en faiſoient un continuel uſage. C'étoit de Dieu qu'ils attendoient tout leur ſecours, & pour eux-mêmes, & pour ceux qui leur étoient chers ; & c'étoit par le miniſtere de ſes Anges qu'ils eſpéroient de le recevoir.

TOBIE. CHAP. IX.

[*Le pére & la mére baiſerent leur fille, & la laiſſerent aller, lui recommandant d'honorer ſon beau-pére & ſa belle-mére, d'aimer ſon mari, de régler ſa famille, de gouverner ſa maiſon, & de ſe conſerver irrépréhenſible en toute maniere.*] Raguel & ſa femme réuniſſent dans ce peu de mots tous les avis qu'on peut donner à une jeune femme. Ils ne lui parlent point de la piété envers Dieu. C'eſt ſur quoi ils l'avoient inſtruite dès ſa jeuneſſe ; & nous avons vû qu'elle en avoit profité. Ils ſe renferment ici dans les devoirs de l'état où elle vient d'entrer : *honorer ſon beau-pére & ſa belle-mére* ; leur rendre, même dans la plus grande infirmité de l'âge, les reſpects & les bons offices, & avoir pour eux les attentions, la déférence, la complaiſance, & tous les égards qui ſont dûs à un pére & à une mére ; parce qu'une femme n'étant qu'un avec ſon mari, le pére & la mére de ſon mari deviennent les ſiens : *aimer ſon mari* d'un amour tendre, reſpectueux, ſoumis : *régler ſa famille*, s'appliquer à l'éducation de ſes enfants, veiller ſur eux, ne rien négliger de ce qui peut les détourner du mal, & les porter au bien : *gouverner ſa maiſon*, être attachée à

TOBIE. CHAP. IX.

son ménage, veiller sur la conduite de ses domestiques, tenir la main au bon ordre : *se conserver irrépréhensible en toute maniere* par sa chasteté, sa douceur, sa retenue à parler, & en général par une conduite si sage, si égale, si soutenue, qu'elle fasse tout ensemble la joie de son mari, le bonheur de sa famille, & l'édification du public. Ce sont presque les mêmes avis que S. Paul, écrivant à Tite son disciple, veut qu'on donne aux jeunes femmes.

Tit. 2. 4. & 5. Il veut qu'on *leur apprenne à aimer leurs maris & leurs enfants, à être sages, chastes, sobres, attachées à leur ménage, bonnes, soumises à leurs maris, afin de ne point donner occasion aux infidelles de décrier la parole de Dieu.*

CHAPITRE X.

L'Ange & Tobie arrivent sept jours avant Sara. Tobie le pere recouvre la vûe, & benit Dieu.

Tob. 11. APRÈS qu'ils eurent marché dix jours, comme ils approchoient de Ninive, l'Ange Raphaël dit au jeune Tobie : Mon frere Tobie, vous sçavez l'état où vous avez laissé votre pere. Si vous le trouvez bon, prenons les devants, & que votre femme, avec vos domestiques & toutes vos bêtes, nous suivent tout doucement. La résolution

prise, Raphaël dit à Tobie : Portez avec vous du fiel du poiſſon : car vous en aurez beſoin. Tobie en prit, & ils ſe mirent à marcher en diligence, ſuivis du chien qui les avoit accompagnez dans tout le voyage.

TOBIE. CHAP. X.

Anne cependant alloit tous les jours s'aſſeoir près du chemin ſur le haut d'une montagne, d'où elle pouvoit découvrir de loin. Et comme elle regardoit de-là ſi ſon fils ne venoit point, elle l'apperçut enfin, & le reconnut. Auſſitôt elle courut en porter la nouvelle à ſon mari, à qui elle dit : Voilà votre fils qui vient. En même temps l'Ange Raphaël dit à Tobie : Auſſitôt que vous ſerez entré dans votre maiſon, commencez par adorer le Seigneur votre Dieu, & lui rendre graces. Approchez vous enſuite de votre pere, & le baiſez. Puis appliquez-lui ſur les yeux de ce fiel que vous portez avec vous ; & aſſurez-vous que ſes yeux s'ouvriront, & qu'il verra la lumiére du ciel, & ſera comblé de joie en vous voyant.

Lorſqu'ils furent proche de la maiſon, le chien courut devant eux ; & comme s'il eut porté la nouvelle de leur arrivée, il ſembloit témoigner ſa joie par le mouvement de ſa queuë & par ſes carreſſes. Tobie le pere, tout aveugle qu'il étoit, ſe leva, & ſe mit à courir, en heurtant

TOBIE. CHAP. X.

du pied à chaque pas ; & donnant la main à un ſerviteur, il alla au devant de ſon fils. Lorſqu'il l'eut joint, il l'embraſſa. Sa femme l'embraſſa auſſi ; & tout deux commencerent à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu, & lui ayant rendu graces, ils s'aſſirent.

Alors Tobie prenant du fiel du poiſſon, en frotta les yeux de ſon pere ; & environ une demie heure après, une taie blanche, ſemblable à celle d'un œuf, ſe détacha de ſes yeux. Son fils la prit, & la tira ; & auſſitôt il recouvra la vûe. Alors ils commencerent tous à rendre graces à Dieu. Tobie diſoit : Je vous benis, Seigneur Dieu d'Iſrael, de ce que vous m'avez châtié & que vous m'avez guéri, & de ce que je voi maintenant de mes yeux Tobie mon fils.

Sara femme du jeune Tobie arriva ſept jours après en parfaite ſanté avec toute ſa ſuite ; & Tobie raconta à ſon pere & à ſa mere tous les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé par cet homme qui l'avoit accompagné dans ſon voyage.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Auſſitôt que vous ſerez entré dans votre maiſon, commencez par adorer le Seigneur votre Dieu, & lui rendre graces.*] Voilà ce que dicte l'eſprit

l'esprit de religion à quiconque en est rempli. Les plus grands Saints ont observé cette pratique ; & S. Benoît ordonne dans sa Regle, *que lorsqu'on reçoit des hôtes, il faut les mener d'abord à la priere.* Dieu, qui est le principe & la derniere fin de toutes choses, le doit être aussi de toutes nos actions. Elles doivent commencer & finir par lui. Nous sommes d'ailleurs environnez de mille dangers, dont nous ne pouvons sortir heureusement que par sa protection. Nous devrions donc à tout moment, s'il étoit possible, l'adorer, le prier, lui rendre graces. Mais il y a du moins certaines actions, qui demandent d'être commencées & finies avec un renouvellement d'attention vers lui. Ainsi l'Eglise lui consacre par la priere le repos de la nuit, les différentes parties, & les principales actions de la journée. C'est entrer dans cet esprit, que d'élever son cœur à Dieu, en sortant de chez soi, & de lui demander par une courte priere, qu'il nous préserve de tout accident fâcheux, & sur-tout du malheur de l'offenser. C'est suivre le même esprit, & l'avis de l'Ange Raphael, que de l'adorer de nouveau en rentrant, de lui rendre graces, & de lui demander pardon des fautes qu'on peut avoir commises. Cette sainte pratique attire la bénédiction de Dieu sur *l'entrée & la sortie*, & mérite qu'il nous garde dans l'une & dans l'autre, & dans tout le cours de nos actions. Ps. 120.

[*Lorsqu'ils furent proche de la maison, le chien courut devant eux ; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur arrivée, il sembloit témoigner sa joie par le mouvement de sa queuë, & par ses caresses.*] Certaines gens, qui n'ont point assez étudié les vûes de Dieu, regardent cette cir-

TOBIE. CHAP. X.

constance comme quelque chose qui ne méritoit pas d'être relevé dans un livre inspiré. Mais premiérement il faut convenir que rien n'est plus éloquent dans sa simplicité, que ce Chapitre & le précédent, & qu'il n'est pas possible de peindre la nature avec plus de naïveté. La douleur & les regrets de la mére de Tobie; l'inquiétude & l'impatience qui la font tous les iours sortir de la maison, & aller sur les chemins; le mouvement subit, qui la porte, sitôt qu'elle apperçoit son fils, à courir sans l'attendre, en porter la nouvelle à son mari; l'empressement du vieux Tobie, qui se léve, &, tout aveugle qu'il est, se met à courir audevant de son fils, en heurtant du pied à chaque pas; tous ces traits forment un récit d'une beauté inimitable : & l'Ecriture, pour l'embellir encore par un nouveau trait de naïveté, y insere la circonstance du chien, qui est tout à fait dans la nature. Elle eût pû absolument n'en point parler : mais le fait étant vrai, pouvoit-il être omis, quoique petit selon nos préjugez, sans qu'il manquât quelque chose à la beauté du récit ? Les froides plaisanteries de ceux à qui cet endroit ne plait pas, font-elles beaucoup d'honneur à leur goût en fait d'éloquence ?

Il ne faut pas juger des ouvrages de Dieu par ce qui y paroît petit ou bas ; mais par les vestiges de grandeur & de sagesse qu'il y laisse, afin de nous rendre attentifs à l'une & à l'autre. Il est admirable en tout ; & ce qui nous paroît petit & méprisable dans ses ouvrages, est souvent ce qui mérite le plus notre admiration. Le chien est un animal domestique des plus communs parmi nous : ses mouvements & ses caresses nous divertissent : mais allons

plus loin, & considérons les propriétez de cet animal : nous serons surpris de voir que Dieu lui ait donné tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnoissance, sans lui donner ce qui en est le principe, je veux dire une ame capable de penser & de vouloir. Cet empressement du chien de Tobie à courir devant son jeune maître porter à la maison l'heureuse nouvelle de son retour; les signes de la joie la plus vive qu'il en donne au pere & à la mere; & les caresses animées par lesquelles il leur témoigne le plaisir qu'il a de les revoir après une si longue absence, sont des effets tout naturels, que nous avons tous les jours devant les yeux. Mais sont-ils pour cela moins dignes de notre admiration ? S'il n'est pas au-dessous de la majesté de l'Ecriture, lorsqu'elle nous expose les merveilles de Dieu, de parler des petits oiseaux, qui font entendre leur voix du milieu des arbres, & qui y bâtissent leurs nids; du heron qui habite dans les sapins; des hérissons, ou des lapins, qui se retirent dans les trous des rochers : est-il indigne d'elle de peindre dans la circonstance présente les mouvements & les caresses d'un animal, en qui il a plû au Créateur de nous présenter un symbole admirable de la fidélité & de l'attachement le plus constant ?

TOBI. CHAP. X.

Ps. 103

CHAPITRE XI.

L'Ange Raphael se découvre à Tobie & à son fils ; & il disparoît.

Tob. 12. APRE'S qu'ils eurent fait de grandes réjouissances durant sept jours avec leurs proches & leurs amis, Tobie appella son fils, & lui dit : Que pouvons-nous donner à ce saint homme qui a été avec vous ? Mon pere, répondit-il, quelle récompense pourrions-nous lui donner qui pût égaler les services qu'il m'a rendus ? Il m'a mené & ramené dans une parfaite santé ; il a été lui-même recevoir l'argent de Gabelus ; il m'a fait épouser Sara ; il l'a délivrée du démon ; il a comblé de joie son pere & sa mere ; il vous a fait voir à vous-même la lumiére du ciel ; & c'est par lui que nous sommes remplis de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous donc faire qui ne soit fort au-dessous de ce qu'il mérite ? Cependant je vous prie, mon pere, de lui proposer d'accepter, s'il le veut bien, la moitié de tout ce que nous avons apporté. Ils le prirent donc à part, & le conjurerent de vouloir bien re-

cevoir la moitié de ce qu'on avoit apporté de chez Raguel.

Alors l'Ange leur dit en ſecret : Beniſſez le Dieu du ciel, & glorifiez-le devant tous les hommes qui vivent ſur la terre, parce qu'il a fait éclater ſur vous ſa miſéricorde. Car il eſt bon de tenir caché le ſecret des rois [de la terre :] mais il y a de l'honneur à découvrir & à publier hautement les œuvres de Dieu. La priére accompagnée du jeûne & de l'aumône, vaut mieux que tous les tréſors qu'on peut amaſſer. Car l'aumône délivre de la mort ; & c'eſt elle qui efface les péchez, & qui fait trouver la miſéricorde & la vie éternelle. Mais ceux qui commettent le péché & l'iniquité, ſont les ennemis de leurs ames. Je vais donc vous dire la vérité, & je ne vous cacherai point mon ſecret. Puis adreſſant la parole à Tobie le pere, il dit : Lorſque vous priiez Dieu avec larmes, & que vous enſeveliſſiez les morts, j'ai préſenté vos priéres au Seigneur ; & parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été néceſſaire que vous fuſſiez éprouvé par l'affliction. Mais le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, & pour délivrer du démon Sara femme de votre fils. Car je ſuis l'Ange Raphael, l'un des ſept qui ſont toujours préſents devant le Seigneur.

TOBIE. CHAP. XI.

A ces mots ils furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils tomberent le visage contre terre. Et l'Ange leur dit : La paix soit avec vous, ne craignez point. Lorsque j'étois avec vous, j'y étois par l'ordre de Dieu. Il vous sembloit que je bûvois & que je mangeois avec vous : mais je me nourris d'une viande invisible, & d'un breuvage inconnu aux hommes. Il est temps maintenant que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, benissez Dieu, & publiez toutes ses merveilles. Après ces paroles il disparut ; & eux s'étant prosternez le visage contre terre pendant trois heures, benirent Dieu : puis ils se leverent, & raconterent toutes les merveilles qu'il avoit faites en leur faveur.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Alors l'Ange leur dit en secret : Benissez le Dieu du ciel, & glorifiez-le devant tous les hommes . . . . parce qu'il a fait éclatter sur vous sa miséricorde. Car il est bon de tenir caché le secret des rois* de la terre : *mais il y a de l'honneur à découvrir & à publier hautement les œuvres de Dieu.*] Les deux Tobies offroient à l'Ange la moitié de leurs biens, comme une récompense des services qu'il leur avoit rendus. Il leur répond qu'ils ne doivent penser qu'à benir Dieu, à lui rendre graces, & à publier hautement ses miséricordes. Il va leur révéler

le secret de la conduite de Dieu sur eux. Mais il n'en est pas de ce secret, comme de celui d'un roi de la terre. Le succès des desseins que forme un Prince, & des résolutions qui se prennent dans son conseil, dépend d'un secret impénétrable. S'ils venoient à être découverts, ses ennemis en traverseroient l'exécution. Mais aucune créature ne peut empêcher ni retarder l'effet des conseils de Dieu. Ils n'ont donc pas besoin d'être tenus dans le secret. Il est au contraire du zéle & de la reconnoissance de ses fidelles serviteurs, de manifester les œuvres de sa Providence, de sa bonté, & de sa puissance, afin que les hommes soient portez à le glorifier, à se confier en lui, & à mériter sa protection par la fidélité à garder sa loi.

[*La priere accompagnée du jeûne & de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors qu'on peut amasser. Car l'aumône délivre de la mort; & c'est elle qui efface les pechez, & qui fait trouver la misericorde, & la vie éternelle. Mais ceux qui commettent le péché & l'iniquité, sont ennemis de leurs ames.*] L'Ange, avant que de se découvrir, confirme à Tobie & à son fils quelques véritez importantes, dont ils étoient déja très-persuadez, comme les avantages de la priere, du jeûne, & de l'aumône, & la vertu de ces trois œuvres réunies ensemble, pour effacer les péchez, fléchir la miséricorde de Dieu, & conduire à la vie éternelle. Il ajoûte que *ceux qui commettent le péché & l'iniquité sont les ennemis de leurs ames*. C'est ce que dit David : *Celui qui aime l'iniquité, hait son ame.* Ps. 10.
Le péché étant la mort de l'ame, celui qui le commet, est l'ennemi & le meurtrier de son ame. Cela se dit en un mot : mais qui peut penser sans horreur, s'il a de la foi, à tout ce que ce mot renferme ?

[*Lorsque vous priiez Dieu avec larmes, & que vous ensevelissiez les morts, j'ai présenté vos prieres au Seigneur.*] S. Jean dans l'Apocalypse écrit qu'*un Ange se tint debout devant l'autel, ayant un encensoir d'or;* qu'*on lui donna une grande quantité de parfums, composés des prieres de tous les Saints, pour les offrir sur l'autel d'or qui est devant le thrône de Dieu;* & que *la fumée des parfums composés des prieres des Saints, s'élevant de la main de l'Ange, monta devant Dieu.* C'est donc une vérité attestée par l'un & l'autre Testament, que les Anges présentent à Dieu les prieres des fidelles, non pour lui faire connoître ni nos besoins, ni nos demandes; mais parce que ces esprits bienheureux unis à nous par la charité, qui leur fait desirer notre salut, & joignant leurs prieres aux nôtres, ils nous aident à obtenir les secours que nous sollicitons auprès de la miséricorde de Dieu.

TOBIE. CHAP. XI.

Apoc. 8. 3. 4.

[*Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par l'affliction.*] Pesons bien ce mot, *il a été nécessaire.* Nous n'entendrons rien à la conduite de Dieu, tant que nous ne tiendrons pas comme un principe certain, que les afflictions, & tout ce qui met la nature à l'étroit, sont une épreuve nécessaire aux Elûs. Ce n'est point par les douceurs de la vie présente, qu'on est conduit au bonheur de la vie future. Jesus-Christ, le chef de tous les Elûs, a dit de lui-même qu'*il falloit qu'il souffrît, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.* Tous ceux donc qui sont incorporez à Jesus-Christ, & qui le reconnoissent pour leur chef, doivent avoir part à ses souffrances, pour avoir part à sa gloire. C'est sur ce modele que les Justes, tant de l'ancien que du nouveau Testament, ont été formez. Toute l'Histoire

Luc. 24. 26.

Sainte en fait foi ; & il n'est pas nécessaire de prouver cette vérité à ceux qui connoissent Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, David, & Job. Les afflictions, loin de nous abbattre, doivent donc nous soutenir & nous consoler, si nous avons de la foi. Puisqu'il est *nécessaire* d'être éprouvé, craignons, si nous ne le sommes pas : espérons, si nous le sommes ; & demandons à Dieu, non pas d'être dispensez de souffrir, mais de lui demeurer fidelles dans les souffrances.

[*Car je suis l'Ange Raphael, l'un des sept qui sont toujours présens devant le Seigneur.*] Dieu montrant au prophete Daniel sa redoutable majesté sous des images sensibles, paroît assis sur un thrône de flammes ardentes, dont les roues étoient un feu brûlant : *un million d'Anges le servoient, & mille millions se tenoient en sa présence.* S. Jean dans l'Apocalypse *entend autour du thrône de Dieu la voix d'une multitude d'Anges : & il y en avoit des milliers de milliers.* Mais il parle au commencement de ce livre *des sept Esprits qui sont devant son thrône.* Ces sept Anges sont donc les chefs de l'armée céleste ; c'est-à-dire, les plus parfaits & les plus saints d'entre les esprits bienheureux, & ceux dont Dieu emploie le ministere pour ses plus grandes œuvres.

Dan. 7. 9. & 10.
To. 7. L. 8. ch. 9.
Apoc. 5. 11.
Apoc. 1. 4.

[*Il vous sembloit que je bûvois, & que je mangeois avec vous.*] Ces paroles ne veulent pas dire que l'Ange Raphael ne prenoit les aliments qu'en apparence, & en trompant les sens de ceux qui le voyoient. S. Augustin enseigne que les Anges qui conversoient avec les hommes sous la figure visible & palpable d'un corps humain, bûvoient & mangeoient réellement, mais non pas, comme nous, par be-

Aug. de civ. D. Liv. 13. c. 22.

TOBIE. CHAP. XI.

soin. « Les corps des Justes, dit ce Saint, » lorsqu'ils seront ressuscitez, n'auront besoin » d'aucune nourriture corporelle, parce qu'ils » n'auront aucune faim, ni aucune soif; & » qu'ils seront tellement revêtus de l'immor- » talité bienheureuse, qu'encore qu'ils aient » le pouvoir de manger, ils ne pourront néan- » moins y être forcez par aucune nécessité. » C'est ainsi que les saints Anges ont souvent » mangé, non qu'ils en eussent aucun besoin, » mais parce qu'ils le pouvoient, & qu'ils le » vouloient, pour s'humaniser en quelque » sorte avec ceux pour le service desquels » Dieu les envoyoit. Car nous ne devons pas » croire que les Anges aient mangé seulement » en apparence, lorsque les hommes exer- » çoient envers eux l'hospitalité. On se trom- » poit seulement, en ce que, ne les connois- » sant pas pour des Anges, on jugeoit qu'ils » bûvoient & mangeoient, comme nous, par » la nécessité de prendre de la nourriture. » C'est dans ce sens qu'il entend les paroles de l'Ange Raphael. Tenons-nous-en là, sans prétendre aller plus loin dans une matiere sur laquelle il n'a pas plû à Dieu de nous instruire par la révélation.

Aug. in. Ps. 42. n. 6.

[*Mais je me nourris d'une viande invisible, & d'un breuvage inconnu aux hommes.*] « Les Anges, dit encore S. Augustin, ne souffrent pas, » comme nous, la faim ni la soif: mais ils sont » divinement rassasiez de la Vérité, de la Lu- » miere, & de la Sagesse immortelle : c'est ce » qui fait leur félicité. Et de la céleste Jerusalem, » où ils jouissent de ce bonheur ineffable, & » d'où nous sommes encore éloignez, ils nous » regardent avec une tendre compassion ; & » *par l'ordre du Seigneur* ils nous secourent,

» afin qu'un jour nous puissions les rejoindre
» dans la commune patrie, & être rassasiez
» avec eux de la verité & de l'immortalité,
» dont Dieu est la source.» C'est par l'ordre du
Seigneur que les Anges exercent envers nous
ce ministere de charité. C'est pourquoi l'Ange
Raphael a dit un peu plus haut aux deux Tobies : *Lorsque j'étois avec vous, j'y étois par l'ordre de Dieu.* Mais alors même il jouissoit toujours de la vûe de l'éternelle Verité : c'étoit de cette *viande invisible*, & de ce *breuvage inconnu aux hommes*, qu'il *se nourrissoit*. Car Jésus-Christ nous assure que les saints Anges gardiens *voient toujours la face du Pére celeste.*

[*Après ces paroles il disparut : & eux s'étant prosternez le visage contre terre pendant trois heures, benirent Dieu : puis ils se leverent, & raconterent toutes les merveilles qu'il avoit faites en leur faveur.*] Dans le moment que l'Ange leur déclara qui il étoit, *ils furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils tomberent le visage contre terre.* Il les rassura par ces paroles, *la paix soit avec vous, ne craignez point.* Ainsi ce second prosternement, après qu'il eut disparu, n'étoit plus l'effet de la frayeur, mais des sentiments d'admiration & de reconnoissance, dont ils étoient pénétrez à la vûe de la bonté de Dieu, qui avoit daigné leur envoyer son Ange, & les combler de graces par le ministere de cet esprit bienheureux. Cette pensée les tint prosternez durant trois heures dans une action de graces continuelle ; & ils ne se releverent que pour faire éclatter au dehors leur reconnoissance, en racontant les merveilles que Dieu avoit opérées en leur faveur.

TOBIE. CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Action de graces de Tobie. Prophétie sur Jerusalem.

Tob. 13. ALORS Tobie le pere prenant la parole, dit : „ Seigneur, vous êtes „ grand dans l'éternité ; & votre regne „ s'étend dans tous les siécles. Vous „ châtiez, & vous sauvez : vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, „ & vous les en ramenez ; & nul ne „ peut se soustraire à votre puissance. „ Enfants d'Israel, rendez graces au „ Seigneur, & louez-le devant les nations : car il vous a dispersez parmi les peuples qui ne le connoissent „ point, afin que vous leur racontiez „ ses merveilles, & que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu tout-puissant. C'est lui qui nous a châtiez „ à cause de nos iniquitez ; & c'est lui „ qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. Considérez donc de quelle „ maniére il nous a traitez, & benissez-le „ avec crainte & tremblement ; & glorifiez par vos œuvres le Roi de tous „ les siécles. Pour moi je le benirai dans

„ le pays de ma captivité, parce qu'il „ a fait éclater ſa puiſſance envers une „ nation criminelle. Convertiſſez-vous „ donc, pécheurs : faites des œuvres „ de juſtice devant Dieu ; & croyez „ qu'il vous fera miſéricorde. Pour moi, „ je me réjouirai en lui, & il ſera la „ joie de mon ame. Beniſſez le Sei„ gneur, vous tous qui êtes ſes élûs : „ réjouiſſez-vous [en lui] tous les „ jours, & rendez-lui des actions de „ graces.

„ Jeruſalem cité de Dieu, le Sei„ gneur t'a châtiée à cauſe des œuvres „ de tes mains. Rends graces au Sei„ gneur pour les biens qu'il t'a faits, & „ benis le Dieu des ſiécles, afin qu'il „ rétabliſſe en toi ſon tabernacle, qu'il „ rappelle à toi tous les captifs, & que „ tu ſois comblée de joie dans tous les „ ſiécles. Tu brilleras d'une lumiére „ éclatante, & tu ſeras adorée de tous les „ peuples juſqu'aux extrémitez de la ter„ re. Les Nations viendront à toi des cli„ mats les plus reculez ; & t'apportant „ des préſents, elles adoreront en toi „ le Seigneur, & conſidéreront ta terre „ comme une terre vraiement ſainte : „ car elles invoqueront le grand Nom „ au milieu de toi. Ceux qui te mépriſe„ ront ſeront maudits de Dieu ; ceux qui

TOBIE. CHAP. XII.

„ te noirciront par leurs blasphêmes se-
„ ront condamnez ; & ceux qui t'édi-
„ fieront seront benis. Pour toi, tu te
„ réjouiras dans tes enfants, parce que
„ le Seigneur les benira tous, & qu'ils
„ se réuniront tous en lui. Heureux sont
„ tous ceux qui t'aiment, & qui met-
„ tent leur joie dans ta paix. O mon
„ ame, benis le Seigneur, parce qu'il
„ a délivré Jerusalem sa ville [sainte]
„ de tous les maux dont elle étoit af-
„ fligée, lui qui est le Seigneur notre
„ Dieu. Je serai heureux, s'il reste
„ quelqu'un de ma race, pour voir la
„ lumiére & la splendeur de Jérusalem.
„ Les portes de Jérusalem seront bâties
„ de saphirs & d'émeraudes ; & toute
„ l'enceinte de ses murailles sera de pier-
„ res précieuses. Toutes ses places se-
„ ront pavées de pierres d'une blan-
„ cheur & d'une beauté singuliere ; &
„ l'on chantera le long de ses rues, Al-
„ leluia. Beni soit le Seigneur, qui l'a
„ élevée à ce comble de gloire ; & qu'il
„ régne en elle dans la suite de tous les
„ siécles. Amen.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Alors Tobie le pére prenant la parole, dit.*] Ce Cantique, l'un des plus beaux qui soient

dans l'Ecriture, contient deux principales parties. La première est une action de graces, à laquelle Tobie invite tous les enfants d'Israël de prendre part. La seconde est une prophétie, dont l'Eglise, sous le nom de Jerusalem, est le véritable objet.

[*Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, & votre regne s'étend dans tous les siécles.*] Tobie, au sortir de cette longue adoration qui l'a tenu prosterné en la présence de Dieu, est comme transporté hors de lui-même par un mouvement du Saint-Esprit : & ne pouvant plus retenir le feu qui s'est allumé dans son cœur, il s'écrie : *Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, & votre régne s'étend dans tous les siécles.* L'idée de la grandeur infinie de Dieu le saisit & l'occupe. Il ne peut comprendre que l'Etre suprême & éternel ait daigné s'abbaisser jusqu'à lui, le visiter, & le combler de biens par le ministere de son saint Ange. Quels seroient les sentiments d'un pauvre, à qui un grand roi témoigneroit de la bonté, jusqu'à prendre connoissance de ses besoins, y pourvoir avec une attention marquée, le faire traiter par ses médecins dans la maladie ! Cependant, ce roi, quelque puissant qu'il soit, n'est qu'un homme mortel, comme le dernier de ses sujets : sa grandeur est bornée en toutes manieres, & son regne ne peut durer que quelques années. Mais votre grandeur est sans bornes, ô mon Dieu, & votre puissance sans mesure : votre empire est universel : tout vient de vous, tout est à vous, tout dépend de vous, tout est pour vous : *votre regne s'étend dans tous les siécles.* La durée des temps, ni les révolutions du monde, n'y causent ni diminution, ni altération. *Qu'est-ce donc que l'homme,* Ps. 8.

TOBIE. CHAP. XII.

pour mériter que vous pensiez à lui ? Et qu'est-ce que le fils de l'homme, pour mériter que vous le regardiez ?

[*Vous châtiez, & vous sauvez : vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, & vous les en ramenez ; & nul ne peut se soustraire à votre puissance.*] Le regne de Dieu s'exerce par sa miséricorde, & par sa justice : il est tout-puissant pour châtier, & tout-puissant pour sauver. *Nul ne peut se soustraire à sa main puissante.* S'il veut châtier, la dignité des coupables ne les exempte point de comparoître à son tribunal, & ne les garantit point de la sévérité de sa justice. S'il veut sauver, aucune créature ne peut empêcher ni retarder les effets de sa miséricorde.

Refl. sur Tob.

Vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, & vous les en ramenez. Dieu, qui est le maître souverain du sort des hommes, permet souvent que ses serviteurs soient réduits aux dernieres extrémitez, pour faire éclatter sa puissance & sa providence, en les délivrant. Il arrête l'épée d'Abraham, lorsqu'il est prêt à égorger son fils unique. Il fait passer tout d'un coup Joseph de l'obscurité de la prison sur le throne de l'Egypte. Il sauve David des mains de Saül son ennemi, qui le tenoit enfermé de toutes parts, sans espérance de pouvoir s'échapper. Il retire Daniel de la fosse aux lions, & Jonas du ventre de la baleine. Il fait triompher le jeune Tobie du poisson monstrueux qui alloit le dévorer. Il délivre Sara de l'opprobre. Il comble tout à coup de biens Tobie le pére, après l'avoir éprouvé par la pauvreté, & par les plus grandes afflictions. Quel motif de confiance dans les extrémitez les plus pressantes !

[*Enfants d'Iſrael, rendez graces au Seigneur, & louez-le devant les nations.*] Tobie, plein de zèle pour la gloire de ſon Dieu, ne veut point être ſeul à lui rendre graces. Il deſire que tout Iſrael s'uniſſe à ſa joie & à ſa reconnoiſſance. Les bienfaits de Dieu, & les prodiges qu'il a opérez en ſa faveur, ne le regardent pas lui ſeul. Ils intéreſſent tous ceux qui ſervent le même Dieu que lui. Il adreſſe donc la parole à ſes freres les Iſraélites, & les exhorte à publier devant les nations la gloire du Dieu d'Iſrael.

[*Car il vous a diſperſés parmi les peuples qui ne le connoiſſent point, afin que vous leur racontiez ſes merveilles, & que vous leur appreniez qu'il eſt le ſeul Dieu tout-puiſſant.*] Dieu avoit deux vûes dans la diſperſion des enfants d'Iſrael parmi les nations idolâtres : la premiere étoit de châtier ſon peuple, & de le rappeller à lui par cette dure captivité : la ſeconde étoit que ce peuple, en ſe convertiſſant, fit connoître aux infidelles, & par ſes paroles & par ſes œuvres, la ſainteté & la grandeur de ſon Dieu, ſelon ce que S. Paul a dit depuis, lorſqu'il exhortoit les fidelles à ſe conduire *d'une maniere irrépréhenſible, & comme des enfants de Dieu purs & ſans tache, au milieu d'une nation corrompue & perverſe, parmi laquelle*, dit-il, *vous brillez comme les aſtres dans le monde.* Tobie regarde donc les Iſraélites des dix Tribus, actuellement diſperſez dans l'empire d'Aſſyrie, & ceux du royaume de Juda, dont il prévoit la captivité à Babylone, comme autant de prédicateurs envoyez pour faire connoître le vrai Dieu aux nations qui l'ignorent. Il les exhorte à s'acquitter de ce devoir, & à faire ce bon uſage de leur diſperſion, & de leur captivité.

Phil. 2. 15

TOBIE. CHAP. XII.

C'est ainsi que les chrétiens, exilez & captifs au milieu du monde, où Dieu est si peu connu, devroient y répandre la bonne odeur de Jesus-Christ par la lumiere de leur doctrine, & par la sainteté de leurs mœurs.

[*C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités ; & c'est lui qui nous sauvera, pour signaler sa miséricorde.*] Ce châtiment, selon le sens qui se présente d'abord à l'esprit, est la dispersion des Israélites, laquelle est la juste peine de leurs iniquitez ; & le salut que Tobie leur promet, est leur rétablissement dans leur patrie. Mais ces paroles ont en elles-mêmes un sens beaucoup plus étendu & plus élevé, qui se vérifie à l'égard de tous les hommes. Dieu nous châtie, parce qu'il est juste, & que nos péchez le méritent : & lorsqu'il nous pardonne, & qu'il nous sauve, c'est par sa seule miséricorde. Car il ne voit rien dans l'homme pécheur, qui puisse mériter qu'il lui fasse grace. Humilions-nous donc sous sa main, quand il nous punit ; & rendons gloire à la vérité de ses jugements. Mais souvenons-nous que cette main qui nous frappe, est celle d'un pére, & du meilleur de tous les péres. Ayons confiance qu'il ne nous frappe que pour nous sauver ; & attendons notre salut, comme l'œuvre de sa bonté infinie. C'est désarmer sa justice, que de l'adorer & de nous y soumettre ; & c'est attirer sa miséricorde, que de reconnoître sincérement que nous en sommes indignes.

C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités. Tobie se confond dans la foule des pécheurs que Dieu châtie. Le même esprit animoit les prophètes. On l'a remarqué en particulier dans la priere de Daniel. Ces Saints étoient éclairez par une lumiere de vérité ;

To. 7. Liv. 8. ch. 13.

qui leur apprenoit que, sans etre coupables des crimes de la multitude, ils avoient néanmoins des fautes à se reprocher, dont les plus justes ne peuvent etre totalement exempts. Ainsi, se reconnoissant pécheurs, & redevables comme tels à la justice divine, ils acceptoient dans un esprit de pénitence les chatiments dont Dieu punissoit son peuple. Profitons de leur exemple; & que les calamitez publiques, soit spirituelles, soit temporelles, nous fassent souvenir que nous avons contribué pour notre part à combler la mesure des iniquitez qui ont attiré la colere de Dieu.

[*Considérez donc de quelle maniere il nous a traités; & benissez-le avec crainte & tremblement; & glorifiez par vos ouvres le roi de tous les siécles. Pour moi, je le benirai dans le pays de ma captivité, parce qu'il a fait éclater sa puissance envers une nation criminelle.*] Appliquez-vous, dit ce saint homme, à étudier la conduite de Dieu sur nous, conduite pleine de justice pour nous châtier, & de miséricorde pour nous sauver. Que la vûe, & des maux que nous souffrons, & des biens qu'il nous réserve, vous excitent à le benir avec un saint tremblement, & une humble reconnoissance. Car il mérite également nos adorations & nos louanges, soit qu'il blesse, ou qu'il guérisse. Pour moi, je tâcherai de m'acquitter fidellement de ce devoir, dans cette terre étrangere où je suis captif. Je ne cesserai de baiser la main qui nous frappe; & je benirai le juste Dieu dans les maux mêmes dont il afflige notre nation ingrate & criminelle, qui l'a abandonné pour servir les idoles. Car je sçai qu'il ne l'afflige que pour l'inviter à retourner à lui par la pénitence.

TOBIE. CHAP. XII.

[*Convertissez-vous donc, pécheurs : faites des œuvres de justice devant Dieu ; & croyez qu'il vous fera miséricorde.*] Vous donc, pécheurs, (il parle à ceux d'entre le captifs qui étoient encore éloignez de Dieu par leurs péchez) profitez des salutaires avertissements de notre Dieu, par une conversion sincere & solide : changez de sentiments & de conduite : réparez vos iniquitez par des œuvres de justice ; & ayez une ferme confiance que Dieu vous fera miséricorde : car il ne méprise point un cœur contrit & humilié. Sa bonté ne peut être épuisée, ni par l'énormité, ni par la multitude des péchez, pourvû que le pécheur, sincérement affligé de l'avoir offensé, rende hommage à cette bonté infinie par une humble espérance, qui l'encourage à faire de dignes fruits de pénitence.

[*Benissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses Elûs : réjouissez-vous* en lui *tous les jours, & rendez-lui des actions de graces.*] Après avoir exhorté les pécheurs à la pénitence, il invite les vrais Israélites à benir Dieu, à se réjouir en lui tous les jours, & à lui rendre graces. Il les appelle les Elûs de Dieu, parce que le peuple d'Israel, dont ils sont la plus noble & la plus sainte partie, a été choisi de Dieu pour être particulierement consacré à son culte.

Exod. 19. 5. To. 2. ch. 12. C'est à ce peuple que Dieu a dit : *Si vous obéissez à ma voix, & si vous gardez mon alliance, vous serez le seul de tous les peuples que je posséderai comme mon bien propre : vous serez mon royaume, & un royaume de sacrificateurs : vous serez la nation sainte.*

Mais on apperçoit aisément que ces pécheurs qu'il exhorte à se convertir, & ces Elûs qu'il invite *tous* à benir Dieu, & à chanter sans

cesse des cantiques de joie & d'action de graces, ne sont pas renfermez dans le seul peuple qui descendoit d'Abraham selon la chair. Il parle à tous les pécheurs : & les Elûs qu'il voit en esprit, sont cette *multitude innombrable*, tirée *de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, & de toute langue*; que Dieu a *choisis en Jesus-Christ*; qu'il a *comblés en lui de bénédictions spirituelles*; & qui commencent dès à présent sur la terre, ce qui doit faire éternellement leur occupation & leur bonheur dans le ciel. Apoc. 7. 9. Eph. 1. 3. 4.

C'est ici où finit la premiere partie du Cantique.

[*Jerusalem, cité de Dieu, le Seigneur t'a châtiée à cause des œuvres de tes mains.*] Cette seconde partie est toute prophétique. Le châtiment de Jerusalem, la destruction de cette ville & du Temple par Nabuchodonosor, & le transport des Juifs à Babylone, n'arriverent que plus de cent ans après. Tobie néanmoins parle de ces événements à la maniere des prophetes, comme s'ils étoient déja arrivez, parce que la lumiere de l'Esprit de Dieu les lui montroit aussi clairement que s'il les eut vûs de ses yeux.

[*Rends graces au Seigneur pour les biens qu'il t'a faits, & benis le Dieu des siécles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle, qu'il rappelle à toi tous les captifs, & que tu sois comblée de joie dans tous les siécles des siécles.*] Les réflexions que nous avons faites dans les volumes précédents sur plusieurs textes des Prophetes, peuvent aisément conduire le lecteur à la véritable intelligence de cette prophétie. To. 6. Liv. 7. c. 23. p. 335. To. 7. Liv. 8. c. 6. p. 105.

Il y a beaucoup de conformité entre cette partie du Cantique de Tobie, & les prédic-

TOBIE. CHAP. XII.

*To. 7. p. 228. à 234. 235. To. 7. l. 15. 9. ch. 11. Reft. n. 4.

tions des Chapitres 49. & 60. d'Isaïe, rapportées au commencement du Livre IX. * Or nous avons montré que ces prophéties n'ont point eu leur accomplissement à l'égard de Jerusalem capitale de la Judée. Il en est de même de la prophétie de Tobie. Les premieres lignes peuvent à la vérité s'expliquer assez naturellement de la Jerusalem terrestre rebâtie après le retour de la captivité ; de son Temple relevé ; du culte divin rétabli ; & de la joie dont tout le peuple fut comblé, sur-tout après qu'on eut rebâti les murs & les fortifications de cette ville. Mais on se trouve tout d'un coup arrêté par les paroles qui promettent à Jerusalem qu'elle sera *comblée de joie dans tous les siécles des siécles.* Et de-là jusqu'à la fin, on ne retrouve plus cette ville, qu'en faisant au texte sacré une continuelle violence, & en réduisant presque à rien le sens des termes de la prophétie, pour en justifier l'accomplissement.

Rappellons donc ici les principes posez ailleurs : & sans nous arrêter à la Jerusalem terrestre & figurative, que l'Esprit-Saint ne montre au prophete que dans le premier instant, portons la vûe sur l'Eglise, comme sur le véritable objet de la prophétie, le seul qui nous intéresse ; le seul qui réponde à la force & à la magnificence des expressions.

Tobie considere d'abord l'Eglise, en tant qu'elle est sur la terre la sainte Cité, & le Temple où Dieu est adoré. De-là il s'éleve jusque dans le ciel, & y voit cette même Eglise dans le sein de Dieu, jouissant d'une paix & d'une félicité éternelle.

[*Jerusalem cité de Dieu, ... tu brilleras d'une lumiere éclatante.*] Isaïe a vû cette lumiere, que Dieu a fait luire sur son Eglise,

tandis que les ténébres couvroient toute la terre. » Levez-vous, Jerusalem * : recevez la » lumiere. Car votre lumiere est venue, & la » gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Oui, » les ténébres couvriront la terre; & une nuit » sombre [enveloppera] les peuples : mais » [la lumiere] du Seigneur se levera sur vous, » & sa gloire éclattera au milieu de vous. » Lorsque les Apôtres commencerent à répandre la lumiere de la vérité par la prédication de l'Evangile, quelles épaisses ténébres couvroient la face de la terre ! Le peuple Juif, qui étoit de tous les peuples du monde le seul qui connût le vrai Dieu, & qui fût instruit de sa loi, n'avoit encore que des lumieres très-bornées. Il étoit réservé à Jesus-Christ le soleil de justice, & à l'Esprit de vérité, de percer les ténébres où toutes les nations étoient ensevelies, & de faire succéder le grand jour de la loi nouvelle aux sombres lueurs de l'ancienne.

TOBIE. CHAP. XIII.

* Is. 60. 1. &c.

[*Tu seras adorée de tous les peuples jusqu'aux extrémitez de la terre : les nations viendront à toi des climats les plus reculés; & t'apportant des présents, elles adoreront en toi le Seigneur, & considéreront ta terre comme une terre vraiement sainte : car elles invoqueront le grand Nom au milieu de toi.*] La divine lumiere de l'Evangile n'a pas plutôt commencé à luire, qu'on a vû les nations entrer en foule dans l'Eglise; la révérer comme une terre vraiement sainte, & comme la cité de Dieu; y apporter leurs présents, offrir leurs sacrifices, adorer la majesté de Dieu, & invoquer avec foi son grand Nom dans ce Temple auguste où il réside. Isaïe l'avoit prédit. « Je m'en vais, dit le Seigneur, étendre ma main vers les nations; » & j'éleverai mon étendard aux yeux des peu- Isa. 49. 22.

TOBIE. CHAP. XII.

» ples. Ils vous apporteront vos fils entre leurs » bras, & vous améneront vos filles sur leurs » épaules. » Les Princes de la terre s'armeront contre vous; & vous aurez beaucoup à souffrir de ceux qui demeureront attachez à leurs anciennes superstitions. Mais ils céderont enfin, & ouvriront les yeux à la lumiere. Les successeurs de ceux qui vous auront persécutée le plus cruellement, s'abbaisseront devant vous, & mettront à vos pieds leur diadême. « Les enfants de ceux qui vous avoient » humiliée, viendront se prosterner devant » vous : tous ceux qui vous décrioient, baiseront les traces de vos pas, & vous appelleront la Cité du Seigneur, la Sion du Saint » d'Israel. Je vous établirai dans une gloire » qui ne finira jamais, & dans une joie qui » durera dans la succession de tous les âges. » Vous sucerez le lait des nations, & vous » serez nourrie de la mammelle des rois. » Il dit encore : « Les isles m'attendent, & il y » a déja long-temps que les vaisseaux sont » prêts, pour faire venir de loin vos enfants » avec leur argent & leur or, qu'ils consacreront au nom du Seigneur votre Dieu, » & du Saint d'Israel qui vous a glorifiée. »

Isa. 60. 14. 15.

℣. 9.

[*Ceux qui te mépriseront, seront maudits de Dieu : ceux qui te noirciront par leurs blasphêmes, seront condamnez : & ceux qui t'édifieront, seront benis.* [Malheur à ceux qui étant dans le sein de l'Eglise, y vivent comme s'ils lui étoient étrangers, ou ennemis; qui méprisent ses loix & ses assemblées; qui refusent d'écouter la voix de ses Pasteurs; qui y allument le feu de la division; qui la ravagent par leur mauvaise doctrine, & par leurs mœurs corrompues. Malheur à ceux qui étant sortis de

cette

cette sainte Cité par le schisme & l'hérésie, la décrient par leurs calomnies; malheur à ceux qui refusant d'y entrer à cause de leur aveugle attachement à leurs anciennes superstitions, *la noircissent par leurs blasphêmes.* « Je me déclarerai, dit le Seigneur, l'ennemi de ceux » qui se sont déclarés contre vous. Le peuple » & le royaume qui ne vous sera point assujetti, périra; & je ferai de ces nations un » effroyable desert, » où il ne croîtra aucune plante utile, aucun arbre qui porte de bons fruits. Car *il n'y a de bon fruit,* dit S. Augustin, *que celui qui naît de la racine de la charité :* & la charité ne peut être dans les fausses religions, ni dans les sociétez qui n'ont pas la vraie foi, & qui ont rompu les liens de l'unité.

TOBIE. CHAP. XII.

Isa. 49. 25.

Isa. 60. 12.

Et ceux qui t'édifieront, seront benis. Les Apôtres & les Disciples de Jesus-Christ, qui ont jetté les fondements de l'Eglise, & commencé d'en élever l'édifice; ceux de leurs successeurs, qui se sont jusqu'ici consacrez à l'avancement de ce grand ouvrage par les travaux de leur charité, la solidité de leur doctrine, & la sainteté de leur vie, *seront* éternellement *benis* de Dieu. Mais ce ne sont pas les seuls ministres du Seigneur qui auront part à cette bénédiction. Il n'y a aucun des simples fidelles qui n'y soit appellé, parce que tous étant appellez à être saints, chacun d'eux, en travaillant à sa sanctification, travaille en sa maniere à l'avancement de l'édifice céleste, & contribue à la beauté & à la gloire de la cité de Dieu.

[*Pour toi, tu te réjouiras dans tes enfants, parce que le Seigneur les benira tous, & qu'ils se réuniront tous en lui.*] Isaïe qui voit en esprit la gloire future de Sion, s'écrie en lui adressant la pa-

TOBIE. CHAP. XII.

role : « Levez les yeux, & regardez autour » de vous : tous ceux que vous voyez assem» blez ici, viennent pour être à vous. Vos » fils viendront de bien loin, & vos filles vien-
Isa. 60. 4. » dront vous trouver de tous côtez. Vous ver» rez alors, & vous serez comblée de joie : » votre cœur sera dans l'étonnement, & dans » un excès de joie, lorsqu'on vous apportera » les richesses de la mer, & que tout ce qu'il » y a de grand dans les nations viendra se » donner à vous. » Ce qui fera la joie de cette heureuse mere, ne sera pas tant la multitude innombrable de ses enfants, que leur sainteté, & le bonheur qu'ils auront *tous* d'être benis du Seigneur, & d'être *réunis en lui*, pour ne faire tous ensemble qu'un seul peuple, une seule cité, un seul corps, dont tous les membres seront unis en Jesus-Christ 1°. par une même foi, laquelle est en eux le fondement & la racine de toute justice, & le premier fruit de la bénédiction de Dieu : 2°. par l'attente & le desir des mêmes biens que la foi leur propose : 3°. par l'esprit de charité, qui donne la vie & le mouvement à ce corps. Car quand on parle des enfants de l'Eglise, qui font le sujet de sa joie, & qui seront benis de Dieu, & réunis en lui, tout le monde sçait qu'on n'entend pas les méchants, qui sont réellement ses ennemis, & le sujet de sa plus amere douleur; mais les Justes, & spécialement les Elûs, à qui Dieu prépare la persévérance & le
Isa. 49. 18. salut. Et c'est pourquoi Dieu dit : « Je jure » par moi-même que tous ceux-ci seront com» me un habillement précieux, dont vous » serez revêtue ; & que vous en serez parée » comme une épouse l'est de ses ornements. »

Et encore : « Tout votre peuple sera un peu-
» ple de justes : ils posséderont la terre pour
» toujours, parce qu'ils seront les rejettons
» que j'aurai plantez, & les ouvrages que ma
» main aura faits pour en tirer ma gloire. » Isa. 60. 21.

[*Heureux tous ceux qui t'aiment, & qui mettent leur joie dans ta paix.*] L'amour de l'Eglise est le caractere du vrai fidelle, & sera son bonheur. On ne peut aimer Dieu sans aimer l'Eglise, qui est la cité où il regne, le temple où il est adoré, la maison qu'il habite, l'Epouse & le corps de son Fils bien-aimé. Pouvons-nous nous flatter d'être de fidelles citoyens de Jerusalem, si nous ne nous intéressons ni à ses biens, ni à ses maux ? L'amour de la patrie étoit autrefois la passion dominante des Grecs & des Romains. Ils ne tenoient à rien, pas même à la vie, lorsqu'il s'agissoit du bien, du repos, & de la gloire de leur patrie. L'amour de l'Eglise doit être la vertu des Chrétiens ; & c'est une honte que, pendant qu'on voit parmi nous tant de gens qui sacrifient leurs biens, & qui courent à la mort pour la deffense de l'Etat, il s'en trouve si peu qui veuillent sacrifier le moindre intérêt à ce qu'ils doivent à l'Eglise, à la foi, à la vérité.

Heureux sont tous ceux qui mettent leur joie dans ta paix, qui la desirent, qui la demandent à Dieu, & qui y contribuent de tout ce qu'ils peuvent. Jerusalem est une ville de *paix*. On ne lui appartient véritablement que par l'amour de la paix, & par la disposition sincere où l'on est de tout faire & de tout souffrir, excepté d'offenser Dieu, pour ne point la troubler. Refl. sur Tob. c. 13. v. 18.

Mais sa vraie paix, sa paix parfaite, ne sera

TOBIE. CHAP. XII.

que dans le ciel. C'est là qu'elle sera inondée d'un *fleuve de paix* *, dont Dieu même est la source. C'est là que s'accomplira parfaitement ce que dit le Seigneur dans Isaïe : « Je ferai
Isa. 48. 18. Isa. 60. 17. 18. » que la paix régnera sur vous, & que la justice vous gouvernera. On n'entendra plus » parler de violence dans votre territoire, » ni de ravage & d'oppression dans toutes vos » terres. Le salut environnera vos murailles, » & les cantiques de louange retentiront à vos » portes. » En attendant cette heureuse paix, qu'on ne sçauroit assez desirer, l'Eglise a des combats à soutenir sur la terre contre les ennemis du dedans & du dehors. Mais au milieu de ces combats, elle ne laisse pas de goûter en la personne de ses fidelles citoyens, la paix de Dieu, cette paix qui surpasse toutes nos pensées, & qui consiste dans la fermeté de la foi, dans la consolation de l'espérance, & dans l'union des cœurs par la charité. Heureux ceux qui mettent leur joie dans cette paix de Jerusalem; qui n'en souhaittent pas d'autre pour eux, que celle qu'on goûte sous le régne de la Vérité & de l'Unité; qui étant inviolablement attachez à la foi de l'Eglise,
Eph. 4. 3. & soumis à ses loix, s'appliquent à conserver dans son sein l'unité d'esprit par le lien d'une véritable paix; qui sont attentifs à prévenir tout ce qui peut la troubler; & qui ont horreur des moindres apparences de division & de schisme.

[*O mon ame, benis le Seigneur, parce qu'il a délivré Jerusalem sa ville* sainte *de tous les maux dont elle étoit affligée, lui qui est le Seigneur notre Dieu. Je serai heureux, s'il reste quelqu'un de ma race, pour voir la lumiere & la splendeur de Jerusalem.*] Souvenons-nous que

c'eſt ici une prophétie, où le paſſé eſt mis pour le futur. *Il a delivré;* c'eſt-à-dire, il délivrera *Jeruſalem*. Tobie s'excite lui-même à rendre graces à Dieu de ce qu'enfin il eſſuyera les larmes de ſon Egliſe, en la faiſant paſſer des afflictions du ſiécle préſent dans la joie de l'éternité. C'eſt ici, comme on voit, où il commence à parler de l'Egliſe triomphante, de la Jeruſalem céleſte, que S. Paul appelle *la Cité du Dieu vivant*, & S. Jean *le tabernacle de Dieu* demeurant *avec les hommes*. Car chacun des Elûs ſera le Temple de Dieu; & tous enſemble ils formeront le grand & unique temple où réſidera ſa Majeſté. « Il demeurera avec » eux; & ils ſeront ſon peuple; & Dieu de» meurant lui-même au milieu d'eux, ſera » leur Dieu. Il eſſuyera toutes les larmes de » leurs yeux : la mort ne ſera plus, & il n'y » aura plus là ni pleurs, ni cris, ni affliction, » parce que le premier état ſera paſſé. Je m'en » vais, dit le Seigneur dans un autre prophé» te, créer de nouveaux cieux & une terre » nouvelle; & tout ce qui a été auparavant » s'effacera de la mémoire, ſans qu'il revienne » dans l'eſprit : mais vous vous réjouirez, & » vous ſerez éternellement pénétrez de joie » dans les choſes que je vais créer, parce que » je m'en vais rendre Jeruſalem une ville d'al» légreſſe, & ſon peuple un peuple de joie. » Je prendrai mes délices dans Jeruſalem : je » trouverai ma joie dans mon peuple; & l'on » n'y entendra plus de voix lamentables, ni » de triſtes cris. »

TOBIE. CHAP. XII.

Heb. 12. 22.

Apoc. 21. 3. 4.

Iſa. 65. 17.

La ſplendeur, la gloire, & les délices de la nouvelle Jeruſalem, ſont tout enſemble l'objet des vœux les plus ardents de notre ſaint prophéte, & le ſujet de ſa joie & de ſes actions de

TOBIE. CHAP. XII.

graces, parce qu'il est plein d'amour pour elle.
» Réjouissez-vous avec Jerusalem, dit en-
» core Isaïe; soyez dans l'allégresse avec elle,
» vous tous qui l'aimez : joignez les senti-
Isa. 66, 10. » ments de votre joie à la sienne, vous tous
» qui pleuriez sur elle; afin que vous suciez
» de ses mammelles le lait de ses consolations,
» & que vous soyez remplis de joie par l'éclat
» de sa gloire. » Tobie, qui espere avec une ferme confiance qu'il sera du nombre des habitants de cette cité bienheureuse, desire comme le comble du bonheur pour lui, que ses descendants aient part aux délices & à la gloire que Dieu y prépare à ses Elûs. *Je serai heureux, s'il reste quelqu'un de ma race, pour voir la lumiere & la splendeur de Jerusalem.*

Ce que le saint vieillard dit en un mot de l'éclat & de la splendeur de Jerusalem, Isaïe, & après lui S. Jean dans l'Apocalypse, l'ont exprimé avec plus d'étendue, & nous font connoître que c'est Dieu seul qui est sa véri-
Isa. 60 19. 20. table lumiere. « Vous n'aurez plus, dit Isaïe, » le soleil pour vous éclairer pendant le jour; » & la clarté de la lune ne luira plus sur vous : » mais le Seigneur deviendra lui-même votre » lumiere éternelle, & votre Dieu sera votre » gloire. Votre soleil ne se couchera plus, & » votre lune ne souffrira plus de diminution, » parce que le Seigneur sera votre flambeau » éternel. » Saint Jean dit que « cette ville » n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ou » par la lune, parce que la gloire de Dieu » l'éclaire, & que l'Agneau en est la lampe; » que les nations marcheront à sa lumiere; & » que ses portes ne se fermeront point à la fin » du jour, parce qu'il n'y aura point là de » nuit. »

[*Les portes de Jerusalem seront bâties de saphirs & d'émeraudes ; & toute l'enceinte de ses murailles sera de pierres précieuses. Toutes ses places seront pavées de pierres d'une blancheur & d'une beauté singuliere.*] Sous ce langage figuré de saphirs, d'émeraudes, de pierres précieuses, de pierres d'une blancheur & d'une beauté singuliere, le Prophete entend les Elûs, qui, comme autant de pierres précieuses, & chacun selon le degré de sainteté où Dieu l'aura élevé par sa grace, composeront l'édifice de la Jerusalem céleste, après avoir été taillez & polis sur la terre par le ciseau & le marteau des afflictions ; & qui *brilleront, comme le soleil, dans le royaume de Dieu leur pere.* Tout le peuple de cette cité sera, comme le dit Isaïe, un peuple de justes. « Il n'y entrera ni rien de » souillé, ni aucun de ceux qui commettent » l'abomination & le mensonge, mais seule- » ment ceux qui sont écrits dans le livre de » vie de l'Agneau. » Tobie ne parle point du Temple dans la nouvelle Jerusalem. Aussi saint Jean dit-il qu'il *n'en vit point, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant & l'Agneau en est le temple ;* & les Saints sont les Pretres, qui offrent à Dieu un sacrifice éternel d'adoration, de louanges, & d'actions de graces.

Voyez l'Apocalypse. c. 21. v. 10-23.

Mat. 13. 43.

Apoc. 21. 27.

[*Et l'on chantera le long de ses rues Alleluia.*] Ce mot Hebreu signifie *louez Dieu.* C'est un cri de joie, mais d'une joie sainte, dont Dieu est la fin, & qui éclatte par la louange de son saint Nom. S. Jean dans l'Apocalypse entend une nombreuse troupe dans le ciel, qui chante, *Alleluia, le salut, la gloire & la puissance appartiennent à notre Dieu :* & ils répetent *Alleluia.* Alors les vingt-quatre vieillards & les quatre animaux mystérieux se prosternent

Apoc. 19. 1.

v. 3. 4.

& adorent Dieu assis sur le thrône, en disant
TOBIE. *Amen, alleluia.* En même temps une voix sort
CHAP. dû thrône, & dit : *Louez notre Dieu, vous tous*
XII. *qui êtes ses serviteurs, & qui le craignez, petits*
v. 5. *& grands.* Et ce Saint entend de nouveau le
v. 6. 7. bruit d'une grande multitude, qui disoit, *Alleluia, parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-puissant est entré dans son régne : réjouissons-nous, faisons éclatter notre joie, & rendons lui gloire.* Voilà cet *Alleluia* éternel que chanteront les citoyens de Jerusalem. Ils aiment Dieu, parce qu'ils le voient : car il est impossible de le voir sans l'aimer : & ils le louent parce qu'ils l'aiment ; & ils ne se lasseront jamais de le louer, parce qu'ils ne cesseront jamais de l'aimer. La louange de Dieu sera toute l'occupation des
Aug. in Ps. 110. n. 1. bienheureux, « l'unique affaire, dit S. Augustin, de ceux qui n'en auront plus ; l'unique travail de ceux qui seront délivrez de tout travail ; l'unique action de ceux qui jouiront d'un parfait repos ; & l'unique soin de ceux qui seront exempts de tout soin, & de toute inquiétude. »

Nous louons Dieu aussi nous autres au milieu des miseres de cette vie ; & l'*Alleluia* que nous chantons, est comme l'avant-goût de la vie future & immortelle que nous attendons, où les bienheureux enyvrez d'une joie pure & sans mélange, chanteront ce Cantique dans l'admiration de la grandeur de Dieu, & des merveilles de sa puissance, de sa sagesse, & de sa miséricorde. « En entendant
Aug. Serm. 255. n. 5. ce mot *Alleluia*, dit S. Augustin à son peuple, vous êtes remplis de joie ; & vous louez Dieu dans ce sentiment de joie qui vous transporte. Si vous aimez ici une goutte de la rosée céleste ; combien plus aimerez-

» vous la ſource même des eaux vives où » vous boirez ? Nous ne voyons encore Dieu » que par la foi ; & nous le louons avec joie : » que ſera-ce quand nous le verrons face à » face ? » C'eſt le même amour qui chante maintenant ce divin Cantique, & qui le chantera alors. Mais l'amour qui chante ici-bas, gémit & ſoupire encore, parce qu'il ne poſſéde pas pleinement le bien qu'il aime : au lieu que dans l'éternité ce ſera un amour de jouiſſance, dont rien ne troublera la joie. Ici ce ſont des voyageurs en marche, qui chantent pour ſe déſennuyer & ſe conſoler, & qui ſe réjouiſſent à meſure qu'ils avancent vers le lieu de leur repos. Là ces mêmes voyageurs arrivez au terme, & devenus citoyens de la céleſte Jeruſalem, goûteront dans la poſſeſſion parfaite du bien infini les délices éternelles de leur patrie.

[*Beni ſoit le Seigneur qui l'a élevée à ce comble de gloire : & qu'il régne en elle dans la ſuite de tous les ſiécles. Amen.*] Oui, mon Dieu, ſoyez beni à jamais pour cette ineffable miſéricorde, qui, après notre captivité, nous prépare dans votre ſainte cité une gloire & un bonheur inaltérable. Vous régnez en elle dans les ſiécles des ſiécles par la charité. Commencez à établir en nous votre régne dès le temps de notre exil ſur la terre, afin que vous régniez pleinement en nous, & que nous régnions éternellement en vous dans le ciel. Amen, Amen.



TOBIE.
CHAP.
XIII.

CHAPITRE XIII.

Age de Tobie. Prediction & exhortation à ses enfants. Son heureuse mort, & celle de son fils. La crainte de Dieu se conserve dans cette famille.

Tob. 14. TOBIE avoit cinquante-six ans, lorsqu'il perdit la vûe, & il la recouvra à soixante. Il vécut encore quarante-deux ans depuis ce temps-là, & il vit les enfants de ses petits-fils. Tout le reste de sa vie se passa dans la joie ; & tant qu'il vécut, il avança de plus en plus dans la crainte de Dieu. Lorsque le temps de sa mort fut venu, il appella son fils & ses petits-fils, & leur dit : La ruine de Ninive est proche ; car il faut que la parole de Dieu soit accomplie ; & nos freres dispersez hors du pays d'Israel, y retourneront. Ce pays sera repeuplé : le temple du Seigneur, après avoir été brûlé, sera rebâti : tous ceux qui craignent Dieu y retourneront : les nations abandonneront les idoles : elles iront à Jérusalem, & y demeureront ; & tous les rois de la terre s'y réjouiront, en adorant le Roi d'Israel. Ecoutez donc

votre pere, mes enfants : servez le Seigneur selon la vérité ; & attachez-vous à faire ce qui lui est agréable. Recommandez à vos enfants de faire de bonnes œuvres & des aumônes, de conserver le souvenir de Dieu, & de le benir en tout temps dans la vérité, & de toutes leurs forces. Aussitôt que vous aurez enseveli votre mere auprès de moi dans un même tombeau, hâtez-vous de sortir d'ici : car je prévoi que les crimes de cette ville la feront périr. Ayant parlé ainsi, il mourut en paix à l'âge de cent deux ans, & fut enseveli honorablement à Ninive.

An
du mon
3341

Le jeune Tobie sortit de Ninive aussitôt après la mort de sa mere, & s'en alla avec toute sa famille chez son beau-pere & sa belle-mere. Il prit soin d'eux, & leur ferma les yeux : & après avoir vû les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquiéme génération, il mourut âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte du Seigneur. Tous ses enfants persévérerent dans une vie sainte avec tant de fidélité, qu'ils furent aimez de Dieu & des hommes.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Tout le reste de sa vie se passa dans la joie :*] non joie toute humaine, que peut goûter un vieillard qui se voit pere d'une nombreuse famille, dont il est aimé & respecté ; mais joie pure & sainte, qu'inspire le souvenir des graces de Dieu, & la vûe d'une famille qui met son bonheur à le craindre, & sa gloire à le servir.

[*Tant qu'il vécut, il avança de plus en plus dans la crainte de Dieu ;*] c'est-à-dire, dans un amour de Dieu sincere & solide, qui ne craint rien tant que d'offenser l'objet qu'il aime, & qui est attentif à éviter tout ce qui peut lui déplaire. Croître de plus en plus dans la crainte & l'amour de Dieu, c'est le caractere des vrais justes, & une marque de prédestination. *Le sentier des justes*, dit le Sage, *est comme une lumiere brillante, qui s'avance, & qui croît jusqu'au jour parfait.* Le devoir de l'homme est *d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, & de toute sa force.* Son amour pour Dieu ne doit donc point avoir de bornes, ni être réduit à une certaine mesure, au-delà de laquelle il ne soit point obligé de s'étendre. Cet amour ne sera parfait que dans l'autre vie: mais il doit toujours tendre à la perfection dans la vie présente. Dieu ayant égard à la foiblesse humaine, veut bien ne nous point imputer à péché de ce que nous n'avons pas encore atteint à cette plenitude de justice qu'il nous commande : mais il exige qu'au moins nous desirions toujours d'être plus justes que nous ne sommes ; que nous y tendions conti-

Prov. 4. 18.
Deut. 6. 5.

nuellement ; & qu'à quelque degré de vertu que nous soyons arrivez, nous soupirions sans relâche après une justice plus abondante : & c'est ce que Jesus-Christ appelle *la faim & la soif de la Justice.* TOBIE. CHAP. XIII.

[*Lorsque le temps de sa mort fut venu, il appella son fils & ses petits-fils, & leur dit, &c.*] Le saint vieillard se voyant proche de sa derniere heure, après laquelle il soupiroit depuis si long-temps, assemble toute sa famille, & lui donne ses derniers avis. Plein de l'esprit prophétique, il leur annonce d'abord quatre grands événements, la ruine prochaine de Ninive, le retour des enfants d'Israel dans leur pays, le rétablissement du Temple, & la vocation des Gentils au culte du vrai Dieu.

[*La ruine de Ninive est proche : car il faut que la parole de Dieu soit accomplie.*] Dieu, par son prophete Jonas, avoit annoncé à Ninive qu'elle alloit être entiérement ruinée. La pénitence des Ninivites arrêta pour lors les effets de la vengeance divine. Mais comme cette pénitence étoit plutôt une figure & un crayon, qu'une vraie & solide conversion du cœur à Dieu, les désordres publics reprirent bientôt le dessus. Dieu néanmoins attendit encore cent quatre vingts ans, avant que d'exécuter l'arrêt prononcé contre cette ville criminelle. Car la grande révolution qui arriva à l'empire d'Assyrie par la mort de Sardanapale, soixante ans après la prédication de Jonas, n'en étoit pas l'exécution. Ninive fut prise, sans être ruinée ; & elle continua d'être la capitale du second empire des Assyriens, comme elle l'avoit été du premier ; jusqu'à ce que Nabopolassar roi des Babyloniens, & Astyages roi des Medes, l'ayant attaquée avec leurs forces en 3257. en 3378.

réunies, la prirent, & la ruinerent de fond en
TOBIE. comble, selon que les prophetes Nahum &
CHAP. Sophonie l'avoient prédit, le premier peu
XIII. après le transport des dix Tribus en Assyrie,
Nah. 1. & le second depuis la mort de Tobie, laquelle
Soph. 2. 13. ne devança cet événement que de 37. ans. *Car il faut*, dit le saint vieillard, *que la parole de Dieu soit accomplie.* Il est vrai, comme le dit
Nah. 1. 3. le prophete Nahum, que *le Seigneur est patient*, & qu'*il différe à punir*, parce qu'il ne punit qu'à regret, & que d'ailleurs les coupables ne peuvent lui échapper : *mais il punit à la fin* : & il exerce sa vengeance d'une maniere d'autant plus terrible, qu'il a donné aux pécheurs plus de temps pour se reconnoître, & pour retourner à lui par la pénitence.

[*Nos freres dispersez hors du pays d'Israel, y retourneront. Ce pays sera repeuplé.*] Le Latin porte, *nos freres qui sont dispersez*. Suivant ce texte, il semble que la prédiction s'entend des captifs des dix Tribus, dispersez dans l'empire d'Assyrie par Theglatphalasar, & par Salmanasar. Car le royaume de Juda subsistoit encore au temps de la mort de Tobie, & il ne fut éteint que 75. ans après. Mais ce qui est dit une ligne plus bas de la ruine & du rétablissement du Temple, nous porte à croire que le Prophete parle de la dispersion & du retour de ceux de Juda : & le texte Grec ne nous permet pas d'en douter. *Nos freres seront dispersez dans divers pays, & chassez de l'excellente terre qu'ils possédent. Jerusalem sera deserte, & le Temple du Seigneur sera brûlé, & abandonné jusqu'à un certain temps ; & après cela le Seigneur aura compassion d'eux, & les raménera dans leur pays ; & ils rebâtiront le Temple, &c.*

Au reste je ne croi pas que la prophétie re-

TOB
CHA
XII

garde seulement les tribus de Juda & de Benjamin, que les dix autres tribus soient exclues. Il est vrai que l'Edit de Cyrus avoit directement pour objet ceux du royaume de Juda. Mais il paroit qu'entre les Israélites dispersez, il y en eut beaucoup qui, à la faveur de cet Edit, repeuplerent insensiblement le reste de la Terre promise sous la domination des rois de Perse. Car on voit du temps de Jesus-Christ toute la Palestine peuplée d'Israélites, connus alors sous le nom de *Judæus*, ou Juifs. Il ne sera pas inutile de relire à ce sujet les Réflexions sur le Chap. 42. Livre VI. tom. 5. où l'on concilie les textes de l'Ecriture, qui semblent dire que les Israélites des dix Tribus sont rejettez pour toujours, avec d'autres endroits qui contiennent des promesses magnifiques faites à ce peuple.

Pour accorder ensemble le Latin & le Grec, on peut, sans faire violence au Latin, traduire avec M. de Sacy, *Nos freres qui auront été dispersez*; ou, comme j'ai mis, *Nos freres dispersez.*

[*Le Temple du Seigneur, après avoir été brûlé, sera rebâti : tous ceux qui craignent Dieu y retourneront.*] L'Edit de Cyrus qui permettoit aux Juifs de rebâtir le Temple, fut comme le signal qui avertit tous ceux des enfants de Jacob qui craignoient Dieu, de se réunir au culte légitime dans cet unique temple consacré à la gloire de son Nom. Car depuis qu'il eut été rétabli, les Juifs mêmes qui étoient répandus dans l'Egypte, & dans plusieurs provinces de l'Asie, alloient en grand nombre à Jerusalem adorer le Seigneur aux principales fetes. C'est ce qui paroît par le dénombrement qu'en fait l'Auteur sacré dans les Actes

A la le
qui a été
c'est-à
qui aura
brûlé.

des Apôtres, à l'occasion de la descente du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte.

[*Les nations abandonneront les idoles : elles iront à Jerusalem, & y demeureront ; & tous les rois de la terre s'y réjouiront, en adorant le Roi d'Israel.*] Après ce qui a été dit dans l'explication du Cantique de Tobie, le lecteur entre de lui-même dans le véritable sens de cette prédiction, & de la précédente. Il est visible que la Cité & le Temple, où doivent se réunir tous ceux qui craignent Dieu, & où les nations & les rois, après avoir renoncé à leurs idoles, doivent venir en foule adorer Dieu, ne sont pas proprement la Jerusalem terrestre, & son temple matériel, mais l'Eglise. C'est elle qui est le centre de toutes les vûes, & de tous les desirs de notre saint vieillard, comme elle est en effet le centre de tous les desseins de Dieu dans le gouvernement du monde. Les nations n'ont point abandonné leurs idoles avant la prédication de l'Evangile de Jesus-Christ : elles ne sont point venues à Jerusalem offrir leurs hommages au vrai Dieu: elles n'y ont point établi leur demeure : les rois de la terre ne s'y sont pas réjouis, en adorant le Dieu qui régne en Israel. Jerusalem les a eus au contraire pour ennemis : elle a souffert des maux infinis de la part des rois de Syrie & d'Egypte, & des Empereurs Romains; & son temple, exposé plusieurs fois à la profanation, a été enfin consumé par les flammes. Ce n'est que par l'établissement de l'Eglise Chrétienne, que les nations ont abandonné leurs idoles. Elles sont entrées dans cette Jerusalem, & y ont établi leur demeure, en embrassant l'Evangile. Les rois de la terre & les Empereurs devenus chrétiens, ont fait gloire

d'être enfants de l'Eglise; d'adorer comme leur Dieu & leur Roi, celui que les Juifs n'ont pas voulu reconnoître pour *roi d'Israel*; de lui soumettre leur puissance, & de faire de sa croix même le plus précieux ornement de leur couronne.

[*Ecoutez donc votre pere, mes enfants : servez le Seigneur selon la vérité, & attachez-vous à faire ce qui lui est agréable, &c.*] Les derniers avis de ce pere mourant, sont l'abbrégé de l'admirable discours qu'il a fait à son fils encore jeune, lorsqu'il se croyoit près de sa fin : avoir toujours présent le souvenir de Dieu; l'adorer & le servir en esprit & en vérité; étudier sa sainte volonté, & s'attacher à faire ce qui lui est agréable; le benir & lui rendre graces en tout temps, dans l'adversité comme dans la prospérité; le trouver toujours juste, toujours louable, toujours aimable, & ne connoître de bonheur qu'à l'aimer; avoir un cœur sensible & compatissant à la misere du prochain, & être toujours prêt à le secourir. Voilà ce que Tobie desire que ses enfants observent, & qu'ils recommandent à leurs enfants, afin que, s'il est possible, il se conserve dans sa postérité une tradition de piété & de vertu, que ce saint homme regarde comme le plus riche trésor, & le plus beau titre de noblesse pour une famille.

[*Tous ses enfants persévérerent dans une vie sainte avec tant de fidélité, qu'ils furent aimez de Dieu & des hommes.*] C'est du jeune Tobie que cela est dit. Une telle fidélité dans cette famille à servir Dieu, étoit le fruit des instructions, des exemples, & des prieres de celui qui en étoit le chef, & qui vivoit après sa mort dans le souvenir de ses descendans, & dans la

TOBIE. CHAP. XIII.

sainte émulation avec laquelle ils s'efforçoient de marcher sur ses traces. Dieu conserva ainsi dans le cœur des enfants les principes de religion, & les sentiments de charité, dont leur pere avoit été rempli. Il n'arrive pas toujours qu'un pere saint laisse des enfants imitateurs de sa piété; afin que les hommes se souviennent que la vertu n'est pas de ces biens qui passent des peres aux enfants par droit de succession; mais qu'elle est un don libre & gratuit, que Dieu fait à qui il lui plaît. Il est vrai aussi qu'il y a des familles heureuses & benies de Dieu, dans lesquelles l'amour & la pratique du bien se conserve long-temps; afin que les peres & les meres apprennent de ces exemples à ne rien épargner pour faire régner la crainte de Dieu dans leurs familles par l'éducation chrétienne de leurs enfants, le soin & l'instruction de leurs domestiques, & la bonne discipline de leurs maisons.

Fin de l'Histoire de Tobie.





HISTOIRE DE JUDITH.

CHAPITRE PREMIER.

Nabuchodonosor vainqueur d'Arphaxad, forme le projet de soumettre tous les peuples à son empire. Holoferne chargé de cette entreprise, fait de grandes conquêtes. Comment les Juifs se préparent à deffendre leur pays.

JUDITH. CHAP. I.

Judith 1.



RPHAXAD roi des Medes ayant assujetti à son empire plusieurs nations, bâtit de pierres de taille quarrées une ville très-forte, qu'il appella Ecbatanes. Il y fit faire des murailles & des tours d'une hauteur & d'une épaisseur extraordinaire. Après cela il se glorifioit de sa puissance, comme étant invincible par la force de son armée, & par la multitude de ses chariots. Mais Nabuchodonosor roi des Assyriens, qui régnoit dans la grande ville de Ninive, fit la guerre la douziéme année de son régne à Arphaxad, & remporta sur lui une grande victoire. Alors le régne de Nabuchodonosor devint florissant : ces

JUDITH. CHAP. I.

heureux succès lui enflerent le cœur ; & il conçut le dessein de soumettre tous les peuples à sa domination. Il envoya
Judith 2. 3. des ambassadeurs en plusieurs pays voisins de son empire, [pour leur proposer de le reconnoître pour leur roi.] Mais tous d'un commun accord le refuserent, & renvoyerent ses ambassadeurs avec mépris. Il entra alors dans une grande colere, & jura par son thrône qu'il se vengeroit de toutes ces nations.

An du monde. 3348.

La treiziéme année de son regne il assembla un grand conseil, sur le dessein qu'il avoit de se venger, & d'assujettir toute la terre à son empire. Tous l'approuverent. Aussitôt le roi donna cet ordre à Holoferne général de ses troupes : Allez attaquer tous les royaumes d'occident, & principalement ceux qui ont méprisé mes ordres : votre œil n'épargnera aucun royaume, & vous m'assujettirez toutes les villes fortes.

Holoferne se mit en campagne avec six vingts mille hommes de pied, douze mille archers à cheval, & des sommes immenses d'or & d'argent, précédé d'une multitude innombrable de chameaux qui portoient les bagages, & de toutes les provisions nécessaires à l'ar-
Judith 3. mée. Il poussa d'abord ses conquêtes avec une rapidité incroyable. Il se ren-

dit maître de toutes les villes ; & il en prit les hommes les plus braves & les plus propres pour la guerre, dont il forma un corps de troupes auxiliaires. Tous les peuples saisis de frayeur, s'empressoient de subir le joug. Les Princes mêmes & les personnes les plus honorables des villes sortoient au-devant de lui, & le recevoient avec des couronnes & des lampes, en dansant au son des tambours & des flûtes. Mais quelques soumissions qu'ils lui fissent, ils ne pouvoient adoucir la fierté de son cœur. Il rasoit les fortifications de leurs villes, & coupoit par le pied leurs bois sacrez. Car il avoit ordre de son maître d'exterminer tous les dieux de la terre, afin que Nabuchodonosor seul fût reconnu & adoré comme Dieu par tous le peuples subjuguez.

Les enfants d'Israel, qui habitoient dans le pays de Juda, ayant appris toutes ces choses, craignirent beaucoup de tomber sous la puissance d'Holoferne. Ils trembloient de peur qu'il ne fît à Jerusalem, & au Temple du Seigneur, ce qu'il faisoit à tous les temples & à toutes les villes par où il passoit. Ils se hâterent donc de mettre les villes & les bourgs en état de deffense : ils y amasserent des bleds, pour se préparer à soutenir la guerre ; & s'étant saisis des

Judith 4.

JUDITH. CHAP. I.

montagnes par où on pouvoit aller à Jerusalem, ils en garderent soigneusement tous les passages, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû d'Eliachim grand-Prêtre du Seigneur. En même temps tout le peuple cria vers le Seigneur avec grande instance : ils humiliérent leurs ames par les jeûnes & les prieres : les prêtres se revêtirent de cilice : les enfants se prosternoient du côté du Temple du Seigneur : l'autel même fut couvert d'un cilice ; & ils criérent tous d'un même cœur & d'un même esprit vers le Dieu d'Israel, afin qu'il ne permît pas que leurs enfants fussent donnez en proie, leurs femmes enlevées & dispersées, leurs villes détruites, leur sanctuaire profané, ni qu'eux-mêmes devinssent l'opprobre des nations. Le Grand-Prêtre Eliachim alloit par tout le pays pour encourager le peuple. Sçachez, leur disoit-il, que le Seigneur vous exaucera, si vous persévérez en sa présence dans les jeûnes & dans les prieres. Souvenez-vous de quelle maniere Moïse serviteur de Dieu vainquit les Amalécites qui se confioient en leur propre force. Ce ne fut point en combattant contre eux avec le fer, mais en poussant vers le ciel d'ardentes prieres. C'est ainsi que seront traitez tous les ennemis d'Israel, si vous

perſévérez dans la bonne œuvre que vous avez commencée. Les Iſraélites touchez de ces exhortations, demeuroient en priere devant Dieu. Ceux-mêmes qui offroient des holocauſtes au Seigneur, lui préſentoient les victimes, étant revêtus de cilices, & ayant la tête couverte de cendre; & tous prioient Dieu de tout leur cœur qu'il lui plût de viſiter ſon peuple.

LE LIVRE de Judith, d'où cette hiſtoire eſt tirée, ne nous donne aucune lumiere certaine ſur le temps auquel on doit la rapporter. Sans nous engager dans la diſcuſſion des diverſes conjectures des ſçavants ſur ce point, nous pouvons nous en tenir à l'opinion qui eſt la plus autoriſée, & qui paroît la mieux fondée, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans difficulté. Elle place l'hiſtoire de Judith au temps de Manaſsès roi de Juda. *Arphaxad* roi des Medes, eſt Déjoce ſelon les uns, & ſelon d'autres Phraorte ſon fils & ſon ſucceſſeur. Le roi d'Aſſyrie, qui remporta une grande victoire ſur Arphaxad, & que l'Ecriture appelle *Nabuchodonoſor*, eſt celui que les Hiſtoriens appellent Saoſduchin, fils d'Aſarhaddon, & petit fils de Sennachérib. On le nomme *Nabuchodonoſor premier*, pour le diſtinguer de Nabuchodonoſor le Babylonien, célébre dans l'hiſtoire des rois de Juda, & qui commença à régner environ quarante ans après la mort de Saoſduchin. Ce petit éclairciſſement me paroît ſuffiſant pour entrer dans la lecture & l'explication de l'hiſtoire de Judith.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Arphaxad roi des Medes ayant assujetti à son empire plusieurs nations, bâtit une ville très-forte, qu'il appella Ecbatanes. . . . . Après cela il se glorifioit de sa puissance, comme étant invincible par la force de son armée, & par la multitude de ses chariots. Mais Nabuchodonosor . . . . remporta sur lui une grande victoire. Alors le regne de Nabuchodonosor devint florissant : ces heureux succès lui enflerent le cœur, & il conçut le dessein de soumettre tous les peuples à sa domination, &c.* jusqu'à ces mots, *afin que Nabuchodonosor seul fût reconnu & adoré comme Dieu par tous les peuples subjuguez.*] C'est ici une preuve des plus sensibles de l'excès d'injustice, d'aveuglement, & de folie, où l'orgueil peut conduire les hommes, & sur-tout les Grands. Arphaxad vainqueur de plusieurs peuples, fondateur d'une ville très-forte, dont il a fait le siége de son empire, ayant sur pied des troupes nombreuses & aguerries, & une grande multitude de chariots de guerre, regarde avec complaisance ce haut point de grandeur & de puissance où ses conquêtes l'ont élevé : il se persuade qu'il est invincible ; & dans cette vaine confiance il entreprend la guerre contre le roi d'Assyrie, qui remporta sur lui une victoire complette. Mais le Prince dont Dieu s'est servi pour humilier Arphaxad, est lui-même séduit par un orgueil sans comparaison plus criminel. Ses heureux succès lui enflent le cœur, jusqu'à former le dessein de mettre toute la terre sous le joug. Enfin il oublie qu'il est homme, & veut être adoré comme un Dieu.

Dieu. Son conseil applaudit lâchement à ce projet extravagant & impie. Holoferne est chargé de l'exécution. Ce général, à la tête de plus de cent trente mille hommes, porte de tous côtez la terreur & la désolation. Ni les honneurs qu'on lui rend, ni les soumissions & les prieres, ne peuvent adoucir sa férocité. Tout plie, & néanmoins tout est écrasé. Il semble qu'il mette toute sa gloire, & celle de son maître, à faire des malheureux. Mais attendons un peu, & nous verrons qu'il y a un Dieu qui humilie les superbes, & qui punit les injustes.

JUDIT. CHA. I.

[*Les enfants d'Israel qui habitoient dans le pays de Juda, ayant appris toutes ces choses, craignirent beaucoup de tomber sous la puissance d'Holoferne.... Ils se hâterent donc de mettre les villes & les bourgs en état de deffense : ils y amasserent des bleds, pour se préparer à soutenir la guerre ; ... ils garderent soigneusement les passages des montagnes..... En même temps tout le peuple cria vers le Seigneur avec grande instance. Ils humilierent leurs ames par les jeûnes & les prieres, &c.* jusqu'à ces mots, *l'opprobre des nations.*] Les Israélites font ici ce qu'avoit fait Ezéchias à la nouvelle de l'approche de Sennacherib. On prend toutes les mesures possibles pour arrêter les progrès de l'ennemi : on prévoit tout, on donne ordre à tout, comme si tout dépendoit de l'homme. Mais on ne met point sa confiance dans ces moyens : c'est du Tout-puissant qu'on attend tout : & c'est pourquoi on s'humilie, on jeûne, on pousse de grands cris vers le ciel ; on prie d'un même cœur & d'un même esprit le Dieu d'Israel de secourir son peuple, parce qu'on est persuadé par la foi que tout dépend de lui, & qu'il

JUDITH. CHAP. I.

donne la victoire à qui il lui plaît. Par cette profonde humiliation, méprisable aux yeux des impies, Israel devenoit invincible. Les autres nations n'avoient rien gagné à plier sous la puissance d'Holoferne. Israel s'humilie sous la main toute-puissante de son Dieu, & il triomphe de l'orgueilleux & de l'impie.

[*Le grand-Prêtre Eliachim alloit par tout le pays, pour encourager le peuple.*] L'Ecriture a dit que le grand-Prêtre Eliachim avoit donné ordre qu'on gardât les passages des montagnes. Ici il parcourt tout le pays pour voir si ses ordres ont été exécutez, & pour encourager le peuple. Il est étonnant que le roi Manassès, qui régnoit alors, ne paroisse nulle part, & qu'on ne parle que du grand-Prêtre, comme si l'autorité souveraine eût résidé dans sa personne.

On répond à cette difficulté, en disant que le Pontife Eliachim étoit en même temps chef de la Religion, & ministre d'Etat. Manassès, comme on l'a vû, du plus impie de tous les rois de Juda, étoit devenu par un changement miraculeux, un modele de pénitence & de piété ; & depuis sa sortie de prison, il donnoit toute son application à réparer les maux infinis qu'il avoit faits à la Religion & à l'Etat. Or pour travailler plus solidement à cet ouvrage, il avoit fait choix d'Eliachim, en qui il avoit une si parfaite confiance, qu'il ne faisoit rien sans son conseil. Par-là ce Grand-Prêtre se trouvoit à la tête de toutes les affaires, tant de l'Etat que de la Religion. C'étoit l'accomplissement de ce que le prophete Isaïe avoit prédit au nom du Seigneur. *En ce jour-là j'appellerai mon serviteur Eliachim, fils d'Helcias : je le revêtirai de votre * tunique : je l'orne-*

Isa. 22. 20.

* Ces paroles

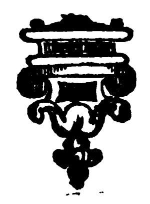
rai de votre ceinture : je lui remettrai entre les mains toute la puissance que vous avez ; & il sera comme le pere des habitants de Jerusalem, & de la maison de Juda. Je mettrai sur son epaule la clef de la maison de David : il ouvrira sans qu'on puisse fermer : & il fermera sans qu'on puisse ouvrir. Toutes ces expressions figurées marquent, selon le sens immédiat, la grande autorité qu'Eliachim devoit avoir sur les enfants d'Israel, & l'usage qu'il en devoit faire pour l'avantage de la Religion & de l'Etat. C'est ce qu'on voit accompli dans cette histoire. s'adressent à Sobna, que Dieu rejettoit.

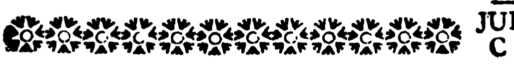
[*Sçachez que le Seigneur vous exaucera, si vous persévérez en sa présence dans les jeûnes & dans les prieres.*] Tout dépend de la persévérance à prier. C'est pourquoi Jesus-Christ dit qu'*il faut prier toujours, sans jamais se lasser.* Luc. 18. 1. Dieu ne peut mépriser un cœur contrit & humilié. Mais souvent, avant que de l'exaucer, il le met à l'épreuve par des retardements & par un silence, dont le but est d'enflammer ses desirs, & de lui faire estimer davantage le don qu'il lui prépare. Heureux qui entend ce langage; qui ne se rebute point des retardements de Dieu ; & qui ne cesse de crier vers lui, jusqu'à se rendre importun, s'il étoit possible, comme la veuve de la parabole, qui arrache à un mauvais juge par ses cris redoublés & persévérants, le jugement qu'elle sollicite. *Et Dieu*, ajoute le Sauveur, *ne fera pas justice à ses Elûs, qui crient vers lui jour & nuit ; & il souffrira toujours qu'on les opprime ? Je vous déclare qu'il leur fera justice dans peu de temps.* Ibid. v. 7.

[*Souvenez-vous de quelle maniere Moïse serviteur de Dieu vainquit les Amalécites, qui se confioient en leur propre force. Ce ne fut point en*

JUDITH. CHAP. I.

combattant contre eux avec le fer, mais en pouſſant vers le ciel d'ardentes prieres, &c.] Les Iſraélites combattoient contre Amalec avec le fer : mais ce ne furent ni leurs armes ni leurs efforts, qui les rendirent victorieux : ce fut la priere de Moïſe, & la perſévérance avec laquelle il tint les mains levées vers le ciel, juſqu'à ce que les Amalécites euſſent été deffaits. *C'eſt ainſi que ſeront traitez tous les ennemis d'Iſrael, ſi vous perſévérez dans la bonne œuvre que vous avez commencée.* C'eſt auſſi avec de telles armes que les Chrétiens ſont aſſurez de vaincre les ennemis de leur ſalut. C'eſt par les mêmes armes que l'Egliſe ſera toujours victorieuſe de ceux qui oſeront lui déclarer la guerre. Elle a eu dans tous les ſiécles de généreux combattants, qui ont parlé & écrit pour ſa deffenſe : mais ce ſont les ardentes prieres des ſaintes ames, & les cris qu'elles ne ceſſent de pouſſer vers le ciel, qui ſont en tout temps ſes plus fortes armes, & qui déconcertent ſes ennemis.





JUDITH. CHAP. II.

CHAPITRE II.

Discours d'Achior à Holoferne sur le peuple Juif. Holoferne irrité le fait conduire à Bethulie, où il raconte le sujet du traitement qu'il a reçu. Prieres du peuple de Bethulie.

HOLOFERNE apprit avec étonnement que les enfants d'Israel se préparoient à lui résister, & qu'ils avoient fermé les passages des montagnes. Il demanda aux princes des Moabites & des Ammonites qui étoient à sa suite, ce que c'étoit que ce peuple qui refusoit de suivre l'exemple de tous les autres. Achior chef des Ammonites lui répondit que les enfants d'Israel étoient depuis long-temps sous la protection du Dieu du ciel. Il rapporta les grands miracles que ce Dieu avoit faits pour les tirer de l'Egypte, & pour les établir dans le pays où ils étoient. Il ajoûta qu'ils avoient toujours été heureux & invincibles, tant qu'ils étoient demeurez fidelles à leur Dieu; que toutes les fois qu'ils l'avoient abandonné, ils étoient devenus le jouet de leurs enne- Judith 5.

JUDITH. CHAP. II.

mis ; mais que toutes les fois aussi qu'ils étoient retournez à lui par la pénitence, il leur avoit donné la force pour se deffendre. Maintenant donc, Seigneur, conclut-il, informez-vous si ce peuple a commis quelque péché contre son Dieu. Si cela est, allons les attaquer : car leur Dieu vous les livrera certainement. Mais s'ils n'ont point péché, nous ne pourrons tenir devant eux, parce que leur Dieu combattra pour eux ; & nous deviendrons l'opprobre de toute la terre.

Judith 6. Les principaux officiers de l'armée d'Holoferne entendant ce discours d'Achior, furent transportez de fureur ; & ils vouloient le tuer. Qui est celui-ci, disoient-ils, qui ose dire que les enfants d'Israel puissent résister au roi Nabuchodonosor & à toutes ses troupes, eux qui sont sans armes & sans force, & qui ne sçavent ce que c'est que l'art de combattre ? Holoferne lui dit tout en colere : Puisque vous avez fait le prophete, en disant que le Dieu des enfants d'Israel combattra pour eux ; vous allez dès ce moment être joint à ce peuple ; afin qu'après que nous les aurons vaincus, vous soyez vous-même enveloppé dans leur malheur. Vous connoîtrez alors que Nabuchodonosor est le maître de la

terre, & qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui.

Aussitôt les gens d'Holoferne prirent Achior, & le menérent par son ordre vers Béthulie, qui étoit la premiere ville des Juifs. Etant arrivez au pied de la montagne, ils le liérent à un arbre par les mains & par les pieds, & s'en retournerent vers leur maître. Les Israélites l'ayant vû, descendirent de la montagne, le délierent, & l'amenerent dans la ville, où Achior raconta au peuple le sujet du traitement qu'il avoit reçû d'Holoferne. Après qu'il eut cessé de parler, tous se prosternerent le visage contre terre; & mêlant ensemble leurs cris & leurs pleurs, ils offrirent conjointement & d'un même cœur leur priere à Dieu, en lui disant : Seigneur Dieu du ciel & de la terre, considérez leur orgueil, & voyez notre abbaissement, & l'état où sont réduits ceux qui vous sont consacrez. Faites voir que vous n'abandonnez point ceux qui attendent tout de vous, & qu'au contraire vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes, & qui se glorifient de leurs propres forces.

Après avoir prié & jeûné durant tout le jour, ils consolerent Achior en lui disant : Le Dieu de nos péres, dont vous avez relevé la puissance devant nos en-

JUDITH. CHAP. II.

nemis, vous en récompensera, & vous les verrez périr eux-mêmes. Ozias qui étoit le premier de la ville, reçut Achior dans sa maison. Après le souper, tout le peuple se rassembla & passa la nuit en priéres, demandant au Dieu d'Israel qu'il voulût bien venir à leur secours.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Holoferne tout en colere dit à Achior : Puisque vous avez fait le prophete, en disant que le Dieu des enfants d'Israel combattra pour eux; vous allez dès ce moment être joint à ce peuple; afin qu'après que nous les aurons vaincus, vous soyez vous-même enveloppé dans leur malheur. Vous connoîtrez alors que Nabuchodonosor est le maître de la terre, & qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui.*] Admirons ici l'aveuglement & l'impuissance de l'orgueil humain. Achior vient de parler à Holoferne avec beaucoup de sagesse, de la puissance du Dieu d'Israel, & de la protection qu'il accordoit aux Juifs, lorsqu'ils lui étoient fidelles. Holoferne ne peut souffrir qu'on lui parle d'un Dieu plus puissant que Nabuchodonosor. Il entre en fureur contre Achior. Du caractere violent & emporté dont il est, il semble qu'il va le faire massacrer dans le moment. Les principaux officiers de l'armée sont tout prêts à se jetter sur lui. Mais c'est ce qui n'étoit pas au pouvoir de ce Général, quelque entêté qu'il fût de sa puissance. Le Dieu, que son impiété méprise, a résolu de récompenser Achior de la générosité avec laquelle il a parlé pour sa gloire, & de

l'aggréger à son peuple ; & c'est l'orgueil même d'Holoferne, qui contribue à son bonheur, par la résolution qu'il prend de lui laisser la vie, jusqu'à ce qu'il ait vû de ses propres yeux la ruine entiere de ce peuple, dont il a relevé si fort le Dieu. Conduite adorable du Tout-puissant, qui fait servir les desseins des impies à leur propre confusion, & à l'avantage de ceux qu'ils veulent perdre ! Qui ne se consolera par ces exemples, dans quelque fâcheuse extrémité qu'il se voie réduit du côté des hommes ? *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* Qui pourra nuire à celui qui est en la garde du Seigneur ?

JUDITH. CHAP. II.

Rom. 8. 31.

[*Après qu'Achior eut cessé de parler, tous se prosternerent le visage contre terre ; & mêlant ensemble leurs cris & leurs pleurs, ils offrirent conjointement & d'un même cœur leur priere à Dieu, &c.*] Que ce spectacle est édifiant ! Et que la priere de ce peuple est efficace pour toucher le cœur de Dieu ! *Seigneur, considérez leur orgueil, & voyez notre abbaissement.* Ils ne lui présentent point d'autre motif de les secourir, que l'aveu qu'ils lui font de leur foiblesse & de leur impuissance, lui protestant qu'ils attendent tout de lui ; au lieu que leurs ennemis, qui sont les siens, sont pleins d'une orgueilleuse présomption, qui attend tout de ses propres forces. *Faites voir que vous n'abandonnez point ceux qui attendent tout de vous, & qu'au contraire vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes, & qui se glorifient de leurs propres forces.* C'est une vérité attestée dans toutes les Ecritures, que Dieu est jaloux de sa gloire, & qu'il ne la cédera point à un autre : que l'homme n'entreprendra jamais impunément de lui en dérober la moindre partie : que l'humble

JUDITH. CHAP. II.

qui reconnoît que de lui-même il n'a rien, & ne peut rien; qui attend tout de la bonté toute gratuite de Dieu, & qui le prie avec persévérance, lui rend l'honneur qui lui est dû, & ne peut être rejetté : mais qu'il se tient outragé par l'homme superbe, qui présume de soi-même, & qui se glorifie des œuvres de ses mains, comme n'ayant pas besoin de Dieu, ou comme y mettant quelque chose du sien, qu'il ne tient pas de Dieu.

[*Ils consolerent Achior, en lui disant : Le Dieu de nos péres, dont vous avez relevé la puissance devant nos ennemis, vous en récompensera, & vous les verrez périr eux-mêmes.*] A juger des choses humainement, on a peine à comprendre que les habitants de Bethulie, & ceux qui commandoient dans la ville, aient ajoûté foi si aisément à ce qu'Achior leur disoit. Car il étoit naturel qu'ils se deffiassent de lui, comme d'un espion & d'un traître. Mais nous devons ici, comme dans toute la suite de cette histoire, reconnoître la main de Dieu. C'est lui qui a fait parler Achior de la maniere qu'il a parlé à Holoferne : & c'est lui qui inspire aux Israélites de croire ce qu'il leur dit. Il paroît au reste que leur confiance n'alla point jusqu'à lui donner part au gouvernement des affaires, & qu'ils se contenterent de lui accorder une retraite parmi eux : ce qui n'exclut aucune des précautions qu'on peut prendre afin de n'être pas surpris.

CHAPITRE III.

Béthulie pressée par l'armée d'Holoferne, manque d'eau. Dessein de rendre la place dans cinq jours, s'il ne vient pas de secours. Judith désapprouve cette pensée, & recommande aux prieres des habitants un dessein qu'elle a formé.

LE lendemain, Holoferne fit marcher toutes ses troupes contre Béthulie : & d'abord, comme il ne vit point d'apparence à la prendre de force, parce qu'elle étoit sur une hauteur escarpée, il fit couper l'aquéduc qui donnoit de l'eau à la ville, afin de la réduire par la soif. Dans la suite, ayant sçû qu'il y avoit assez près des murs quelques fontaines où les assiégez alloient puiser de l'eau, il fit mettre par tout de nombreux corps de garde, de sorte qu'en vingt jours toutes les citernes & les réservoirs de la ville furent à sec. Judith. 7.

Alors tout le peuple alla en foule trouver Ozias, & lui représenta la nécessité de se rendre aux Assyriens, quelque chose qui pût arriver, plutôt que d'attendre une mort aussi cruelle que celle

JUDITH. CHAP. III.

de la soif. En même temps ils poussoient vers le ciel des cris accompagnez de larmes, & disoient à Dieu : Nous avons péché à l'exemple de nos peres ; nous avons commis l'iniquité : ayez pitié de nous, Seigneur, parce que vous êtes plein de bonté ; ou vangez nos crimes en nous châtiant vous-même ; & n'abandonnez point ceux qui confessent vôtre saint Nom, à un peuple qui ne vous connoît point ; afin qu'on ne dise pas parmi les nations, Où est leur Dieu ?

Après s'être lassez à force de crier & de pleurer, ils se tûrent : & Ozias s'étant levé, le visage tout baigné de larmes, leur dit : Prenez courage, mes fréres, & attendons encore cinq jours la miséricorde du Seigneur. Si après ces cinq jours il ne nous vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé.

Judith. 7. Ces paroles d'Ozias furent rapportées à Judith. C'étoit une veuve de la tribu de Siméon, fort riche, & parfaitement belle, qui depuis trois ans & demi que son mari étoit mort, vivoit renfermée dans sa maison avec les filles qui la servoient. Elle portoit un cilice, & jeûnoit tous les jours de sa vie, hors les jours de Sabbat, les premiers jours du mois, & les fêtes de la maison d'Israel. Elle étoit très-estimée dans toute la ville, parce

qu'elle craignoit Dieu ; & il n'y avoit personne qui dît la moindre chose à son désavantage. Cette femme ayant appris la résolution d'Ozias, l'envoya querir avec les Anciens de la ville, & leur dit : D'où vient donc qu'Ozias a consenti de rendre la ville aux Assyriens, si vous n'étiez secourus dans cinq jours ? Et qui êtes-vous, vous autres, pour tenter ainsi le Seigneur ? Ce n'est point là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colére. Vous avez prescrit un terme à la miséricorde de Dieu, & vous lui avez fixé un jour tel qu'il vous a plu. Mais parce que le Seigneur est porté à la clémence, faisons pénitence de cette faute même, & implorons sa miséricorde avec larmes. Humilions nos ames devant lui : reconnoissons que nous sommes ses esclaves : demeurons dans un esprit d'abbaissement ; & prions le Seigneur avec larmes de nous faire sentir en la maniére qu'il lui plaira les effets de sa miséricorde ; afin que, comme l'orgueil de nos ennemis nous a remplis de trouble & de crainte, notre humilité aussi devienne pour nous un sujet de gloire. Attendons avec une humble soumission les consolations du Seigneur ; & il nous vengera de nos ennemis qui nous accablent de maux, & qui font

JUDITH. CHAP. III.

altérez de notre ſang. Le Seigneur nôtre Dieu humiliera & couvrira de honte toutes les nations qui s'élévent contre nous. Pour vous, mes freres, qui êtes les Anciens du peuple, encouragez-le, & faites-le ſouvenir que nos peres ont été tentez, afin que l'on connût s'ils ſervoient Dieu véritablement. Qu'ils ſe ſouviennent qu'Abraham, Iſaac, Jacob, Moyſe, & tous ceux qui ont été agréables à Dieu, ont paſſé par l'épreuve des afflictions, & qu'ils ſont toujours demeurez fidelles : mais qu'au contraire ceux qui n'ont pas reçû ces épreuves avec la crainte du Seigneur, & qui ont témoigné leur impatience par des murmures, ont péri miſérablement. C'eſt pourquoi ne nous impatientons point dans les maux que nous ſouffrons : mais conſidérons que ces ſupplices ſont encore beaucoup moindres que nos péchez ; & ſoyons perſuadez que les fléaux dont Dieu nous châtie comme ſes ſerviteurs, nous ſont envoyez pour nous corriger, & non pour nous perdre.

Ozias & les Anciens répondirent à Judith : Tout ce que vous dites eſt véritable : maintenant donc priez pour nous, parce que vous êtes une ſainte femme, & remplie de la crainte de Dieu. Judith leur répondit : Comme vous re-

connoissez que ce que j'ai pû vous dire est de Dieu, éprouvez aussi si ce que j'ai résolu de faire vient de lui; & priez-le qu'il affermisse le dessein que j'ai formé. Vous vous tiendrez pendant cette nuit à la porte de la ville, & j'en sortirai avec ma servante. Priez Dieu, afin que, comme vous avez dit, il regarde favorablement son peuple dans ces cinq jours. Ne vous mettez point en peine de sçavoir ce que je veux faire; & jusqu'à ce que je vienne vous en dire des nouvelles, qu'on ne fasse autre chose que prier Dieu pour moi. Ils lui dirent: Allez en paix, & que le Seigneur soit avec vous. Après quoi ils se retirerent.

Éclaircissements et Réflexions.

[*Tout le peuple alla en foule trouver Ozias, & lui représenta la nécessité de se rendre aux Assyriens, quelque chose qui pût arriver, plutôt que d'attendre une mort aussi cruelle que celle de la soif.*] Ce peuple, qui paroissoit d'abord plein de confiance en la protection de Dieu, commence à chanceler dans sa foi, lorsque le péril est proche. Qu'il y en a peu qui aient une foi assez ferme pour se soutenir dans les grandes épreuves! Travaillons sans relâche à faire croître la nôtre, afin que nous ne soyons pas pris au dépourvû; & disons souvent à Je-

JUDITH. CHAP. III.

ſus-Chriſt avec les Apôtres, *Seigneur, augmentez-nous la foi.*

[*Ils pouſſoient vers le ciel des cris accompagnez de larmes, & diſoient à Dieu : Nous avons péché à l'exemple de nos peres, nous avons commis l'iniquité : ayez pitié de nous, Seigneur, parce que vous êtes plein de bonté ; ou vengez nos crimes en nous châtiant vous-même ; & n'abandonnez point ceux qui confeſſent vôtre ſaint Nom à un peuple qui ne vous connoît point ; afin qu'on ne diſe pas parmi les nations, Où eſt leur Dieu ?*] Cette priere fait voir qu'ils n'ont pas entiérement perdu l'eſpérance ; & que, ſi le ſentiment du mal préſent, & la crainte de l'avenir, les ont fait parler de ſe rendre aux ennemis, c'étoit un affoibliſſement paſſager, & non pas une extinction entiere de foi. Ils reconnoiſſent qu'ils ont péché : mais ils s'abandonnent à la miſéricorde de celui qu'ils ont offenſé. S'il eſt réſolu de les punir, ils le prient que ce ſoit par lui-même, plutôt que par les armes d'un peuple qui ne le connoît point. Par là ils intéreſſent ſa gloire dans leur cauſe. S'il faut périr, diſent-ils, nous y conſentons, pourvû que ce ſoit par votre main. Nous ſommes votre peuple : nous le diſons à toute la terre, & nous faiſons gloire de vous appartenir. On ne ſera point étonné qu'étant juſtement irrité contre nous, vous nous faſſiez ſouffrir vous-même la peine que nous méritons. Mais ſi vous nous abandonnez à la cruauté de nos ennemis, qui ſont les vôtres, de ces impies qui blaſphêment vôtre ſaint Nom, & qui veulent détruire votre culte ; les hommes croiront que c'eſt parce que vous n'avez pû nous deffendre : on demandera où eſt le Dieu d'Iſrael : & alors que deviendra la gloire de votre grand nom ?

[*Ozias leur dit : Prenez courage, mes freres, & attendons encore cinq jours la miséricorde du Seigneur. Si, après ces cinq jours, il ne nous vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé.*] Il fixe le terme à cinq jours, dans la pensée qu'on pouvoit encore supporter jusque-là la disette d'eau ; ou parce qu'il espéroit qu'avant les cinq jours expirez le Grand-Prêtre leur enverroit quelque secours.

[*Ces paroles d'Ozias furent rapportées à Judith. C'étoit une veuve..... fort riche, & parfaitement belle, qui, depuis trois ans & demi que son mari étoit mort, vivoit renfermée dans sa maison avec les filles qui la servoient. Elle portoit un cilice, & jeûnoit tous les jours de sa vie, hors les jours de Sabbat, &c.*] Voici une veuve distinguée par ses richesses & sa beauté, qui ne pense point à un second mariage : mais ce n'est pas pour se livrer avec plus de liberté à une vie toute mondaine : c'est pour se donner toute entiere à Dieu, & le servir dans la retraite, le jeûne, & la priere. Elle vivoit dans le secret de sa maison, comme Anne la prophetesse a vécu depuis dans le Temple, où elle servoit Dieu jour & nuit dans les jeûnes, & dans les prieres. Nous avons vû dans Israel, au temps d'Elie & d'Elisée, un grand nombre de disciples de ces deux saints prophetes, qui vivoient en communauté, & fort pauvrement ; & qui étoient comme les précurseurs de cette multitude de saints Solitaires, qui devoient peupler les deserts, & édifier l'Eglise par une vie plutôt angélique qu'humaine. De même Dieu nous a donné dès le temps de l'ancienne Loi dans ces deux saintes femmes, un modele des veuves chrétiennes, dont S. Paul trace le portrait dans ce peu de

TOBIE. CHAP. III.

mots : *Que la veuve, qui est vraiment veuve & délaissée*, c'est-à-dire dépourvûe de tout support, & de toute protection, *espere en Dieu, & persévere jour & nuit dans les prieres & les oraisons. Pour celle qui vit dans les délices, elle est morte, quoiqu'elle paroisse vivante.*

1. Tim. 5. 5. 6.

[*Ayant appris la résolution d'Ozias, elle l'envoya querir avec les Anciens de la ville.*] Elle fit prier les Anciens de venir chez elle, la grande retraite où elle vivoit, ne lui permettant pas de paroître en public sans une vraie nécessité : ce qui n'est pas étonnant dans les pays orientaux comme la Judée, où les femmes sortoient peu.

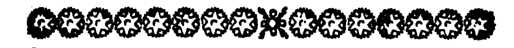
[*D'où vient donc qu'Ozias a consenti de rendre la ville aux Assyriens, si vous n'étiez secourus dans cinq jours ?*] Béthulie étoit comme la clef de tout le pays d'Israel ; & de la conservation de cette place dépendoit celle de Jerusalem, & du Temple. C'étoit donc un affoiblissement & une témérité blâmable, de vouloir rendre la ville, s'ils n'étoient secourus dans cinq jours, puisque par là ils exposoient toute la nation à la fureur de l'ennemi, & les choses saintes à la profanation.

[*Et qui êtes-vous, vous autres, pour tenter ainsi le Seigneur ? Ce n'est point là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt, d'exciter sa colere. Vous avez prescrit un terme à la miséricorde de Dieu, & vous lui avez fixé un jour tel qu'il vous a plû, &c.* jusqu'à la fin du discours de Judith.] L'Ecriture reproche souvent aux enfants d'Israel d'avoir *tenté* Dieu dans le desert, parce qu'après les marques indubitables qu'il leur avoit données de sa protection par plusieurs grands miracles, ils ne se fioient pas néanmoins encore à sa bonté & à sa puissance.

Le beſoin de pain où d'eau, ou la crainte des ennemis, leur faiſoit oublier tout ce qu'il avoit fait pour eux ; & ils auroient voulu qu'il leur donnât chaque jour quelque nouvelle preuve qu'il étoit au milieu d'eux. C'eſt dans le même ſens que Judith reproche à Ozias & aux Anciens de Béthulie, d'avoir tenté le Seigneur. Ils n'attendoient ſon ſecours qu'avec un fonds d'héſitation & de deffiance : ils lui preſcrivoient un terme, pour s'aſſurer qu'il étoit au milieu d'eux, comme voulant dire que, s'il laiſſoit paſſer ce terme ſans les ſecourir, ils connoîtroient par là qu'ils n'avoient rien à en attendre. Judith leur déclare que c'étoit-là le moyen d'exciter la colere du Seigneur, & non d'attirer ſa miſéricorde. Car celui qui eſt tout enſemble la vérité éternelle, & la bonté ſouveraine, ſe tient offenſé du refus que l'on fait de croire à ſa parole, & d'attendre, ſans ſe laſſer, l'effet de ſes promeſſes. C'eſt pourquoi elle les exhorte à ſolliciter auprès de la miſéricorde de Dieu le pardon de cette faute, par les larmes & les humiliations de la pénitence. Et pour ce qui eſt de la triſte ſituation où ſe trouve leur ville, cette ſainte femme leur fait entendre que leur devoir eſt de s'humilier profondément devant Dieu ; de demeurer dans cet état d'abbaiſſement & de ſoumiſſion parfaite à la volonté de leur ſouverain Maître ; d'attendre en patience qu'il leur envoie ſes conſolations & ſon ſecours, dans le temps & de la maniere qu'il lui plaira : & elle leur promet que leur foi & leur humilité ſeront récompenſées, & l'orgueil & l'impiété de leurs ennemis, confondus. Elle leur fait voir que les afflictions ſont une épreuve néceſſaire à la ver-

JUDITH. CHAP. IV.

tu ; que le propre des vrais serviteurs de Dieu est de demeurer fidelles au milieu des plus grands maux ; & que ceux qui se laissent aller à l'impatience & au murmure , attirent sur eux les effets de sa colere : *C'est pourquoi*, dit-elle , *ne nous impatientons point dans les maux que nous souffrons : mais considérons que ces supplices sont encore beaucoup moindres que nos péchez ; & soyons persuadez que les fléaux dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs , nous sont envoyez pour nous corriger , & non pour nous perdre.*



CHAPITRE IV.

Priere de Judith. Elle sort de la ville , parée de ses plus beaux ornements.

Judith. 9. APRE'S qu'ils furent partis, Judith entra dans son oratoire, où s'étant prosternée, le corps vétu d'un cilice, & la tête couverte de cendre, elle fit cette priére à Dieu : Seigneur mon Dieu, qui avez autrefois opéré tant de merveilles, les moments de l'exécution de vos desseins sont marquez, & rien n'arrive que ce que vous voulez. Toutes vos voies, & les jugements que vous devez exercer, sont réglez par votre providence. Jettez les yeux maintenant sur le camp des Assyriens, comme vous

daignâtes autrefois les jetter fur celui des Egyptiens. Vous ne fîtes que regarder leur armée, & elle périt. Que ceux-ci périffent de même, eux qui mettent leur confiance dans leur multitude & dans leurs armes, & qui ne fçavent pas que c'eft vous qui êtes notre Dieu, & que votre nom eft le Seigneur. Elevez votre bras, comme autrefois : brifez leur force par votre force : que votre colére faffe tomber devant vous ceux qui fe promettent de profaner votre fanctuaire, & de renverfer votre autel. Faites, Seigneur, que ce fuperbe périffe par fa propre épée. Qu'en me regardant, il foit pris par fes propres yeux comme par un piége, & frappez-le par l'agrément des paroles qui fortiront de ma bouche. Donnez-moi affez de courage pour le méprifer, & affez de force pour lui ôter la vie. Ce fera un monument glorieux pour votre Nom, qu'il périffe par la main d'une femme. Car votre puiffance, Seigneur, n'eft point dans le nombre des troupes : vous ne vous plaifez point dans la force des chevaux : dès le commencement du monde, vous avez rejetté les fuperbes, & vous avez toujours écouté favorablement les priéres de ceux qui font humbles & doux. Exaucez-moi, Seigneur ;

JUDITH. CHAP. IV.

exaucez une pauvre veuve qui a recours à vous, & qui n'espere qu'en votre miséricorde. Souvenez-vous de votre alliance : mettez vous-même les paroles dans ma bouche, & fortifiez la résolution de mon cœur : conservez à votre maison sa sainteté ; afin que toutes les nations connoissent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Judith. 10. Après cette priére, Judith s'étant levée, ôta son cilice, quitta ses habits de veuve, se lava & se parfuma, frisa ses cheveux, mit sur sa tête une coëffure magnifique, prit ses plus beaux habits, & se para de tous ses ornements : & comme tout cet ajustement n'avoit pour principe aucun mauvais desir, mais la seule vertu ; Dieu répandit de nouvelles graces sur son visage, afin qu'elle parût aux yeux de tous d'une beauté incomparable. Elle partit, suivie de sa servante, qui portoit les choses nécessaires pour sa nourriture.

A la porte de la ville, elle trouva Ozias & les Anciens du peuple qui l'attendoient. Ils ne lui firent aucune demande, mais ils la laisserent passer, en lui disant : Que le Dieu de nos péres vous donne sa grace, & qu'il affermisse par sa puissance les résolutions de votre cœur, afin que vous soyez un sujet de

gloire pour Jerusalem, & que votre nom soit au nombre des saints & des justes. Tous ceux qui étoient présents, répondirent, Amen, Amen; & Judith priant Dieu, sortit avec sa servante.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Faites, Seigneur, que ce superbe périsse par sa propre épée : qu'en me regardant, il soit pris par ses propres yeux, comme par un piege ; & frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche.*] Ces paroles considérées d'une vûe superficielle, peuvent paroître indignes d'une femme aussi chaste que Judith. Peut-il être permis, dira-t-on, à une honnête femme, de se parer, & de chercher à relever sa beauté, avec intention d'allumer dans les cœurs une flamme criminelle ? Et n'est-ce pas faire injure à Dieu, que de le prier qu'il donne à ce dessein un heureux succès ?

Dieu nous garde de prêter de telles pensées à notre sainte Heroïne. En parlant comme elle fait, elle n'a point d'autre vûe que de suivre Dieu, & d'être l'instrument dont il veut se servir pour l'éxécution du dessein de miséricorde qu'il a sur son peuple. Il a résolu de faire périr Holoferne par la main de Judith. La beauté de cette femme sera le piege où il le prendra ; & la passion que ce Général concevra pour elle, lui donnera le moyen de le tuer de sa propre épée. Il n'est donc pas douteux que le dessein de passer dans le camp des Assyriens, & de se présenter devant Holoferne

JUDITH. CHAP. IV.

avec tout ce qui peut relever sa beauté, ne lui ait été inspiré de Dieu, aussi-bien que le dessein & la maniere de lui ôter la vie. La passion, ni le desir de plaire ne sont pour rien ici; & l'Ecriture elle-même lui en rend témoignage, en disant que *tout cet ajustement n'avoit pour principe aucun mauvais desir, mais la seule vertu*; & que *ce fut pour cela que Dieu répandit de nouvelles graces sur son visage, afin qu'elle parût aux yeux de tous d'une beauté incomparable*. Dieu, en donnant à Judith cette éclatante beauté, commençoit d'exécuter son œuvre, & d'exercer ses justes jugements sur Holoferne; & Judith lui prêtoit pour cela son ministere, & agissoit par le mouvement de son Esprit. Mais ni Dieu, ni Judith n'ont contribué au déréglement de la passion de cet homme : elle venoit de son fonds. Dieu pouvoit bien, s'il eut voulu, écarter de lui tout objet capable de réveiller dans son cœur des desirs criminels. Mais il méritoit par son orgueil & son impiété, de tomber dans le piége, & d'y périr.

Voilà ce qui se peut dire pour l'éclaircissement du sens immédiat. Mais nous sommes persuadez que ce sens, aussi-bien que celui des paroles de Judith à Holoferne, n'est qu'un voile, qui couvre quelque chose de mystérieux, comme nous l'allons dire dans le chapitre suivant.

CHAP.

JUDITH. CHAP. V.

CHAPITRE V.

Judith paroît devant Holoferne, qui la reçoit avec honneur, & lui accorde tout ce qu'elle demande.

COMME elle descendoit de la montagne vers le point du jour, les coureurs de l'armée des Assyriens la rencontrerent. Ils la prirent, & lui dirent : D'où venez-vous, & où allez-vous ? Je suis, répondit-elle, une des filles des Hebreux : je me suis enfuie d'avec eux, ayant reconnu que vous devez prendre & piller leur ville, parce qu'ils vous ont méprisez, & qu'ils n'ont pas voulu se rendre à vous volontairement, afin que vous leur fissiez miséricorde. C'est pourquoi j'ai dit en moi-même : Je m'en irai trouver le prince Holoferne, pour lui découvrir leurs secrets, & pour lui donner un moyen de les prendre, sans perdre un seul homme de son armée. Ces soldats lui dirent : Vous avez sauvé votre vie, en prenant cette résolution de venir trouver notre Prince ; & vous devez vous assurer que, lorsque vous paroîtrez devant lui, il

Judith. 10. v. 11.

Judith. 10.

JUDITH. CHAP. V.

vous traitera parfaitement bien, & que vous lui ferez très-agréable. Ils la menerent donc à la tente d'Holoferne. Elle entra; & aussitôt qu'elle parut devant lui, il fut pris par les yeux. Judith le voyant assis sous son pavillon, qui étoit de pourpre relevée en broderie d'or, & enrichie d'émeraudes & de pierres précieuses, elle se prosterna en terre, & l'adora : & les gens d'Holoferne la releverent par le commandement de leur maître.

Alors Holoferne lui dit : Ayez bon
courage : bannissez de votre cœur toute
12 crainte, parce que je n'ai jamais fait de
mal à qui que ce soit, qui ait voulu ser-
vir le roi Nabuchodonosor. Que si votre
peuple ne m'avoit point méprisé, je
n'aurois point tourné mes armes contre
eux. Mais dites-moi, d'où vient que vous
les avez quittez, & que vous vous êtes
résolue de venir vers nous ?

Judith lui répondit : Recevez en bonne part les paroles de votre servante; parce que si vous suivez les avis de votre servante, Dieu achevera d'accomplir tous vos desirs. Il est certain que notre Dieu est tellement irrité par les péchez de son peuple, qu'il lui a fait dire par ses prophetes qu'il le livreroit à ses ennemis à cause de ses offenses.

Et parce que les Iſraélites ſçavent qu'ils ont offenſé leur Dieu, la terreur de vos armes les a ſaiſis. Ils ſont de plus tourmentez par la famine; & la ſoif qui les brûle, les fait déja paroître comme morts. Ils ont même réſolu entr'eux de tuer leurs beſtiaux, pour en boire le ſang : & ayant du froment, du vin, & de l'huile, qui ſont conſacrez à leur Dieu, & auſquels Dieu leur a deffendu de toucher; ils ſont réſolus de les employer à leur uſage, & ils veulent conſumer des choſes auſquelles il ne leur eſt pas même permis de porter la main. Puis donc qu'ils ſe conduiſent de telle ſorte, il eſt indubitable qu'ils périront. Ce que votre ſervante connoiſſant, elle s'eſt enfuie d'avec eux; & le Seigneur m'a envoyée vous découvrir toutes ces choſes. Car votre ſervante adore toujours ſon Dieu, même à préſent qu'elle eſt avec vous. Il me dira quand il doit leur rendre ce qui leur eſt dû pour leurs péchez, & je viendrai vous le dire. Je vous ménerai alors au milieu de Jeruſalem : tout le peuple d'Iſrael ſera devant vous comme des brebis qui ſont ſans paſteur; & il ne ſe trouvera pas ſeulement un chien qui aboie contre vous. Tout ceci m'a été révélé par la

JUDITH. CHAP. V.

providence de Dieu ; & il m'a envoyée vers vous pour vous l'annoncer.

Holoferne charmé de la beauté & des paroles de Judith, commanda qu'on la conduisît dans la tente où étoient ses trésors, & qu'on lui donnât des mets de sa table. Elle lui répondit qu'elle ne pouvoit encore manger de ces mets, de peur d'attirer sur elle l'indignation de son Dieu ; & elle le pria de trouver bon qu'elle mangeât de ce qu'elle avoit apporté. Mais, répliqua Holoferne, si ce que vous avez apporté vient à vous manquer, que vous donnerons-nous ? Mon Seigneur, reprit Judith, je jure par votre salut, qu'avant que votre servante ait consumé tout ce qu'elle a apporté, Dieu exécutera par ma main le dessein que j'ai formé.

Judith. 12.

On la conduisit donc dans la tente où elle devoit loger. En y entrant, elle demanda qu'il lui fût permis de sortir la nuit & avant le jour, pour aller faire sa priere : ce qui lui fut accordé. Ainsi elle sortoit durant la nuit, & alloit dans la vallée de Bethulie, où elle se lavoit dans une fontaine : après quoi elle prioit Dieu qu'il la conduisît dans ce qu'elle alloit entreprendre pour le salut de son peuple. Puis elle revenoit dans sa tente,

où elle demeuroit pure, jusqu'à ce qu'elle prît sa nourriture vers le soir.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Je suis, répondit-elle, une des filles des Hebreux : je me suis enfuie d'avec eux, ayant reconnu que vous devez prendre & piller leur ville .... C'est pourquoi j'ai dit en moi-même, Je m'en irai trouver le prince Holoferne, pour lui découvrir leurs secrets, & pour lui donner un moyen de les prendre sans perdre un seul homme de son armée.*] Voilà ce que dit Judith aux soldats Assyriens qui l'avoient prise. Lorsqu'elle parut devant Holoferne, elle l'assura que Dieu, irrité contre les Israélites, étoit résolu de les faire périr; que c'étoit pour cela qu'elle s'étoit enfuie d'avec eux; & qu'elle venoit de la part de Dieu même lui en donner avis. *Il me dira*, ajouta-t-elle, *quand il doit leur rendre ce qui leur est dû pour leurs péchez; & je viendrai vous le dire. Je vous mênerai alors au milieu de Jerusalem; & il ne se trouvera pas seulement un chien qui aboie contre vous. Tout ceci m'a été révélé par la providence de Dieu, & il m'a envoyée vers vous pour vous l'annoncer.* Ces discours de Judith donnent lieu à une difficulté très-sérieuse, qui consiste à sçavoir quel jugement on en doit porter.

Quelques-uns prenant ses paroles à la lettre, & ne pouvant les excuser de mensonge, distinguent le dessein qu'elle a formé de délivrer son peuple par la mort d'Holoferne, des moyens qu'elle prend pour l'exécuter. Le dessein, disent-ils, vient de Dieu, qui le lui a

JUDITH. CHAP. V.

inspiré, & qui y a donné un heureux succès; en la remplissant de courage, de sagesse, & de force, comme elle l'a demandé dans sa priere. Mais le mensonge qu'elle emploie pour faire tomber Holoferne dans le piége, vient d'elle seule.

D'autres ne sçauroient se persuader que Judith ait menti. Car si ce qu'elle dit aux coureurs de l'armée ennemie, & à Holoferne, sont des mensonges, il en faut juger tout autrement que de certains mensonges, qui échappent quelquefois à la surprise & à la crainte, comme le mensonge des sages-femmes d'Egypte, celui de Sara qui dit qu'elle n'a pas ri, & celui de David chez le Grand-Prêtre Achimélec. Les mensonges dont on charge Judith, ont été méditez & préparez à loisir : ils entrent dans le plan de son œuvre : ils en font partie; &, ce qui est étonnant, cette sainte héroïne les a concertez, lorsqu'humiliée & prosternée devant Dieu, elle le conjuroit de lui mettre les paroles dans la bouche. Une telle disposition s'accorde-t-elle avec la haute idée que l'Ecriture nous donne de sa vertu? N'est-il pas plus simple, plus raisonnable, plus conforme à la piété, de dire que Judith a parlé comme elle a agi; c'est-à-dire, par inspiration divine, & par conséquent selon la vérité; & que Dieu lui a mis les paroles dans la bouche, comme il lui a mis dans le cœur la résolution de passer dans le camp des Assyriens, & d'ôter la vie à Holoferne? Si nous ne sommes point assez éclairez pour pénétrer le sens profond de ses paroles; il y a moins d'inconvénient à avouer que nous ne les entendons pas, qu'à attribuer à une si sainte femme, dans le temps même qu'elle est sous la main de

JUDITH. CHAP. V.

Dieu, & conduite par son Esprit, une suite & un tissu de mensonges, qu'on ne peut colorer d'aucune excuse, ni se dispenser de condamner comme un grand péché.

Rappellons ici un principe, dont nous avons fait usage après S. Augustin, en expliquant ces paroles de Jacob à Isaac, *Je suis Esaü votre fils aîné.* « Parler & agir, avons-nous dit, » comme fait ici Jacob, ce seroit, dans un » homme ordinaire, mentir, & agir de mau- » vaise foi : mais dans ce saint homme, dont » les actions étoient prophétiques, & dirigées » par une lumiere divine, rien n'est menson- » ge, & tout est mystere; & nous devrions » penser ainsi, quand même le mystere caché » sous ces voiles ne nous seroit pas connu. » Raisonnons de même du discours de Judith, & disons que dans ce discours rien n'est mensonge, & tout est mystere. Il est certain premiérement qu'en général l'histoire écrite dans le livre de Judith, est mystérieuse & figurative : cela lui est commun avec toutes les histoires de l'Ancien Testament. En second lieu, on ne peut douter que le peuple Israélite, qui est dans tous les livres de l'Ancien Testament la figure de l'Eglise chrétienne, ne représente ici cette Eglise attaquée par de puissants ennemis, réduite aux abois, délivrée par un coup de la main de Dieu, triomphant de ses ennemis dissipez & vaincus, & enrichie de leurs dépouilles. Plus le caractere de Judith est singulier, & son œuvre extraordinaire; plus ils nous persuadent que le dessein de Dieu a été d'exposer à nos yeux cette sainte veuve, comme une image, & une prophétie vivante de l'œuvre miraculeuse qu'il doit opérer dans les siécles à venir pour sauver son Eglise. Je dis,

Liv. 1. ch. 10

JUDITH. CHAP. V.

dans les siécles à venir : car nous ne voyons pas, du moins à ce qu'il me semble, dans les siécles passez d'événement auquel on puisse appliquer dans un certain détail, les principales circonstances de cette histoire.

Mais ce qui est encore enveloppé sous l'écorce du sens historique, se développera dans les temps marquez par la Providence. Les faits répandront alors une abondante lumiere sur la prophétie ; & l'accomplissement de la prophétie sera pour les serviteurs de Dieu qui en seront témoins, une nouvelle matiere d'admiration, de louanges, & d'actions de graces. Pour nous, qu'il nous suffise de sçavoir en général que l'Eglise aura un jour à se deffendre contre une armée d'ennemis de Dieu, de Jesus Christ, & de son Evangile, tels que l'Antechrist & ses sectateurs. Ces hommes enflez de leur puissance, & redoutables par leur grand nombre, déclareront la guerre au peuple de Dieu : ils formeront le dessein impie d'élever dans l'Eglise un culte idolâtre sur les ruines de l'ancien culte. Mais après de rudes épreuves, & bien des souffrances, lorsque l'Eglise paroîtra sans aucune ressource, & ses enfants près de périr par la faim & la soif dont parlent les Prophetes ; Dieu viendra à son secours ; &, pour faire éclatter sa toute-puissance, il n'emploiera à son œuvre que des instruments foibles par eux-mêmes, mais qui devenus forts par l'humilité, la pénitence, & la priere, releveront le courage des fidelles ; & par l'efficace que Dieu donnera à leurs paroles, jetteront la terreur & le désordre dans le camp ennemi, rendront l'Eglise victorieuse, & y raméneront l'abondance & la paix.

¶ Ils ont même résolu entr'eux de tuer leurs be-

ftiaux, pour en boire le ſang.] Il étoit ſévérement deffendu, même avant la lo ide Moïſe, de boire du ſang. Par-là Judith donne à entendre que ce peuple encourra de plus en plus l'indignation de ſon Dieu, & que ſa perte eſt aſſurée.

JUDITH. CHAP. V.

[*Ayant du froment, du vin, & de l'huile, qui ſont conſacrés à leur Dieu, & auſquels Dieu leur a deffendu de toucher, ils ſont réſolus de les employer à leur uſage, &c.*] Elle parle des prémices, & de la dixme du froment, du vin & de l'huile, qui étoient conſacrées à Dieu, & deſtinées par la Loi à l'uſage des ſeuls Prêtres, & des ſeuls Lévites. Judith conclut que les Juifs, en faiſant ſervir ces choſes à leur uſage, acheveront de combler la meſure de leurs crimes.

[*Elle répondit à Holoferne qu'elle ne pouvoit manger des mets de ſa table, de peur d'attirer ſur elle l'indignation de ſon Dieu : & elle le pria de trouver bon qu'elle mangeât de ce qu'elle avoit apporté.*] Nous avons remarqué dans l'hiſtoire de Daniel, que ce jeune Hebreu, & ſes trois compagnons, prirent une ferme réſolution de ne pas manger des mets qui avoient été ſervis ſur la table du roi Nabuchodonoſor ; parce que pluſieurs de ces mets étoient des viandes deffendues par la Loi ; & que celles qui ne l'étoient point par elles-mêmes, pouvoient être aſſaiſonnées de lard, dont l'uſage n'étoit pas permis aux Juifs. Nous voyons dans l'exemple de Judith, que les Juifs attachez à l'obſervation de la Loi, s'abſtenoient volontairement de manger avec les étrangers, à cauſe du danger où ils auroient été de ſe ſouiller, ſans le ſçavoir, par des viandes deffendues.

To. 7. Liv. 8 ch. 1.

[*En entrant dans la tente où elle devoit lo-*

JUDITH. CHAP. V.

ger, elle demanda qu'il lui fût permis de sortir la nuit & avant le jour, pour aller faire sa priere .... Ainsi elle sortoit durant la nuit, ... & se lavoit dans une fontaine : après quoi elle prioit Dieu, &c.] Il paroît que la principale raison qui lui faisoit demander la liberté de sortir du camp durant la nuit, étoit afin qu'elle pût, après avoir accompli son œuvre, se retirer à Bethulie, sans être arrêtée. *Elle se lavoit,* selon un usage établi dès-lors parmi les Juifs, le visage, les mains & les pieds dans une fontaine, qui étoit dans la vallée de Bethulie : mais sur-tout elle prioit avec ferveur dans ce lieu de retraite, pour l'heureux succès de son entreprise. Car ce n'est pas tout de sçavoir qu'on travaille à l'œuvre de Dieu, ni de pouvoir se rendre témoignage qu'on a en vûe sa gloire & le bien de son peuple. C'est par la priere beaucoup plus que par l'action, la prévoyance & l'industrie, que cette œuvre s'avance : c'est la priere qui la conduit à une heureuse fin.

[*Puis elle revenoit dans sa tente, où elle demeuroit pure, jusqu'à ce qu'elle prît sa nourriture vers le soir : ou, attendant à prendre sa nourriture sur le soir.*] Ainsi elle joignoit le jeûne à la priere, pour préparer à un œuvre si grande un instrument aussi foible qu'elle étoit, en sorte qu'elle fût assez courageuse pour l'exécuter, & assez humble pour en rendre toute la gloire à Dieu.

CHAPITRE VI.

Holoferne dans un souper où Judith est invitée, s'enyvre, & s'endort d'un profond sommeil. Judith demeurée seule avec lui, lui coupe la tête, & retourne à Bethulie, où elle montre la tête du Général ennemi. Achior embrasse la religion du vrai Dieu.

LE quatriéme jour, Holoferne donna un grand souper à ses serviteurs ; & il envoya à Judith un officier de sa chambre, pour l'inviter à venir se réjouir avec lui. Je ferai, répondit-elle, tout ce que mon Seigneur trouvera bon : car ce qui lui sera agréable, sera aussi le plus grand bien qui puisse jamais m'arriver. Aussitôt elle se para de tous ses ornements ; & étant entrée dans la tente, elle parut devant Holoferne, qui lui dit : Buvez & mangez avec joie ; car vous avez trouvé grace devant moi. Judith lui répondit : Je boirai, mon Seigneur, parce que je reçoi aujourd'hui le plus grand honneur que j'aie reçû de ma vie. Elle prit ensuite ce que sa servante lui avoit apporté ; & elle mangea & but devant

JUDITH. CHAP. VI.

lui. Holoferne, qui avoit conçû une ardente passion pour elle, fut tellement transporté de joie en la voyant, qu'il bût avec excès, & s'enyvra.

Judith 13. Après le souper, tout le monde se retira, & Judith demeura seule avec Holoferne, qui étoit sur son lit, plongé dans un profond sommeil. Elle commanda à sa servante de se tenir dehors devant la porte de la chambre, & d'y faire le guet. Et elle cependant, étant devant le lit, prioit avec larmes, en disant : Seigneur Dieu d'Israel, fortifiez-moi, & secondez dans ce moment ce que ma main va faire, afin que j'acheve heureusement ce que j'ai crû pouvoir faire par votre secours. Ayant ainsi parlé, elle s'approcha d'une des colonnes du lit où pendoit le sabre d'Holoferne. Elle le prit, & l'ayant tiré du fourreau, elle saisit Holoferne par les cheveux, & dit : Seigneur mon Dieu, fortifiez-moi dans ce moment. En même temps elle le frappa de deux coups, & lui coupa la tête, qu'elle donna à sa servante, lui commandant de la mettre dans son sac.

Elles sortirent toutes deux du camp selon leur coutume, comme pour aller prier, & vinrent à la porte de Béthulie. Alors Judith cria à ceux qui faisoient garde : Ouvrez les portes, parce que

Dieu eſt avec nous, & qu'il a ſignalé ſa puiſſance dans Iſrael. Les gardes ayant entendu ſa voix, appellérent les Anciens de la ville. En un moment la nouvelle ſe répandit par tout, & l'on accourut de toutes parts avec des flambeaux pour voir Judith. Tout le monde s'étant aſſemblé autour d'elle, elle monta ſur un lieu élevé; & ayant fait faire ſilence, elle dit: Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'a point abandonné ceux qui eſpéroient en lui; qui a accompli par ſa ſervante la miſéricorde qu'il avoit promiſe à la maiſon d'Iſrael, & qui a tué cette nuit par ma main l'ennemi de ſon peuple. Puis tirant de ſon ſac la tête d'Holoferne, elle la leur montra, en diſant: Voici la tête d'Holoferne, Général de l'armée des Aſſyriens: le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme. J'atteſte le Dieu vivant, que ſon Ange m'a gardée partout où j'ai été: le Seigneur n'a point permis que ſa ſervante fût ſoüillée; mais il m'a ramenée vers vous, comblée de joie de le voir vainqueur, moi ſauvée, & vous délivrez. Célébrez ſes louanges, parce qu'il eſt bon, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle. Alors tous adorérent le Seigneur, & dirent à Judith: Le Seigneur vous a benie: il vous a ſoute-

JUDITH. CHAP. VI.

nue de sa force, & il a renversé par vous tous nos ennemis. Ozias lui dit : Vous êtes benie du Dieu très-haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. Beni soit le Seigneur, créateur du ciel & de la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête au chef de nos ennemis. Car il a rendu aujourd'hui votre nom si célébre, que les hommes se souvenant éternellement de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer, parce que vous avez exposé votre vie, & que vous vous êtes présentée devant Dieu, pour empêcher la ruine de votre peuple. Et tout le peuple répondit, Amen, Amen.

On fit venir ensuite Achior, à qui elle dit : Le Dieu d'Israel, à la puissance duquel vous avez rendu témoignage, a coupé lui-même par ma main la tête du chef de tous les impies. Pour vous faire voir que cela est vrai, voici la tête du superbe Holoferne, qui méprisoit le Dieu d'Israel, & qui menaçoit de vous faire mourir après nous avoir vaincus. Achior voyant cette tête, en fut tellement saisi,
Judith 14. 6. qu'il tomba évanoui. Etant ensuite revenu à lui, il se jetta aux pieds de Judith, & lui dit : Vous êtes benie de votre Dieu dans toute la maison de Jacob : car le Dieu d'Israel sera pour jamais glo-

rifié en vous parmi tous les peuples qui entendront parler de vous. Il fut si touché de ce que la puissance divine venoit de faire en faveur de son peuple, que renonçant aux superstitions payennes, il crut en Dieu, & fut incorporé au peuple d'Israel.

Éclaircissements et Réflexions.

[*Je ferai, répondit-elle, tout ce que mon Seigneur trouvera bon : car ce qui lui sera agréable, sera aussi le plus grand bien qui puisse jamais m'arriver.*] Nous devons juger de cette réponse, & de celle que Judith fait un peu après à Holoferne lui-même, comme de ce qu'elle a dit dans le chapitre précédent. Contentons-nous d'adorer humblement ce que Dieu a eu dessein de cacher sous ces voiles, jusqu'à ce qu'il lui plaise de le manifester à son Eglise par l'événement.

[*Après le souper tout le monde se retira, & Judith demeura seule avec Holoferne, qui étoit sur son lit, plongé dans un profond sommeil, &c.*] Je n'ai qu'une réflexion à proposer sur tout ce qui est dit jusqu'à la fin du chapitre. Elle n'est pas nouvelle : mais nous avons besoin qu'on nous la rappelle souvent, afin de nous affermir dans la foi d'une des plus importantes véritez de la Religion. Cette vérité est que tout doit être rapporté à Dieu, comme au premier principe, & à la cause universelle : que l'homme n'étant par lui-même que ténébres, que foiblesse, & que misere, il ne doit rien atten-

JUDITH. CHAP. VI.
dre de soi-même, mais tout de Dieu, lui demander tout, lui rendre graces de tout; être persuadé que c'est de Dieu que vient toute sa lumiere, & toute sa force, & mettre par conséquent toute son espérance en Dieu seul, dans la main de qui les plus vils instruments deviennent capables d'exécuter les plus grandes choses.

Telle étoit la foi du peuple de Dieu : nous l'avons remarqué dans toute la suite de l'Histoire Sainte; & ce chapitre, ou plutôt toute cette histoire en est une nouvelle preuve. Judith ne perd pas Dieu de vûe un seul moment: elle n'est occupée que de lui. Avant que de sortir de Bethulie, elle a imploré son secours par une priere humble & fervente, & l'a supplié *de lui mettre lui-même les paroles dans la bouche, & de fortifier la résolution de son cœur.* Etant dans le camp des Assyriens, elle le prie de la conduire dans ce qu'elle va entreprendre pour le salut de son peuple. Lorsque le moment de l'exécution approche, sa ferveur redouble; elle conjure le Seigneur avec larmes de lui donner le courage & la force. Enfin, dans l'instant même où elle tient l'ennemi par les cheveux, & le sabre élevé pour frapper; son cœur s'élance vers Dieu par une courte priere : *Seigneur mon Dieu, fortifiez-moi dans ce moment.* Arrivée à la porte de Bethulie; *Ouvrez*, dit-elle, *parce que Dieu est avec nous, & qu'il a signalé sa puissance dans Israel.* Et lorsque tout le peuple est assemblé, les premieres paroles qui sortent de sa bouche, sont une invitation *à louer Dieu*, & à lui rendre graces, de ce qu'il *n'a point abandonné ceux qui espéroient en lui.* Elle s'oublie elle-même après une action héroïque, qui sera l'admiration de

toute la postérité : ou, si elle parle d'elle, ce n'est pas pour se rien attribuer, mais pour relever la puissance & la bonté de Dieu, *qui a*, dit-elle, *accompli par sa servante la miséricorde qu'il avoit promise à la maison d'Israel, & qui a tué par ma main l'ennemi de son peuple.* En montrant la tête d'Holoferne : *Voici*, dit-elle, *la tête du Général des Assyriens. Le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme.* Elle s'exprime d'une maniere encore plus énergique, parlant à Achior : *Le Dieu d'Israel, à la puissance duquel vous avez rendu témoignage, a coupé lui-même par ma main la tête du Chef de tous les impies.*

Les sentiments d'Ozias & de tout le peuple, répondent parfaitement à ceux de Judith. Ils reconnoissent que le *Seigneur l'a soutenue de sa force ;* qu'*il a conduit sa main pour trancher la tête à Holoferne ;* & qu'*il a renversé par elle tous leurs ennemis.* Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'Achior, en qui la lumiere de la vérité commençoit à luire, reconnoît, comme les Juifs, la main de Dieu dans l'action de Judith ; & il en renvoie la gloire à lui seul : *Le Dieu d'Israel*, dit-il, *sera pour jamais glorifié en vous, parmi tous les peuples qui entendront parler de vous.*

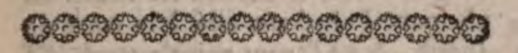
On pouvoit craindre pour la chasteté de Judith pendant son séjour dans un camp d'impies & d'idolâtres. A son retour, elle prend à témoin le Dieu vivant, qu'elle s'est conservé pure par-tout où elle a été : mais c'est à Dieu seul qu'elle en rapporte toute la gloire : c'est *l'Ange du Seigneur* qui *l'a gardée* : c'est *le Seigneur* qui *n'a point permis que sa servante fût souillée : mais il m'a*, ajoute-t-elle, *ramenée vers vous, comblée de joie de le voir vainqueur, moi sauvée, & vous délivrez.* Ces trois mots

JUDITH. CHAP. VI.

disent tout. Les Assyriens sont vaincus, Judith sauvée, & son peuple délivré : mais c'est Dieu qui est le vainqueur, le sauveur & le libérateur ; & c'est à lui seul qu'on en doit rendre graces. *Célébrez ses louanges, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle.*

Que cette doctrine est consolante ! qu'elle est capable de soutenir & d'affermir notre espérance au milieu des périls & des miseres de cette vie ! Car elle n'a pas seulement lieu à l'égard des biens & des maux temporels, ou des ennemis visibles qui peuvent nous ôter la liberté, & la vie du corps. Son principal usage regarde le salut éternel, le don & la conservation de la justice, & les efforts que font le démon, la chair, & le monde, pour nous l'enlever, & nous rendre malheureux. Dans cette situation affligeante & périlleuse, foibles comme nous sommes, & environnez d'ennemis infiniment plus à craindre qu'Holoferne & les Assyriens, comment pourrions-nous éviter notre perte, si nous étions laissez à nous-mêmes ? Mais la Religion nous apprend, & l'Ecriture nous répete sous une infinité d'images différentes, que, si nous sommes foibles, & la foiblesse même, le Dieu tout-puissant est notre force. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes : mais nous pouvons tout en celui qui nous fortifie. C'est de lui que nous viennent, comme à Judith, les desseins que nous formons pour sa gloire, & les résolutions que nous prenons pour notre salut, & pour le bien de nos freres. Le même Esprit qui nous les met dans le cœur, nous donne la prudence, le courage, & la force, pour les exécuter. Nos ennemis sont redoutables : mais que peuvent-ils contre nous, si le Tout-puissant lui-

même combat pour nous ? Et il combat (n'en doutons point) il sera *vainqueur*, & nous *sauvez*, si toute notre espérance est en lui, & toute notre ressource dans la priere.



CHAPITRE VII.

La mort d'Holoferne répand la terreur & le désordre parmi les Assyriens. Les Juifs les poursuivent, & remportent un grand butin. Louanges & bénédictions données à Judith. Son Cantique. Sa retraite & sa mort.

DEs que le jour parut, on suspendit la tête d'Holoferne au haut des murs de Béthulie ; & tous les habitans ayant pris les armes, sortirent de la ville selon le conseil de Judith, en jettant de grands cris. On courut à la tente d'Holoferne pour lui en donner avis. D'abord ceux qui étoient dans la tente, n'osant frapper à la porte de sa chambre, faisoient du bruit pour l'éveiller. A la fin un officier de sa chambre, à l'instance des chefs de l'armée, entra dedans, & frappa des mains, s'imaginant qu'il dormoit. Voyant que personne ne répondoit, il s'approcha du lit, & leva le

Judith 14. 7

JUDITH. CHAP. VII.

rideau. Alors il vit le corps mort d'Holoferne ſans tête, étendu par terre & baigné dans ſon ſang. A cet aſpect il jetta un grand cri, & déchira ſes habits en pleurant. Puis étant allé à la tente de Judith, & ne l'ayant point trouvée, il ſortit, & dit à tous ceux qui étoient-là : Une femme Juive a mis la confuſion dans la maiſon de Nabuchodonoſor :
Judith. 15. Holoferne eſt étendu par terre, & ſa tête n'eſt plus avec ſon corps. Auſſitôt le trouble & la frayeur ſe répandirent dans toute l'armée, & chacun ne penſa plus qu'à chercher ſon ſalut dans la fuite. Les Iſraélites profitérent de leur déſordre, & ſortirent de toutes les villes pour les pourſuivre. Ils en tuérent un très-grand nombre, & pillérent leur camp, d'où ils remportérent une infinité de richeſſes. Le Grand-Prêtre Eliachim ayant appris ces heureuſes nouvelles, alla de Jéruſalem à Béthulie avec les Anciens, pour voir Judith ; & tous la benirent, en diſant : Vous êtes la gloire de Jéruſalem : vous êtes la joie d'Iſrael : vous êtes l'honneur de notre peuple : car vous avez montré un courage mâle ; & votre cœur a été intrépide, parce que vous avez aimé la chaſteté, & qu'après la mort de votre mari, vous n'avez pas

voulu en épouser d'autre. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée, & que vous serez benie éternellement.

JUDITH. CHAP. VII.

Alors Judith chanta un Cantique au Seigneur, & elle dit : » Chantez à la » gloire du Seigneur au son des tambours, & au bruit des tymbales : chantez avec de saints accords un nouveau » cantique : glorifiez & invoquez son » nom. Le Seigneur met les armées en » poudre : le Seigneur est le nom qui lui » appartient. Il a mis son camp au milieu de son peuple, pour nous délivrer » de la main de tous nos ennemis. L'Assyrien est venu avec une armée innombrable : il avoit juré de brûler » mon pays, de passer mes jeunes hommes au fil de l'épée, de donner en » proie mes petits enfants, & de rendre mes filles captives. Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé : il l'a » livré entre les mains d'une femme, » & l'a tué. Alors le camp des Assyriens a été rempli de hurlements ; » quand nos pauvres citoyens mourant » de soif ont commencé à paroître. Les » enfants des jeunes femmes les ont » percez de coups, & les ont tuez lorsqu'ils fuyoient comme des enfants ; Judith. 16.

JUDITH. CHAP. VII.

» ils ont péri dans le combat en la pré-
» sence du Seigneur notre Dieu. Chan-
» tons une hymne au Seigneur : chan-
» tons une hymne nouvelle à la louange
» de notre Dieu. Seigneur, vous êtes
» grand : vous vous signalez par votre
» puissance, & nul ne peut vous sur-
» monter. Que toutes vos créatures
» vous obéissent ; parce que vous avez
» parlé, & elles ont été faites ; vous avez
» envoyé votre Esprit, & elles ont été
» créées, & nul ne résiste à votre voix.
» Les montagnes seront ébranlées jus-
» qu'aux fondements : les eaux seront
» agitées : les pierres se fondront com-
» me la cire devant votre face. Mais
» ceux qui vous craignent, Seigneur,
» seront grands devant vous en toutes
» choses. Malheur à la nation qui s'é-
» levera contre mon peuple : car le Sei-
» gneur tout-puissant se vengera d'elle,
» & il la visitera au jour de son juge-
» ment. Il répandra dans leur chair le
» feu & les vers, afin qu'ils brûlent, &
» qu'ils se sentent déchirez éternelle-
» ment.

Après cette victoire, tout le peuple vint à Jerusalem pour adorer le Seigneur ; & s'étant purifiez ils lui offrirent tous des holocaustes, & s'acquit-

terent de leurs vœux & de leurs promesses. Judith consacra au Seigneur les armes d'Holoferne, & tout ce qu'il avoit possedé en or, en argent, en habillements, en pierreries, & en toutes sortes de meubles, dont le peuple lui avoit fait présent en reconnoissance du service qu'elle avoit rendu à son peuple. Les réjouissances durerent trois mois. Ensuite chacun s'en retourna chez soi: & Judith devint la personne la plus considérée de tout Israel, parce que la chasteté étoit jointe à sa vertu. Les jours de fête elle paroissoit en public avec une grande gloire: & après avoir demeuré dans sa retraite de Béthulie jusqu'à l'âge de cent cinq ans, & donné la liberté à sa servante, elle mourut, & fut enterrée auprès de son mari. Tout le peuple la pleura pendant sept jours; & l'on consacra la mémoire de sa victoire par une fête solennelle.

JUDITH. CHAP. VII.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Aussitôt le trouble & la frayeur se répandirent dans toute l'armée; & chacun ne pensa plus qu'à chercher son salut dans la fuite.*] Cette frayeur n'étoit pas un effet purement naturel. Ils purent bien dans le premier moment être troublez de la mort tragique de leur Général;

JUDITH. CHAP. VII.

mais pour peu qu'ils eussent réfléchi le moment d'après sur l'extrémité où étoit Bethulie, ils auroient pû la réduire en peu de jours. Ils pouvoient du moins faire leur retraite en bon ordre sous la conduite du principal Commandant. Il paroît donc que ce fut Dieu même qui leur ôta tout d'un coup l'esprit & le conseil, & qui jetta dans tous les cœurs un saisissement & une terreur panique, qui les fit fuir en désordre. Qui osera présumer des forces & de la puissance humaine, voyant un aussi grand guerrier qu'Holoferne, tué de la main d'une femme, & ses troupes innombrables mises en déroute & taillées en piéces par un petit nombre de gens affoiblis par la faim & la soif? Qui pourra au contraire tomber dans le découragement à la vûe de ses ennemis, quelque redoutables qu'ils paroissent, s'il considere le secours inespéré & miraculeux, que la main de Judith conduite par le Tout-puissant, procura tout à coup à son peuple? La présomption & la deffiance blessent également le pouvoir & la majesté de Dieu; & il ne nous est pas plus permis de lui dérober par nos deffiances ce pouvoir suprême qu'il a de nous délivrer de nos ennemis, que de nous attribuer à nous-mêmes un pouvoir qui n'appartient qu'à lui seul.

[*Votre cœur a été intrépide, parce que vous avez aimé la chasteté, & qu'après la mort de votre mari, vous n'avez pas voulu en épouser d'autre. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée, & que vous serez benie éternellement.*] Le Grand-Prêtre & les Anciens ne louent pas seulement Judith de son amour pour la chasteté, & de ce qu'après la mort de son

JUDITH. CHAP. VII.

ſon mari elle n'avoit point voulu paſſer à de ſecondes nôces : ils attribuent même la victoire qu'elle venoit de remporter, au mérite de ſa chaſteté : ce qui fait voir que, quoique dans l'ancien peuple la viduité & le célibat ne fuſſent pas autant en honneur que dans le nouveau, on y regardoit néanmoins avec eſtime & vénération, & comme d'un grand mérite devant Dieu, la vertu des veuves, qui préféroient la continence & les exercices de piété à un ſecond mariage.

[*Le Seigneur a mis ſon camp au milieu de ſon peuple, pour nous délivrer de la main de tous nos ennemis.*] Pendant le ſéjour des Iſraélites dans le deſert, le camp de Dieu étoit le Tabernacle de l'alliance, placé au milieu des douze tribus d'Iſrael, & d'où le Seigneur, repréſenté comme habitant dans l'Arche, veilloit à la garde & à la deffenſe de ſon peuple. C'étoit enſuite le Temple de Salomon, appellé *la maiſon de Dieu.* Mais il y a beaucoup d'apparence que ce camp dont parle Judith, eſt le même dont il eſt dit dans un Pſeaume, ſuivant le texte original : *Les Anges du Seigneur camperont autour de ceux qui le craignent ; & ils les délivreront.* Pſ. 33. 8. On ſe ſouvient de ce que l'Ecriture rapporte, qu'Eliſée étant à Dothan, le roi de Syrie envoya des troupes, qui inveſtirent cette ville pendant la nuit, pour le prendre & l'enlever. Le ſerviteur de l'homme de Dieu voyant le matin ces troupes autour de la ville, en fut effrayé. Ne craignez point, lui dit Eliſée : il y a beaucoup plus de monde avec nous qu'avec eux. Et dans ce moment, Dieu lui ayant ouvert les yeux à la priere du Prophete, il vit autour de ſon maître une multitude de

JUDITH. CHAP. VII.

chevaux, & de chariots de feu. C'est-là ce camp, ou cette armée, que Dieu a placé au milieu de son peuple, pour le délivrer de la main de tous ses ennemis. Il paroissoit aux yeux des Israélites une armée innombrable d'Assyriens, qui assiégeoient & serroient de près Bethulie. Mais la lumiere de la foi avoit fait voir à Judith, comme à Elisée, une autre armée sans comparaison plus puissante, qui formoit un camp céleste au milieu de cette ville. Et ce fut cette armée qui jetta tout d'un coup la terreur parmi les barbares, & qui délivra Israel par leur fuite précipitée. C'est par la même lumiere, ô mon Dieu, que nous voyons au milieu de votre Eglise cette armée d'esprits célestes, qui combat sous vos ordres, & pour elle, & pour chacun de ses enfants qui vous craignent. C'est pourquoi nous ne perdons pas courage : & quoiqu'attaquez par des ennemis beaucoup plus forts que nous, qui sont les esprits de ténébres; néanmoins nous ne craignons point les maux qu'ils veulent nous faire, parce que vous êtes avec nous.

[*Seigneur, vous êtes grand : vous vous signalez par votre puissance, & nul ne peut vous surmonter, &c.* jusqu'à la fin du cantique.] Judith occupée des merveilles que Dieu vient d'opérer pour le salut de son peuple, est ravie en admiration de sa grandeur, & de sa puissance invincible. Les Assyriens ont osé lui déclarer la guerre : mais que peuvent toutes les créatures ensemble contre celui de qui elles tiennent l'être & la vie, & qui peut, quand il lui plaît, bouleverser toute la nature? Il vient de montrer dans la déroute des Assyriens, & dans la victoire remportée par les Israélites,

que les armées les plus nombreuſes ne ſont qu'un néant devant lui, & qu'il n'y a de *grand à ſes yeux* que *ceux qui le craignent*, & qui lui demeurent fidelles. *Malheur* donc *à la nation qui s'élevera contre* Iſrael. Le Seigneur en tirera une vengeance éclattante : il les immolera à ſa colere : leurs cadavres privez de ſépulture ſeront rongez par les vers ; & pour ſe délivrer de leur puanteur, on les conſumera par le feu.

Voilà la premiere vûe qu'on peut ſuivre, en liſant cette ſeconde partie du Cantique. Mais il eſt viſible que la lumiere divine éclairoit l'eſprit de Judith ſur des objets plus grands, & qui nous touchent de plus près que la délivrance de Bethulie, & la deffaite des Aſſyriens. Elle eſt élevée à d'autres merveilles, par leſquelles Dieu ſignalera ſa puiſſance contre les ennemis de ſon Egliſe : & ce ſont ces merveilles qui font le ſujet de *l'hymne nouvelle* qu'elle *chante à la louange du Seigneur*. Car il eſt remarquable que c'eſt ici comme un ſecond Cantique, qui enchérit ſur le premier où elle a célébré la levée du ſiége de Bethulie par la mort d'Holoferne.

Judith voit donc en eſprit la délivrance de l'Egliſe, & ſa victoire preſque ineſpérée ſur des ennemis plus redoutables que ceux qu'elle a jamais eus ; & elle s'écrie : *Seigneur, vous êtes grand : vous vous ſignalez par votre puiſſance, & nul ne peut vous ſurmonter*. En vain toutes les puiſſances de la terre entreprendroient-elles de traverſer vos deſſeins : ils ſont immuables, & votre bras invincible.

Que toutes vos créatures vous obéiſſent, parce que vous avez parlé, & elles ont été faites ; vous

avez envoyé votre Esprit, & elles ont été créées; & nul ne résiste à votre voix. Que les Chrétiens, que vous avez faits de nouvelles *créatures* en Jesus-Christ votre Fils, reconnoissent votre souverain pouvoir, & qu'ils mettent leur gloire à vous obéir : car après les prodiges que *votre parole* & *votre Esprit* ont opérés dans la *création* du monde spirituel de votre Eglise, & qu'ils operent tous les jours dans la conservation de ce grand ouvrage ; il n'y a personne qui ne demeure convaincu que *rien ne résiste à votre voix* toute-puissante, & que tous les efforts des méchants pour détruire votre œuvre, ne servent qu'à l'avancer & à l'affermir.

Les montagnes seront ébranlées jusqu'aux fondements : les eaux seront agitées : les pierres se fondront comme la cire devant votre face : mais ceux qui vous craignent, Seigneur, seront grands devant vous en toutes choses. Il s'élevera dans l'Eglise de grands troubles : la foi de ceux qui en sont *les montagnes*, sera *ébranlée* : les peuples figurez par *les eaux*, *seront dans l'agitation:* ceux qui sembloient avoir la fermeté des *rochers*, céderont à la crainte de la persécution, & n'auront non plus de consistance que *la cire qui se fond* à la chaleur du feu. Mais tous ces désordres, qui seront une suite des desseins de Dieu, auront leurs bornes. Ce Dieu sortant enfin de son secret, dissipera ses ennemis; & ceux qui le craignent subsisteront seuls devant lui : ceux qui persévérent dans la fidélité qu'ils lui doivent, seront seuls grands à ses yeux, seuls dignes de son attention, & de son

1. Jean 2. 17. amour éternel. *Le monde passe, & la concupiscence du monde passe : mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.*

Malheur à la nation qui s'élevera contre mon peuple. Les combats que les méchants livrent à l'Eglise, les erreurs, les schismes, les scandales, les persécutions, ne sont point un malheur pour elle : ce sont de salutaires épreuves qui la purifient, comme le feu purifie l'or : elle n'en est que plus sainte, plus belle, & plus accomplie aux yeux de Jesus-Christ son époux. Mais quel malheur pour ceux qui s'élevent contre elle, soit par une révolte ouverte, soit par de pernicieuses doctrines, soit par de mauvais exemples ; & qui ne contribuent que par leur crime à l'exercice de la patience & de la foi des Saints ! *Le Seigneur tout-puissant se vengera d'eux, & il les visitera au jour de son jugement.* Dieu visite dans sa miséricorde ses fidelles serviteurs, pour les consoler & les soutenir dans leurs peines, en attendant l'heureux moment où il les visitera, pour les délivrer des maux de cette vie, & les combler de biens dans l'autre. Mais au jour de son jugement il visitera dans toute la sévérité de sa justice les ennemis de la nation sainte que Jesus-Christ s'est acquise par son sang. Il les condamnera à des supplices inconcevables, qui ne finiront jamais : *il répandra dans leur chair*, aussi bien que dans leur ame, *un feu* qui les pénétrera sans les consumer, *& des vers* qui les rongeront sans se rassasier ; *afin qu'ils brûlent, & qu'ils se sentent déchirez éternellement.* Ces *vers*, dans le langage figuré, sont le sentiment piquant du feu, & les remors désespérants, dont les réprouvez seront éternellement déchirez. Mais rien n'empêche qu'on ne prenne ce mot à la lettre avec saint Augustin, & qu'on ne pense que la chair des

Voyez Il. 66. 24. Mar. 9 45.

Aug. de Civ. Dei, liv. 21. c. 9.

JUDITH. CHAP. VII.

réprouvez ſera rongée par de véritables vers, comme elle ſera brûlée par un feu très-réel. Car il n'eſt pas plus difficile au Tout-puiſſant, de créer & de faire ſubſiſter des vers au milieu des feux, pour augmenter le ſupplice des méchants, que d'y conſerver leurs corps, ſans être conſumez par les flammes.

Fin de l'Hiſtoire de Judith.





HISTOIRE D'ESTHER.

LE ROI de Perſe qui épouſa Eſther, & qui lui donna le titre de Reine, eſt appellé dans l'Ecriture *Aſſuerus* & *Artaxerxe*. Ces noms étoient fort communs parmi les rois Perſans. Mais il n'eſt pas aiſé de déterminer préciſément quel eſt cet Aſſuerus, ni en quel temps il vivoit. L'Ecriture parle dans le livre d'Eſdras d'*Aſſuerus*, qui ſuccéda à Cyrus : c'eſt celui que les hiſtoriens profanes appellent *Cambyſe*, qui regna ſept ans & cinq mois. Elle parle d'*Artaxerxe*, le même qui eſt appellé *Smerdis* le Mage, & qui n'occupa le thrône de Perſe que durant ſept mois. Ni l'un ni l'autre de ces Princes ne peut être le mari d'Eſther. Cela eſt évident de Smerdis, & ne l'eſt pas moins de Cambyſe, qui ne réſida que trois ans en Perſe, & qui paſſa les quatre dernieres années de ſon régne, occupé à la guerre contre les Egyptiens & les Ethiopiens. L'opinion la plus commune, & qui paroît la mieux fondée, eſt qu'Aſſuerus eſt le même que *Darius* fils d'Hyſtaſpe, qui commença à regner huit ans après la mort de Cyrus. Cette opinion n'eſt pas ſans difficulté : mais dans les choſes dont on ne peut avoir aucune connoiſſance abſolument certaine, il eſt raiſonnable de s'en tenir à ce qui eſt le plus

Voyez to. V. Hiſt. abrégée des Perſes.

Voyez to. V. ibid.

ESTHER. CHAP. I.

vraiſemblable, & le plus communément reçû. Le roi Darius, auquel nous rapportons cette hiſtoire, eſt le même qui permit aux Juifs de rebâtir le Temple de Jeruſalem, en exécution de l'Edit de Cyrus.

Voy. to. VII. Liv. 9. ch. 5.

CHAPITRE PREMIER.

Aſſuerus fait un feſtin magnifique aux Grands de ſa Cour, puis au peuple de Suſe. La reine Vaſthi répudiée pour ſa deſobéiſſance. On cherche dans tout le royaume quelque autre qui prenne ſa place.

Eſther. 1.

An du monde 3485.

ASSUERUS roi de Perſe, qui régnoit depuis les Indes juſqu'à l'Ethiopie ſur cent vingt-ſept provinces, ayant établi Suſe capitale de ſon empire, fit en la troiſiéme année de ſon régne un feſtin magnifique à tous les Grands de ſa Cour, à tous ſes officiers, aux premiers d'entre les Perſes & les Medes, & aux Gouverneurs des provinces, pour faire éclatter la gloire & les richeſſes de ſon empire, & pour montrer la grandeur de ſa puiſſance. Ce feſtin, où le Roi lui-même étoit préſent, fut continué pendant cent quatre-vingts jours. Vers le

temps où il finissoit, le Roi invita tout le peuple de Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, à un festin qui dura sept jours. Il le donna dans le vestibule de son jardin, & du bois délicieux qui avoit été planté de la main des rois. On avoit tendu de tous côtez des voiles de fin lin, qui étoient en partie d'un blanc éclattant, en partie de couleur de bleu céleste & d'hyacinthe. Ils étoient soutenus par des cordons de fin lin teints en écarlate, passez dans des anneaux d'ivoire, & attachez à des colonnes de marbre. Des lits d'or & d'argent étoient rangez en ordre sur un pavé de porphyre & de marbre blanc, qui étoit embelli de plusieurs figures avec une admirable variété. Ceux qui avoient été invitez à ce festin, buvoient dans des vases d'or, & les viandes étoient servies dans des bassins tous différens les uns des autres. On y présentoit aussi du plus excellent vin, & en grande abondance, comme il étoit digne de la magnificence royale. On ne forçoit point de boire ceux qui ne le vouloient pas. Le Roi avoit ordonné qu'il y eût un des Grands de la Cour qui présidât à chaque table, afin que chacun eût la liberté de prendre ce qu'il lui plairoit. La reine Vasthi fit aussi un festin aux femmes dans le palais du Roi.

ESTHER. CHAP. I.

Le septiéme jour, lorsque le Roi étoit plus gai qu'à l'ordinaire, & dans la chaleur du vin qu'il avoit bû abondamment; il commanda à ses eunuques de faire venir devant lui la reine Vasthi avec le diadême sur la tête, pour faire voir sa rare beauté aux peuples, & aux premieres personnes de sa cour. Mais elle refusa d'obéir, & dédaigna de venir selon le commandement du Roi. Assuerus outré de ce refus, consulta les Sages qui étoient toujours près de sa personne selon la coutume, & par le conseil desquels il faisoit toutes choses, parce qu'ils sçavoient les loix & les ordonnances anciennes. Ils répondirent que la désobéissance de la Reine étoit d'un dangereux exemple pour toutes les femmes du royaume, qui apprendroient par-là à mépriser les commandements de leurs maris. Ils furent donc d'avis que le Roi, par un Edit solennel & irrévocable, ordonnât que la reine Vasthi ne parût plus devant lui, & qu'il mît la couronne sur la tête de quelque autre qui en seroit plus digne qu'elle. Leur conseil fut suivi, & l'Edit fut publié dans toute l'étendue des provinces de l'empire, afin que toutes les femmes tant des grands que des petits, rendissent à leurs maris l'honneur & l'obéissance qu'elles leur devoient.

Quelque temps après, lorsque la colere d'Assuérus fut appaisée, il se ressouvint de Vasthi. Mais comme l'Edit avoit la force d'une Loi des Perses & des Medes, qu'il n'étoit pas permis de violer; les officiers du Roi lui proposerent de faire amener à Suse les plus belles filles vierges qui se trouveroient dans toutes les provinces de l'empire, & de mettre à la place de Vasthi celle qui plairoit davantage à ses yeux. Cet avis plût au Roi, & il leur commanda de faire exécuter ce qu'ils lui avoient conseillé.

ESTHER. CHAP. I.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

Assuerus Roi de Perse . . . . . fit un festin magnifique à tous les Grands de sa Cour, à tous ses officiers, aux premiers d'entre les Perses & les Medes, & aux Gouverneurs des provinces, pour faire éclatter la gloire & les richesses de son empire, & pour montrer la grandeur de sa puissance. Ce festin, où le Roi lui-même étoit présent, fut continué pendant cent quatre-vingts jours. Vers le temps où il finissoit, le Roi invita tout le peuple de Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, à un festin qui dura sept jours. Il le donna dans le vestibule de son jardin, & du bois délicieux qui avoit été planté de la main des Rois.] Quoique le nombre des Seigneurs de Perse & de Médie, des Gouverneurs de Provinces, & des officiers de la Cour, fût très-grand; néanmoins rien ne nous empêche de penser qu'ils étoient tous admis chaque jour au festin du

ESTHER. CHAP. I.

Roi; & cette multitude de tables servies avec autant de délicatesse que d'abondance, faisoit éclatter la magnificence & les richesses de ce Monarque.

Mais il n'est pas aussi aisé de concevoir qu'Assuerus ait rassemblé chacun des sept derniers jours, *tous* les habitans de Suse, *depuis le plus grand jusqu'au plus petit*, dans le vestibule de son jardin. Quelqu'étendue qu'on donne à ce lieu, comment auroit-on pû y donner à manger dans un même jour à tous les habitans d'une grande ville, dont le nombre ne pouvoit pas aller à moins de trente ou quarante mille hommes ? Je ne parle pas des femmes, que la reine Vasthi traitoit dans les appartements du Palais. Il semble donc plus naturel de supposer que tout ce peuple avoit été distribué en sept classes, dont chacune, qui pouvoit être de cinq à six mille hommes, avoit son jour pour être du festin. C'est une conjecture que je laisse au jugement des lecteurs.

L'Ecriture parlant du *bois délicieux* d'Assuerus, dit qu'il *avoit été planté de la main des rois*. Les historiens profanes nous apprennent que les Rois de Perse se plaisoient beaucoup au jardinage, & à la culture des arbres. C'est encore aujourd'hui, à ce qu'on assure, le goût dominant en Perse, où l'on aime les jardins plantés d'arbres fruitiers ou de futaie.

[*Ceux qui avoient été invités à ce festin, buvoient dans des vases d'or . . . on ne forçoit point de boire ceux qui ne le vouloient pas. Le Roi avoit ordonné qu'il y eût un des Grands de la Cour, qui présidât à chaque table, afin que chacun eût la liberté de prendre ce qu'il lui plairoit.*] C'étoit un usage ordinaire chez les anciens, qu'il y

eût un Roi du festin, qui y présidoit, & qui donnoit ordre à tout. Les convives étoient obligés de lui obéir, & de boire tout autant de fois qu'il l'ordonnoit. Mais ces régles n'étoient gueres que pour les festins de débauche. Parmi les honnêtes gens, & entre amis, chacun avoit toute liberté. Assuérus voulut que cela fût observé dans le festin qu'il donna à ses sujets; & ce fut pour laisser à tous les convives une entiere liberté, & pour empêcher la confusion & le désordre, qu'il établit un des Seigneurs de sa Cour, pour présider à chaque table.

Après ces petits éclaircissements, je dois aux lecteurs quelques réflexions sur la magnificence & sur la durée de ce festin d'Assuérus, & principalement sur ce qui en fut le motif. C'étoit, dit le texte sacré, *pour faire éclatter la gloire & les richesses de son empire, & pour montrer la grandeur de sa puissance.* Si l'on nous disoit qu'Assuérus ayant des trésors immenses, & voulant donner une preuve éclatante de son amour paternel pour ses peuples, fit faire dans tous ses Etats de grandes largesses à toutes les personnes mal-aisées; ou qu'il remit pour plusieurs années une partie considérable des tributs qu'on avoit coutume de payer; nous verrions dans ce procédé une grandeur d'ame au-dessus de tous les éloges, & l'un des plus beaux exemples qu'on pût proposer à tous les Souverains. Mais c'est un Roi, qui, dans la vûe de faire éclatter sa gloire & sa puissance; c'est-à-dire, par une sotte & ridicule vanité, épuise à pure perte ses trésors, pour donner durant six mois une féte à sa cour & à sa capitale, avec une magnificence dont on n'avoit point d'exemple. Tout ce

faste, & ces folles dépenses, régardées avec
ESTHER. CHAP. I. les yeux de la droite raison, & comparées avec ce qu'elle nous dit des devoirs d'un Roi, & des régles d'un sage gouvernement, ne sont dignes que de mépris. Le dernier & le plus misérable de tous les hommes, qui auroit autant d'or & d'argent qu'Assuérus, pourroit se signaler par de semblables exploits. Mais garder en toutes choses la modération, à l'exemple du grand Cyrus; regner avec justice, maintenir le bon ordre, réprimer les véxations, n'être appliqué qu'à chercher les moyens de rendre ses sujets heureux; c'est de quoi il n'y a que les grandes ames qui soient capables : c'est par-là qu'Assuérus pouvoit se montrer digne du thrône qu'il occupoit. S'il n'eût point eu la vaine réputation de richesses & de magnificence, il auroit joui de la gloire solide attachée à la vertu.

Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de blâmer dans ce Prince, la piété en fait une matiere d'édification, en élevant nos esprits à Dieu, dont les Rois de la terre sont les vives images. Envisageons dans la grandeur temporelle d'Assuérus la grandeur du Roi des rois, seule digne de nos admirations; dans ce festin profane, où toute une grande ville est invitée, un autre festin infiniment plus magnifique, où les peuples de toute la terre sont appellez; & dans cette variété étonnante de richesses & d'ornements, de marbre, de porphyre, d'or & d'argent, qui servoient à embellir le lieu du festin, une autre variété bien plus admirable de richesses spirituelles & divines, qui ornent la sainte Cité, & que le
Apoc. 21. 18. &c. Saint-Esprit dans l'Apocalypse représente sous la figure de l'or le plus pur, & des pierres

les plus précieuses. Ceux qui sont admis à ce festin, y sont nourris des mets les plus délicieux; & on leur y présente un vin excellent, mais sans forcer personne à boire ni à manger; parce que ce vin celeste & ce pain des anges n'est que pour ceux qui le desirent avec ardeur.

[*Le septiéme jour, lorsque le Roi étoit plus gai qu'à l'ordinaire, & dans la chaleur du vin qu'il avoit bû abondamment, il commanda à ses eunuques de faire venir devant lui la reine Vasthi, avec le diadême sur la tête, pour faire voir sa rare beauté aux peuples, & aux premieres personnes de sa Cour.*] C'est par-là que Dieu commence une œuvre, qui est le grand objet de cette histoire. La fantaisie d'un Prince, au milieu d'un festin où il a bû avec excès, est le premier anneau d'une chaîne d'événemens, qui paroîtront amenez par le hazard, ou produits par différentes vûes humaines; mais qui, par la conduite admirable de la Providence, aboutirout enfin à un événement principal, je veux dire à la conservation du peuple de Dieu, dans le moment même où sa perte paroissoit inévitable; afin qu'on reconnoisse la fermeté immuable des promesses divines, & l'inutilité des obstacles que les méchants y opposent.

Je m'en tiens à cette réfléxion générale, pour abbréger. Après celles qu'on a faites en différents endroits des volumes précédents, sur les voies secretes & infaillibles par lesquelles Dieu conduit toutes choses à l'accomplissement de ses desseins; je suis persuadé que le peu que je viens de dire est plus que suffisant pour rendre les lecteurs attentifs à observer avec des vûes de religion tout ce qui va se passer, pour rendre gloire à la sagesse & à la toute-puissance de Dieu.

ESTHER. CHAP. I.

[*Mais elle refusa d'obeir, & dédaigna de venir selon le commandement du Roi.*] Ce refus étoit fondé sur la loi du pays, qui ne permettoit pas aux femmes d'honneur de se laisser voir à des étrangers. Elle crut d'ailleurs qu'il n'étoit ni de sa dignité ni de sa modestie, de se donner en spectacle sur la fin d'un repas à une prodigieuse multitude de conviez, dont plusieurs avoient la tête échauffée par le vin. L'Ecriture semble dire qu'elle accompagna ce refus de quelque marque de mépris pour les ordres du Roi.

[*Mais comme l'Edit avoit la force d'une loi des Perses & des Medes, qu'il n'étoit pas permis de violer, &c.*] Voyez un exemple de ces sortes d'Edits irrévocables dans l'histoire de Daniel. Dan. 6. & tom. 7. de cet Abbrégé, liv. 8. ch. 12.

[*Les officiers du Roi lui proposerent de faire amener à Suse les plus belles filles vierges qui se trouveroient dans toutes les provinces de l'empire, & de mettre à la place de Vasthi celle qui plairoit davantage à ses yeux.*] Ce que l'on conseille ici à Assuérus, est encore en usage dans le royaume de Perse, au rapport des voyageurs. Les Rois ont ce qu'on appelle un haram : c'est le palais où logent leurs femmes, comme le sérail en Turquie. Il n'y entre que des vierges. Quand on en sçait quelqu'une parfaite en beauté, en quelque endroit que ce soit, on la demande pour le haram : & cela ne se refuse point.

Chardin, 6. vol. ch. 12.

CHAPITRE II.

Esther niéce de Mardochée est couronnée Reine. Mardochée découvre une conspiration de deux officiers contre la vie du Roi. Songe de Mardochée.

IL y avoit alors à Suse un Juif nommé Mardochée, qui avoit été transféré de Jerusalem, lorsque Nabuchodonosor roi de Babylone en avoit enlevé Jéchonias roi de Juda. Cet homme avoit une niéce, fille de son frere, nommée Esther. Elle avoit perdu son pere & sa mere, étant encore en bas âge ; & Mardochée avoit pris soin de son éducation, & l'avoit adoptée pour sa fille. Ch. 2. v. 5

Esther étoit d'une rare beauté ; & lorsqu'Assuerus, après avoir répudié la reine Vasthi, voulut se choisir une épouse parmi les plus belles personnes de son empire, Esther fut du nombre de celles qu'on amena dans le palais pour être présentées au Roi. Elles paroissoient devant lui, chacune à son rang, parées de tous les ornements qui pouvoient relever l'éclat de leur beauté : car il y avoit ordre de ne leur refuser aucune

ESTHER. CHAP. II.

An du monde 3490. 7e du régne d'Assuérus.

des choses qu'elles demandoient pour cela.

Le rang d'Esther étant venu, elle ne demanda rien pour se parer; mais elle se contenta de ce qu'on jugea à propos de lui donner. Elle fut conduite à la chambre du Roi. Ce Prince l'ayant vûe, l'aima plus que toutes les autres; il lui mit sur la tête le diadême royal, & la fit Reine à la place de Vasthi. Il fit un grand festin à tous les Seigneurs de sa Cour pour le mariage d'Esther: il diminua les impôts par toutes les provinces, & fit des présents dignes de la magnificence d'un grand Roi.

Esther n'avoit découvert à personne qu'elle étoit Juive; & elle avoit suivi en cela le conseil de Mardochée: car elle observoit tout ce qu'il lui ordonnoit; & elle lui étoit encore alors aussi soumise qu'elle avoit éte dans son enfance, lorsqu'il prenoit soin de l'élever.

Depuis qu'elle avoit été introduite dans le palais, Mardochée se tenoit tous les jours devant la porte, étant en peine pour Esther, & voulant sçavoir ce qui lui arriveroit. Ce fut alors qu'il découvrit la conspiration que deux officiers du palais avoient formée contre la vie du Roi. Il le fit sçavoir à Esther, qui en avertit le Roi, en lui nommant celui de

qui elle avoit reçû cet avis. On fit des recherches : les accusez furent convaincus, & condamnez à mort ; & le tout fut écrit par ordre d'Assuérus dans les Annales de son régne. Le Roi commanda à Mardochée de demeurer dans son palais ; & on lui fit quelques présents pour l'avis qu'il avoit donné.

Dès la seconde année du régne d'Assuérus, Mardochée avoit eu un songe, où il lui sembloit qu'il entendoit des voix, de grands bruits, & des tonnerres ; & que la terre trembloit, & étoit dans de violentes agitations. En même temps il vit paroître deux grands dragons, prêts à combattre l'un contre l'autre. Toutes les nations s'émurent aux cris qu'ils jetterent, & elles se disposerent à combattre contre la nation des justes. Ce jour fut un jour de ténébres, de périls, d'affliction, d'angoisses, & d'une grande épouvante sur la terre. La nation des justes, à la vûe des maux qui lui étoient préparez, étoit dans le trouble, se regardant comme destinée à la mort. Ils poussérent leurs cris vers Dieu, & au bruit de ces cris une petite fontaine devint un grand fleuve, & répandit une grande abondance d'eaux. La lumiere parut, & le soleil se leva ; & ceux qui étoient dans l'humiliation fu-

ESTHER. CHAP. II.

rent élevez, & ils dévorerent ceux qui paroissoient dans l'éclat. Depuis ce temps-là, cette vision demeura fortement imprimée dans l'esprit de Mardochée; & il avoit grande envie de sçavoir ce que ce songe pouvoit marquer, & ce que Dieu vouloit faire.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Il y avoit alors à Suse un Juif nommé Mardochée, qui avoit été transféré de Jerusalem, lorsque Nabuchodonosor roi de Babylone en avoit enlevé Jéchonias roi de Juda.*] Si le roi Assuérus est le même que Darius fils d'Hystaspe, comme nous le croyons après les meilleurs chronologistes, il faut supposer que Mardochée avoit été transféré de Jerusalem, n'étant encore qu'un petit enfant. Car depuis l'enlévement de Jechonias en 3405. jusqu'à la troisiéme année de Darius, il y a 80. ans. Mardochée ne pouvoit donc alors avoir moins de quatre-vingt deux ou trois ans. C'est un grand âge pour un homme qu'on va voir à la tête des affaires d'une puissante monarchie. Mais il n'est pas sans exemple qu'on ait à cet âge assez de santé, & assez de force de tête, pour soutenir le poids du gouvernement d'un Etat.

[*Elles paroissoient devant le Roi, chacune à son rang, parées de tous les ornements qui pouvoient relever l'éclat de leur beauté.*] La pluralité des femmes étoit en usage chez les Perses; & les Rois en avoient quelquefois jusqu'à trois & quatre cents, qui habitoient toutes dans des appartements séparez, sans aucune commu-

nication entre elles, & servies par des filles & par des eunuques. Tous ces appartements qui composoient le palais des femmes, étoient distinguez du palais du Roi, mais enfermés dans la même enceinte, & tellement disposez, qu'ils n'avoient aucune communication au dehors que par ce palais, qui étoit sur le devant. Entre les femmes il y en avoit une qui avoit la qualité de Reine, & qui portoit le diadême. Le Roi l'épousoit avec beaucoup de solennité. Les autres étoient épousées sans cérémonie, & par la seule habitation avec le Roi. Ainsi toutes les filles qu'on amena au palais d'Assuérus, après la disgrace de Vasthi, devinrent ses épouses : mais la seule Esther fut élevée à la dignité de Reine.

[*Le rang d'Esther étant venu, elle ne demanda rien pour se parer ; mais elle se contenta de ce qu'on jugea à propos de lui donner.*] C'étoit l'effet de sa modestie & de sa piété. Toutes les autres aspiroient à l'honneur de plaire au Roi : Esther ne trouvoit sa joie & son bonheur, comme elle le dira dans sa priere, qu'à plaire à Dieu. Et des filles chrétiennes, après un tel exemple, ne rougissent pas de la sotte vanité, qui les porte à relever par les parures les plus recherchées leur beauté vraie ou prétendue, souvent aux dépens de la modestie, & toujours au péril de causer de funestes chûtes. Si elles n'ont pas de honte d'être moins modestes & plus vaines qu'une fille Juive ; qu'elles rougissent du moins de se voir fort au dessous de ces filles Persannes, qui ne connoissoient pas Dieu. Car elles cherchoient à plaire à un grand Roi, par le desir d'avoir, en l'épousant, la principale place dans son cœur : au lieu que nos filles chrétiennes veulent plaire à tous, &

ESTHER. CHAP. II.

à ceux mêmes qu'elles dédaigneroient d'avoir pour époux. Je ne parle point des femmes mariées, dont les parures sont beaucoup plus criminelles, si elles s'y portent par d'autres vûes que d'obéir & de plaire à leurs maris. Mais je renvoie les unes & les autres à la régle que leur prescrit le prince des Apôtres : *Ne vous parez point au dehors, soit par la frisure des cheveux, soit par les ornements d'or, & par la beauté des habits : mais parez l'homme intérieur & invisible par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur, & ami de la paix ; ce qui est un précieux ornement aux yeux de Dieu.*

1 Pier. 3. 3.

[*Esther n'avoit découvert à personne qu'elle étoit Juive ; & elle avoit suivi en cela le conseil de Mardochée.*] Les Juifs étoient haïs & méprisez des autres nations, à cause de la singularité de leur culte & de leurs loix, & Mardochée craignoit qu'on n'eût moins de considération pour Esther, si l'on venoit à connoître son origine & sa religion ; ou que les Perses & les Medes n'en conçussent de la jalousie contre sa nation. En gardant là-dessus un parfait secret, *elle avoit suivi le conseil de Mardochée.* Mais ce n'étoit pas dans ce seul point qu'elle étoit docile à ses avis. Sa qualité de Reine de Perse n'avoit rien changé dans ses sentiments envers un oncle, qui lui tenoit lieu de pere, & dont elle connoissoit la sagesse & la piété. Les conseils des Mardochée étoient toujours pour elle des ordres, auxquels elle obéissoit avec la simplicité d'un enfant.

Mais comment cette princesse a-t-elle pû tenir sa naissance & sa religion long-temps cachées au milieu d'une cour infidelle, sans désobéir en quelque chose à la loi de Dieu, soit

en mangeant des viandes deffendues, ſoit en prenant part à un culte ſuperſtitieux de fauſſes divinités ? Ou, ſi elle eſt demeurée fidelle à Dieu, comment eſt-il poſſible que ſon ſecret n'ait pas été découvert ? C'eſt ſur quoi il n'a pas plû au Saint-Eſprit de ſatisfaire notre curioſité. Ainſi, ſans nous arrêter à des conjectures qui ne nous méneroient à rien, qu'il nous ſuffiſe de ſçavoir en général que Dieu n'a pas permis que ſa ſervante fût ſouillée par aucun péché contre ſa loi, puiſque dans ſa priere que nous rapporterons bien-tôt, elle le prend à témoin que, depuis qu'elle a été amenée dans le palais du Roi, elle ne s'eſt jamais réjouie que dans le Dieu d'Abraham : ce qu'elle ne pourroit dire avec vérité, ſi elle pouvoit ſe reprocher d'avoir tranſgreſſé ſa loi.

[*Dès la ſeconde année d'Aſſuérus, Mardochée avoit eu un ſonge.... depuis ce temps-là cette viſion demeura fortement imprimée dans ſon eſprit, & il avoit grande envie de ſçavoir ce que ce ſonge pouvoit ſignifier, & ce que Dieu vouloit faire.*] Ce ſonge fit une très-vive impreſſion ſur l'eſprit de Mardochée, qui comprit à l'heure même par le ſentiment intérieur que l'Eſprit de Dieu lui en donna, que ce n'étoit point un ſonge ordinaire, mais une viſion ſurnaturelle, qui lui marquoit quelque choſe de grand que Dieu devoit opérer. Dieu, pour exercer ſa foi, ne lui révéla point ſur le champ ce qu'il lui montroit ſous ces images : mais il voulut qu'elles demeuraſſent fortement imprimées dans ſa mémoire, en attendant l'heure où les événements devoient lui en developper le ſens. L'hiſtoire contenue dans les chapitres ſuivants nous en expliquera d'elle-même toutes les parties.

ESTHER. CHAP. III.

CHAPITRE III.

Aman favori d'Assuerus, en haine du refus que fait Mardochée de fléchir le genou devant lui, veut perdre les Juifs. Edit publié contre eux. Deuil de Mardochée. Embarras où se trouve Esther, & sa résolution.

VERS le temps que la conspiration des deux officiers du palais fut découverte, Assuérus éleva à une grande puissance un homme de la race d'Agag, nommé Aman, & il le fit asseoir sur un thrône au dessus de tous les Grands qui étoient près de sa personne. Tous les serviteurs du Roi qui étoient à la porte du palais, fléchissoient les genoux devant lui, & l'adoroient : car le Roi l'avoit ainsi ordonné. Le seul Mardochée refusoit de l'adorer ; & sur ce que les serviteurs du Roi lui en firent des reproches, il leur déclara qu'il étoit Juif ; & il ne parut nullement disposé à changer de résolution. Aman en ayant été averti, fut outré de dépit, & jura la perte de Mardochée & de tous les Juifs qui étoient dans les Etats d'Assuérus.

La

ESTHER. CHAP. III.

La douziéme année du regne de ce Prince, au premier mois, le sort fut jetté dans l'urne devant Aman, pour sçavoir en quel mois, & en quel jour on devoit faire tuer toute la nation Juive; & le sort tomba sur le douzieme mois. Aman alla donc trouver le Roi, à qui il dit: Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de vôtre royaume, qui a des loix & des cérémonies différentes de celles des autres, & qui méprise vos ordonnances. Vous sçavez combien il importe au bien de vôtre Etat de ne pas souffrir que la licence le rende encore plus insolent. Ordonnez, s'il vous plaît, qu'il périsse; & je m'engage à mettre dix mille talents dans le trésor de vôtre épargne. Le Roi tirant de son doigt l'anneau dont il scelloit ses ordres, le donna à Aman, en lui disant: Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez: pour ce qui est de ce peuple, faites ce qu'il vous plaira.

Le treiziéme jour du premier mois, appellé Nisan, l'Edit fut dressé au nom du Roi, affiché dans Suse, & envoyé dans toutes les provinces aux Satrapes, aux Gouverneurs & aux Juges. Il portoit qu'en un certain jour, qui étoit le treiziéme du douziéme mois appellé Adar, tous les Juifs, grands & petits,

ESTHER. CHAP. III.
femmes & enfants, qui étoient dans l'étendue de l'empire, seroient massacrez, & leurs biens mis au pillage.

Voici ce qu'on faisoit dire au roi Assuerus dans cet Edit: " Quoique je commandasse à tant de nations, & que j'eusse soumis tout l'Univers à mon Empire; je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance; mais j'ai gouverné mes sujets avec clemence & avec douceur; afin que passant leur vie doucement & sans aucune crainte, ils jouissent de la paix, qui est si desirée de tous les hommes.

" Or ayant demandé à ceux de mon Conseil de quelle maniere je pourrois accomplir ce dessein; l'un d'entre eux, élevé par sa sagesse & sa fidélité au dessus des autres, & le second après le Roi, nommé Aman, nous a donné avis qu'il y a un peuple dispersé dans toute la terre, qui se conduit par de nouvelles loix, & qui s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise les commandements des rois, & trouble la paix & l'union des peuples. C'est pourquoi nous ordonnons que tous ceux qu'Aman aura fait voir être de ce peuple, soient tuez par leurs ennemis avec leurs femmes & leurs enfants, le treiziéme jour du douziéme mois de

» cette année, ſans que perſonne en ait
» aucune compaſſion; afin que ces ſcélé-
» rats, deſcendant tous en un même
» jour dans le tombeau, rendent à no-
» tre Empire la paix qu'ils avoient trou-
» blée.

La nouvelle de ce cruel Edit répandit la conſternation parmi les Juifs. Mardochée déchira ſes habits, & parut dans la place du palais, vêtu d'un ſac, & la tête couverte de cendre, faiſant éclater par ſes cris l'amertume de ſon cœur. Il vint en pleurant juſqu'à la porte du palais: car il n'étoit pas permis d'entrer dans le palais du Roi, étant couvert d'un ſac. Eſther qui l'apprit, lui envoya un officier, pour lui demander quel étoit le ſujet de ſa douleur. Mardochée lui fit ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit; & lui envoyant une copie de l'Edit qu'Aman avoit ſurpris, il lui déclara qu'il falloit qu'elle allât trouver le Roi, & qu'elle intercédât pour ſon peuple. Eſther ſe trouva fort embarraſſée: car il y avoit une loi qui portoit que quiconque entreroit dans l'appartement du Roi ſans y avoir été appellé par ſon ordre, ſeroit mis à mort ſur le champ, à moins que le Roi, en ſigne de clémence, n'étendît vers lui ſon ſceptre d'or. Elle le fit dire à Mardochée; & elle ajoûta: Com-

ESTHER. CHAP. III.

a eu peur de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. C'est ce qui fait croire à plusieurs interpretes qu'Aman enyvré de sa bonne fortune, exigeoit des honneurs plus qu'humains, & qui ne sont dûs qu'à la Divinité. Mais il me semble que, sans avoir recours à cette conjecture, qui nous laisse ignorer quels étoient ces honneurs plus qu'humains qu'Aman se faisoit rendre, nous pouvons dire que Mardochée, en fléchissant les genoux devant ce superbe Amalécite, auroit cru blesser l'honneur & l'adoration qu'il devoit à Dieu; puisqu'il auroit violé le commandement que Dieu lui avoit fait en la personne de ses Péres, *de se souvenir toujours, & de n'oublier jamais*, qu'Amalec étoit ennemi du peuple de Dieu. Car selon la parole du prophéte Samuel à Saül, au sujet d'Agag à qui il avoit conservé la vie contre l'ordre du Seigneur, *c'est un crime d'idolatrie, que de ne vouloir pas obéir à Dieu.*

Cette délicatesse de conscience, & cette fermeté de Mardochée, est une belle leçon pour nous, si nous sçavons l'entendre. Le monde est, comme Amalec, un peuple réprouvé & abominable, que Dieu veut que nous regardions avec horreur; parce que de même qu'Amalec s'efforça de traverser le passage d'Israel dans la terre promise, le monde ne cherche qu'à détourner les serviteurs de Dieu du chemin qui conduit au Ciel. Notre haine contre un tel ennemi doit être irréconciliable. Heureux qui refuse constamment de fléchir le genou devant ce tyran. Heureux qui ne craint point de s'attirer sa haine & sa disgrace; & qui, avec le même courage que Mardochée, répond à ceux qui le

sollicitent à faire comme les autres, *je suis chrétien :* je ne dois rien à celui qui est mon ennemi déclaré, & que je ne pourrois cesser de haïr, sans devenir l'ennemi de Dieu. L'éclat qui l'environne ne m'éblouït point. Le monde élevé aux plus hautes dignitez, comblé d'honneurs & de richesses, &, si l'on veut, assis sur le thrône, est toujours monde, toujours opposé à Dieu, à Jesus-Christ, à son Evangile, & par conséquent toujours haïssable, toujours digne d'anathême, non à la vérité dans les personnes, auxquelles je dois l'amour, le respect & l'obéissance ; mais dans l'esprit qui les anime, & contre lequel je dois me déclarer hautement, si je ne veux être condamnê comme coupable de désobéissance à la loi de Dieu. Jac. 4. 4.

[*Le sort fut jetté devant Aman, pour sçavoir en quel mois & en quel jour on devoit faire tuer toute la Nation Juive.*] C'étoit la coutume des Perses, & de plusieurs autres Nations, de chercher à connoître par le moyen du sort, quels étoient les jours heureux ou malheureux pour l'exécution de leurs desseins. Les Romains, comme tout le monde sçait, se flattoient de pouvoir apprendre l'avenir par le vol, le chant & le manger des oiseaux, & par l'inspection des entrailles des victimes. Voyez les réflexions qu'on a faites ailleurs sur ces superstitions, & sur l'inquiéte curiosité de connoître l'avenir par de tels moyens. Tom. 1. chap 34. pag. 561

Si l'Ecriture a rangé ici les choses dans le même ordre qu'elles sont arrivées, Aman a tiré au sort le jour du massacre des Juifs, avant même que d'en avoir communiqué le projet au Roi. Tel est le caractere d'un Ministre qui a pris l'ascendant sur l'esprit de son Maître. Il

ESTHER. CHAP. III.

lui dérobe la connoissance des affaires ; ou ; s'il croit nécessaire de lui parler de quelques-unes, ce n'est qu'après avoir disposé toutes choses pour l'exécution : tant il se tient assuré d'emporter le consentement du Prince.

[*Il y a un peuple dispersé par toutes les Provinces de votre Royaume, qui a des loix & des cérémonies différentesde celles des autres, & qui méprise vos ordonnnnces. Vous sçavez combien il importe au bien de l'Etat de ne pas souffrir que la licence le rende encore plus insolent.*] Exemple mémorable des artifices que l'intérêt, l'injustice & la malignité mettent souvent en œuvre, pour indisposer les Princes contre leurs meilleurs & leurs plus fidelles sujets. Aman veut faire du Roi l'instrument de sa vengeance : mais il couvre habilement son injustice & sa cruauté, du prétexte du bien de l'Etat, de l'interêt du Roi, & de la sureté de sa personne. L'Empire, dit ce calomniateur, renferme dans son sein une multitude prodigieuse d'hommes étroitement unis ensemble par des loix & des dogmes de religion, auxquels ils sont opiniatrément attachés, au mépris des loix de l'Etat, & des ordonnances des Rois. De tels gens sont des ennemis très-dangereux, dont il faut penser efficacement à délivrer le Royaume. Autrement, on doit s'attendre que leur insolence croîtra par l'impunité : & vous sçavez de quelle conséquence il est de prévenir les moindres troubles.

[*Ordonnez, s'il vous plaît, qu'il périsse.*] Mais quel est le crime de ce peuple ? C'est ce qu'on ne dit point. On l'accuse d'une maniére vague, & sans produire aucun fait en preuve, d'être ennemi de l'Etat, & de mépriser les ordonnances du Souverain. On dit qu'il est à

craindre que la licence & l'impunité ne le rendent plus insolent. Cela seroit bon si ce peuple s'étoit soulevé en differens endroits du Royaume contre son Roi, ou si l'on avoit entendu les Juifs décrier le gouvernement, & souffler l'esprit de révolte parmi les peuples. Rien de tout cela n'est arrivé. Ils ne sont donc point coupables. Mais leur ennemi a juré leur perte : & quand la premiere attaque ne lui réussiroit pas ; il fera tant par ses intrigues & ses importunitez, il rebattra tant de fois les mêmes choses aux oreilles du Prince, qu'à la fin il sera crû, & les innocens condamnez, par ce qu'ils ne seront point admis à se justifier.

[*Et je m'engage à mettre dix mille talents dans le trésor de votre épargne.*] Par cette offre il écarte adroitement une difficulté qui pouvoit arrêter le Roi. On levoit de grands impôts sur les Juifs : & le Roi perdoit une partie de ses revenus, si on les exterminoit. Aman lui promet donc, par maniére de dédommagement, de mettre dans le trésor de l'épargne dix mille talents, somme exorbitante pour un particulier, mais qu'il se promettoit de pouvoir tirer de la dépouille des Juifs mémes qu'il vouloit perdre.

Trente millions, en mettant le talent à mille écus.

[*Le Roi tirant de son doigt l'anneau dont il scelloit ses ordres, le donna a Aman.*] Nous lisons dans l'histoire du patriarche Joseph, qu'après qu'il eut interprété les songes de Pharaon, & qu'il lui eut donné un conseil trés-sage pour le salut de l'Egypte, ce Roi tira son anneau de son doigt, & le mit au doigt de Joseph, en lui disant : *Je vous établis aujourd'hui sur toute l'Egypte.* C'étoit avec cet anneau qu'on imprimoit le sçeau royal à tous les Edits

Gen. 41. 41 & 42.

ESTHER. CHAP. III.

& à toutes les dépêches. Donner cet anneau à quelqu'un, c'étoit lui confier l'exercice de la suprême autorité. Aman, recevant l'anneau de la main d'Assuérus, avoit donc par-là tout pouvoir de sceller tel Edit, & en telle forme qu'il lui plairoit contre les Juifs.

[*Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez : & pour ce qui est de ce peuple, faites ce qu'il vous plaira.*] Aussi-tôt, l'Edit qui ordonne le massacre des Juifs, est dressé au nom du Roi, affiché dans la Capitale, & envoyé dans toutes les Provinces. La facilité & la paresse de ce Roi, qui n'examine rien, & qui ne voit que par les yeux de son favori, va faire périr des millions d'hommes en un moment. » Que les » Princes, dit M. Bossuet, doivent prendre » garde à ne se pas rendre aisément ! Aux » autres, la difficulté de l'exécution donne » lieu à de meilleurs conseils. Dans le Prince, » pour qui parler c'est faire, on ne peut com» prendre combien la facilité est détestable. » Il n'en coûte que trois mots à Assuérus, & » la peine de tirer son anneau de son doigt. » Par un si petit mouvement, des millions » d'innocens vont être égorgez, & leur en» nemi va s'enrichir de leurs dépouilles. Te» nez-vous donc ferme, ô Prince. Plus il vous » est facile d'exécuter vos desseins, plus vous » devez être difficile à vous laisser ébranler, » pour les prendre. Le Prince aisé à mener, » & trop prompt à se résoudre, perd tout. » Assuérus fut trop heureux de s'être ravisé, » & d'avoir pû révoquer ses ordres avant leur » exécution. Elle est ordinairement trop » prompte, & ne vous laisse que le repentir » d'avoir fait un mal irréparable. « L'empe-

Polit. Liv 4. Art. 1. Prop 10.

reur Théodose en sera un exemple mémorable pour tous les siécles, par l'arrêt sanglant qu'il prononça dans le premier mouvement de sa colére, contre les habitans de la ville de Thessalonique.

[*Je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance : mais j'ai gouverné mes sujets avec clémence & avec douceur, afin que passant leur vie doucement, & sans aucune crainte, ils jouissent de la paix, qui est si désirée de tous les hommes.*] Sentimens tout a fait dignes d'un Roi qui aime ses sujets ; qui se fait un devoir essentiel de ce qui est la fin du gouvernement politique, je veux dire de rendre les peuples heureux, en maintenant par tout le bon ordre, la sureté & la paix. Mais où conduit ce beau préambule ? A un excès inouï d'injustice & de cruauté. On condamne toute une nation à périr sur l'accusation d'un seul homme ; & on la condamne comme ennemie du Roi & de l'Etat, sans daigner seulement l'entendre ; sans ordonner aucune information, soit à la charge, soit à la décharge des accusez : c'est l'accusateur lui-même qui, abusant indignement de la confiance de son Prince, prononce & rédige le jugement comme il lui plaît, sous ce nom sacré. Sans autre vûe que de satisfaire son ressentiment contre un seul homme, mais sous le spécieux prétexte de la paix, que personne ne trouble, il va mettre le fer à la main d'une partie des sujets du Roi, pour égorger l'autre, & faire à l'état une plaie beaucoup plus sanglante que celle que pourroit causer la plus cruelle guerre.

Qu'il est difficile de bien gouverner ! C'est la réflexion d'un Empereur payen, habile & grand politique. » Quatre ou cinq hommes

Dioclétien Polit. Liv. A. 2. Prop.

» s'unissent, disoit-il, & se concertent pour
ESTHER. » tromper l'Empereur. Lui qui est enfermé
CHAP. » dans ses cabinets, ne sçait pas la vérité. Il ne
III. » peut sçavoir que ce que lui disent ces qua-
» tre ou cinq hommes qui l'approchent. Il met
» dans les charges des hommes incapables. Il
» en éloigne les gens de mérite. C'est ainsi
» qu'un bon Empereur, un Empereur vigi-
» lant, & qui prend garde à lui, est vendu:
» *Bonus, cautus, optimus venditur Imperator.*
» Oui sans doute, reprend M. Bossuet, quand
» il n'écoute que peu de personnes, & ne
» daigne pas s'informer de ce qui se passe.
» Le Prince doit tenir conseil avec très-peu
» de personnes: mais il ne doit pas renfermer
» dans ce petit nombre tous ceux qu'il écoute.
» Autrement, s'il arrivoit qu'il y eût de justes
» plaintes contre ses Conseillers, ou des cho-
» ses qu'ils ne sçussent pas, ou qu'ils résolussent
» de lui taire, il n'en sçauroit jamais rien.
Prop. 6. » Il faut que le Prince écoute & s'informe de
» toutes parts, s'il veut sçavoir la vérité; qu'il
» écoute, & remarque ce qui vient à lui; qu'il
» s'informe avec soin de ce qui n'y vient pas
» assez clairement; qu'il examine & pése tout
» dans une juste balance. Surtout, ô Prince,
» dit ce grand Evêque, prenez garde aux faux
Eccli. 10. 27. » rapports. *Plutôt un voleur*, dit le Sage, *que*
» *les discours d'un menteur.* Le menteur vous
» dérobe par ses artifices, le plus grand de
» tous les trésors, qui est la connoissance de
» la vérité; sans quoi vous ne sçauriez faire
» justice, ni aucun bon choix, ni en un mot
» aucun bien. Prenez garde que le menteur
» ne manque pas de préparer la voie aux ca-
» lomnies les plus noires par une démonstra-
» tion de zéle. Le remede souverain contre les

ESTHER. CHAP. III.

» faux rapports, eſt de les punir. Si vous voulez
» ſçavoir la vérité, qu'on ne vous mente pas
» impunément. Nul ne manque plus de reſpect
» pour vous, que celui qui oſe porter des
» menſonges & des calomnies à vos oreilles
» ſacrées. On ne ment pas aiſément à celui
» qui ſçait s'informer, & punir celui qui le
» trompe. O Prince, ſans ces précautions
» vos affaires pourront ſouffrir : mais quand
» votre puiſſance vous ſauveroit de ces maux,
» c'eſt pour vous le plus grand de tous les
» maux de faire ſouffrir les innocens, contre
» qui les méchantes langues vous auront irrité.

Comprenons par ces réflexions combien Aſſuérus entendoit peu les régles d'un bon & ſage gouvernement ; & à quelle extrémité de malheurs il expoſoit ſon Royaume par cette confiance aveugle qu'il avoit priſe en un ſeul homme.

[*Nous ordonnons que tous ceux qu'Aman aura fait voir être de ce peuple, ſoient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes & leurs enfans.*] Ce maſſacre ordonné par Aſſuérus, fait horreur, quand on voit qu'un Roi, qui eſt le pere & le protecteur de ſes ſujets, en devient par une vaine crainte l'ennemi & le meurtrier. Ce n'eſt point la vaſte étendue des terres, mais la multitude du peuple, qui fait toute la force d'un Etat. Un roi s'appauvrit lui-même, à proportion qu'il diminue le nombre de ſes ſujets. *La multitudes du peuple*, dit le Sage, *eſt la gloire d'un Roi ; & ſon petit nombre eſt la honte d'un Prince.* Prov. 14. 28.

Au reſte ſi nous jugeons de l'ordonnance de ce Roi par l'uſage qui s'obſerve encore aujourd'hui en Perſe, nous trouverons que cette maniére de procéder, qui nous paroît ſi ex-

ESTHER. CHAP. III. Chardin. to. 6. p. 288.

traordinaire selon nos mœurs, ne l'étoit point pour les Persans.

1°. Il n'y a en Perse que le Roi seul, qui puisse donner un arrêt de mort : & lorsque les informations faites contre un homme, soit dans la Capitale, soit dans les Provinces, vont à la mort, on les présente au Roi, qui décide de la vie du criminel.

2°. Il n'y a point en Perse d'exécuteur de la haute justice : mais l'accusé, qui est condamné à mort, est livré par le Juge à ses parties adverses, qui mettent le jugement à exécution. C'est ainsi que chez les Juifs, quand un homme coupable de blasphême étoit condamné à être lapidé, les témoins qui avoient déposé contre lui, lui jettoient les premiéres pierres.

Assuérus ayant donc prononcé que les Juifs étoient des ennemis publics, &, comme tels, dignes de mort; c'étoit une suite que l'exécution de cet arrêt fût confiée à ceux qui étoient leurs ennemis déclarez.

[*Mardochée déchira ses habits, & parut dans la place du Palais, vêtu d'un sac, & la tête couverte de cendre, faisant éclater par ses cris l'amertume de son cœur*, &c. jusqu'à ces mots, *quel étoit le sujet de sa douleur*.] On a déja remarqué plus d'une fois que les Orientaux, dans les grandes afflictions, déchiroient leurs habits, se revêtoient de sac, & se couvroient la tête de cendre. Mardochée pénétré de la plus amére douleur, à la vûe de la cruelle injustice qu'on faisoit à sa nation, prend toutes les marques qui convenoient à une situation si affligeante : & ne pouvant, dans cet habit de deuil, entrer dans la cour même du Palais; il se tenoit dans la place devant la porte, *faisant éclater par ses cris l'amertume de son cœur*,

afin que le Roi, qui ne manqueroit pas d'en être averti, fût touché de quelque pitié, lorsqu'il en apprendroit la cause. Mais c'étoit par la reine Esther que devoit venir le salut des Juifs, selon les desseins de la Providence; & c'est pourquoi elle fut instruite de tout avant le Roi; par ses filles & ses eunuques, qui s'intéressoient à la douleur de Mardochée, sçachant qu'il étoit oncle de la Reine, quoi que peut-être ils ne sçussent pas encore qu'il étoit Juif.

[*Mardochée lui déclara qu'il falloit qu'elle allât trouver le Roi, & qu'elle intercédât pour son peuple. Esther se trouva fort embarrassée: car il y avoit une loi, qui portoit que quiconque entreroit dans l'appartement du Roi, sans y avoir été appellé par son ordre, seroit mis à mort sur le champ, à moins que le Roi, en signe de clémence, n'étendît vers lui son sceptre d'or, &c.*] Les Rois de Perse se laissoient voir rarement: & c'est encore un usage commun parmi les Orientaux, qui croient qu'une telle réserve inspire aux sujets un plus profond respect pour leurs Souverains. L'Ecriture nous apprend ici que c'étoit chez les Perses un crime digne de mort, de paroître en la présence du Roi, sans y être appellé. Il logeoit dans un appartement magnifique, au fond duquel étoit un thrône tout brillant d'or & de pierreries. La deffense d'approcher de ce lieu sacré, étoit générale, & pour la Reine elle même, comme pour tous les autres. C'étoit le sujet de l'embarras d'Esther. *Comment oserai-je*, disoit-elle, *me présenter devant le Roi, puisqu'il y a déja trente jours qu'il ne m'a point fait appeller?*

C'est ainsi que ces Rois Orientaux, en se

tendant, comme ils font encore aujourd'hui, inaccessibles & presque invisibles à leurs sujets, prétendoient les faire trembler sous leur puissance. Mais est-ce-là le seul moyen de faire respecter l'autorité souveraine ? Est-ce même entre plusieurs autres, le plus sûr pour attacher les peuples à leurs Rois, & s'assurer de leur obéissance ? N'est-ce pas plutôt par un gouvernement modéré, sage, juste & raisonnable, qu'on les contient dans le devoir ? Un Roi qui demeure enveloppé dans sa grandeur, sans se laisser approcher de ses sujets, ne s'en fera jamais aimer : & qui n'en est point aimé, ne peut compter sur leur fidélité. C'est pour cela que les Etats despotiques, comme la Perse & l'Empire Ottoman, où il n'y a point d'autre loi que la volonté du souverain, sont sujets à de fréquentes révolutions. Des hommes nez libres, qui se voient traitez en esclaves, ne tiennent à rien : ils sont toujours prêts à changer de maîtres, persuadez que leur condition ne peut être pire, mais qu'elle peut devenir meilleure.

Les Rois sont en même tems les ministres & les images de Dieu. Ils le sont par la puissance, & par la bonté. Un Roi qui ne sçait, comme ceux dont nous parlons, que faire trembler les peuples sous sa puissance, n'est Roi qu'à demi. Il lui manque un trait essentiel de ressemblance avec le Roi des rois : c'est un fond de bonté, qui le rende accessible à ses sujets, disposé à écouter leurs prieres & leurs plaintes, & à soulager leur misére ; & toujours attentif à les secourir dans leurs besoins. Quiconque osoit approcher du thrône du Roi de Perse, sans être appellé, étoit sur le champ mis à mort. Où en serions-nous, si Dieu

nous traitoit de la sorte ? Mais parce qu'il est le modéle & la source de toute bonté, bien loin de nous éloigner par la terreur de sa puissance, il veut que nous ayons à toute heure la liberté de nous approcher avec confiance du thrône de sa Majesté, pour lui exposer nos besoins : il est toujours prêt à nous écouter : il nous invite, il nous commande de nous présenter à lui : il nous punit si nous le négligeons ; & ses bienfaits se répandent sur nous, à proportion de la liberté humble, respectueuse & soumise avec laquelle nous le prions. Où est le Prince de la terre qui se communique à ses sujets, comme Dieu se communique à sa créature ? Et quelle est la nation, si grande & si puissante qu'elle soit, qui puisse se vanter d'avoir des Rois qui s'approchent d'elle, & qui s'en laissent approcher, comme notre Dieu s'approche de nous, & se rend présent à toutes nos priéres ?

[*Mardochée lui renvoya l'officier avec cette réponse : Ne croyez pas qu'à cause que vous êtes dans la maison du Roi, vous serez la seule entre tous les Juifs, qui sauverez votre vie. Car si vous gardez le silence en cette occasion, Dieu trouvera d'autres moyens de sauver les Juifs ; & vous périrez, vous & la maison de votre pére. Et qui sçait si ce n'est pas pour cela même que vous avez été élevée sur le thrône, afin que vous puissiez nous servir en un temps comme celui-ci ?*] Vous vous flattez peut-être, parce que vous êtes dans le palais du Roi, que l'Edit qui condamne les Juifs à périr, ne vous regarde point. Craignez plutôt qu'il ne vous soit plus funeste, à vous & à la maison de votre pére, qu'à toute la Nation. C'est ici la cause de Dieu : j'ai une ferme foi qu'il ne manquera point à ses

ESTHER. CHAP. III.

promesses, & qu'il ne souffrira point que la nation Juive soit éteinte. Comme il est tout-puissant, il a en main une infinité de moyens de sauver son peuple, & de confondre nos ennemis. Mais il paroît que c'est de vous qu'il veut se servir pour cette grande œuvre. Le haut rang où il vous a élevée, demande que vous protégiez hautement l'innocence opprimée. Ne craignez point d'encourir l'indignation du Roi, en faisant votre devoir. Ne craignez que de déplaire à Dieu en y manquant. Dieu n'a pas besoin de vous : mais il veut bien vous associer en cette occasion à l'œuvre de sa Providence. Si vous lui refusez votre ministère, si la timidité vous ferme la bouche, le peuple de Dieu sera sauvé par une autre voie ; & vous, vous périrez pour n'avoir pas voulu vous prêter à l'exécution de ses desseins, & pour avoir préféré votre vie, votre repos, votre couronne, au salut de vos fréres.

Quelle foi dans ce bon Israélite ! Quelle leçon pour les chrétiens, & surtout pour ceux qui sont dans les grandes places ! Qu'il est funeste pour eux d'écouter une timide politique, dans les occasions où il s'agit de prendre les intérêts de Dieu, de l'Eglise, de la vérité & de la justice contre les entreprises des méchans ! Vous craignez, leur diroit Mardochée, de perdre quelques avantages temporels, en parlant : & vous ne pensez pas que vous vous perdez vous-mêmes, si par votre silence vous manquez de rendre à Dieu le service qu'il éxige de vous, & pour lequel il vous a placés où vous êtes. Sa cause triomphera certainement ; & vous, vous périrez pour l'avoir abandonnée.

[*Esther fit dire à Mardochée : Allez, assem-*

blez tous les Juifs qui sont dans Suse ; jeûnez tous pendant trois jours & trois nuits, & priez pour moi. Je jeûnerai de mon côté avec mes filles : Après cela j'irai trouver le Roi contre la loi qui le deffend. S'il faut périr, j'y suis résolue.] Comme cette Princesse desiroit sincérement de connoître ce que Dieu demandoit d'elle dans une conjonćture si périlleuse ; dès qu'elle l'a appris par le conseil de son oncle, elle ne balance pas un moment à prendre sa résolution, quelque chose qui en arrive. *S'il faut périr, j'y suis résolue.* Mais elle ne met point sa confiance en elle même. Elle attend tout de Dieu : c'est pourquoi elle a recours au jeûne & à la priére ; & elle demande que tout le peuple Juif s'y unisse, afin d'obtenir par ce moyen le secours de Dieu, & d'attirer sa bénédiction sur ce qu'elle alloit entreprendre pour le salut d'Israel.

CHAPITRE IV.

Prieres de Mardochée & d'Esther.

MARDOCHÉE s'en alla aussitôt, & fit tout ce qu'Esther lui avoit mandé. Il adressa sa priere au Seigneur, se souvenant de toutes ses merveilles, & il lui dit : Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à vôtre pouvoir ; & nul ne peut résister à vôtre volonté, si vous avez résolu de Esth. 13. 8.

ESTHER. CHAP. IV.

ſauver Iſrael. Vous êtes le Créateur & le Seigneur de toutes choſes, & nul ne peut réſiſter à vôtre Majeſté. Tout vous eſt connu ; & vous ſçavez que, ſi j'ai refuſé d'adorer le ſuperbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris, ni par aucun deſir de gloire : car je ſerois prêt à baiſer avec joie les traces même de ſes pieds pour le ſalut d'Iſrael. Mais j'ai eu peur de transférer à un homme l'honneur qui n'eſt dû qu'à mon Dieu. Maintenant donc, Seigneur Dieu d'Abraham, ayez pitié de vôtre peuple : car vous voyez que nos ennemis ont réſolu de nous perdre, & d'exterminer vôtre héritage. Ne mépriſez pas ce peuple que vous vous êtes acquis en le rachetant de l'Egypte. Exaucez ma priére ; changez nôtre triſteſſe en joie ; conſervez-nous la vie, afin que nous continuïons de louer vôtre ſaint Nom ; & ne fermez pas la bouche au [ſeul] peuple [du monde] qui vous loue. Tout Iſrael pouſſa auſſi des cris vers le Seigneur, & le pria dans un même eſprit : car ils ſe voyoient à la veille d'une mort certaine.

Eſth. 14. Eſther de ſon côté, effrayée du péril où étoit ſa nation, quitta ſes habits de reine, & prit un habit de deüil : au lieu de parfums, elle ſe couvrit la tête de

poussiére & de cendre ; & elle affligea son corps par les jeûnes. En cet état, elle fit cette priére à Dieu : Mon Seigneur, qui êtes seul nôtre Roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis : car c'est de vous seul que j'attends quelque secours. Mon pére m'a appris, Seigneur, que vous avez choisi Israel entre tous les peuples, pour être à jamais vôtre héritage. Vous leur avez fait tout le bien que vous leur aviez promis : mais nous avons péché devant vous ; & c'est pour cela que vous nous avez livrez à nos ennemis. Seigneur, vous êtes juste. Mais maintenant, ils ne se contentent pas de nous opprimer par un dur esclavage : ils veulent encore anéantir vos promesses ; & attribuant la force de leur bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, & éteindre la gloire de vôtre temple & de vôtre autel, afin qu'on publie par tout la puissance de leurs idoles. Tournez, Seigneur, leurs mauvais desseins contre eux-mêmes, & perdez celui qui a commencé à nous faire sentir sa cruauté. Montrez-vous à nous dans le temps de nôtre affliction : donnez-moi de la fermeté & de la confiance : mettez dans ma bouche des paroles de sagesse, lors-

ESTHER. CHAP. IV.

que je paroîtrai devant ce lion. Changez-lui le cœur, & inspirez-lui de la haine contre nôtre ennemi, afin qu'il périsse, lui & tous ceux qui conspirent avec lui contre nous. Délivrez-nous par votre puissante main, & secourez-moi, Seigneur, vous qui êtes mon unique ressource. Vous connoissez toutes choses, & vous sçavez que je hais la gloire des injustes, & que je déteste le lit des incirconcis & des étrangers. Vous sçavez la nécessité où je me trouve, & qu'aux jours où je parois dans la magnificence & dans l'éclat, j'ai en abomination la marque de ma grandeur que je porte sur ma tête; que je la regarde avec horreur comme le linge le plus souillé; que je ne la porte jamais dans les jours de mon silence; & qu'enfin depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, vôtre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham. Dieu tout-puissant, écoutez la voix de ceux qui n'ont d'espérance qu'en vous.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

I [*Mardochée adressa sa priere au Seigneur, se souvenant de toutes ses merveilles; & il lui dit: Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir; & nul ne peut résister à votre volonté, si vous avez*

résolu de sauver Israel. Vous êtes le Créateur & le Seigneur de toutes choses ; & nul ne peut résister à votre Majesté.] Un des caracteres de la priere, est une grande confiance qu'on obtiendra de la bonté de Dieu ce qu'on lui demande : & c'est afin de s'exciter à cette confiance, que Mardochée se rappelle le souvenir des merveilles de Dieu en faveur des Israélites. Il voit ses freres & lui dans le péril le plus pressant où ils aient jamais été. Leur ennemi, qui s'est acquis un empire absolu sur l'esprit du Roi, a juré leur perte. Tout se dispose pour l'exécution d'un Edit qui les condamne tous à la mort ; qu'Aman lui même a dressé ; que la plus cruelle vengeance a dicté, & qui, selon les regles ordiuaires, est irrévocable. Si l'on oppose ici hommes à hommes, tout est désespéré pour les Juifs. Que peuvent-ils par leurs propres forces pour se garantir de la mort ? Et quelle puissance sur la terre prendra leur défense contre le plus grand Roi du monde ? Mais ce peuple que le roi de Perse veut exterminer, est sous la protection du Dieu tout-puissant, & du roi du ciel & de la terre. C'est le même peuple que Dieu a tiré de l'Egypte par de grands prodiges ; qu'il a nourri dans le desert, & établi dans la terre promise ; & qu'il regarde comme son bien, & comme son heritage. Qui pourra donc nuire à ce peuple, si Dieu se déclare pour lui ? S'il a résolu de sauver Israel, toutes les créatures ensemble ne peuvent ni empêcher ni retarder l'effet de sa volonté. *Car il est le Roi tout-puissant, le Créateur & le Seigneur de toutes choses : tout est soumis à son pouvoir ; & nul ne peut résister à sa majesté.* La foi de cette vérité, qui soutenoit Mardochée dans l'extrême péril où

ESTHER. CHAP. IV.

il se voyoit avec tout son peuple, est aussi ce qui doit soutenir & fortifier les Chrétiens au milieu des dangers où se trouve quelquefois l'Eglise, & dans ceux auxquels chacun d'eux est exposé par la malice des ennemis de leur salut. S'ils n'avoient point d'autre ressource qu'eux-mêmes, leur perte seroit assurée. Car
Eph. 6. 12. ils ont *à combattre, non contre des hommes de chair & de sang, mais contre les principautez & les puissances, contre les princes de ce monde; c'est-à-dire, de ce siécle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air.* Mais leur force est dans le Dieu tout-puissant : leur sureté est dans la confiance en lui, & dans une ferme attente de son secours. Ils ne peuvent rien par eux-mêmes : mais ils peuvent tout dans celui qui les protége, & qui les fortifie; parce qu'il est *le Roi tout-puissant, le Créateur & le Seigneur de toutes choses : tout est soumis à son pouvoir; & nul ne peut résister à sa majesté :* quelques efforts que fassent les puissances de l'enfer pour traverser ses desseins, aucun de ceux qu'il a *résolu* de toute éternité *de sauver* par son Fils, ne périra. Aussi Jesus-Christ assure que *ses brebis* (c'est ainsi qu'il appelle les Elûs) *entendent sa voix; qu'il les connoît; & qu'elles le suivent; qu'il leur donne la vie éternelle; qu'elles ne périront jamais, & que qui que soit ne les lui arrachera d'entre les mains;* parce qu'elles sont sous la garde du Tout-puissant. *Mon Pere qui me les a données*, ajoute-t-il, *est plus grand que toutes choses**; *& personne ne*

* Selon la Vulgate, *ce que mon Pere m'a donné*, c'est-à dire, la Divinité, *est plus grand que toutes choses :* & c'est par la puissance de ma Divinité que je sauverai mes brebis, & que j'empêcherai qu'elles ne soient arrachées de mes mains, ni des mains de mon Pere.

sçauroit

sçauroit les arracher des mains de mon Pere. Elles sont données à Jesus-Christ, comme au Chef des Prédestinez, pour participer à sa justice dans la vie présente, & à sa gloire dans la vie future : & c'est par la puissance infinie que le Pere communique à son Fils dans sa génération éternelle, qu'elles demeurent inviolablement unies à Dieu, sans que les bêtes cruelles qui cherchent à les dévorer, puissent les arracher de ses mains.

ESTHER. CHAP. IV.

C'est pourquoi S. Paul parlant au nom & en la personne des Elûs, de *ceux qui sont appellez,* comme il le dit, *selon le décret de Dieu pour être saints,* ne craint pas de dire que rien au monde ne pourra jamais empêcher l'effet de la bonne volonté de Dieu sur eux. « Qui » nous séparera de l'amour de Jesus-Christ ? » Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la » persécution, ou la faim, ou la nudité, ou » les périls, ou le glaive ? Mais parmi tous » les maux [qu'on nous fait souffrir] nous » demeurons victorieux par [la vertu de] celui qui nous a aimez. Car je suis assuré que » ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les » principautez, ni les vertus, ni les choses » présentes, ni les futures, ni la puissance » [des hommes] ni tout ce qu'il y a de plus » haut, ou de plus profond, ni aucune autre » créature, ne pourra jamais nous séparer de » l'amour de Dieu, qui est [fondé] en Jesus-Christ notre Seigneur. »

Rom. 8. 28.

La même puissance de Dieu qui protége & sauve les Elûs, protége aussi l'Eglise ; & Jesus-Christ a promis que *les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* L'un est une suite de l'autre. Car c'est principalement pour les

Mat. 16. 18.

ESTHER. CHAP. IV.

ment, un peuple qui fait gloire de n'adorer & de ne servir que lui ? Combien une priere si pleine de foi convient-elle mieux encore dans la bouche des Chrétiens, que dans celle de Mardochée, sur-tout en des temps d'affliction, d'obscurcissement, de persécution ! Car quoiqu'il y ait des promesses qui assurent à l'Eglise une perpétuelle durée, malgré les efforts de ses ennemis conjurez ; néanmoins l'accomplissement de ces promesses, & la délivrance de l'Eglise, sont liez dans les desseins de la Providence avec les prieres, les humiliations, & les œuvres de pénitence de ses fidelles enfans. Elle ne périra point certainement : mais Dieu veut que ce soient nos prieres & nos larmes qui éloignent les périls dont elle est menacée : & c'est pourquoi il y aura toujours dans cette Eglise des Mardochées & des Esthers, qui gémiront sur ses maux ; qui s'affligeront amérement de ses affoiblissemens & de ses pertes, des troubles & des divisions qui l'agitent, des ravages de l'erreur, des progrès de l'irréligion, & de la corruption des mœurs ; qui conjureront le Dieu d'Israel d'avoir pitié d'un peuple qu'il s'est acquis, en le rachetant de la servitude par le sang de son Fils ; qui est son bien propre & son héritage ; chez qui il est adoré en esprit & en vérité ; & qui seul est en possession de la vérité & de la charité. Heureux ceux qui joignent leurs larmes à celles de ces vrais Israélites ! Le peuple Juif ne s'est vû qu'une fois à la veille d'être exterminé. Combien de fois l'Eglise Chrétienne a-t-elle été battue des plus violentes tempêtes, qui l'auroient fait périr, si Jesus-Christ sollicité par ses disciples, n'eût commandé aux vents & à la mer, & ne lui eût

rendu le calme ? Mais ce calme ordinairement n'eſt pas de longue durée. Les périls ſe ſuivent de près, & nous avertiſſent qu'il faut toujours prier ; mais qu'il y a des temps d'agitation & d'épreuve, où il le faut faire avec un redoublement d'inſtance & de ferveur.

ESTHER. CHAP. IV.

[*Eſther fit cette priere à Dieu : Mon Seigneur, qui êtes ſeul notre Roi, aſſiſtez-moi dans l'abandon où je ſuis : car c'eſt de vous ſeul que j'attends quelque ſecours.*] Cette Reine ſi puiſſante commence par s'humilier profondément en la préſence de celui qui eſt *le ſeul Roi*, & devant qui les plus grands potentats ſont moins que ne ſont devant eux les derniers de leurs ſujets. Pleine du ſentiment de ſa baſſeſſe & de ſa pauvreté, & ſe regardant comme une perſonne abandonnée & ſans reſſource du côté des hommes, ſon cœur ſe tourne vers Dieu ; & elle lui proteſte que c'eſt de lui ſeul qu'elle attend quelque ſecours. Diſpoſition admirable, & qui peut tout obtenir de la bonté de Dieu. Car rien ne lui eſt ſi agréable que la priere de l'humble & du pauvre : & c'eſt celle-là ſeule qu'il exauce. « Ce pauvre, dit S. Auguſtin, » eſt un mendiant qui ne s'attribue rien à lui-» même ; qui attend tout de la miſéricorde de » Dieu ; qui crie à la porte de ſon maître ; » qui frappe afin qu'on lui ouvre ; qui eſt tout » nud & tremblant de froid, & qui demande » quelque vêtement ; qui tient les yeux baiſ-» ſés en terre, & qui ſe frappe la poitrine. » C'eſt ce mendiant, c'eſt ce pauvre, c'eſt ce » cœur humble que Dieu exauce. »

Auguſt. enarr. ſur le Pſ. 106. n. 14.

[*Mon pere m'a appris, Seigneur, que vous avez choiſi Iſrael entre tous les peuples, pour être à jamais votre héritage. Vous leur avez fait tout le bien que vous leur aviez promis : mais nous*

ESTHER. CHAP. IV.

avons péché devant vous ; & c'est pour cela que vous nous avez livrés à nos ennemis. Seigneur, vous êtes juste.] Mardochée s'est excité à la confiance par la vûe de ce que Dieu avoit fait en faveur d'Israel, & des preuves éclatantes qu'il lui avoit données de sa bonté. Esther fait usage de cette même vûe, jointe à celle de l'ingratitude & des infidélitez de son peuple, pour s'humilier & se confondre devant Dieu, & pour rendre hommage à sa justice, par l'aveu sincere des crimes qui ont mérité le châtiment dont il le punit. Elle se met elle-même au nombre de ceux qui ont irrité Dieu: *Nous avons péché devant vous ; & c'est pour cela que vous nous avez livrés à nos ennemis.* Dans les afflictions publiques les Saints ont toujours reconnu par un aveu également humble & sincere, qu'ils étoient pécheurs, & que c'étoient leurs péchez qui leur avoient attiré ces maux. Voyez la réflexion que nous avons faite sur un endroit de la priere de Daniel, semblable à celui-ci. Tom. 7. liv. 8. c. 13.

[*Perdez celui qui a commencé à nous faire sentir sa cruauté.*] Selon le grec, *faites un exemple de celui qui a commencé, &c.* Elle prie Dieu qu'il fasse éclater aux yeux de toute la Perse sa justice & sa puissance dans la personne du superbe Aman; & qu'en tournant contre lui-même ses mauvais desseins, il lui fasse souffrir le traitement qu'il mérite. Nous avons dit ailleurs en quel sens on doit entendre ces expressions, par lesquelles ils semble que les Saints de l'Ancien Testament souhaitoient du mal à leurs ennemis. Tom. 5. liv. 4. c. 20.

[*Donnez-moi de la fermeté & de la confiance & mettez dans ma bouche des paroles de sagesse, lorsque je paroîtrai devant ce lion.*] Ce lion est

Assuérus, dont la colere étoit redoutable comme la fureur du lion. Judith, avant que d'aller trouver Holoferne, avoit demandé de même que Dieu lui donnât le courage & la force, & qu'il lui mît les paroles dans la bouche. Ces deux saintes femmes n'entendent point par-là que Dieu leur prescrive simplement ce qu'elles doivent dire, à peu près comme font les Rois dans les instructions qu'ils donnent à leurs ambassadeurs : c'est ainsi que l'Ecriture parlant de cette femme que Joab fit venir de Thecua, pour solliciter auprès de David le retour d'Absalom, dit que ce Général *lui mit les paroles dans la bouche*. Ces expressions ont ici un sens plus exact & plus littéral. Esther remplie des mêmes sentiments que Judith sur la dépendance de la créature à l'égard de Dieu, lui demande qu'il éclaire son esprit, & qu'il conduise sa langue, afin qu'elle ne profere que des paroles pleines de sagesse.

Saint Augustin, à la fin de son excellent ouvrage *de la Doctrine Chrétienne*, propose à ceux qui sont chargez de dispenser la parole de Dieu, l'exemple de cette priere d'Esther. Il les exhorte à n'entreprendre jamais de parler de Dieu, soit de vive voix, soit par écrit, qu'ils ne le prient auparavant de *mettre dans leur bouche les paroles les plus propres* pour être utiles à ceux qu'ils instruisent. « Car si une » reine, ajoute ce Pere, a fait cette humble » priere à Dieu, lorsqu'elle devoit parler à » un roi pour le salut temporel de sa nation ; » combien plus est obligé de la faire celui qui » travaille par ses paroles & par ses écrits pour » le salut éternel des hommes ? »

[*Changez-lui le cœur, & inspirez-lui de la haine contre notre ennemi, afin qu'il périsse, lui*

ESTHER. CHAP. IV.

& tous ceux qui conspirent avec lui contre nous. Délivrez-nous par votre puissante main, & secourez-nous, Seigneur, vous qui êtes mon unique ressource.] A la lettre, *transférez son cœur à la haine de notre ennemi.* Esther a demandé à Dieu pour elle-même le courage pour se présenter au Roi, & la sagesse pour lui parler de la maniere la plus propre à le toucher. Mais elle sçait que les plus belles paroles ne pourront rien, si Dieu n'agit invisiblement sur le cœur de ce Prince, & ne le fait passer de l'affection & de la confiance aveugle qu'il a pour Aman, à la haine que meritent l'abus qu'il en fait, & les injustices dont il est coupable. Ce changement de sentiments & d'affection est en effet l'ouvrage de Dieu seul, de celui qui, selon l'Ecriture, *tient en sa main le cœur des rois, & qui l'incline à tout ce qu'il veut.* Il a le même empire sur le cœur de tous les hommes : mais le Saint-Esprit applique spécialement cette vérité aux rois, parce qu'il n'y a personne qui ait plus de besoin qu'eux qu'on l'en fasse souvenir. Un roi, à qui tout obéit, s'applaudit de son souverain pouvoir, & s'imagine être quelque chose au-dessus de l'homme. Mais qu'il sache qu'il est autant sous la dépendance de l'Etre suprême, que le dernier de ses sujets. Dieu fait de lui & par lui tout ce qu'il lui plaît; & ce roi, qui se flatte qu'au moindre signe tout plie sous sa volonté, est lui-même assujetti, sans qu'il y pense, à une volonté toute-puissante, à laquelle il ne lui est pas possible de se soustraire. Il a une certaine étendue de pouvoir sur les corps & sur les biens de ses sujets : mais il ne peut rien sur leurs esprits, & moins encore sur leurs volontez. Pour lui, il est, aussi bien que tous les autres hommes,

Prov. 21. 1.

sous la main du Seigneur, qui éclaire son esprit, selon qu'il lui plaît, ou le laisse dans ses ténébres; & qui gouvernant sa volonté, l'incline du côté qu'il veut, l'arrête, ou lui lâche la bride, la dirige, & applique son action aux objets qui sont dans l'ordre de ses desseins éternels. Que de preuves l'histoire sainte nous a fournies de ce pouvoir de Dieu sur les cœurs! On se souvient en particulier de la maniere dont il dissipa le conseil d'Achitophel; de l'élévation de Jehu sur le thrône; & de la pénitence des Ninivites à la prédication de Jonas.

Tom. 4. liv. 5. c. 11.
Tom. 5. liv. 6. c. 27.

Ce que la reine Esther demande ici au sujet d'Assuerus, que Dieu lui change le cœur, en le faisant passer de l'amour à la haine, est donc fondé sur la foi d'une vérité, à laquelle Mardochée vient de rendre témoignage en termes très-énergiques; c'est que Dieu est tout-puissant, & que toutes choses sont tellement assujetties a son souverain pouvoir, que rien ne peut mettre obstacle à l'exécution des decrets de sa volonté. Job l'avoit dit plusieurs siécles auparavant, presque dans les mêmes termes que Mardochée: *Je sçai*, mon Dieu, *que vous pouvez tout, & que rien ne peut mettre obstacle à vos desseins*. Toutes les Ecritures retentissent de cette vérité: & l'idée du pouvoir souverain & universel de Dieu est si profondément gravée dans tous les esprits, qu'on rend tous les jours hommage à sa toute-puissance pour des événements auxquels une infinité de volontez libres ont eu part. Combien de volontez libres concourent au gain d'une bataille, à la prise d'une ville, aux négociations & à la conclusion d'une paix? Au dehors tout paroît l'ouvrage des hommes. Une victoire

Job 42. 2.

ESTHER. CHAP. IV.

dépend du concert & de la ſubordination entre les commandants : elle dépend de l'obéiſſance, du courage & de l'intrépidité des ſoldats. Le deſir de la paix dans les puiſſances belligérantes eſt très-libre : les avances que chacune fait de ſon côté pour faciliter & accélérer la concluſion du traité, ne le ſont pas moins. Cependant les vainqueurs reconnoiſſent que la victoire eſt l'ouvrage du Dieu des armées : ils publient que c'eſt par la protection du Tout-puiſſant qu'ils ont deffait les troupes ennemies : ils lui en rendent, & lui en font rendre par-tout de ſolennelles actions de graces. Comme c'eſt à Dieu qu'ils ſe ſentent redevables des avantages remportez à la guerre ; c'eſt de lui auſſi qu'ils attendent la paix : c'eſt lui qu'ils prient d'en inſpirer le deſir à leurs ennemis : c'eſt à lui qu'ils en rendent graces après qu'elle eſt conclue.

Les lettres du Roi écrites aux Evêques de France durant la derniere guerre, ſont pleines de ces ſentiments ſi dignes d'un Roi très-Chrétien, & ſi conformes à ceux des rois ſes prédéceſſeurs. *A la vûe de tant de ſuccès*, dit ſa Majeſté dans une de ces lettres, *multipliez au-delà de mes eſpérances, je ne puis que redoubler les actions de graces qui en ſont dûes au Dieu des armées, & joindre mes prieres à celles de mes peuples & de mes alliez, pour qu'il daigne ſoutenir la juſtice de nos armes, juſqu'à ce qu'il veuille bien, en ſe montrant le Dieu de la paix, calmer, pour comble de ſes bienfaits, les troubles dont l'Europe eſt agitée.* Et comment ce Dieu de paix calmera-t-il les troubles de l'Europe ? Ce ſera, dit le Roi, en *inſpirant* aux ennemis de la France *le deſir* de la paix. *C'eſt à la divine Providence, qui* GOUVERNE LE COEUR *&*

Lett. du 8. Novembre 1745.

Lett. du 23. 1745.

les armes des souverains, à leur inspirer le desir de la paix .... c'est en elle que j'ai toujours mis mon espérance & mon recours.

ESTHER. CHAP. IV.

La tradition de cette doctrine remonte jusqu'aux premiers Princes Chrétiens. Elle a même une si étroite liaison avec l'idée de la divinité empreinte dans l'esprit de l'homme, qu'on en découvre par-tout des traces sensibles & lumineuses au milieu des ténébres du paganisme. Or si c'est Dieu qui fait gagner les batailles, ce ne peut être que parce qu'il est le maître des esprits & des cœurs des combattants. S'il inspire aux Princes qui sont en guerre, des pensées & des desirs de paix; c'est qu'il *gouverne leurs cœurs*, comme il gouverne *leurs armes*. Si c'est en sa Providence qu'à l'exemple de notre Monarque nous devons *toujours mettre notre espérance & notre recours*; c'est parce que, comme le dit Mardochée, *toutes choses sont soumises à son pouvoir, & que nul ne résiste à sa Majesté.*

Il n'en est donc pas du dogme de la toute-puissance de Dieu sur les cœurs, comme de certaines véritez, qui ne sont gueres connues que de ceux qui ont fait une étude profonde de la Religion. Celle-ci est dans l'esprit & dans la bouche de tout le monde: & les paroles de Mardochée, qui réunissent en abregé tout ce que l'Ecriture enseigne là dessus en mille manieres différentes, sont un langage commun, auquel toutes les oreilles chrétiennes sont accoutumées. L'Eglise Romaine, depuis plusieurs siécles, les chante à l'Introït de la Messe du 21. Dimanche après la Pentecôte, selon une ancienne Version, & d'une maniere qui leur donne une nouvelle force. *Seigneur, toutes choses sont soumises à votre volonté, & il n'y*

ESTHER. CHAP. IV.

à personne qui puisse lui résister. Car vous avez créé toutes choses, le ciel & la terre, & tout ce qui est enfermé sous le ciel : vous êtes le Seigneur de toutes choses. La raison pour laquelle l'Eglise, après l'Ecriture, reconnoît dans la volonté de Dieu ce pouvoir souverain, universel & efficace ; c'est qu'étant le *Créateur de toutes choses*, & des esprits comme des corps, la même volonté qui leur a donné & qui leur conserve l'être, leur donne aussi le mouvement & l'action.

De fidelles témoins ont cité, il y a plus de mille ans, la liturgie la plus commune alors dans l'Eglise Grecque, où l'on demandoit à Dieu qu'il *rende bons les méchants*, & qu'il *conserve les bons dans la piété* : & l'on y ajoutoit ces paroles tirées en substance de la priere de Mardochée : *Car vous pouvez tout, Seigneur, & rien ne vous contredit : vous sauvez quand vous voulez, & il n'y a personne qui résiste à votre volonté.* Ainsi, en nous renfermant ici dans ce qui a rapport à la justice chrétienne, & au salut éternel, nous devons regarder comme un point incontestable de la doctrine de l'Eglise, que c'est par sa volonté toute-puissante que Dieu *rend bons les méchants*, & qu'il *conserve les bons dans la piété*.

Petr. Diac. d. S. Fulg. de Incarn. & gr. Christi.

L'Eglise Catholique a un si grand desir de nous établir de plus en plus dans la foi de cette vérité, que, non contente de nous y rappeller dans presque toutes ses prieres, elle nous met tous les jours dans la bouche, & nous fait répéter jusqu'à trois fois avant la communion, cet acte d'humilité & de foi du Centenier, qui a mérité l'admiration du Fils de Dieu : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison : mais dites seulement une parole* (qu'

commandez d'un seul mot,) *& mon serviteur sera guéri.* Cet homme ne parloit que de la guérison du corps de son serviteur : mais l'Eglise, qui sçait que la puissance de Jesus-Christ n'est point bornée aux êtres matériels, lui dit par la bouche de chacun de ses enfants, *Seigneur .... dites seulement une parole, & mon ame sera guérie.* Par où elle déclare hautement qu'elle croit que Jesus-Christ guérit les maladies des ames, comme celles des corps, *par une seule parole ;* c'est-à-dire, par un seul acte de cette volonté toute-puissante, à laquelle, comme elle le dit après Mardochée, *il n'y a personne qui résiste.*

La grande maladie de notre ame est la cupidité ; c'est-à-dire, l'amour déréglé de nous-mêmes, & des créatures : & nul autre que Dieu ne peut nous en guérir. Les hommes peuvent bien essayer de nous convaincre combien nous nous dégradons & nous nous avilissons, en attachant notre cœur à tout autre objet qu'à celui qui est notre seul bien. Ils peuvent nous exhorter, nous presser de renoncer à la créature, & de chercher notre bonheur en Dieu. Mais tous leurs discours ne peuvent agir sur notre volonté, ni changer ses affections. Il faut, pour la guérir, que Jesus-Christ lui dise comme au lépreux, de cette voix puissante qui opere ce qu'elle dit, *Je le veux, soyez guéri.* En disant, *Je le veux,* il le fait : car pour faire, il n'a qu'à vouloir, sa puissance n'étant autre chose que sa volonté : *Cujus voluntas potentia.* S. Leon.

Voilà ce que nous devons croire & confesser avec l'Eglise, si nous prononçons du fond du cœur les paroles du Centenier : & c'est ce que croient en effet les fidelles qui

ESTHER. CHAP. IV.

les prononcent. Qu'on leur demande à tous, grands & petits, s'ils sont bien persuadez que Jesus-Christ n'est pas moins puissant pour guérir les maladies de leurs ames que celles de leurs corps, il n'y en a pas un qui ne réponde nettement qu'il le croit de tout son cœur. C'est par une suite de cette persuasion, que ceux d'entre eux qui ont le bonheur d'être guéris, rapportent à Dieu seul, comme au principe & à la source de tout bien, & leur guérison, & tout ce qui l'a préparée. C'est à lui seul qu'ils rendent graces pour les maux déja guéris : c'est lui qu'ils prient pour ceux qui restent à guérir. C'est de la vertu de son Esprit qu'ils attendent la conservation d'une santé toujours foible & chancelante. En un mot, ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes, ni le commencement, ni le progrès, ni l'affermissement de leur guérison : & s'ils espérent que la santé qu'ils ont recouvrée, se soutiendra jusqu'à la fin : leur confiance n'est point appuyée sur eux-mêmes, à Dieu ne plaise; mais sur la miséricorde & la puissance du souverain Médecin des ames.

Il est vrai (& c'est un article de la foi chrétienne & catholique, qu'on ne peut nier ni affoiblir sans être anathême) il est vrai, dis-je, que l'ame que Dieu guérit, coopere à cette guérison par un acte très-libre de sa volonté; ce qui ne se peut pas dire de la guérison du corps. *Dieu qui nous a créez sans nous*, dit S. Augustin, *ne nous justifie point sans nous.* Quand donc Dieu touche le cœur de l'homme par l'opération secrete de son Esprit, l'homme ne demeure pas sans action : il suit par un mouvement libre de sa volonté l'inspiration divine qui l'excite, qui la tourne vers Dieu, qui l'aide à sortir de l'état

Serm. 169. c. 11. Voyez Conc. Trid. sess. 6. c. 5.

du péché : mouvement si libre, que lorsqu'il reçoit ces salutaires inspirations, il a dans son libre arbitre un pouvoir très-réel de les rejetter. Il les suit parce qu'il le veut : il les rejetteroit s'il vouloit. J'ajouterois, comme je m'en suis expliqué plus d'une fois, que souvent il les rejette, si ce n'étoit qu'il s'agit ici des inspirations & des graces par lesquelles Dieu prépare & conduit efficacement l'ame à la guérison. Car puisqu'on suppose que ces graces ont tout leur effet, il seroit absurde de dire que la volonté les rejette. Hors cela, & en général, il est très-certain, & une triste expérience ne le confirme que trop, que nous résistons souvent aux saints mouvements que Dieu excite en nous, & que ces graces demeurent sans effet, par le refus que fait la volonté de les suivre.

Je reviens à la coopération du libre arbitre, & je dis avec les saints Peres & les théologiens, qu'elle ne donne aucune atteinte à la toute-puissance de Dieu sur la volonté; comme l'opération toute-puissante de Dieu ne blesse en rien le libre arbitre de la volonté de l'homme. Ces deux véritez, loin de se détruire, s'unissent & se soutiennent réciproquement, quoique le secret de cette union soit impénétrable à nos foibles lumieres. Nous sommes libres, & Dieu est tout-puissant. Ce qu'il veut *simplement*, dit S. Thomas, (& c'est de cette volonté qu'il s'agit) s'accomplit toujours : & il ne peut arriver que ce qu'il veut ainsi, mais que d'être accompli, *ni que l'effet de la volonté du Tout puissant soit empêché par la volonté d'aucune créature. Si nous ne croyons cela*, dit S. Augustin, *nous renversons le commencement de* Aug. Enchir. c. 96.

ESTHER. CHAP. IV.

notre confession de foi, où nous déclarons que nous croyons en Dieu le Pere tout-puissant.

Mais l'efficace toute-puissante de la volonté de Dieu, qui opere que ce qu'il veut sera, opere aussi qu'il sera de la maniere qui est proportionnée à la nature de la volonté humaine, dont il est le créateur. Elle est libre, & par conséquent elle conserve sous l'action de l'Etre suprême sa liberté toute entiere : & elle la conserve par un effet de la puissance même qui agit en elle, & qui la fait agir.

Tenons donc également à ces deux véritez par une foi simple, & ennemie de toute curiosité. On ne peut ni les voir séparément sans danger, ni les exclurre l'une par l'autre sans erreur. Les uns, en ne faisant attention qu'à la toute-puissance de Dieu dans l'œuvre du salut, courroient risque d'anéantir la coopération libre de la volonté de l'homme. Les autres, sous prétexte de soutenir les droits de la liberté humaine, perdroient de vûe l'empire souverain de Dieu sur les cœurs.

[*Vous connoissez toutes choses, & vous sçavez que je hais la gloire des injustes, & que je déteste le lit des incirconcis & des étrangers.*] Esther prend ici Dieu à témoin qu'elle *haïssoit la gloire des injustes*; que loin d'être éblouie de tout cet éclat d'une cour infidelle, elle n'en avoit que de l'horreur; & qu'elle *détestoit le lit des incirconcis*, marquant par-là le peu de cas qu'elle faisoit d'une couronne, qui étoit l'objet de l'ambition de tant d'autres personnes de son sexe. Comme elle ne tenoit qu'à la religion du vrai Dieu, elle eût mieux aimé, si la chose eût dépendu de son choix, partager la

lit d'un simple particulier de sa nation, avec qui elle auroit pû servir Dieu en toute liberté, que d'être la femme d'un puissant roi, qui adoroit de fausses divinitez.

ESTHER. CHAP. IV.

Comment donc, dira-t-on, cette princesse a-t-elle pû consentir à épouser Assuerus, incirconcis & étranger, & à s'exposer ainsi au risque d'abandonner le vrai Dieu, ou du moins de violer sa loi dans des points très-importants? En effet on a vû en différents endroits des volumes précédents, que les alliances avec les peuples étrangers & idolâtres, étoient regardées comme illicites, à cause du péril de l'idolatrie.

On peut répondre 1°. qu'Esther avoit été emmenée contre son gré dans le palais d'Assuerus; & qu'elle y avoit été forcée par la nécessité d'obéir à l'ordre du Roi, suivant un usage du pays, qui est encore en vigueur, comme nous l'avons dit. 2°. Comme la dessense de s'allier avec des étrangers n'avoit pas lieu, lorsque la personne étrangere embrassoit la vraie religion; elle pouvoit de même, suivant d'habiles interprêtes, admettre une exception, lorsqu'il y avoit tout sujet de croire que la personne Juive ne seroit point pervertie par l'infidelle; surtout si l'on pouvoit se promettre qu'il résulteroit de cette alliance un grand avantage pour la vraie religion, & pour le peuple de Dieu. Il ne paroît donc pas qu'Esther, qui suivoit en tout les avis de Mardochée, eût rien fait contre l'esprit de la Loi, en épousant Assuerus. D'ailleurs on ne peut douter, après ce qui a été dit dans le premier chapitre, qu'une Providence particuliere n'ait présidé à ce mariage,

ESTHER, CHAP. IV.

& qu'Esther, en cela comme dans tout le reste, n'ait agi par le mouvement de l'Esprit de Dieu. Mais il n'est pas moins vrai pour cela, que cette Princesse *détestoit le lit des incirconcis;* & qu'ayant épousé Assuerus dans la seule vûe d'obéir à Dieu, & d'être utile a son peuple, elle avoit par elle-même une grande aversion d'un tel mariage, qui l'attachoit à un Prince infidelle.

C'est ainsi que doivent penser les serviteurs de Dieu, qui ont des engagements dans le monde, parmi ce peuple étranger, qui ne connoît pas Jesus-Christ, & qui se gouverne par des maximes & des loix opposées à celles de l'Evangile. Ils ne peuvent pas toujours s'en séparer de corps, parce que c'est l'ordre de Dieu qui les y attache : mais il faut que leur cœur soit détaché de la corruption qui y régne; qu'ils *détestent* les plaisirs & les joies profanes, ausquels se livrent ces cœurs *incirconcis;* qu'ils haïssent leur *injustice* à l'égard de Dieu, à qui ils refusent de rendre la gloire qui lui est dûe; & à l'égard d'eux-mêmes, cherchant par un déplorable aveuglement leur bonheur dans ce qui les rend malheureux; & mettant leur gloire dans ce qui sera pour eux le sujet d'une éternelle confusion.

[*Vous sçavez la nécessité où je me trouve, & qu'aux jours où je parois dans la magnificence & dans l'éclat, j'ai en abomination la marque de ma grandeur que je porte sur ma tête; que je la regarde avec horreur comme le linge le plus souillé; que je ne la porte jamais dans les jours de mon silence.*] Les sentiments & la conduite, dont cette Princesse rend compte à Dieu dans cet endroit de sa priere, sont une excellente

regle pour toutes les femmes mariées. Esther, éloignée de tout sentiment de vanité, n'aimoit point l'éclat ni la magnificence. Le diadême, qui étoit la marque de sa grandeur, & les superbes ornements avec lesquels elle paroissoit aux jours de cérémonie, lui étoient en horreur : elle les regardoit comme le linge le plus souillé ; & elle en avoit autant de honte qu'une femme vaine qu'on obligeroit de se donner en spectacle, couverte des plus vils haillons. Elle n'avoit de goût que pour la modestie & la simplicité. Si elle eût été libre, elle auroit renoncé à toutes ces superfluitez, qui ne sont bonnes qu'à enfler le cœur, & qu'à inspirer aux femmes une folle estime d'elles-mêmes ; & elle se seroit réduite à ce qu'il y a de plus commun. Mais elle avoit un mari, à qui son devoir l'obligeoit de plaire & d'obéir : elle avoit un état, qui demandoit qu'elle fût distinguée des autres femmes par ses habits, comme elle l'étoit par sa dignité. Ainsi elle accordoit à la soumission & à la bienséance ce qu'elle ne pouvoit leur refuser sans sortir de l'ordre. Mais dans ses jours de retraite & de silence, où elle avoit toute liberté, elle se dédommageoit, en quittant les livrées de la vanité, de la violence que son cœur s'étoit faite pour s'en couvrir.

Saint Augustin écrivant à une Dame, qui, par un mouvement de dévotion mal entendue, avoit quitté contre la volonté de son mari, l'habit d'une femme mariée, pour s'habiller en veuve consacrée à Dieu, blâme hautement sa conduite, & lui donne sur cela des avis fort sages, en lui proposant l'exemple de la reine Esther. » Il ne vous étoit point permis, lui

Aug. Ep. 62.

ESTHER. CHAP. IV.

» dit-il, de rien changer sans la volonté de
» votre mari, dans la maniere dont les femmes
» de vôtre état s'habillent, puisque l'Ecriture
» ne nous prescrit rien sur un tel sujet. Elle
» dit bien qu'il faut que les femmes soient *ha-*
1. Tim. 2. 9. » *billées modestement*, & condamne *les orne-*
» *ments d'or, la frisure des cheveux*, & les au-
» tres choses par où les femmes ne cherchent
» qu'à satisfaire leur vanité, ou à relever leur
» beauté. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait
» une maniere de s'habiller propre à chaque
» état : & ces différences se peuvent observer,
» sans aller contre ce que les régles du christia-
» nisme nous prescrivent. Si donc votre mari
» ne trouvoit pas bon que vous changeassiez
» votre maniere ordinaire de vous habiller ;
» vous ne deviez pas vous opiniâtrer sur cela ;
» le retranchement que vous avez voulu faire
» n'étant point un bien, & la désobéissance
» étant très-certainement un mal. Vous au-
» riez mieux fait de chercher à plaire à vo-
» tre mari par la candeur & la simplicité de
» vos mœurs, que de le mécontenter par la
» couleur noire de votre habit : & il n'y a
» rien de plus mauvais sens que de s'élever
» d'orgueil contre son mari, sous prétexte de
» conserver l'humilité apparente d'un habit
» modeste. Vous n'aviez pas lieu de craindre
» qu'il vous obligeât à quelque parure peu
» modeste. Mais quand il vous auroit forcée
» par quelque mauvais traitement à passer en
» cela les bornes de la modestie chrétienne ;
» rien ne vous auroit empêchée de conserver
» un cœur humble sous des habits superbes &
» magnifiques. Ne voyons-nous pas que la
» reine Esther, qui faisoit une profession &

» exacte de craindre Dieu, de l'adorer & de
» le servir, n'en étoit pas moins soumise au
» Roi son mari, quoiqu'il n'adorât pas le
» Dieu qu'elle adoroit, & qu'il ne fût pas mê-
» me de son peuple ? Ne voyons-nous pas que
» dans l'extrémité du péril dont elle étoit me-
» nacée avec toute sa nation, qui étoit alors
» le peuple de Dieu, elle se para de ses habits
» royaux, qui ne lui étoient néanmoins que
« comme les plus pauvres haillons, comme
» elle proteste dans cette priere qu'elle fit à
» Dieu, prosternée devant sa souveraine Ma-
» jesté ?

[*Vous sçavez enfin que depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur Dieu d'Abraham.*] Cette pieuse Reine parlant au Seigneur, le nomme le Dieu d'Abraham, c'est-à-dire, le Dieu de ce Patriarche, qui avoit vécu comme étranger dans le monde, & toujours tenu son cœur élevé vers le ciel par la foi. Elle prend donc ce même Dieu à témoin qu'elle a aussi vécu au milieu de la Cour, depuis qu'elle y est entrée, comme si elle n'y avoit pas été, & qu'au lieu de mettre sa joie dans la pompe & la magnificence du siécle, elle ne s'étoit jamais réjouie que dans celui qui avoit fait toute la joie de ce pere des fidelles. Et nous, mon Dieu, qui sommes non seulement les enfants d'Abraham par la foi, mais encore les disciples & les freres de Jesus-Christ votre Fils, en qui Abraham a crû & esperé ; & qui, durant son séjour sur la terre, faisoit sa joie, sa nourriture & sa vie, d'obéir à votre volonté, & d'accomplir votre œuvre ; nous, au lieu de chercher dans vous seul, &

ESTHER. CHAP. IV.

dans la fidélité à vous servir, notre repos & notre bonheur, nous nous livrons à de vaines joies, qui nons couteront un jour des larmes éternelles & inutiles : nous faisons de notre exil notre patrie, & nous attachons notre cœur à de faux biens, qui ne peuvent nous rendre que malheureux, parce qu'ils nous séparent de vous, ô mon Dieu, qui êtes notre lumiere & notre vie. Détrompez-nous, Seigneur, & que l'onction de votre Esprit nous apprenne que nous ne pouvons goûter de véritable joie qu'en vous, & que notre bonheur consiste à nous attacher à vous, & notre sûreté à mettre en vous seul notre espérance.



CHAPITRE V.

Esther va trouver Assuérus, & l'invite à manger chez elle avec Aman. Résolution que prend celui-ci de faire pendre Mardochée.

LE troisiéme jour, Esther ayant quitté ses habits de deuil, se para de ses riches ornements; & après avoir de nouveau invoqué Dieu, qui est le maître & le Sauveur de tous, elle marcha vers l'appartement du Roi, appuyée sur une de ses filles, & suivie d'une autre qui portoit sa robbe traînante. Le Roi étoit alors assis sur son thrône, tout brillant d'or & de pierreries, avec un visage qui inspiroit la terreur. Lorsqu'il apperçût Esther qui venoit à lui sans avoir été mandée, il entra en colére. La Reine voyant son visage enflammé & ses yeux étincelants, s'évanoüit. Son teint vermeil se changea en une extrême pâleur, & elle laissa tomber sa tête sur la fille qui la soutenoit. En ce moment Dieu changea le cœur du Roi, & lui inspira de la douceur. Il descendit de son thrône & courut à elle; & la soutenant entre

ESTHER. CHAP. V.

ſes bras, il la careſſoit en lui diſant : Qu'avez-vous, Eſther ? Je ſuis votre frere : ne craignez rien ; vous ne mourrez point : ce n'eſt pas pour vous que cette loi a été faite. Venez & touchez mon ſceptre. Comme elle ne répondoit rien, il prit ſon ſceptre dont il la toucha, & lui dit en l'embraſſant : Pourquoi ne me parlez-vous point ? Eſther revenant un peu à elle, lui répondit : Seigneur, vous m'avez paru commme un ange de Dieu ; & l'éclat qui vous environne, a rempli mon cœur de trouble & de frayeur. Car vous êtes admirable, Seigneur ; & votre viſage eſt plein de graces & de majeſté. En diſant ces mots, elle s'évanoüit encore : ce qui jetta le Roi dans de nouvelles inquiétudes. Enfin la connoiſſance lui revint, & le Roi lui dit : Que ſouhaitez-vous, Eſther ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerois. Seigneur, lui répondit-elle, je vous ſupplie de venir aujourd'hui, s'il vous plaît, au feſtin que je vous ai préparé, & Aman avec vous. Le Roi dit auſſitôt : Qu'on appelle Aman ; & qu'il faſſe ce que la Reine deſire de lui. Le Roi & Aman ſe rendirent chez la Reine. Après le repas, le Roi voulut ſçavoir ce qu'elle ſouhaittoit de lui. Elle

pondit : Si j'ai trouvé grace devant le Roi, je le ſupplie inſtamment de revenir demain ici, & Aman avec lui. Alors je déclarerai au Roi ce que je ſouhaitte.

Aman s'en retourna tout joyeux de l'honneur qu'il venoit de recevoir. Au ſortir du palais, il rencontra Mardochée, qui étoit aſſis à la porte, & qui ne daigna pas même ſe lever pour lui faire honneur. Le dépit ſecret qu'il en eut réveilla ſa haine. Etant arrivé chez lui, il fit aſſembler ſes amis avec ſa femme Zarès ; & après leur avoir repréſenté ſes immenſes richeſſes, ſa nombreuſe famille, & ce haut point de grandeur où l'avoit élevé la faveur du Roi ;il ajouta : La Reine même n'en a point invité d'autre que moi, pour être du feſtin qu'elle a fait au Roi ; & je dois encore dîner demain chez elle avec le Roi. Cependant je compterai pour rien tous ces avantages, tant que je verrai le Juif Mardochée à la porte du palais. Sa femme & ſes amis lui répondirent : Donnez ordre qu'on dreſſe une potence fort haute ; & demandez au Roi demain au matin qu'il vous permette d'y faire pendre Mardochée. Ce conſeil lui plût, & il donna ordre auſſitôt qu'on préparât une potence haute de cinquante coudées.

ESTHER. CHAP. V.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Après avoir de nouveau invoqué Dieu, qui eſt le maître & le Sauveur de tous, &c.*] Eſther, pleine du même eſprit de piété que Judith, ne met ſa confiance, ni dans les charmes de ſa beauté, ni dans la richeſſe & la magnificence de ſes habits, mais uniquement dans le ſecours divin. Elle ne ſe contente pas d'avoir jeûné & prié durant trois jours. Le moment venu de paroître devant le Roi, elle éleve de nouveau ſon cœur à Dieu par une priere courte & fervente, & le conjure de montrer dans cette occaſion qu'il a l'empire ſouverain ſur les créatures, & qu'il ſauve de la main de leurs ennemis, & de la mort, tous ceux à qui il lui plaît d'accorder cette grace.

[*Lorſqu'il apperçut Eſther, qui venoit à lui ſans avoir été mandée, il entra en colere. La Reine voyant ſon viſage enflammé, & ſes yeux étincelants, s'évanoüit. Son teint vermeil ſe changea en une extrême pâleur, & elle laiſſa tomber ſa tête ſur la fille qui la ſoutenoit. En ce moment Dieu changea le cœur du Roi, & lui inſpira de la douceur.*] Saint Auguſtin écrivant contre Pélage & ſes Sectateurs, s'eſt ſervi de ce que l'Ecriture dit ici, que *Dieu changea le cœur* d'Aſſuérus, & lui *inſpira de la douceur*, pour confondre ces hérétiques, qui prétendoient que l'homme ne reçoit la grace de Dieu, qu'après qu'il s'eſt lui-même ſoumis à Dieu par un effet de ſa volonté libre. Car il eſt évident que Dieu opéra dans le cœur d'Aſſuérus le changement dont parle l'Ecriture, ſans que ce Prince infidelle eût jamais penſé à recourir à lui, & à

remettre volontairement son cœur en sa puissance.

Cet exemple est un de ceux où le Saint-Esprit nous a tracé l'image de l'œuvre merveilleuse & extraordinaire de sa grace dans la conversion de certains pécheurs, telle par exemple que celle de saint Paul. Selon le cours ordinaire de la Providence, la volonté de l'homme ne passe pas en un instant du mal au bien, ni du péché à la pénitence : ce changement ne s'opére qu'avec le temps, & après de grands combats de la volonté contre elle-méme. Mais Dieu, qui est souverainement libre dans la distribution de ses dons, répand, quand il lui plaît, sur un pécheur une abondance de lumiére & de grace, qui l'arrache tout d'un coup à la puissance des ténébres, & le soumet à la Vérité ; de même qu'il calma subitement le transport violent de la colere d'Assuérus, & inclina son cœur à la douceur. Si l'Ecriture ne s'en expliquoit, nous serions portez à croire que ce changement ne venoit que de l'évanouissement d'Esther. Il est vrai qu'il en fut l'occasion ; mais la véritable cause étoit l'action de Dieu sur le cœur de ce Roi. C'est ainsi que Dieu place souvent la conversion d'un homme à la suite de quelque chose qui frappe ses sens, ou son imagination, qui le surprend, qui l'humilie, qui l'afflige. Ce ne sont pas les impressions de ces objets, qui changent les dispositions de son cœur : une infinité d'autres, dont les sens sont frappez de même, ne sont pas pour cela convertis. Un impie, conduit a l'Eglise par le hazard, ou la complaisance, ou la curiosité, entend un sermon, d'où il sort pénétré d'une vive componction, qui fait couler de ses yeux un torrent

V. l'Hist. de la Conversion de M. Cha[illegible]au.

ESTHER. CHAP. V.

de larmes ; & de ce moment-là il entre dans les voies de la pénitence & du salut. Deux mille autres, dont les oreilles ont été frappées des mêmes vérités, s'en retournent tels qu'ils étoient en venant à l'Eglise. D'où vient un changement si subit dans celui-ci, si ce n'est de la main du Très-haut ? Il en est de même de ceux qui se convertissent à la suite, ou d'une lecture, ou de la vûe d'une personne morte, ou d'une perte, d'une disgrace, d'une maladie, ou d'une réflexion qui s'est présentée à l'esprit, & dont il a été vivement frappé. Aucun d'eux ne doit à ces différents moyens l'heureux changement qui se fait dans les sentiments & les inclinations de son cœur ; mais à l'opération divine, qui se cache sous ces voiles, & qui n'est vûe que par les yeux de la foi.

[*Esther revenant un peu à elle, lui répondit : Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu ; & l'eclat qui vous environne, a rempli mon cœur de trouble & de frayeur.*] Il étoit ordinaire aux Juifs, quand ils vouloient exprimer la haute idée qu'ils avoient de la sagesse, des lumieres, de la bonté, de l'équité, ou de quelqu'autre qualité eminente d'une personne, de la comparer à un Ange, comme voulant dire que cette personne avoit quelque chose en cela de plus qu'humain, & qui approchoit de la nature angelique. Miphiboseth
2. Rois 19.27. dit à David : *Pour vous, mon seigneur & mon roi, vous êtes comme un ange de Dieu ; faites tout cequ'il vous plaira.* La femme de Thecua, qui étoit venue parler à David du retour d'Ab-
2. Rois 14.17. salom, lui dit : *Le roi mon seigneur est comme un ange de Dieu, qui n'est sensible ni aux flatteries, ni aux plaintes,* & qui n'écoute que la

voix de la Justice. Et dans l'admiration où elle est de sa sagesse & de sa pénétration, elle lui dit encore : *Pour vous, mon seigneur & mon roi, vous êtes sage comme l'est un ange de Dieu, & vous pénétrez tout ce qui se fait sur la terre.* Nous disons de même de quelqu'un qu'*il a une piété d'ange*; ou que *c'est un ange pour la piété, l'esprit, la sagesse, la pureté.* C'est en suivant la maniere de parler familiere à sa nation, qu'Esther dit au roi Assuerus, qu'en voyant l'éclat de sa majesté, elle a cru voir un ange : & ce Roi a pu l'entendre, parce que, comme l'assurent quelques interpretes, l'existence des anges n'étoit point inconnue aux Perses, & à d'autres nations.

ESTHER. CHAP. V. Ibid. v. 20.

[*Seigneur, répondit-elle, je vous supplie de venir aujourd'hui, s'il vous plaît, au festin que je vous ai préparé, & Aman avec vous.*] On est étonné qu'Esther ne profite pas sur le champ de la disposition favorable où étoit le Roi, & de la parole qu'il venoit de lui donner, pour déclarer sans détour quelle grace elle avoit à lui demander. Mais nous avons déja dit que tout ceci étoit conduit par une providence particuliere : & la suite fera voir que le dessein de Dieu étoit de conduire Aman par degrez au dernier supplice auquel sa justice le condamnoit.

[*Au sortir du palais il rencontra Mardochée, qui étoit assis à la porte, & qui ne daigna pas même se lever pour lui faire honneur.*] A regarder les choses humainement, il semble que, dans l'extrême danger où étoit toute la nation Juive, la prudence demandoit que Mardochée se relâchât un peu de sa premiere fermeté, & qu'il essayât d'adoucir Aman par quelque marque extérieure de respect, plutôt que de l'irriter de

ESTHER. CHAP. V.

nouveau par des manieres qui pouvoient être prises pour une insulte. Mais souvenons-nous de ce que ce saint Israélite a dit à Dieu : *Tout vous est connu*, Seigneur ; *& vous sçavez que, si j'ai refusé d'adorer le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mepris, ni par un secret desir de gloire : car j'aurois été disposé à baiser avec joie les traces mêmes de ses pieds pour le salut d'Israel. Mais j'ai eu peur de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu.* C'étoit donc la seule crainte d'offenser Dieu, qui lui faisoit refuser à Aman ce que tous les autres lui rendoient par l'ordre du Roi. Or rien ne devoit l'emporter sur cette considération. Un vrai serviteur de Dieu ne connoît jamais aucune nécessité de manquer à ce qu'il doit à son souverain maître. Il ne voit que l'obligation indispensable où il est de lui obéir, quoi qu'il puisse arriver, soit à lui-même, soit à sa famille, à sa nation, & généralement à tous ceux qui peuvent être regardez comme une partie de lui-même. Ainsi, l'action de Mardochée, qui par le dehors ressemble à une insulte, & paroît l'effet d'une fierté hors de saison, est au fond & dans la vérité, un acte & un rare exemple de cette humble fermeté, & de ce *saint orgueil* dont parle un Pere de l'Eglise, qui éléve l'homme au-dessus de ce qu'il y a de grand sur la terre, en même tems qu'il l'abbaisse profondément sous la main de Dieu.

Esth. 13. 12.

S. Paulin.

[*Je compterai pour rien tous ces avantages, tant que je verrai le Juif Mardochée à la porte du palais.*] Rien, ce semble, ne manque à Aman, pour être le plus heureux de tous les sujets du Roi de Perse. Des richesses immenses, une nombreuse famille, une puissance sous laquelle tout tremble, la faveur du Prince, tout se

réunit pour le faire jouir d'une félicité accomplie. Cependant Aman est malheureux ; & c'est la vûe d'un seul homme qui fait son malheur. Cet homme ne lui ôte rien : il le laisse jouir de ses richesses, & de la confiance du Roi. Mais il lui refuse une simple marque d'honneur : c'en est assez pour le faire crever de dépit : il compte pour rien tous les avantages dont il jouit, tant qu'il verra ce Juif à la porte du palais. Dieu fait de l'orgueil le supplice même de l'orgueilleux, par l'impatience, le dépit, la colere, & les desirs de vengeance que ce péché allume dans son cœur. C'est par-là que la Justice divine commence à punir l'impie Aman.

[*Sa femme & ses amis lui répondirent : Donnez ordre qu'on dresse une potence fort haute ; & demandez au Roi demain au matin qu'il vous permette d'y faire pendre Mardochée.*] Ils ne voient rien de si aisé pour un homme qui est, comme lui, tout puissant à la Cour, que de se délivrer sans délai de la présence importune de son ennemi. A quoi bon attendre le jour marqué pour le massacre des Juifs ? Il peut tout sur l'esprit du Roi. Un seul mot le rendra dès ce moment maître du sort de Mardochée : il aura le plaisir de tirer une vengeance éclatante de l'injure dont il se plaint, par le supplice infame de celui de qui il l'a reçue. Telles sont les maximes & le langage des gens du monde ; ne rien pardonner ; se venger à quelque prix que ce soit ; mettre tout en œuvre, pour supplanter un concurrent, ou écraser un ennemi. Le conseil étoit parfaitement assorti au génie d'Aman ; & il donna ordre qu'on préparât toutes choses pour l'exécution, dont il se tenoit assuré.

ESTHER. CHAP. VI.

CHAPITRE VI.

Humiliation accablante d'Aman devant Mardochée. Il est accusé par Esther, & pendu à un gibet par l'ordre du Roi. Elévation de Mardochée. Les Juifs en faveur, & leurs ennemis détruits.

Esther 6.

LE Roi passa cette nuit-là sans dormir. Pendant son insomnie, il se fit lire les Annales de son régne. Quand on fut venu à l'endroit de la conspiration découverte par Mardochée, le Roi dit : Quel honneur & quelle récompense Mardochée a-t-il reçû pour le service qu'il m'a rendu en cette occasion ? Ses officiers lui répondirent qu'il n'en avoit point été récompensé. Le Roi demanda s'il y avoit quelqu'un dans l'antichambre. Aman venoit d'y arriver, dans le dessein de demander au Roi la permission de faire pendre Mardochée. On répondit au Roi qu'Aman étoit dans l'antichambre. Qu'il entre, dit le Roi. Aman étant entré, le Roi lui dit : Que doit-on faire pour honorer un homme que le Roi desire de combler d'honneur ? Aman, pensant que

c'étoit lui-même que cela regardoit, ré- ESTHER.
pondit au Roi : Il faut que celui que le CHAP.
Roi veut honorer, ſoit vêtu des habits VI.
royaux ; qu'il ſoit monté ſur le cheval du Roi ; qu'on lui mette ſur la tête le diadême royal ; & que le premier Seigneur de la Cour tenant les rênes de ſon cheval, & marchant devant lui à travers la ville, diſe à haute voix : Ainſi ſera honoré celui qu'il plaira au Roi d'honorer. Le Roi lui dit : Allez-vous-en de ce pas, & faites au Juif Mardochée, qui eſt devant la porte du palais, tout ce que vous venez de dire. Gardez-vous d'en rien omettre.

Aman revêtit Mardochée d'un habit royal, & l'ayant fait monter ſur le cheval du Roi, il marcha devant lui, criant dans la place : C'eſt ainſi que mérite d'être honoré celui qu'il plaît au Roi d'honorer. Après cette cérémonie, Mardochée retourna à la porte du palais, & Aman s'en alla chez lui, rongé de chagrin, & couvert de honte. Il raconte à ſa femme & à ſes amis ce qui venoit de lui arriver. Ils lui répondirent : Si ce Mardochée devant qui vous avez commencé de tomber, eſt de la race des Juifs ; vous ne pourrez tenir contre lui, & vous tomberez à ſes pieds. Lorſqu'ils

ESTHER. CHAP. VI.

parloient encore, on vint l'avertir qu'il eût à se rendre chez la Reine.

Esther. 7. Il y dîna avec le Roi. Ce prince, après avoir bien bû, voulut enfin sçavoir ce qu'Esther desiroit de lui, l'assurant qu'elle l'obtiendroit, quand ce seroit la moitié de son royaume. Seigneur, lui dit Esther, si j'ai trouvé grace devant vos yeux, accordez-moi la vie; accordez-la à mon peuple, pour qui j'implore votre clemence. Car nous avons été livrez, moi & mon peuple, pour être foulez aux pieds, & égorgez. Encore si on nous vendoit pour être esclaves, le mal seroit supportable, & je me contenterois d'en gémir en silence: mais maintenant nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le Roi même. Qui est celui-là, dit le Roi? & qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites? C'est, répondit Esther, cet Aman que vous voyez, qui est notre ennemi mortel. A ce mot, Aman demeura interdit, ne pouvant soutenir les regards du Roi & de la Reine.

Le Roi sortit de la salle tout en colere, & alla dans le jardin. Cependant Aman s'etant levé de table, se jetta aux pieds de la Reine, la suppliant de lui sauver la vie: car il voyoit bien que le Roi étoit résolu de le perdre. Assué-

rus rentra dans la salle un moment après ; & voyant Aman aux pieds d'Esther, sur le lit où étoit cette Princesse : Quoi, dit-il, il veut même faire violence à la Reine en ma présence, & dans ma maison ? A peine cette parole étoit sortie de la bouche du Roi, que l'on couvrit le visage à Aman. Un des Eunuques qui servoient le Roi, lui dit alors : Il y a dans la maison d'Aman une potence de cinquante coudées de haut, qu'il a fait préparer pour Mardochée, qui a donné un avis salutaire au Roi. Le Roi dit : Qu'Aman y soit pendu tout à l'heure. Ce qui fut exécuté : & la colere du Roi s'appaisa.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

Ce chapitre demande dans les lecteurs une attention religieuse à suivre Dieu dans la conduite que tient sa Providence sur Aman, & sur Mardochée, sur les Juifs, & sur leurs ennemis. Tout change pour les uns & les autres par une catastrophe des plus surprenantes : mais tout est préparé par un conseil secret, qui se développe & s'avance peu à peu, & qui éclatte enfin dans le moment qu'on s'y attendoit le moins, pour la conservation des innocents, & la mort tragique des coupables.

[*Pendant son insomnie, il se fit lire les annales de son regne.*] Ce Prince ne cherche

point à charmer ſon ennui par de vains amuſements : il n'appelle point auprès de lui de ces gens dont le métier eſt de divertir les Grands par des bouffonneries, ou des traits malins. Il emploie les heures de ſon inſomnie à une lecture, qui eſt tout enſemble un délaſſement, & une matiere de ſolides réflexions.

[*Quel honneur & quelle récompenſe Mardochée a-t-il reçu pour le ſervice qu'il m'a rendu ? .... Ses officiers lui répondirent qu'il n'en avoit point été récompenſé.*] L'Ecriture a dit qu'Aſſuerus lui avoit commandé de demeurer dans ſon palais, & qu'il lui avoit fait quelques préſents. Les préſents étoient apparemment fort peu de choſe. Le Roi ſe propoſoit de le récompenſer comme le méritoit le ſervice ſignalé qu'il venoit de lui rendre ; & c'étoit dans ce deſſein qu'il l'avoit arrêté auprès de ſa perſonne. Mais il eſt fort vraiſemblable qu'Aman, qui ſçavoit mauvais gré à Mardochée d'avoir découvert la conſpiration des deux officiers, eut le ſecret d'empêcher par ſes intrigues l'effet de la bonne volonté du Roi.

[*Aman étant entré, le Roi lui dit : Que doit-on faire pour honorer un homme, que le Roi deſire de combler d'honneur ? Aman, penſant que c'étoit lui-même que cela regardoit, répondit au Roi : Il faut que celui que le Roi veut honorer, ſoit vêtu des habits royaux ; qu'il ſoit monté ſur le cheval du Roi ; qu'on lui mette ſur la tête le diadême royal ; & que le premier Seigneur de la Cour, tenant les rênes de ſon cheval, & marchant devant lui à travers la ville, diſe à haute voix : Ainſi ſera honoré celui qu'il plaira au Roi d'honorer. Le Roi lui dit : Allez-vous-en de ce pas, & faites au Juif Mardochée, qui eſt devant la*

porte du palais , tout ce que vous venez de dire. Gardez - vous d'en rien omettre.] Aman exécuta l'ordre du Roi : mais le ſilence de l'Ecriture ſur le diadême royal, nous donne lieu de douter s'il en orna la tête de Mardochée. D'habiles Interpretes croient que celui-ci le refuſa par modeſtie, jugeant qu'il ne convenoit pas qu'un autre que le Roi parût en public avec le diadême ſur la tête. Nous ne ſçavons pas non plus ſi cette maniére d'honorer un ſujet, à qui le Roi vouloit marquer ſon eſtime, étoit en uſage chez les Perſes avant Mardochée ; ou ſi ce fut une idée nouvelle que l'ambition ſuggéra à Aman. Quoi qu'il en ſoit, cet uſage s'eſt conſervé long-temps dans la Perſe. Nos voyageurs du ſiécle paſſé parlent d'une cérémonie qui s'obſervoit de leur temps, & qui vraiſemblablement tire ſon origine de celle qui eſt décrite dans le Livre d'Eſther.

Chardin. Tavernier.

Le Roi de Perſe, au rapport de ces voyageurs, fait aux Seigneurs de ſon royaume qu'il veut honorer, un préſent qu'on nomme *Calaath.* Ce préſent eſt communément de quatre piéces ; une robbe de deſſous, une de deſſus qui eſt plus longue, une ceinture, & un turban. Ces calaaths, pour les grands Seigneurs, ſe prennent quelquefois dans la garderobbe particuliere du Roi entre les habits qu'il a portez. On y ajoute d'ordinaire un ſabre & un poignard, enrichis d'or & de pierreries ; avec un cheval, dont le harnois eſt d'or. Le Calaath eſt conduit de la part du Roi par un homme d'une condition plus ou moins élevée, ſuivant la qualité du préſent, & le plus ou moins d'honneur qu'on veut faire à celui à qui on l'envoie. S'il réſide dans une Province, il eſt obligé de venir recevoir le calaath hors de la

ESTHER. CHAP. VI.

ville de sa résidence, dans une maison destinée à cette cérémonie : car il y en a une bâtie exprès à portée de chaque ville du royaume : & il y vient avec une grande pompe, & une nombreuse suite de parents & d'amis. Après qu'on l'a revêtu de cet habillement d'honneur, & que chacun de la compagnie lui en a fait ses compliments ; il rentre dans la ville à cheval, & dans une espéce de triomphe, jusqu'au palais que le Roi a dans cette ville. Il y rend hommage à Sa Majesté, en baisant le seuil de la porte, & ensuite il se retire chez lui. Lorsque celui à qui on fait ce présent, est dans le lieu où le Roi fait actuellement sa résidence, il va le remercier sur le champ : & s'il ne peut avoir audience ce jour-là, il baise le seuil de la porte du palais, & s'en retourne.

[*Aman s'en alla chez lui, rongé de chagrin, & couvert de honte.*] Le superbe est humilié, mais sans cesser d'être superbe. La honte dont il est couvert, le plonge dans un noir chagrin. Il raconte cette triste avanture à sa femme & à ses amis, qui, loin de le consoler, ne lui donnent qu'une réponse accablante. *Si ce Mardochée, devant qui vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez tenir contre lui, & vous tomberez à ses pieds.* Ces amis étoient apparemment des Mages, ou des Philosophes Persans, que l'on consultoit dans les grandes occasions. Comme ils pouvoient avoir entendu parler des prodiges que Dieu avoit opérez autrefois en faveur des Juifs, ils crurent voir dans ce qui venoit d'arriver, une marque de sa protection sur Mardochée, & un pronostic assuré de la chûte d'Aman. C'étoit Dieu sans doute, qui éclairoit leur esprit dans ce moment sur l'avenir ;

& ils ne cacherent point leur pensée à Aman. Ils le flattoient hier de l'espérance d'écraser son rival : aujourd'hui ils ne lui laissent rien à attendre que le malheur d'en être lui-même écrasé. Mais ce malheur étoit beaucoup plus proche qu'ils ne pensoient ; & Dieu alloit dans peu d'heures achever son œuvre.

[*Encore, si on nous vendoit pour être esclaves, le mal seroit supportable, & je me contenterois d'en gémir en silence. Mais maintenant nous avons un ennemi, dont la cruauté retombe sur le Roi même.*] Si nous étions condamnez, dit Esther, à être vendus comme des esclaves, quelque criante que fût l'injustice, je la souffrirois en silence, parce qu'elle n'attaqueroit que nous, & non pas la personne du Roi. Mais la cruauté de notre ennemi retombe sur vous-même, Seigneur : elle retombe sur votre Etat, dont les intérets sont inséparables des nôtres ; puisqu'elle vous arrache tout d'un coup, & votre épouse, & une multitude innombrable de fidelles sujets, dont la perte ne se pourra réparer.

[*Qui est celui-là, dit le Roi ? & qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites ? C'est, répondit Esther, cet Aman que vous voyez, qui est notre ennemi mortel. A ce mot, Aman demeura interdit, ne pouvant soutenir les regards du Roi & de la Reine.*] Ce mot est un coup de foudre qui le terrasse : & alors, tourmenté par les remors de sa conscience, il demeure interdit, sans pouvoir ni répondre pour se justifier, ni soutenir les regards menaçants de son Roi. Comment donc le pécheur pourra-t-il soutenir les regards du Roi du ciel & de la terre, lorsqu'il lui montrera ses crimes dans toute leur énormité ? Pendant cette vie il peut bien ve-

ESTHER. CHAP. VI.

nir à bout de s'aveugler lui-même sur ses désordres, & d'étouffer les cris importuns de sa conscience : il se croit tout permis, comme Aman, parce qu'il ne voit ses injustices réprimées par aucune puissance humaine. Dieu garde le silence, & se tient caché : & l'impie en devient plus hardi à l'offenser, le croyant ou distrait, ou impuissant.

Ps. 49. » Tu as, lui dit Dieu dans le Pseaume, rejetté » mes paroles avec mépris : tu t'es associé avec » les voleurs & les adultéres : ta bouche s'est » livrée à la calomnie, & ta langue a concerté » le mensonge & la fourberie : tu t'occupois » des moyens de nuire à ton frere, & tu cher- » chois à le faire tomber. Voilà ce que tu as » fait : & je me suis tenu dans le silence : [c'est » pourquoi] tu as crû que je serois injuste » comme toi, [en laissant tes crimes impu- » nis.] Mais je te convaincrai, & je te mon- » trerai à toi-même tel que tu es. »

[*Quoi, dit-il, il veut même faire violence à la Reine en ma présence, & dans ma maison ? A peine cette parole étoit sortie de la bouche du Roi, que l'on couvrit le visage à Aman.*] Pendant que le Roi étoit sorti tout transporté de colére, Aman s'approcha du lit sur lequel la Reine, selon la coutume des anciens, étoit couchée pour manger. Et là, s'abbaissant profondément à ses pieds, il la conjuroit d'obtenir sa grace. Mais dans ce moment le Roi agité & inquiet étant rentré, & trouvant Aman dans cette posture, il s'imagina qu'il vouloit faire violence à la Reine : & Dieu le permit ainsi, afin que cette pensée allumant de plus en plus sa colere, il ne tardât plus à faire justice d'un homme, qui abusant de la confiance de son Maître, avoit voulu opprimer un peuple,

dans la ruine duquel la Reine auroit été enveloppée. Ce Prince étant donc entré en fureur, ses officiers se hâterent de couvrir le visage à Aman, comme à un criminel convaincu, & condamné à mort. C'étoit la coutume de couvrir ainsi la tête & le visage de ceux qu'on menoit au supplice; & l'on sçait qu'en ce temps-là, comme encore aujourd'hui, c'étoit chez les Perses un crime capital & irrémissible, de s'approcher des femmes du Roi, & même de les voir, & de ne se pas détourner du chemin par où elles passoient, quand elles étoient en voyage.

[*Un des Eunuques qui servoient le Roi, lui dit alors : Il y a dans la maison d'Aman une potence de cinquante coudées de haut, qu'il a fait préparer pour Mardochée, qui a donné un avis salutaire au Roi. Le Roi dit : Qu'Aman y soit pendu tout à l'heure. Ce qui fut exécuté : & la colere du Roi s'appaisa.*] L'Eunuque dont il est parlé ici, étoit selon Joseph un de ceux qui avoient été envoyez à Aman, pour le presser de se rendre chez la Reine. Cet historien raconte que l'Eunuque ayant vû dans la maison d'Aman une potence d'une hauteur extraordinaire, demanda ce qu'on en vouloit faire : à quoi un des gens de la maison répondit que c'étoit pour pendre le Juif Mardochée. Quand donc il vit le Roi transporté de colere contre Aman, dont l'insolence étoit devenue insupportable à tout le monde; il crut devoir donner avis à sa Majesté de ce gibet qu'on avoit dressé pour un de ses plus fidelles serviteurs. L'arrêt de mort fut prononcé, & exécuté sur le champ; & cet orgueilleux favori, qui s'étoit levé ce jour-là, plein de l'idée flateuse du supplice infâme qu'il préparoit à un innocent

dont il étoit l'ennemi, fut attaché lui-même avant le soir au poteau qu'il avoit fait dresser, & y souffrit la peine dûe à ses injustices. Il n'est pas le seul que la Providence ait donné pour exemple d'une si funeste chûte. Mais l'ambitieux ébloui par le vain éclat des richesses & des grandeurs humaines, ne voit pas le précipice où il est à tout moment près de tomber : il ne l'apperçoit que lorsque le malheur est devenu inévitable.

CHAPITRE VII.

Confiscation des biens d'Aman. Elévation de Mardochée. Edit du Roi en faveur des Juifs. Leurs ennemis tuez. Fête établie en mémoire de cet événement.

Esther. 8. EN ce même jour, le roi Assuerus donna à la reine Esther la maison d'Aman ennemi des Juifs ; & Mardochée se présenta devant le Roi : car Esther lui avoit avoué qu'il étoit son oncle. Le Roi s'étant fait rendre l'anneau qu'il avoit donné à Aman, le donna à Mardochée, qu'Esther fit aussi Intendant de sa maison. Cette Princesse n'étant pas encore contente, se jetta aux pieds du Roi, & le conjura avec larmes d'arrêter les mauvais effets de l'entreprise pleine de malignité qu'A-

man avoit formée pour perdre les Juifs. Le Roi ayant étendu vers elle son sceptre d'or en signe de clémence, elle se leva, & lui dit : Si j'ai trouvé grace devant le Roi, & si ma priere ne lui paroît pas contraire à ses intentions; je le supplie de faire révoquer par de nouveaux ordres, ceux qu'Aman avoit donnez, pour faire exterminer les Juifs dans toutes les provinces du royaume. Car comment pourrois-je souffrir la mort & le carnage de tout mon peuple? Le Roi répondit à Esther & à Mardochée : Ecrivez aux Juifs au nom du Roi, comme vous le jugerez à propos, & scellez les lettres de mon anneau. Car c'étoit la coutume que nul n'osoit s'opposer aux lettres qui étoient envoyées au nom du Roi, & cachetées de son anneau.

ESTHER. CHAP. VII.

On fit venir aussi-tôt les secrétaires & les écrivains du Roi (c'étoit le vingt-troisiéme jour du troisiéme mois) & les lettres furent écrites dans les termes que Mardochée voulut, & adressées aux Juifs, aux Grands Seigneurs, aux Gouverneurs & aux Juges des cent vingt-sept provinces du royaume. En voici le contenu en abbrégé.

» Le grand roi Artaxerxe, aux chefs Ibid.
» & aux gouverneurs des cent vingt-

ESTHER. CHAP. VII.

» sept provinces, qui sont soumises à
» notre empire, salut. Plusieurs ont
» souvent abusé de la bonté des Prin-
» ces, & de l'honneur qu'ils ont reçû,
» pour en devenir superbes & insolents :
» & non seulement ils tâchent d'op-
» primer les sujets des rois ; mais ne
» pouvant supporter la gloire dont ils
» ont été comblez, ils font des entre-
» prises contre ceux-mêmes de qui ils
» l'ont reçûe, s'imaginant qu'ils pour-
» ront se soustraire à la justice de Dieu
» qui voit tout. Ils en viennent jus-
» qu'à un tel excès de fureur, que
» s'élevant contre ceux qui s'acquit-
» tent de leurs devoirs avec le plus de
» fidélité, & dont la conduite est di-
» gne d'être louée de tout le monde,
» ils tâchent de les perdre par leurs
» mensonges & leurs artifices, en sur-
» prenant par leurs déguisements &
» par leur adresse, la bonté des Prin-
» ces, que leur sincérité naturelle porte
» à juger favorablement de celle des
» autres. Les anciennes histoires en
» fournissent des preuves ; & ce qui se
» passe tous les jours fait voir combien
» les bonnes inclinations des rois sont
» souvent altérées par de faux rapports.
» C'est pourquoi il est de notre devoir
» de procurer la paix à toutes nos pro-

» vinces. Que si nous ordonnons des
» choses qui paroissent différentes, vous
« ne devez pas croire que cela vienne
» de la légéreté de notre esprit; mais
» plutôt que c'est la vûe du bien pu-
» blic qui nous oblige de former nos
» ordonnances selon la diversité des
» temps, & la nécessité de nos affaires.

» Nous avions reçû avec bonté au-
» près de nous Aman étranger, qui
» n'avoit rien de commun avec le sang
» des Perses, & qui a voulu déshono-
» rer notre clémence par sa cruauté,
» ayant formé le noir dessein de faire
» périr Mardochée, par la fidélité &
» les bons services duquel nous vivons,
» & Esther notre épouse avec tout son
» peuple. Mais nous avons reconnu
» que les Juifs, qui étoient destinez
» à la mort par cet homme détestable,
» n'étoient coupables d'aucune faute;
» mais qu'au contraire ils se condui-
» sent par des loix très-justes, & qu'ils
» sont les enfants du Dieu très-haut,
» très-puissant, & éternel, par la grace
» duquel ce royaume a été donné à
» nos peres, & à nous-mêmes, & se
» conserve encore aujourd'hui. C'est
» pourquoi nous vous déclarons que
» les lettres qu'il vous avoit envoyées
» contre eux en notre nom, sont nulles,

ESTHER. CHAP. VII.

» & de nulle valeur ; & qu'à cause
» de ce crime qu'il a commis, il a été
» pendu ; Dieu lui-même, & non pas
» nous, lui ayant fait souffrir la peine
» qu'il méritoit. Nous ordonnons aussi
» que cet Edit que nous vous envoyons,
» sera affiché dans toutes les villes,
» afin qu'il soit permis aux Juifs de
» garder leurs loix : & vous aurez soin
» de leur donner du secours, afin que
» le treiziéme jour du douziéme mois
» ils puissent tuer ceux qui se prépa-
» roient à les perdre. »

Ch. 8. 10. Ces lettres furent cachetées de l'anneau du Roi, & portées dans toutes les provinces par des couriers, qui eurent ordre d'aller trouver les Juifs dans chaque ville, & de leur faire sçavoir qu'ils eussent à se tenir prêts pour deffendre leur vie, tuer & exterminer leurs ennemis, & prendre leurs dépouilles.

Mardochée sortit du palais & d'avec le Roi, vêtu d'une robbe royale de couleur d'hyacinthe & de bleu céleste, ayant une couronne d'or sur la tête, & couvert d'un manteau de soie & de pourpre. Toute la ville en fut dans la joie. Quant aux Juifs, il leur sembla qu'une nouvelle lumiere s'étoit levée sur eux ; & ils firent par tout de grandes réjouissances. Leur nom fut respecté

dans tout l'empire; & le treiziéme jour du douziéme mois, qui avoit été marqué pour exterminer toute la nation; & piller leurs biens, ils s'assemblerent dans toutes les villes & les bourgs, pour attaquer leurs ennemis & leurs persécuteurs. Personne n'osa leur résister; parce que la grandeur de leur puissance avoit répandu par-tout la terreur. Ils rendirent donc à leurs ennemis le mal qu'ils s'étoient préparez à leur faire: mais aucun d'eux ne toucha à leurs biens, quoiqu'ils en eussent le pouvoir par l'Edit du Roi.

Pour conserver à la postérité la mémoire de ce qui avoit été concerté contre eux, & du grand changement qui étoit arrivé ensuite, ils établirent une fête solennelle, à laquelle ils s'obligerent, eux & leurs enfants, & tous ceux qui embrasseroient leur religion.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET RÉFLEXIONS.

[*Si j'ai trouvé grace devant le Roi, je le supplie de faire révoquer par de nouveaux ordres, ceux qu'Aman avoit donnez pour faire exterminer les Juifs dans toutes les provinces du royaume.*] Nous avons remarqué dans l'histoire de Daniel, que les Edits des rois de Perse, où l'on observoit certaines formalitez, étoient irrévo-

ESTHER. CHAP. VII.

M. Prideaux.

cables. Quelques auteurs, qui prétendent que l'Edit fabriqué par Aman, étoit de ce caractere, disent qu'en effet il ne fut point révoqué par celui qu'on publia postérieurement ; mais qu'on y donnoit seulement pouvoir aux Juifs de se deffendre les armes à la main contre leurs ennemis qui les attaqueroient en vertu du premier Edit : & comme les Gouverneurs & les Magistrats des villes avoient ordre de leur prêter secours, les Juifs se trouverent par tout les plus forts, & la victoire se déclara pour eux. Mais cette difficulté n'est point assez importante, pour nous arrêter. Tenons-nous-en simplement aux termes de la Requête d'Esther, qui demande que les premiers ordres soient *révoquez*, & à ceux du second Edit, qui déclare le premier, *nul, & de nulle valeur.*

[*Plusieurs ont souvent abusé de la bonté des Princes, & de l'honneur qu'ils ont reçû, pour en devenir superbes & insolents : &.... s'imaginant qu'ils pourront se soustraire à la justice de Dieu qui voit tout, ils en viennent jusqu'à un tel excès de fureur, que s'élevant contre ceux qui s'acquittent de leurs devoirs avec le plus de fidélité, & dont la conduite est digne d'être louée de tout le monde, ils tâchent de les perdre par leurs mensonges & leurs artifices, en surprenant par leurs déguisements & par leur adresse, la bonté des Princes, que leur sincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres. Les anciennes histoires en fournissent des preuves ; & ce qui se passe tous les jours fait voir combien les bonnes inclinations des rois sont souvent altérées par de faux rapports.*] Toutes les histoires sont en effet pleines d'exemples qui confirment ce que dit ici le roi des Perses, que les meilleurs princes

princes ſont expoſez à la ſurpriſe des eſprits artificieux, qui, ſous une apparence de zèle pour les intérêts & la gloire de ceux qui les honorent de leur confiance, ne travaillent qu'à les tromper, juſqu'à noircir par les plus horribles calomnies leurs meilleurs & leurs plus fidelles ſujets, qu'ils veulent perdre. Il ne ſeroit pas étonnant que ce malheur arrivât à des Princes, qui n'ont aucune idée, ni de la juſtice, ni des devoirs attachez à la royauté. Mais ceux mèmes qui ont de la droiture, de l'application, & des ſentiments de religion, ne ſont pas toujours aſſez en garde contre les menſonges & les artifices des méchants, parce que *leur ſincérité* & leur droiture *les portent à juger favorablement de celle des autres;* & qu'ils ne peuvent s'imaginer que des hommes qui approchent ſi près du thrône, ſoient aſſez hardis pour entreprendre de tromper celui qui y tient la place de Dieu pour juger les hommes. Quelle injuſtice David, ce roi ſi ſaint, ne commit-il pas à l'égard de Miphiboſeth, pour avoir ajoûté foi trop légérement aux faux rapports de Siba contre ſon maître, qui étoit très-innocent, & très-attaché au ſervice de ſon légitime Souverain? Le grand Conſtantin, premier Empereur chrétien, dont les intentions paroiſſoient ſi droites & ſi pures, eut néanmoins le malheur de donner les mains à l'injuſtice, au progrès de l'erreur, & à l'oppreſſion de la vérité, lorſque ſe laiſſant ſurprendre par les calomnies des Evêques Ariens, il condamna à l'exil le grand ſaint Athanaſe, qui étoit le plus intrépide deffenſeur, & le plus ferme appui de la foi catholique; mais qu'on lui dépeignoit comme un brouillon, & un ennemi de l'Etat.

ESTHER. CHAP. VII.

De quel discernement un Prince, environné de gens qui cherchent à le tromper, n'a-t-il pas besoin pour éviter les piéges qu'on lui tend de toutes parts, & pour ne donner sa confiance qu'à ceux qui la méritent ! Mais cet esprit de discernement est un don de la Sagesse éternelle, par qui les rois regnent. C'est Dieu qui éclaire l'esprit d'un Prince sur les rapports qu'on lui fait, les conseils qu'on lui donne, & les expédiens qu'on lui propose. C'est Dieu qui écarte, quand il lui plaît, ces hommes dangereux, qui sembloient nez pour le malheur des Etats : c'est lui au contraire, qui met auprès de la personne de ce Prince, des Ministres sages, désintéressez, qui n'ont en vûe que le bien public, & la véritable gloire de leur maître. Les avis que M. Bossuet donne au Prince qu'il instruit, & que nous avons rapportez plus haut, sont très-solides, & doivent lui servir de régle. Mais si la divine Sagesse ne l'éclaire pour en faire l'application, & pour discerner le vrai du faux, & l'homme de bien de l'hypocrite ; les précautions qu'il prendra contre l'artifice & le mensonge, en s'appuyant sur son propre esprit, deviendront de fausses lumieres, qui, loin de le garantir de l'erreur, ne serviront qu'à l'y précipiter.

La vérité ne se découvre qu'à celui qui en connoît le prix ; qui a un desir sincere de l'entendre, & de marcher à sa lumiere ; qui la cherche dans la simplicité du cœur ; qui a horreur des discours empoisonnez de la flatterie ; qui a un cœur de pere pour ses sujets ; & qui sentant la dépendance où il est de la lumiere divine, pour les gouverner avec sagesse, & selon la justice, est appliqué à l'at-

tirer sur lui par la vigilance & la priere. Ces excellentes dispositions préparent l'esprit & le cœur d'un roi à recevoir la sagesse qui vient d'en haut, & qui lui apprend à faire le discernement entre le vrai & le faux. Mais elles sont elles-mêmes de grands dons de Dieu, que des sujets affectionnez à leur Prince doivent demander pour lui dans toutes leurs prieres, comme ils doivent demander pour eux-mêmes la grace de lui être soumis & fidelles; » afin, dit l'Eglise de Paris dans une de ses prieres, » que le Roi par la justice du commandement, & le peuple par la fidélité de l'obéissance, concourent avec une piété unanime à la gloire du Nom de Dieu, & à la tranquillité du royaume. »

Le Vendredi Saint Collecte pour le Roi.

[*Mais nous avons reconnu que les Juifs, qui étoient destinez à la mort par cet homme détestable, n'étoient coupables d'aucune faute; mais qu'au contraire ils se conduisent par des loix très-justes; & qu'ils sont les enfants du Dieu très-haut, très-puissant, & éternel, par la grace duquel ce royaume a été donné à nos peres, & à nous-mêmes, & se conserve encore aujourd'hui.*] Assuérus a dit un peu plus haut, parlant des Ministres superbes & insolents qui abusent de la confiance de leur maître pour opprimer les innocents, qu'*ils se flattent de pouvoir se soustraire à la justice de Dieu qui voit tout.* Dans les réflexions sur l'Edit de Cyrus, qui permet aux Juifs de rebâtir le Temple de Jerusalem, nous avons conclu de la maniere dont il y parle de Dieu, que c'étoit Daniel, l'un de ses premiers Ministres, qui avoit été chargé de rédiger cet Edit. Par la même raison nous ne devons pas nous étonner de lire dans l'Edit d'un de ses successeurs, quoiqu'in-

Tom. 7. l. 9. c. 1.

fidelle comme lui, des expressions tres-exactes & très-énergiques sur la grandeur, l'éternité, la science & la puissance infinie de ce même Dieu; & plus encore sur sa justice, sur sa Providence qui préside à tous les événements; qui distribue les couronnes à qui il lui plaît; & qui en laisse jouir autant de temps qu'il lui plaît, ceux à qui elle les a données. Il suffit que nous sçachions que cet Edit étoit l'ouvrage d'un homme aussi plein de foi que Mardochée, puisque le Roi lui avoit dit, & à Esther, *qu'ils écrivissent en son nom comme ils le jugeroient à propos.*

D'ailleurs, si Assuerus est, comme nous le supposons, le même que Darius fils d'Hystaspe, il paroît certain que le Dieu d'Israel n'étoit pas à son égard un Dieu étranger & inconnu. Ce fut ce Roi qui, dans la seconde année de son regne, ordonna que l'Edit de Cyrus pour le rétablissement du Temple, seroit ponctuellement exécuté, & qu'on fourniroit aux Juifs tout ce qui étoit nécessaire pour les sacrifices, *afin*, dit-il, *qu'ils offrent des sacrifices au Dieu du ciel, & qu'ils prient pour la vie du Roi, & de ses enfants.* L'Edit d'Artaxerxe Longuemain, qu'Esdras nous a conservé, porte des marques encore plus éclatantes du respect religieux que ce Prince avoit pour *le Dieu du ciel* : c'est ainsi qu'il appelloit le Dieu qu'adoroient les Juifs. Ainsi Mardochée ne faisoit point parler Assuerus d'une maniere contraire à ce qu'il pensoit : il exprimoit seulement en termes exacts, & développoit les idées confuses que ce Roi avoit du vrai Dieu.

1. Esd. 6. 18.

1. Esd. 7. To. 7. liv. 9 Ch. 5. & 6.

[*Nous vous déclarons qu'à cause de ce crime qu'il a commis, il a été pendu; Dieu lui-même, & non pas nous, lui ayant fait souffrir la peine*

qu'il méritoit.] C'eſt la même penſée, & la même expreſſion, ſelon le texte original, dont s'étoit ſervi le patriarche Joſeph, lorſqu'il ſe fit connoître à ſesfreres : *Ce n'eſt pas vous qui m'avez fait venir ici ; c'eſt Dieu.* On peut conſulter la réfléxion que nous avons faite ſur ces paroles ; & y ajouter que Mardochée animé du même eſprit de foi que ce ſaint Patriarche, enviſageoit le renverſement ſi ſubit de la fortune d'Aman, & ſa propre élévation, non comme l'ouvrage du roi de Perſe, mais comme celui de Dieu même : d'où il s'enſuit que les rois, qui exercent à l'égard de leurs ſujets une autorité ſouveraine & independante, ne ſont néanmoins à l'égard de Dieu, comme tous les autres hommes, que les ſimples exécuteurs des décrets éternels & immuables de ſa volonté.

ESTHER. CHAP. VII.

Gen. 45. 8. To. 1. c. 35.

Reconnoiſſons donc avec foi, dans tout ce qui s'eſt paſſé à l'égard d'Eſther, d'Aman, de Mardochée & des Juifs, que nous dépendons à tout moment de Dieu, & de ſon éternelle providence : que les hommes injuſtes & criminels peuvent bien former des deſſeins de mort contre nous ; mais qu'ils ne peuvent les exécuter ſans ſon ordre : que c'eſt lui-même qui prend ſoin de venger ſes ſerviteurs, lorſque ceux qui veulent les opprimer y penſent le moins : que toute la force de ceux qui ſont foibles & ſans deffenſe, tels qu'étoient alors les Juifs, conſiſte à avoir recours au Dieu tout-puiſſant : & que les armes par leſquelles on peut s'aſſurer de ſurmonter la fureur des hommes, ſont celles que Mardochée & Eſther, avec tous ceux de leur nation, employerent pour mettre leur vie à couvert dans un péril

M. de Sacy ſur le ch. 16. d'Eſther.

ESTHER. CHAP. VII.

si pressant, c'est-à-dire, la priere, l'humilité, & le jeûne.

Ceux qui regardent les choses avec les yeux de la chair, ne comprennent point ces véritez si consolantes pour les justes, & si terribles pour les méchants. Ils ne regardent que la main armée des hommes; & ils n'ont point les yeux de la foi pour appercevoir l'action du Dieu tout-puissant, qui donne à cette main armée la force & le mouvement qu'elle n'a point d'elle-même, & que Dieu proportionne avec une sagesse infinie aux vûes de miséricorde qu'il a sur ses serviteurs; sans que leurs ennemis puissent rien au-delà de ce qu'il leur permet, ni franchir les bornes que sa volonté leur oppose. Et c'est afin de réveiller en nous la foi de cette admirable Providence, que l'Ecriture nous montre si souvent, & en tant de différentes manieres, Dieu présidant à tout,
Eph. 1. 11. réglant tous les événements, & *faisant toutes choses selon le conseil de sa volonté.*

[*Vous aurez soin de donner du secours aux Juifs, afin que le treiziéme jour du douziéme mois, ils puissent tuer ceux qui se préparoient à les perdre.*] Cet ordre s'adresse aux Gouverneurs des villes & des provinces. On fit plus: & les couriers qui porterent l'Edit par tout l'Empire, eurent ordre *d'aller trouver les Juifs dans chaque ville, & de leur faire sçavoir qu'ils eussent à se tenir prêts pour deffendre leur vie, tuer & exterminer leurs ennemis, & prendre leurs dépouilles.* Ainsi, *le treiziéme jour du douziéme mois, qui avoit été marqué pour exterminer toute la nation, & piller leurs biens, ils s'assemblerent dans toutes les villes & les bourgs, pour attaquer leurs ennemis, & leurs persecuteurs, ...*

& leur rendirent le mal qu'ils s'étoient préparez à leur faire : mais aucun d'eux ne toucha à leurs biens.

Si l'on excepte ces dernieres paroles, qui font voir que l'avarice n'avoit eu aucune part à la ſanglante expédition des Juifs ; ce récit ne peut manquer, comme je croi, de faire quelque peine à beaucoup de lecteurs, à cauſe d'une certaine apparence de cruauté & de vengeance, à quoi l'on ne s'attendoit point, après l'idée que l'Ecriture nous a donnée de la vertu d'Eſther & de Mardochée. Je vais tâcher d'éclaircir cette difficulté par quelques obſervations.

I. C'eſt ici la peine appellée du *talion*, dont la loi de Moïſe faiſoit un commandement aux Juifs. *Vous exigerez vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, &c.* Il eſt vrai que la mort dont ils étoient menacez, n'étoit juſque-là que dans la mauvaiſe volonté de leurs ennemis. Mais cette volonté meurtriere s'étoit déclarée par la joie qu'ils avoient eue de ſe voir maîtres de la vie des Juifs, & par les menaces qu'ils leur faiſoient tous les jours de les traiter en toute rigueur, & de ne leur faire aucun quartier, quand le moment marqué ſeroit venu. Ils étoient donc auſſi coupables, même devant la juſtice humaine, que s'ils leur euſſent ôté la vie à tous ; à peu près comme un voleur de grand chemin, qui eſt convaincu d'avoir dreſſé une embuſcade à des voyageurs pour les dépouiller & les aſſaſſiner, quoiqu'il ait manqué ſon coup.

Il eſt vrai encore que la loi du talion ne regardoit que ceux à qui étoit confié l'exercice de l'autorité publique, & non les ſimples particuliers. Auſſi les Juifs ne firent-ils rien que

de l'aveu & par l'ordre de la puiſſance ſouveraine, dont Mardochée étoit dépoſitaire.

II. L'ordre que le ſecond Edit donne aux Magiſtrats & aux Gouverneurs de prêter main forte aux Juifs, *afin qu'ils puiſſent tuer ceux qui ſe préparoient à les perdre ;* & ce que les couriers diſent de la part du Roi aux Juifs, *qu'ils aient à ſe tenir prêts pour deffendre leur vie*, donne lieu de penſer que leurs ennemis ſe prometoient d'agir contre eux en vertu du premier Edit, qu'ils prétendoient apparemment faire valoir, comme une loi irrévocable. Ce fut donc moins en attaquant, qu'en ſe deffendant avec le ſecours des Magiſtrats, que les Juifs leur ôtérent la vie. Ils furent en cette occaſion, ſelon l'uſage de la Perſe où ils vivoient, les éxécuteurs de l'Arrêt de mort prononcé par le Roi contre des ſujets rebelles à ſes ordres, comme les Perſes l'auroient été à l'égard des Juifs, ſi le premier Edit avoit eu lieu.

III. Il ne s'agiſſoit point-là d'une querelle entre particuliers. C'étoit comme une guerre entre deux nations, dont l'une, qui étoit celle des Perſes, s'étoit déclarée contre l'autre, qu'elle vouloit éteindre, ſans qu'il en reſtât un ſeul homme. Les Juifs pouvoient donc légitimement & ſelon le droit des gens prendre les armes contre des ennemis publics, repouſſer la force par la force, & faire retomber ſur les aggreſſeurs les malheurs de la guerre injuſte qu'ils leur avoient déclarée : & le ſecond Edit, qui rendoit un témoignage ſi authentique à l'innocence des Juifs, étoit une eſpéce de Maniſeſte, qui juſtifioit la priſe des armes par ce peuple.

IV. Ce qui s'eſt paſſé dans cette occaſion, où l'on doit ſuppoſer que Mardochée & Eſther

suivirent l'inspiration divine, n'est pas plus surprenant que l'ordre donné aux Israélites de passer au fil de l'épée tous les habitants de Jéricho, & tous les peuples qui possédoient la terre de Chanaan. Il ne l'est pas plus que l'ordre signifié à Saül par Samuel, de faire la guerre aux Amalécites, & de tuer tout, hommes & bêtes, pour se venger de ce peuple qui avoit voulu fermer le passage aux Israélites dans le desert. Il ne l'est pas plus que ce que fit David aux Moabites vaincus, & depuis aux Ammonites habitants de Rabba. Et quand nous n'aurions pas une seule des raisons que nous venons d'apporter, pour justifier le procédé d'Esther, de Mardochée, & des Juifs; nous dirions que Dieu étant le maître de la vie des hommes, il lui a plû, pour assurer à son peuple la tranquillité, de faire aux yeux de toute la Perse, un exemple éclatant de sévérité, qui arrêtât par la crainte tous ceux qui vouloient du mal à ce peuple.

ESTHER. CHAP. VII.

To. 4. l. 5. c. 4

Ibid. c. 6.

V. Ajoutons une derniere réflexion, qui est la plus importante de toutes; c'est que ce carnage, qui révolte notre imagination, n'est qu'une foible image du jugement terrible, que Jesus-Christ figuré par Mardochée, exercera contre les réprouvez. Car il en est de cette histoire, comme de toutes celles de l'Ancien Testament. Dieu nous y a peint les mysteres du Nouveau; & la connoissance de ces rapports admirables, est pour les chrétiens un des principaux fruits de la lecture de l'Ecriture Sainte.

Durant tout le temps de la vie présente, les Elûs exilez & captifs au milieu d'un monde ennemi de Dieu, de sa Loi, & de ses Saints, se voient en danger de perdre la vie de l'ame,

ESTHER. CHAP. VII.

ſoit par la guerre & la perſécution ouverte qu'on leur ſuſcite, ſoit par les artifices qu'on emploie pour les perdre. Touchez du péril continuel où ils ſont, & convaincus de leur foibleſſe, ils ne voient de reſſource que dans les promeſſes, la puiſſance, & la bonté de Dieu leur protecteur & leur pere. Ils s'humilient en ſa préſence par la priere & les œuvres de pénitence; s'uniſſant aux cris, aux ſupplications, aux larmes, & aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt leur chef, pour obtenir de la miſéricorde de Dieu le ſecours que les hommes ne peuvent leur donner. Leurs prieres ſont enfin exaucées par celui qui ne mépriſe jamais le cri du pauvre, ni le ſacrifice d'un cœur contrit & humilié. Jeſus-Chriſt, qui, en entrant dans ſa gloire, a reçû du Roi des rois toute puiſſance dans le ciel & dans la terre, prend en main la cauſe de ſes freres; & par cette autorité ſouveraine dont il eſt revétu, il condamne à la mort cette multitude de pécheurs impénitents, qui font la guerre aux Saints: il les tue dès à préſent par l'épée de ſes ſerviteurs. Car la parole de Dieu, ce glaive à deux tranchants, qui eſt dans le cœur & dans la bouche des Saints, leurs prieres, leurs œuvres édifiantes, & les témoignages d'une ſincere charité qu'ils donnent à ceux qui les perſécutent, ſont autant de coups mortels pour ceux-ci, parce qu'au lieu d'en profiter, ils en deviennent plus criminels par l'endurciſſement de leur cœur.

Mais un jour viendra, où s'accomplira dans la perſonne des Elûs cette parole de S. Paul: *Que les Saints jugeront ce monde*, & *les Anges* même; c'eſt-à-dire, les démons. Ils ſont maintenant dans l'oppreſſion, dans les lar-

1. Cor. 6. 2. & 3.

mes, & abbattus sous les pieds des méchants. Mais lorsque » le Seigneur, dit le Prophete, ESTHER.
» fera éclatter l'amour qu'il a pour son peu- CHAP.
» ple, & qu'il glorifiera les humbles en les VII.
» sauvant ; les Saints tressailleront de joie Ps. 149.
» dans la gloire ou ils seront élevez : . . . . . .
» ils auront les louanges de Dieu dans leur
» bouche, & des épées tranchantes dans leurs
» mains pour exercer la vengeance de Dieu
» sur les nations, & la rigueur de ses châti-
» ments sur les peuples, ... & pour exécuter
» sur eux l'arrêt qui est écrit. C'est-là la gloire
» qui est réservée à tous ses Saints.» Et de même que les Juifs firent éclatter leur joie, quand ils virent leur ennemi tombé dans la disgrace, & condamné au plus honteux supplice ; ainsi *le Juste se réjouira*, dit l'Ecriture, Ps. 57. *lorsqu'il verra la vengeance* du Seigneur : *il lavera ses mains dans le sang du pécheur. On dira alors, Certainement les Justes ne demeurent pas sans récompense : il y a un Dieu qui exerce ses jugements sur la terre.*

C'est par cette réflexion que je termineraì l'*Abbrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament.* J'ai senti dans tout le cours de cet ouvrage combien il étoit au-dessus mes forces. Mais Dieu, qui, selon que j'ai tout lieu de le croire, m'avoit imposé ce travail, a daigné soutenir jusqu'à la fin ma foiblesse par une ferme espérance en son secours, dont il me faisoit connoître à chaque pas l'extrême besoin par l'épreuve & la conviction de mes ténébres. J'ai donc continué de travailler pour obéir à Dieu, & pour mettre, autant que j'en étois capable, à la portée des enfants de l'Eglise de Jesus-Christ, les principales véritez renfermées dans les Livres historiques de l'Ecriture. Dans

ESTHER. CHAP. VII.

tous le cours de ce travail j'ai taché de ne pas perdre de vûe un seul moment la regle de la Tradition, suivant laquelle l'Eglise a toujours interprété l'Ecriture, & qu'on ne peut manquer de suivre sans s'égarer. Si j'ai été assez heureux pour faire quelque chose qui puisse contribuer à l'instruction & à l'édification de mes freres; que toute la gloire en soit rendue au Pere des lumieres, à la Sagesse éternelle, & à l'Esprit Saint, Docteur de toute vérité.

O Dieu, qui nous avez donné votre sainte parole, afin qu'elle soit le flambeau qui nous éclaire dans l'obscurité où nous marchons, & le pain qui nous soutienne pendant le voyage de la vie présente; donnez-nous-en de plus en plus l'intelligence & le goût; & préservez-nous par votre miséricorde du malheur, ou de négliger de lire les paroles de la vie éternelle, ou de les lire sans en devenir meilleurs. Répandez en nous, Seigneur, l'onction de votre Esprit, qui nous instruise de tout. *Ouvrez notre cœur à votre Loi, & à vos préceptes: donnez-nous un cœur* docile à votre voix; un cœur pénétré d'un profond respect pour votre parole; qui en fasse nuit & jour ses chastes délices; qui y apprenne *à vous adorer* en esprit & en vérité, & à marcher dans vos voies, en suivant les traces de Jesus-Christ notre Sauveur; *afin qu'*à son exemple *nous fassions notre nourriture d'accomplir votre volonté avec un cœur vraiment grand, & une ardente affection.* Amen.

2. Mach. 1. 4.

2. Mach. 1. 3. Jean 4. 34.

FIN.



TABLE GEOGRAPHIQUE

Du neuviéme Volume.

NEPHTHALI, ville où étoit né Tobie, près de la frontiere méridionale de la tribu de ce nom.

NINIVE, ou *Ninus*, grande ville d'Assyrie, sur le bord oriental du Tigre.

ORIENTAUX. Les Juifs appelloient de ce nom tous les peuples qui étoient à l'orient du Jourdain & de la mer Morte, jusqu'à l'Euphrate.

PERSE proprement dite, au nord du golfe Persique. Cette province donnoit son nom au grand empire des Perses fondé par Cyrus.

RAGÈS, ville située dans la partie méridionale de la Medie, dans les montagnes qui séparent ce pays de celui des Parthes.

SABÉENS, peuples du royaume de Saba dans l'Arabie heureuse.

SAMARIE, ville capitale de la province de ce même nom, séjour ordinaire des rois d'Israel, dans la tribu d'Ephraïm.

THARSIS. On a dit dans les éclaircissements sur l'histoire de Jonas, chapitre premier, qu'on n'a rien de certain sur ce lieu; & que c'étoit apparemment quelque ville maritime, & éloignée de la Judée, dont les habitans faisoient le commerce avec les Israelites.



TABLE DES MATIERES.

A

C

D

G

L

N

O

P

S

T

Fin de la Table.